

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**TOME XVIII - 1980. N° 1 (Janvier - Mars)**

Relations politiques et culturelles:

sources et documents

Culture et politique à l'époque de Justinien

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie—*rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU—*rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D.M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136—137, téléx 11226, str. 13 Decembrie n° 3, R—70116 București, România, ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 35 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 București, sectorul 1, str. I.C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et 5 —6 pages pour les comptes rendus.

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVIII

1980

Janvier—Mars N° 1

## SOMMAIRE

### *Relations politiques et culturelles : sources et documents*

OCTAVIAN ILIESCU, Les plus anciennes préoccupations de numismatique chez les Roumains . . . . .	3
CRISTINA FENEȘAN, Codex Vindobonensis Palatinus 7803, eine wenig bekannte Quelle über die Eroberung von Lipova durch die Habsburger (1551) . . . . .	25
PAUL BINDER, Eine Siebenbürgische Quelle über die Gliederung und die Ausbreitung des Osmanischen Reiches (1606) . . . . .	27
LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ, Le chronographe slavon d'Arad . . . . .	33
ADOLF ARMBRUSTER, Johann Filstich und Südosteuropa . . . . .	47
ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, Aides pécuniaires fournies par les pays roumains aux écoles grecques (II) . . . . .	63

### *Culture et politique à l'époque de Justinien*

JOHANNES IRMSCHER (Berlin-DDR), Christliches und heidnisches in der Literatur der Justinianischen Zeit . . . . .	85
SOFIA PATOURA-HATZOPOULOS (Thessalonique), L'Œuvre de reconstitution du <i>limes</i> danubien à l'époque de l'empereur Justinien I <sup>er</sup> . . . . .	95

### *Notes brèves*

Un fragment épigraphique du IV <sup>e</sup> siècle découvert à Romula Malva ( <i>D. Tudor</i> ); L'apport de la province de <i>Pannonia Secunda</i> à la fortification de la rive septentrionale du Danube en <i>Dacia Ripensis</i> ( <i>Constantin C. Petolescu</i> ) . . . . .	111
Possible starting points of Dimitrie Cantemir's "Hieroglyphic History" ( <i>Cătălina Velculescu</i> ); L'emploi de quelques emprunts lexicaux roumains dans l'albanais de Kërçovë (Kičevo) Macédoine ( <i>Ilijaz Kadriu-Prishtina</i> ) . . . . .	120

### **Chronique**

G. MIHĂILĂ, Le symposium international « Littérature moyenne grecque et littératures slaves » . . . . .	127
ILEANA VERZEA, The Ninth Congress of the International Comparative Literature Association, Innsbruck, August, 20 — 24, 1979 . . . . .	128

WOLFGANG KESSLER (Düsseldorf), Brief und Briefwechsel als Quelle der Kulturbeziehungsforschung — Zehn Jahre Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa . . . . .	129
---	-----

### Comptes rendus

MARIA COMȘA, Cultura materială veche românească. Așezările din secolele VIII — X de la Bucov-Ploiești ( <i>A. A. Bolșacov-Ghimpu</i> ); HANS BELTING, CYRIL MANGO and DOULA MOURIKI, The Mosaics and Frescoes of St. Mary Pammakaristos at Istanbul ( <i>Carmen Laura Dumitrescu</i> ); M. I. MANOUSSAKAS, Ἑλληνογραφία τῆς Ἑλληνικῆς Ἀδελφότητος Βενετίας (1641—1647) με τοὺς ἡγεμόνες τῆς Βλαχίας καὶ τῆς Μολδαβίας ( <i>Andrei Pippidi</i> ); BRUNO LAVAGNINI, Atakta. Scritti minori di filologia classica, bizantina e neogreca ( <i>H. Mihăescu</i> ); ODA BUCHHOLZ, WILFRIED FIEDLER, GERDA UHLISCH, Wörterbuch albanisch-deutsch ( <i>Cătălina Vătășescu</i> ) . . . . .	133
--	-----

Notices bibliographiques . . . . .	147
------------------------------------	-----

Livres reçus . . . . .	169
------------------------	-----

## LES PLUS ANCIENNES PRÉOCCUPATIONS DE NUMISMATIQUE CHEZ LES ROUMAINS

OCTAVIAN ILIESCU

Parmi les nobles préoccupations que la Renaissance inspira aux esprits éveillés, on peut évoquer — sans doute non pas en dernier lieu — la vive attraction pour les anciennes pièces de monnaies. En effet, dans le courant plus général marqué par la redécouverte de l'antiquité gréco-romaine, les monnaies anciennes, plus nombreuses et plus variées que les autres monuments de l'art antique, ont rapidement conquis, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, l'attention des gens lettrés dont Pétrarque fut l'un des premiers<sup>2</sup>. On commença de les collectionner et étudier avec beaucoup d'intérêt<sup>3</sup>; parfois, des artistes s'adonnèrent à les copier ou même inventer<sup>4</sup>. Ce sont surtout les monnaies frappées par les empereurs romains, grâce à l'infinité de leurs effigies et à l'admiration pour Rome et son histoire, qui avaient gagné de bonne heure le goût de cette époque.

Dans les pays roumains, situés un peu à l'écart des centres européens d'où rayonnaient les idées innovatrices de la Renaissance et, d'autre part, sujets sans cesse aux vicissitudes défavorables de leur histoire, les préoccupations dédiées au rassemblement et à l'étude des monnaies anciennes ont pénétré plus tard. C'est d'abord en Transylvanie qu'elles se frayèrent leur chemin, sous le règne du roi de Hongrie Mathias Corvin

<sup>1</sup> La chronique de Padoue, sous la date 1274, fait mention d'un grand trésor de pièces d'or antiques, découvert dans le jardin de l'Hôtel-Dieu, à Padoue, et indique le mode dont il fut partagé entre les inventeurs, l'évêque, le Podestat et ses officiers et l'Hôtel-Dieu; voir *Chronicon Patavinum*, dans Muratori, *Antiquitates Italiae*, éd. de 1741, t. IV, col. 1146, ap. Ernest Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, I<sup>re</sup> partie, t. I<sup>er</sup>, Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1901, col. 74. Ce dernier auteur estime que les pièces provenant de cette trouvaille ont été fondues (*ibid.*); à notre avis, il serait difficile de concevoir que ni l'évêque ni le Podestat n'eussent gardé intacts quelques exemplaires, considérés comme pièces de curiosité et constituant les bases d'une collection numismatique.

<sup>2</sup> Ernest Babelon, *op. cit.*, col. 83—84.

<sup>3</sup> *Ibid.*, col. 84 et suiv.

<sup>4</sup> L'exemple le plus illustre est celui du graveur italien Giovanni Cavino dit le Padouan, né à Padoue en mai 1500, mort à Padoue le 5 sept. 1570, qui imita et parfois inventa des sesterces et médaillons de bronze des empereurs romains; sur son œuvre, voir notamment L. Forrer, *Biographical Dictionary of Medalists*, Burt Franklin, New York, 1970 (reprinted) I, p. 223—230, ; VII, p. 168, s.v. CAVINO, GIOVANNI, cf. Karl Pink, *Gold Medaillons of Lysimachus and Kindred Forgeries*, dans « Numismatic Chronicle », 1937, p. 73 et suiv. ; W. Schwabacher, *Tva Lysimachos-medaljoner av guld i Kungl. Myntkabinettet Stockholm*, dans « Forvånnen », 1944, p. 291—299; Octavian Iliescu, *Les « tétrastates » de Lysimaque, trouvés à Baia Mare*, dans « Studii clasice », 10, 1968, p. 87—92.

(1458—1490)<sup>5</sup>, qui avait appelé dans son pays des artistes et des hommes de lettres italiens<sup>6</sup> et qui était lui-même amateur de monnaies antiques<sup>7</sup>. Aussi ne sera-t-on pas surpris de recueillir la plus ancienne information concernant la découverte en Transylvanie d'un trésor monétaire dans un document daté de cette époque et rédigé à Cluj<sup>8</sup>. Il s'agit d'un acte émis le 10 juillet 1494 par les voïvodes de Transylvanie Ladislas de Losonczy et Barthélemy de Dragffy et qui fait mention de la découverte d'un trésor monétaire (*magnum thesaurum puri auri in moneta duplici maiorj scilicet et minorj*)<sup>9</sup>, découverte faite par des *auricauatores*, près de *Zazsebes* (aujourd'hui Sebeş, dép. d'Alba), sur la place d'une ancienne cité, déserte à la date de l'événement relaté (*in loco cuiusdam antique et desolate civitatis*)<sup>10</sup>. Iudita Winkler, qui a commenté ce document, suppose que le trésor de Sebeş était composé de médaillons romains d'or et le date du IV<sup>e</sup> siècle, le plus tôt<sup>11</sup>. Conformément aux lois et coutumes du royaume de Hongrie, le trésor devait être cédé au roi; mais le voïvode antérieur de Transylvanie, Etienne Bathori (1479—1493), l'avait retenu pour son propre compte, ce qui a provoqué la requête royale et, par la suite, la rédaction du rapport en question<sup>12</sup>.

Par une heureuse coïncidence, on a trouvé, il y a quelques années, à Cimpulung-Muscel (dép. d'Argeş), la preuve d'une attention particulière accordée en deçà des Carpates, vers la même époque, à des monnaies anciennes. Dans une nécropole médiévale de l'église Saint-Georges, les archéologues du musée local ont découvert, en octobre 1967, un squelette humain dont l'annulaire de la main droite portait une bague en argent, ornée d'un denier romain. Cette pièce a été frappée par Octave Auguste à Caesaraugusta (aujourd'hui Saragosse, en Espagne), au cours des années 20 — 16 av. n. è.<sup>13</sup>. Le joaillier médiéval l'avait montée de manière à présenter à son possesseur le droit, dont l'effigie d'Auguste et la légende CAESAR AVGVSTVS sont bien visibles<sup>14</sup>, mais sans aucun souci pour

<sup>5</sup> Né en 1443 à Cluj, en Transylvanie, le roi Mathias Corvin était le second fils du grand capitaine roumain Iancu de Hunedoara (Jean de Hunyadi), le célèbre champion de la lutte anti-ottomane, mort de la peste devant Belgrade, au mois d'août 1456, après avoir remporté une brillante victoire contre les armées ottomanes qui assiégeaient cette ville.

<sup>6</sup> On trouve d'ailleurs en Transylvanie dès 1436 quelques Florentins au service ou à la tête des ateliers monétaires locaux; voir en ce sens Artur Pohl, *Die Munzkammer Siebenburgens 1325—1526*, dans « Südostdeutsches Archiv », 13, 1970, p. 35—37.

<sup>7</sup> Le P. Jobert, *La science des médailles*, I, Paris, 1739, p. VI (d'après Ernest Babelon, *op. cit.*, col. 87).

<sup>8</sup> Publié d'abord par G. Entz, *Közepkori tudósítás kincskeletről. Rapport médiéval d'une trouvaille monétaire*, dans « Numizmatikai Közlöny », 66—67, 1967—1968, p. 97—99, 125—126 et repris par Iudita Winkler, *Despre datarea tezaurului antic descoperit lângă Sebeş în 1491* (Sur la datation du trésor antique découvert près de Sebeş en 1491), dans « Apulum », 9, 1971, p. 527—529.

<sup>9</sup> Iudita Winkler, *op. cit.*, p. 527.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 527—528.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 528.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 527.

<sup>13</sup> Flaminu Mîrţu, *Un ecou al Renaşterii în a doua jumătate a secolului XV, la Cîmpulung-Muscel* (Un écho de la Renaissance dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, à Cîmpulung-Muscel), dans « Revista Muzeelor », 5, 1968, p. 149—150. Le denier est du type enregistré par Harold Mattingly — Edward A. Sydenham, *The Roman Imperial Coinage*, I, Londres, 1923, p. 57, n<sup>o</sup> 257 (*ibid.*)

<sup>14</sup> Voir la reproduction publiée par Flaminu Mîrţu, *op. cit.*, p. 149.

le revers<sup>15</sup>. D'après la richesse de son costume<sup>16</sup>, l'homme qui avait porté la bague ornée du denier d'Auguste était probablement un seigneur local, capable d'apprécier les goûts raffinés de l'époque. Les tombes voisines, découvertes au cours des mêmes fouilles archéologiques, ont livré aux chercheurs des deniers hongrois frappés par Mathias Corvin entre 1468 et 1486, ce qui fournit des jalons assez précis, pour établir la date d'enterrement de ce premier « numismate » amateur de Cîmpulung<sup>17</sup>.

Il en résulte que les plus anciennes préoccupations concernant la mise en valeur des trouvailles de monnaies antiques, soit pour réunir dans une collection les pièces découvertes par hasard, soit pour en faire des bijoux à la mode, se sont manifestées simultanément en Transylvanie et en Valachie, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le fait est remarquable, car il atteste l'intensité des échanges entre les deux pays roumains, ayant comme objet non seulement les marchandises, mais aussi les idées de l'humanisme, à ce temps-là à peine naissant dans ces contrées.

Un aspect bien plus important, par rapport à ceux que nous venons d'envisager, tient du rôle accordé aux découvertes monétaires, considérées en tant que sources d'histoire. Longtemps, nous avons eu la conviction que le premier historien roumain qui ait manifesté des préoccupations dans cette direction avait été le chroniqueur moldave Miron Costin<sup>18</sup>. Cette opinion doit maintenant être corrigée, car déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve de telles préoccupations chez un autre érudit, Nicolaus Olahus, dont l'origine roumaine, d'ailleurs ouvertement déclarée par son nom même<sup>19</sup>, est bien connue<sup>20</sup>. Né à Sibiu, le 10 janvier 1493, il descendait par son père de la famille voïvodale de Valachie (la branche des *Dănești*) et de la famille, également roumaine à son origine, des Hunyadi de Transylvanie<sup>21</sup>. Obligé d'accompagner après Mohacs (1526), comme secrétaire et conseiller, la reine veuve Marie de Hongrie, dans ses pérégrinations en Europe Occidentale, Nicolaus Olahus entra en contact avec les grands humanistes de l'époque, Erasme de Rotterdam en premier lieu. A la suite de ces contacts, il rédigea en 1536 à Bruxelles une description géographique et historique de la Hongrie, publiée pour la première fois exactement deux siècles plus tard<sup>22</sup>. On y trouve beaucoup d'informations concernant les

<sup>15</sup> Observation faite par le même auteur, *ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 149—150.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>18</sup> Octavian Iliescu, *Bibliografia numismaticii românești* (Bibliographie de la numismatique roumaine), dans « Studii și cercetări de bibliologie », 12, 1972, p. 240.

<sup>19</sup> Le nom *Olahus*, qu'il porta toute sa vie, signifie le *Valaque*, i.e. le Roumain. Cf. St. Bezdechi, *Nicolaus Olahus, Primul umanist de origine română* (Nicolaus Olahus. Le premier humaniste d'origine roumaine), Ed. Ram, Aninoasa-Gorj, (1939), p. 11 ; I. S. Firu — Corneliu Albu, *Umanistul Nicolaus Olahus (Nicolaiu Românul) (1493—1568)* (L'humaniste Nicolaus Olahus — Nicolas le Roumain — 1493—1568), Ed. științifică, București, 1968, p.7.

<sup>20</sup> Cf. Aurelian Sacerdoteanu, *Stema lui Dan al II-lea în legătură cu familiile Huniade și Olah* (Les armoiries de Dan II par rapport aux familles Hunyadi et Olah), dans « Revista Muzeelor », 5, 1968, p. 5—16.

<sup>21</sup> Camil Muresan, *Iancu de Hunedoara*<sup>2</sup>, Ed. științifică, București, 1968, p. 39—41.

<sup>22</sup> Nicolai Olahi Archi-Episcopi Strigoniensis *Hungariae suae de originibus gentis, regionis situ, diuisione, habitu, opportunitatibus Liber singularis*, édition de Mathias Bel, *Adparatus ad historiam Hungariae suae collectio miscella*..., Posonii (Bratislava), 1735. p. intérieure, où l'on trouve la mention de la date : XVI. Maii, Anno 1536 ; cf. I. S. Firu — Corneliu Albu, *op. cit.*, p. 74, 79.

Roumains de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie<sup>23</sup>. En se rapportant aux Roumains de Transylvanie, Nicolaus Olahus fait l'affirmation suivante :

« *Valachi*, Romanorum coloniae esse traduntur. Eius rei argumentum « est, quod multa habent communia cum idiomate Romano, cuius populi, « pleraque numismata, eo loci (sic; i. e. : in Transylvania) reperiuntur; « haud dubie, magna, vetusta imperiique Romani, istic indicia »<sup>24</sup>.

L'érudit Nicolaus Olahus, bien informé sur les découvertes de monnaies romaines, très fréquentes en Transylvanie<sup>25</sup>, s'en sert, comme un véritable historien, dans le but de prouver l'ancienneté des colonies romaines établies en Dacie, en ajoutant le témoignage de la numismatique à l'argument linguistique déduit de l'origine latine évidente pour un grand nombre de mots roumains. Il est donc le premier historien roumain qui accorde son attention aux découvertes monétaires, en leur attribuant le rôle de sources d'histoire, ce qui révèle une conception tout à fait moderne. La date de cette importante prise d'attitude nous est bien connue : c'est en 1536 que les pages respectives furent rédigées par Nicolaus Olahus, pendant son séjour à Bruxelles<sup>26</sup>.

Un siècle et demi plus tard, Miron Costin (1633—1691)<sup>27</sup> écrivait l'ouvrage *De neamul moldovenilor*<sup>28</sup>, où il s'occupe de l'origine latine des Roumains — les Moldaves, les Valaques et les Roumains de Transylvanie. Dans le V<sup>e</sup> chapitre, le chroniqueur énumère les cités qui existaient encore à cette époque en Moldavie et en Valachie, ce qui lui offre l'occasion de signaler deux trouvailles monétaires. La première a été faite dans les ruines d'une cité près de Galați ; il s'agit d'une « pièce<sup>29</sup> de cuivre jaune, « de la grandeur d'un ort<sup>30</sup>, pas plus épaisse, dont la légende<sup>31</sup> n'a pu « être lue par ceux qui connaissent le latin, mais ceux qui connaissent « mieux le grec affirment que l'on y lit Marchianopolis, ce qui est « plausible, et les autres lettres sont inintelligibles »<sup>32</sup>. Bien que sommaire et par conséquent incomplète, cette description nous indique néanmoins que la monnaie en question était une pièce de bronze, frappée entre les années 193 et 249 par la ville de Marcianopolis de la Mœsie Infé-

<sup>23</sup> I. S. Firu — Corneliu Albu, *op. cit.*, p. 78—86.

<sup>24</sup> Nicolaus Olahus, *op. et loc. cit.*, p. 26.

<sup>25</sup> Voir par exemple la liste donnée par Iudita Winkler, *Contribuții numismatice la istoria Daciei* (Contributions numismatiques à l'histoire de la Dacie), dans « Studii și cercetări științifice », Cluj, 6, 1955, p. 126—155.

<sup>26</sup> Voir supra, note 22.

<sup>27</sup> Voir Miron Costin, *Opere* (Œuvres), édition critique de P. P. Panaitescu, I. Ed. pentru literatură, București, 1965, p. VII.

<sup>28</sup> De la nation des Moldaves ; édition citée, II, p. 9—52.

<sup>29</sup> Dans le texte original *ban*, nom que l'on accorde en roumain à n'importe quelle pièce de monnaie.

<sup>30</sup> Pièce de 1/4 thaler d'argent, au diamètre de 25—27 mm.

<sup>31</sup> Dans le texte original *slovele*, les lettres (de la légende).

<sup>32</sup> Miron Costin, éd. et vol. cités, p. 42—43.

rieure<sup>33</sup> (aujourd'hui Reka Devnia, en Bulgarie). Comme provenant de la même cité, située près de Galați et appelée par l'auteur *Gherghina*<sup>34</sup>, Miron Costin mentionne également une inscription taillée en pierre au nom de « Severus Inperator Romanorum ».

La deuxième trouvaille monétaire a été faite, elle aussi, dans les ruines d'une cité, localisée plus bas de la ville de Roman ; d'après les informations obtenues par Miron Costin, on y a découvert une pièce « de la grandeur des sixains de quatre sous polonais<sup>35</sup>, mais à la tranche plus épaisse, en cuivre rouge, au droit l'effigie du voïvode<sup>36</sup> sous un chapeau allemand, à l'entour des lettres serbes<sup>37</sup> : *УПЕЦЬ МОЛДАВСКІН* père « de Moldavie et de l'autre côté la légende : Hereghie de Moldova. Ici hereghie, en latin hereditas, c'est-à-dire ascendance »<sup>38</sup>. Cette découverte est invoquée par l'auteur dans le but de montrer le fait qu'un nombre de cités moldaves, y compris la cité ruinée située près de Roman<sup>39</sup>, ont été fondées par les voïvodes de Moldavie, tandis que d'autres datent de l'antiquité<sup>40</sup>. Vu le fait que la rédaction de l'ouvrage *De neamul moldovenilor* a été entreprise par Miron Costin entre les années 1686 et 1691<sup>41</sup> on peut fixer dans le même intervalle la date de ces préoccupations de numismatique chez le chroniqueur moldave. Elles sont complexes, car elles réunissent à la fois des informations relatives à deux trouvailles monétaires, la description, bien que sommaire et approximative, des pièces provenant de ces trouvailles et, finalement, l'interprétation et la mise en valeur de ces informations, considérées comme sources d'histoire.

En ce qui concerne l'identification de la pièce découverte dans les environs de la ville de Roman, les éléments fournis par la description donnée ci-dessus sont suffisants pour le faire sans difficulté. Il s'agit en l'occurrence de la monnaie de cuivre ou plutôt de bronze à l'aspect rougeâtre, frappée en 1573 par le voïvode de Moldavie Jean le Terrible (1572—1574) ; en voici la description correcte :

<sup>33</sup> La ville de Marcianopolis obtint de la part de l'empereur Commode le droit de frapper des monnaies propres de bronze, mais le module des premières émissions est de 20—22 mm ; c'est à partir du règne de Septime Sévère que l'on frappa des pièces plus grandes, au diamètre de 26—28 mm, qui correspondent à l'indication fournie par Miron Costin. Les dernières émissions locales datent du règne de Philippe (244 — 249). Sur les monnaies de Marcianopolis, voir Behrendt Pick, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, 1, Berlin, 1898, p. 183—327 ; cf. la bibliographie donnée par Edith Schonert-Geiss, *Literaturüberblicke der griechischen Numismatik. Mösten*, dans « Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte », 15, 1965, p. 97—98.

<sup>34</sup> Il s'agit de la cité romaine de Barboși ou « Tirighina », située sur la rive gauche du Sereth ; voir *Istoria României*, I, București, 1960, p. 520.

<sup>35</sup> Pièces de six gros d'argent, au diamètre de 25—27 mm.

<sup>36</sup> *Chipul domnului* dans le texte original ; le titre accordé par les Roumains à leurs chefs d'Etat, du moyen âge jusqu'à 1881, était celui de *domn*, mot qui dérive du latin *dominus*.

<sup>37</sup> Lettres de l'alphabet cyrillien ; Miron Costin, éd. et vol. cités, p. 43.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Miron Costin fait mention de la Cité Nouvelle de Roman, bâtie par Etienne le Grand et située à environ 5 km plus loin de la ville, sur la rive gauche du Sereth ; pour cette localisation, voir M. D. Matei, L. Chișescu, *Problèmes historiques concernant la forteresse du temps de Mușat et l'établissement urbain de Roman*, dans « Dacia » N. S., 10, 1966, p. 281. Dans une interpolation due à N. Costin, cette cité est désignée sous le nom de *Smeredova* ; voir la remarque de P. P. Panaitescu dans Miron Costin, *Opere*, éd. et vol. cités, p. 43, n.2.

<sup>40</sup> Miron Costin, *ibid.*, p. 43.

<sup>41</sup> Datation proposée par P. P. Panaitescu, *ibid.*, p. 153.

ΑΥ. ΠΤΙϢ ΜΟΛΔΟΚΕΙ. Tête barbue du voïvode à droite, couverte d'un chapeau aux bords très petits. La légende entre deux cercles de perles.

ΡS. ΑΚϢΕ ΓΛΕΡΕΓΗΕ ΜΟΛΔΟΚΕΙ. Tête (rencontre) d'aurochs, une étoile à cinq rais entre les cornes; dans le champ Ϝ/ΠΑ = 7081, l'an de l'ère byzantine, qui correspond à l'an 1573 de notre ère. La légende entre de ux cercles de perles.

ΑΕ. 23—26 mm; 4,90—8 g. (fig. 1) Voir Octavian Luchian, *Moneda lui Ion Vodă cel Cumplit* (La monnaie du voïvode Jean le Terrible), dans « *Studii și cercetări de numismatică* », I, 1957, p. 441 — 446.



Fig. 1. — Monnaies de Jean le Terrible, voïvode de Moldavie (1572—1574). Reproduction partielle de la planche X, annexe à l'ouvrage inédit de D. A. Sturdza, intitulé *Monnaies et médailles des Principautés de Moldavie et de Valachie. XIV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles* (sur cet ouvrage, voir Octavian Iliescu, dans « *Studii și cercetări de bibliologie* », 2, 1957, p. 302—314; la planche X reproduite à la p. 311).

Cette monnaie dont Miron Costin a enregistré la première description en 1686—1691, donc à plus d'un siècle après son émission, présente un double intérêt. D'abord du point de vue de l'histoire monétaire : pour la première fois, une monnaie de Moldavie (et, en général, du territoire roumain) porte l'indication de sa valeur nominale, *akché* ou *aktché*, mot inscrit dans la légende du revers. Elle était par conséquent équivalente à l'aktché ou aspre ottoman, bien que ce dernier ait été une monnaie d'argent<sup>42</sup>, ce qui indique l'intention d'aligner la monnaie moldave sur le système monétaire ottoman. L'émission d'une pièce de bronze, d'une valeur assez faible, était destinée à faciliter les échanges économiques quotidiens. En second lieu, la monnaie de Jean le Terrible présente une importance majeure, du fait qu'elle est le premier document officiel dont

<sup>42</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, le poids de l'aspre ottoman a varié de 0,75 g en 1481—1520 à 0,65 g en 1520—1574, pour tomber à 0,60 g au début du règne de Murad III (1574—1595); son titre a été maintenu intact à 850/1000. Voir Ismâ'il Ghâlib, *Taqvim-i meskûkât-i osmâniye* (Catalogue des monnaies ottomanes), Constantinople, 1307 h., p. 505—506.

le texte a été rédigé en roumain. En effet, le texte de la légende a la teneur suivante : au droit, *oteș Moldovei* ; *oteș*, en vieux roumain *tatal*, donc le père de Moldavie ; au revers : *akčé<a> hereghie<i> Moldovei*<sup>43</sup>, c'est-à-dire en français : akché de la Monnaie de Moldavie *Hereghie*, d'où le dérivé *heregar*<sup>44</sup>=maître monnayeur, représente une autre forme du mot *haraghie*, qui provient à son tour du mot grec *Χαραγή*=*Χάραγμα*<sup>45</sup>. Il est notoire que Miron Costin ignorait le grec<sup>46</sup> ; pourtant, comment faut-il expliquer le fait qu'il ne comprenait plus un texte roumain vieux d'à peu près 120 ans ? L'explication en est assez simple. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la Moldavie avait frappé ses monnaies d'une manière discontinue : de 1504 à 1527, ensuite en 1558, 1562—1564, 1573 et, finalement, en 1595 et 1597, lorsque l'activité de la monnaie moldave cessa complètement. Elle ne sera reprise, d'ailleurs pour la dernière fois, qu'en 1662—1665, sous le règne du voïvode Eustratie Dabija<sup>47</sup>. Cette discontinuité dans l'exercice du droit de battre monnaie en Moldavie peut expliquer la disparition du langage courant du mot *haraghie*, *hereghie*, atelier monétaire, tombé dans l'oubli faute d'usage. Dans ces conditions, la traduction en latin esquissée par Miron Costin, manifestement erronée, devient plus explicable.

Il convient maintenant d'accorder notre attention aux préoccupations de numismatique que l'on peut glaner dans le dernier ouvrage de l'illustre érudit roumain, le prince Démètre Cantemir, voïvode de Moldavie en 1683 et 1710—1711. L'ouvrage en question est intitulé *Hronicul vechimii româno-moldo-vlahilor*<sup>48</sup>, ce qui signifie en français : La chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Valaques ; rédigé dans les dernières années de sa vie, en 1719—1722<sup>49</sup>, il avait été précédé d'une version latine, plus restreinte, écrite en 1716—1717<sup>50</sup> et qui porte le titre *His-*

<sup>43</sup> L'article prépositif du génitif est souvent omis dans le langage populaire, surtout en Moldavie.

<sup>44</sup> Voir le document émis à Suceava, le 5 juin 1449, où il est question d'un litige entre Gherghé *heregariul* et le *pircălab* (préfet d'une ville) Coste ; le premier avait acheté de la part du voïvode Pierre II de Moldavie les douanes et *hereghia* (la monnaie) du pays ; publié dans la collection *Documenta Romaniae Historica* A. Moldova, vol. II, Ed. Academiei, Bucuresti, 1976, p. 4—6, doc. n° 14.

<sup>45</sup> Du verbe *χάρασσω*, dans le sens de : graver, marquer d'une empreinte ; voir C. Alexandre, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1895, s. v. Cette étymologie a été proposée pour la première fois par A. Papiu Ilarianu, *Tezaur de monumente istorice pentru România* (Trésor de monuments historiques pour la Roumanie), III, București, 1864, p. 271, n. 1 ; cf. I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească în secolele XV și XVI* (Documents concernant les relations de la Valachie avec la ville de Brașov et la Hongrie aux XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles), I, 1413—1508, Bucuresti, 1905, n. 1, p. 22—23, qui mentionne l'intermédiaire slave *Χαραγία утъ вѣноуѣ*, atelier monétaire ; N. Drăganu, *Hereghie* (*Hereditas*), dans « *Cronica numismatică și arheologică* », 3, 1922—1923, p. 12—15 ; Vasile Scurtu, *Termenii de înrudire în limba română* (Les termes de parenté en roumain), Ed. Academiei, București, 1966, p. 304.

<sup>46</sup> C'est lui-même qui nous laisse à le supposer ; voir *De neamul moldovenilor*, éd. et vol. cités, p. 42.

<sup>47</sup> Sur l'histoire de la monnaie moldave, voir Octavian Iliescu, *Moneda în România 491 — 1864* (La monnaie en Roumanie de 491 à 1864), Ed. Meridiane, București, 1970, p. 25—39.

<sup>48</sup> Principele Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimei româno-moldovlahilor*, éd. par Gr. G. Tocilescu (Operele Principelui Dimitrie Cantemir publicate de Academia Română, t. VIII), București, 1901, LXXIII + 391 p + errata + 2 facs.

<sup>49</sup> P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Ed. Academiei (București), 1958, p. 228.

<sup>50</sup> *Ibid.*

*toria Moldo-Vlachica*<sup>51</sup>. Démètre Cantemir avait eu l'intention de rédiger une histoire complète de tous les Roumains, de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie; la mort, survenue en 1723, l'a empêché de réaliser ce projet<sup>52</sup>.

*Hronicul vechimii româno-moldo-vlahilor* fait mention de la découverte d'une monnaie ancienne très curieuse, s'il faut prendre à la lettre la description bizarre donnée par Démètre Cantemir. En voici les termes : « En 1704<sup>53</sup>, à notre retour d'Andrinople, passant le Danube à « Galați nous y sommes resté quelque peu; là, vint à nous le *pîrcălab*<sup>54</sup> « Theodori, qui nous montra une pièce d'argent, dont il affirmait qu'elle « avait été trouvée par un paysan dans les ruines de la cité de Gherghina, « en amont de Galați... La pièce était d'argent fin, plus grande et plus « épaisse qu'une *costanda*<sup>55</sup>; elle pesait un peu plus de 2 1/2 drachmes<sup>56</sup>; « au droit, il y avait une croix, en haut relief<sup>57</sup>, à l'entour des lettres « latines, qui, bien qu'un peu effacées, pouvaient néanmoins être lues, « comme suit : CONST VICT AVG IMP, Constans Victor Augustus Imperator<sup>58</sup>; de l'autre côté, il y avait une tête de bison, aux cornes largement ouvertes, similaires aux cornes de cerf, mais sans branches; entre « les cornes une croix, pareille à celle du droit, mais plus petite »<sup>59</sup>. Cantemir interprète la découverte de cette monnaie près de Galați comme témoignant de la présence de l'empereur Constant en Dacie, avant le conflit qui l'opposa à son frère, Constantin II, donc avant 340; à l'occasion de son séjour en Dacie, Constant y aurait frappé les monnaies dont un exemplaire avait été trouvé à Gherghina; continuant son commentaire, l'auteur suppose que la tête de boeuf<sup>60</sup>, imprimée sur ces monnaies, pourrait attester l'origine des armoiries de la Moldavie<sup>61</sup>.

La même information est comprise dans le passage suivant de la version latine (*Historia moldo-vlachica*); « Constantem Constantini filium « Imp(eratorem) in Dacia moratum meminit Socrates, et Cedrenus. Ante « decem annos in ruinis vetustissimae urbis nostratibus (sic) Gergine « dictae, vicinae Galatiis, ad Danubium ubi Sireth fluvius incurrit « Danubio, inventus est num<m>us argenteus quinque circiter drachmarum

<sup>51</sup> *Ibid.*; voir Dimitrie Cantemir, *Historia Moldo-Vlachica* éd. par Dan Slușanschi, dans « Manuscriptum », 7, 1976, n° 1, p. 17–27; idem, *De antiquis et hodiernis Moldaviae nominibus* éd. par Dan Slușanschi et Radu Lăzărescu, dans « Manuscriptum », 7, 1976, n° 2, p. 10–26, n° 3, p. 11–28; n° 4, p. 15–27; éd. par Dan Slușanschi, « Manuscriptum » 8, 1977, n° 1, p. 95–106; n° 2, p. 17–36; voir également Dan Slușanschi, *O altă preoslovie la Hronicul vechimii româno-moldo-vlahilor* (Un autre avant-propos à *Hronicul vechimii româno-moldo-vlahilor*), dans « Manuscriptum », 7, 1976, 1, p. 13–16.

<sup>52</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 227.

<sup>53</sup> Erreur de chronologie; voir plus bas.

<sup>54</sup> Chef administratif, préfet d'une ville.

<sup>55</sup> Pour l'identification de la monnaie appelée de ce nom, voir plus bas, note 73.

<sup>56</sup> *Dramuri* dans le texte original; unité pondérale ottomane, au poids de 3,207 g; cette monnaie pesait donc un peu plus de 8 g.

<sup>57</sup> Cantemir reproduit dans son manuscrit le dessin de cette croix; *Hronicul vechimei a româno-moldo-vlahilor*, éd. Tocilescu, p. 248.

<sup>58</sup> Lecture de Démètre Cantemir, *ibid.*

<sup>59</sup> Démètre Cantemir, *op. cit.*, livre III, chap. VIII, p. 248–249 de l'éd. Tocilescu.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 249; auparavant, Cantemir avait affirmé que le type de cette monnaie était une tête de bison.

<sup>61</sup> *Ibid.*, naturellement, cette hypothèse n'a aucun fondement.

«cum inscriptione Constantii(sic)<sup>62</sup> Aug(usti) Imp(eratoris) Rom(ani) « intra literas crux magna + in hac forma quae totum num(m)um comprehendebat ; in altera parte{{erat}}<sup>63</sup> cervus, sed non concinne sculptus, « qui intra cornua minorem eiusdem formae crucem gestabat. »<sup>64</sup>

La même information a été reproduite par Nicolas Costin, le fils de Miron Costin, dans une interpolation conservée par l'un des manuscrits de l'ouvrage de son père *De neamul moldovenilor* ; en voici le texte : « dans « les mêmes fouilles<sup>65</sup>, le *pircălab* Tudori a trouvé une pièce d'argent fin, « plus grande qu'une *costanda* et plus épaisse, qui portait d'un côté l'image « d'un cerf et de l'autre côté des lettres latines, qui signifiaient le nom « de Constant, empereur de Rome »<sup>66</sup>.

Avant d'essayer l'identification de la pièce de monnaie qui a fait l'objet de cette énigmatique description, il convient de préciser quelque peu les éléments qu'elle contient. D'abord, la date et le lieu de la découverte. Cantemir affirme que c'est en 1704, à l'occasion de son retour d'Andrinople, et d'un court séjour à Galați, que le *pircălab* Theodori lui a montré la monnaie en question. Cette précision est pourtant fautive ; en 1704, en Moldavie régnait Michel Racoviță (sept. 1703—12 févr. 1705), ennemi de la famille des Cantemir ; il est improbable que Démètre Cantemir ait eu la possibilité de revenir en Moldavie à cette date. Il est plus probable que cet événement ait eu lieu après l'élection de son frère, Antioche Cantemir, comme prince de Moldavie (12 févr. 1705—20 juillet 1707)<sup>67</sup>, ce qui peut constituer un repère pour établir la date à laquelle Démètre Cantemir rédigea *Historia moldo-vlachica*<sup>68</sup>.

En ce qui concerne l'emplacement de la découverte, Cantemir déclare que, d'après les dires du *pircălab* Theodori, la monnaie attribuée à l'empereur Constant aurait été trouvée par un paysan dans les ruines de la cité de Gherghina, aujourd'hui Barboși, près de Galați, lieu d'un ancien camp retranché romain<sup>69</sup> et d'où provenait également la pièce de bronze de Marcianopolis, signalée auparavant par Miron Costin<sup>70</sup>.

Quant à la pièce découverte dans ces conditions, il résulte de la description faite par Démètre Cantemir qu'il s'agissait d'une monnaie d'argent de bonne qualité, de la grandeur d'une *costanda* et au poids de cinq<sup>71</sup> ou 2 1/2<sup>72</sup> *drachmes* (*dramuri*, en roumain). Les recherches de numis-

<sup>62</sup> La remarque appartient à l'éditeur ; Cantemir se rapporte en réalité à Constant et non pas à son frère, Constance II.

<sup>63</sup> *erat* complété par l'éditeur.

<sup>64</sup> Démètre Cantemir, *De antiquis et hodiernis Moldaviae nominibus*, éd. par Dan Slușanschi et Radu Lăzărescu, « Manuscriptum », 7, 1976, n° 3, p. 17—18 et note 42.

<sup>65</sup> Allusion à la découverte de la monnaie de Marcianopolis dans les ruines de la cité de Gherghina, près de Galați, découverte signalée par Miron Costin et dont il a été question plus haut.

<sup>66</sup> Miron Costin, éd. et. vol. cités, p. 168—169.

<sup>67</sup> *Histoire chronologique de la Roumanie* sous la rédaction de Constantin C. Giurescu, Ed. științifică și enciclopedică, București, 1976, p. 387.

<sup>68</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 228, affirme que *Historia Moldo-Vlachica* a été achevée en 1717.

<sup>69</sup> Voir supra, note 34 ; cf. *Dicționar de istorie veche a României* (Paleolitic — sec. X) (Dictionnaire d'histoire ancienne de la Roumanie — Du paléolithique au X<sup>e</sup> siècle), Ed. științifică și enciclopedică, București, 1976, s.v. Barboși (art. rédigé par S. Sanie).

<sup>70</sup> Voir plus haut.

<sup>71</sup> *Quinque circiter drachmarum* dans la version latine ; voir supra, note 64.

<sup>72</sup> *Puțin mai mult de două dramuri și giumătate* dans la version roumaine ; voir supra, note 56.

matique entreprises par Const. Moisil ont abouti, dès 1945, à identifier la monnaie désignée dans les documents roumains des XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles sous le nom de *costanda* : c'est la pièce de trois gros, frappée à partir du XVI<sup>e</sup> siècle en Pologne et dans les villes soumises à la couronne de Pologne et imitée en Transylvanie et même à Raguse<sup>73</sup>. Par conséquent, la monnaie décrite par Démètre Cantemir avait un diamètre de plus de 21 mm et pesait environ  $5 \times 3,207 = 16,035$  g ou  $2,5 \times 3,207 = 8,017$  g, si nous prenons en considération les deux versions, latine et roumaine.

Examinons maintenant le type monétaire et la légende de cette monnaie : croix entourée de la légende CONST VICT AVG IMP d'un côté, tête de bison (ou de bœuf) de l'autre côté ; à quelle pièce effective pourrait correspondre tous ces éléments ? Nous avons essayé toutes les combinaisons possibles, mais sans aucun succès. Il est donc très probable que la description « numismatique » donnée par Démètre Cantemir ait eu à sa base des souvenirs confus et il y a peu de chances que cette énigme puisse être résolue à l'avenir.

Nicolaus Olahus en 1536, Miron Costin en 1686—1691 et Démètre Cantemir en 1716—1722, tous les trois se sont penchés sur les monnaies anciennes découvertes en territoire roumain, conscients de leur importance comme sources d'histoire. Miron Costin et Démètre Cantemir ont même examiné de près les pièces qu'ils mentionnent dans leur œuvre et ont tenté d'en faire la description, bien que d'une manière imparfaite. Pour l'histoire des préoccupations dans le domaine d'une discipline quelconque — en l'occurrence, la numismatique —, ce sont naturellement les premières manifestations qui comptent toujours, en dépit de leur pauvreté ou, parfois, insuffisance.

---

<sup>73</sup> Const. Moisil, *O monetă curioasă: costanda* (Une monnaie curieuse : *costanda*), dans « *Cronica numismatică și arheologică* » 19, 1945, p. 8—14, 56—59.

# CODEX VINDOBONENSIS PALATINUS 7803, EINE WENIG BEKANNTE QUELLE ÜBER DIE EROBERUNG VON LIPOVA DURCH DIE HABSBURGER (1551)

CRISTINA FENEŞAN

Im Verlaufe des Einsetzungsprozesses osmanischer Oberhoheit über das Banat — ein in Umfang und Vielfaltigkeit bis zur Zeit noch wenig erforschtes Phänomen — waren die 1551—1552 von den Turken und Habsburgern zur Besetzung der Stadt und Festung Lipova ausgetragenen Kämpfe ein bedeutender Meilenstein. Zuzufolge seiner besonderen Stellung im Wirtschaftsleben und im Verteidigungssystem Siebenburgens und des Banates zählte Lipova beständig unter die wichtigsten Objekte der osmanischen oder habsburgischen Expansionspläne in dieser Gegend. Mustafa Celalzade, zeitgenössischer Chronist erwähnter Ereignisse, begründete übrigens nicht zufällig die osmanische Eroberung von Lipova durch deren hervorragende wirtschaftliche Lage: „durch ihren aufblühenden und vornehmen Zustand war sie in der ganzen dortigen Gegend beneidet. Sie sollte beständiger Sitz der Kämpfer und Rechtgläubigen werden“<sup>1</sup>. Tatsächlich war Lipova — welches 1529 zur freien königlichen Stadt erklärt und derselben Rechte und Privilegien wie jene von Ofen zuteil wurden<sup>2</sup> — in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts in gleichem Maß Lagerstatt und reges Handelszentrum<sup>3</sup> für das aus Siebenbürgen (Turda und Ocna Sibiului) stammende Salz, welches auf der Mureş (Muresch) ins Banat, nach Belgrad und Ungarn verfrachtet wurde. Die siebenbürgische Salzausbeutung und-ausfuhr bildete nicht nur eine wichtige Gewinnquelle der Fürstenmacht, sondern konzentrierte zu gleicher Zeit auch die Aufmerksamkeit und das Interesse des Fugger'schen Hauses<sup>4</sup>, der wichtigsten finanziellen Stütze bei der Kaiserwahl Karls

<sup>1</sup> Siehe die türkische Handschrift Nr. 360 bei der Akademiebibliothek der S. R. Rumänien, welche die Chronik von Mustafa Celalzade, *Tabakat al memalik ve daracat al mesalik*, hrsg. von M. Guboglu, M. Mehmet, *Cronici turceşti privind ţările române*, Bd. I, Bukarest, 1966, S. 281, fortsetzt.

<sup>2</sup> „... praedictam Civitatem nostram Lippa ... in numerum consortiumque ac coetum Liberarum Civitatum Regni nostri Hungariae adscribimus et aggregamus, et eandem libertatis praerogativam, quam Civitas nostra Budensis gaudet fruiturque“, E. Hurmuzaki-N. Densuşianu, *Documente privitoare la istoria românilor*, Bd. II/3, Bukarest, 1892, Nr. CCCCXXXIX, S. 642.

<sup>3</sup> In Lipova war die erste Salzkammer an der Mureş (Muresch) tätig; siehe den von H. Derschwam 1528 verfaßten Bericht bei M. Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca-Bulgaru, *Călători străini despre ţările române*, Bd. I, Bukarest, 1968, S. 271, 286, sowie auch Georg Werner's Bericht von 1552, *ebd.*, Bd. II, Bukarest, 1970, S. 33.

<sup>4</sup> G. Gundisch, *Die Siebenbürgische Unternehmung der Fugger*, in *Omagiul lui I. Lupuş*, Bukarest, 1943, S. 317 — 334.

des V. und der Bemühungen Ferdinands des I. von Habsburg zur Besetzung von Siebenbürgen.

Unter diesen Umständen soll aber nicht geglaubt werden, daß die Bedeutung von Lipova im wirtschaftlichen Leben Siebenbürgens und des Banates die determinierende, grundlegende Ursache der Kämpfe von 1551–1552 war. Erst die Hinzuziehung der wichtigen strategischen Stellung von Lipova im Rahmen der Kriegseignisse ermöglicht eine vollständige Einsicht der Rolle welche in den osmanischen oder kaiserlichen Plänen der Eroberung dieser Stadt und Festung beigegeben wurde.

Durch seine geographische Lage verriegelte Lipova tatsächlich den Zugang in das Mureș-Tal und beherrschte zu gleicher Zeit die Hauptwege dieser Gegend. Dadurch gestaltete es sich zu einer wichtigen Stellung des Defensivsystems von Timișoara und Siebenbürgen der Turkengefahr gegenüber. Der Verlauf der Militäroperationen, während der Eroberung des Banates durch die Osmanen beweist, daß 1551 die Einnahme der Festung Lipova diesen als unumgänglich notwendig erschien, sowohl um den Vormarsch nach Timișoara der unter Anführung von Sokollu Mehmed, Beglerbeg von Rumelien stehenden Truppen zu sichern, als auch um eine strenge Kontrolle über die wichtige Eindringungsader nach Siebenbürgen auszuüben. Gut befestigt und verteidigt, hätte die Festung — welche der Chronist Mehmed Hemdemi Solakzade als „Schlüssel und Tor . . . Siebenbürgens“ bezeichnet<sup>5</sup> — das Vorrücken der Osmanen zeitweilig hemmen können. Die Festung Lipova — nach dem großen Tatareneinfall von 1241, auf Befehl Königs Bela IV. erbaut<sup>6</sup> — verfügte über ziemlich ansehnliche Befestigungen, die in der Manier des Cinquecento aufgerichtet waren<sup>7</sup>. Übrigens hat Georg von Brandenburg auch die Stadt Lipova, welche 1510 in seinen Besitz übergang, mit befestigten Mauern umgeben lassen<sup>8</sup>. Ohne allzu großen Umfang, wie es aus der Beschreibung von Ascanio Centorio zu wissen ist<sup>9</sup>, war die Festung Lipova trotzdem eine strategisch sehr wichtige Stellung wenn auch die Befestigungen von manchen osmanischen Quellen in übertriebenen Worten geschildert wurden: „eine der mächtigen Festungen aus Siebenbürgen“<sup>10</sup>, „mit Mauern hoch wie die Berge“<sup>11</sup>. Aus eben erwähnten Gründen war

<sup>5</sup> Solakzade Mehmed Hemdemi, *Tarih*, Istanbul, 1280, S. 514.

<sup>6</sup> Einzelheiten bei S. Márki, *Aradvármegye és Arad szabad királyi város története*, Arad, 1892, S. 113 — 116.

<sup>7</sup> Siehe L. A. Maggiorotti, F. Banfi, *Le fortezze di Temesvar e di Lippa in Transilvania*, Sonderdruck aus „Atti dell’Istituto di Architettura militare“, III. Heft, Rom, S. 23.

<sup>8</sup> N. Isthvanfi, *Historia Regni Hungarici, libri XXIV*, Coloniae Agrippinae, 1729, lib. XVII, S. 186; L. A. Maggiorotti, F. Banfi, *a.a.O.*, S. 23.

<sup>9</sup> A. Centorio, *Commentarii della guerra di Transilvania*, Venezia, 1565, S. 117: „Terra quadra in una parte, ma nell’altra ovata, e più lunga che larga, la cui lunghezza è di passi trecento ottanta, rendendosi da un lato per causa del fiume Marosso, che la bagna, molto forte, e dall’altra parte per havere una montagna assai superiore che è causa che da lei non si possa molto difendere, si mostra flacca; ella è circondata tutta da una muraglia di fabbrica antica senza difese, e con le torri molto rare; ha nella parte da basso un castello picciolo, e quadro con una torre in ciascuno angolo e con buonissimo fosso intorno et assai profondo, e con l’acqua del Maros dentro“: siehe auch L. A. Maggiorotti, F. Banfi, *a.a.O.*, S. 23.

<sup>10</sup> Mehmed Bin Mehmed, *Nuhbet ut tevarih ve’l ahbar*, hrsg. von M. Guboglu, M. Mehmet, *a.a.O.*, S. 414.

<sup>11</sup> Siehe die türkische Handschrift Nr. 360, *zit. Ausg.* S. 281, annähernde Darstellung auch bei Kiatip Çelebi, *Cihannuma*, hrsg. von M. Guboglu, *Cronici turcești privind țările române*, Bd. II, Bukarest, 1974, S. 115.

der Besitz über Lipova den Osmanen wie auch den Habsburgern genau so bedeutend, so daß der aufeinanderfolgende Gebieterwechsel vom Jahre 1551 — zuerst kaiserlich, danach osmanisch und anschließend wieder kaiserlich, in den Umständen der Thronentsagung Königin Isabella's von Ungarn am 21. Juli<sup>12</sup> — vollkommen erklärlich ist. Auch später, zur Zeit da das Banat als neue militär-administrative Einheit, das Temesvarer-Eyalet, dem osmanischen Reich einverleibt wurde, behielt die Rückgewinnung von Lipova durch die kaiserlichen Kräfte dieselbe Bedeutung in der Auffassung des Generalen Castaldo. Er versuchte durch eine Reihe von Vermittlungen, die sich aber schließlich als vergeblich erwiesen<sup>13</sup>, sein Ziel, das durch Waffenmacht unerreichbar war, zu verwirklichen, besonders da die Gefahr des Rückkommens von Johann Sigismund Zápolya in Siebenbürgen bestand und die kaiserlichen Streitkräfte in der dortigen Gegend unzureichend waren.

Die Übergabe von Siebenbürgen an die Gesandten von Ferdinand I. von Habsburg — Frucht der zwiespältigen Politik des Georg Martinuzzi — kann als abschließende Ursache des Ausbruches der um den Besitz des Banates zwischen Osmanen und den von Habsburg unterstützten Lokalstreitkräften ausgetragenen Kämpfe angesehen werden. Es ist vollkommen erklärlich, daß Sultan Süleyman Kanunî eben in dieser Gegend keine Ausbreitung des habsburgischen Einflßbereiches gestatten konnte, ein Umstand der in seiner ganzen Weitläufigkeit vom zeitgenössischen Chronisten Mustafa Celalzade wahrgenommen wurde<sup>14</sup>. Die ihm in der ersten Hälfte des Monats Juli 1551 mitgegebenen Instruktionen überschreitend, ließ Sokollu Mehmed Pascha, Beglerbeg von Rumelien — der einen beeindruckenden Feldzug gegen die Habsburger nach Siebenbürgen unternehmen sollte — die Vorposten aus dem Umkreis der Festung Timișoara durch seine Truppen besetzen, u.zw. Bečej, Zrenjanin (Veliki Bečkerek) und Lipova<sup>15</sup>. Zufolge des Eingriffes aus Konstantinopel und auf Befehl des Großwesirs Rustem Pascha, sah sich der Beglerbeg von Rumelien genotigt die begonnene Belagerung der Festung Timișoara

<sup>12</sup> S. Márki, *a. a. O.*, S. 528; K. Czimer, *Temesvár megvétele*, in „Hadtörténelmi Közlemények“, 1893, S. 18, 20; R. Ciocan, *Politica Habsburgilor față de Transilvania în timpul lui Carol Quintul*, Bukarest, 1945, S. 180 — 181; Șt. Pascu, *Transilvania în epoca principatului. Timpul suzeranității turcești*, Cluj, 1948, S. 49 — 50.

<sup>13</sup> August 1551 hegte er die Hoffnung die Festung Lipova zurückzuerobern, siehe S. Szilágyi, *Monumenta Comitialia Regni Transsylvaniae*, Bd. I, Budapest, 1876, Urkunde Nr. XVII, S. 421; seine Hoffnung wurde indessen vom Verlauf der Verhandlungen Peter Haller's mit Kenan Beg und Ioan Pitaru, dem Vertreter des walachischen Fürsten, gestärkt. Zur Erlangung dieses Zieles versuchte Castaldo vergebens die Gunst des Großwesirs, Rustem Pascha zu erwerben, *ebd.*, Urkunde Nr. XX, S. 420.

<sup>14</sup> Siehe die türkische Handschrift Nr. 360, *zit. Ausgb.* S. 279: „Martinuzzi hat sich mit Ferdinand, dem König von Österreich verständigt und vereinigt, und sein Genick vom Joch der Untertänigkeit befreiend, entrichtete in der Folge keine Kopfsteuer und keinen Kharadsch mehr“.

<sup>15</sup> Es handelt sich um die Eroberung folgender an der Mureș liegenden Befestigungen: Nădlac, Fenlac, Igrîș, Ciala, Zădrlac, Păuliș, Mîndruloc, siehe K. Czimer *a. a. O.*, S. 44.

(18. – 27. Oktober 1551) aufzugeben und den Rückzug anzutreten<sup>16</sup>. Diese regen osmanischen Handlungen trugen auch zur Klärung der Meinungsverschiedenheiten zwischen Martinuzzi, dem siebenburgischen Fürsten und General Castaldo, Befehlshaber der kaiserlichen Truppen, bezüglich der Führung des Feldzuges gegen die Türken aus dem Banat bei. Somit verschwand auch das letzte Hindernis, welches einen sofortigen Militärwiderstand der siebenbürgischen und habsburgischen Streitkräfte verzögern sollte, wobei die Befreiung von Lipova zum Hauptziel der Kämpfe gegen die Osmanen heranwuchs.

In diesem Rahmen tragen die von einer wenig bekannten Quelle von der Mitte des 16. Jahrhunderts gebotenen Auskünfte — Codex Vindobonensis Palatinus 7803, mit dem Titel: *Morte di Frate Giorgio con alcune altre cose in Transilvania et Ungaria successe negli anni 1551 et 1552*<sup>17</sup> — zu einer tieferen, nuancierten Kenntnis der in dieser Zeit im Banat, vorzüglich aber anlässlich der Rückeroberung von Lipova durch Castaldo abgespielten Ereignisse, bei. Die aufmerksame Konfrontierung der Daten dieser anonymen Schrift, sowohl mit denen der zeitgenössischen Chroniken als auch mit den Auskünften von Augenzeugen, wie z.B. Juan Vilella de Aldana<sup>18</sup>, Paul Speltacher<sup>19</sup> oder Veit Gaillet aus Preßburg, Verfasser des am 28. November 1551 zusammengefaßten geheimen Berichtes<sup>20</sup>, ermöglicht uns einige Präzisierungen zur Person des möglichen Autors. Übrigens wird das Problem der Vaterschaft besprochener anonymen Schrift nicht erstmalig von der Geschichtsschreibung angeschnitten. Florio Banfi glaubte sogar den Verfasser — aufgrund einer Beweisführung die wir als wenig überzeugend erachten — in der Person des Generalen Castaldo erkannt zu haben. Als alleinige Stütze seiner Voraussetzung berief sich F. Banfi<sup>21</sup> auf eine unsichere Anmerkung in der von Michele Bruto geschriebenen Geschichte, laut welcher Ascanio Centorio sein Werk an Hand der Kommentare des Generalen Castaldo geschrieben hätte. Eine derartige Behauptung ist aber kein auffallender noch einwandfreier Beweis um die Existenz einiger von Castaldo geschriebenen Kommentare zu belegen, umso mehr da sich Banfi selbst anlässlich der Zitierung eines Bruchstückes aus dem Werk des Carlo Promis, widerspricht<sup>22</sup>. Erwäh-

<sup>16</sup> Siehe die Martinuzzi am 1. Dezember 1551 von Sokollu Mehmed Pascha bezüglich dieses Rückzuges gebotene Erklärung, A. Károlyi, *Fráter Györgyi levelezése és egyéb őt illető iratok*, in „Történelmi Tár“, 1881, Urkunde Nr. CCXIV, S. 66: „Sed imperator nobis mandavit ut a regno Transylvaniae foelicissimus erigeremus exercitum et arma totaliter deponeremus: qua propter expugnatio castris Thimisfar dereliquimus et castrum Chianad ceteraque castra dimissimus foelicissimoque exercitui licentiam dedimus ac ad castrum Peciai contulimus...“.

<sup>17</sup> Eine Mikrofilmkopie des 89 Folioseiten starken Codex befindet sich bei der *Directia Generală a Arhivelor Statului din Bucureşti* (Generaldirektion des Staatsarchivs aus Bukarest), Microfilme Austria, Filmspule 180, unnummeriert.

<sup>18</sup> Juan Vilella de Aldana, *Expedición del Maestre de Campo Bernardo de Aldana a cura di A. Rodriguez Villa*, Madrid, 1878, S. 86 – 89.

<sup>19</sup> Paul Speltacher aus Halle, *Ein schon-new lied vom zug aus Siebenbürgen, wie es izeit im sturm vor Lippa ergangen ist*, in der Übersetzung von M. Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca-Bulgaru, a.o.O., Bd. II, Bukarest, 1970, S. 2 – 6.

<sup>20</sup> M. Iatvani, *Magyar történelmi okmánytár a Brüsseli országos levéltárból és a Burgundi konyvtárból*, Bd. II, Pest, 1858, Urkunde Nr. 220, S. 287 – 294.

<sup>21</sup> L. A. Maggiorotti, F. Banfi, a. o. O., S. 44, Anm. 12: „il prof. Florio Banfi riconobbe quest'opera del Castaldo nel manoscritto segnato col numero 7803 della Biblioteca Nazionale di Vienna, riassunto nei Commentarii del Centorio“.

<sup>22</sup> *Ebd.*, Anm. 20, S. 45.

tes Bruchstück, welches dem „Archivio Storico Italiano“ entnommen ist <sup>23</sup>, behauptete, daß die *Commentarii della guerra di Transilvania*, auf Befehl und unter unmittelbarer Anweisung des Generalen Castaldo verfaßt und unter dem Namen seines Sekretärs, Ascanio Centorio, veröffentlicht wurden. Sollte eine solche Zusammenarbeit — die das Aufschreiben der Kommentare von Castaldo voraussetzt, so wie es von Michele Bruto belegt wird — stattgefunden haben, dann wäre die Beschreibung der sich 1551—1552 in Siebenburgen und dem Banat abgespielten Ereignisse sinnlos und überflüssig gewesen. Dieses Erkenntnis — zu gleicher Zeit mit der bestehenden Existenzmöglichkeit eines vom Generalen Castaldo verfaßten geschichtlichen Werkes — gestaltet keineswegs anders die Beweise, welche die Voraussetzung des F. Banfi für vorgegriffen erscheinen lassen. Die aufmerksame Analyse des Titels und Inhaltes der von uns besprochenen Handschrift ergibt die klare Feststellung, daß General Castaldo keinesfalls als Verfasser einer solchen Schrift angesehen werden darf. Der in die Ermordung des Kardinal Martinuzzi verwickelte Castaldo hätte vor allem eine rechtfertigende Schrift <sup>24</sup> redigiert und sie keinesfalls *Morte di Frate Giorgio con alcune altre cose in Transilvania et Ungaria successe negli anni 1551 et 1552*, betitelt. Vorausgesetzt aber, daß General Castaldo nicht die Absicht und den Zweck verfolgt hätte, Martinuzzi's Tod zu rechtfertigen, dann hätte er zweifelsohne eine Reihe Einzelheiten, die politischen und militärischen Ereignisse aus den Jahren 1551—1552 und seine eigene Stellung diesen gegenüber betreffend, in die Erzählung mit hineingeflochten. Aus der von uns besprochenen Quelle vermißt man aber nicht nur Präzisierungen über die im Oktober 1551, in Betreff des militärischen Vorhabens der habsburgischen Streitkräfte im Banat, gepflogenen Gespräche oder über die von Martinuzzi bei Verleihung der Kardinalwürde ergriffene Stellungnahme, sondern vorzüglich auch alle Elemente die beweisen könnten, daß der Autor ein derart wichtiger Militärführer gewesen wäre. Weder die genaue Anzahl der unter Castaldo's Befehl stehenden Truppen, noch jene der Kanonen <sup>25</sup>, und umso weniger eine Beschreibung der Festung Lipova <sup>26</sup> oder ihrer eigentlichen Belagerung werden von der anonymen Schrift gebracht, so wie es zu erwarten ist wenn ihr Verfasser der mit Ergreifung wichtiger Kampfentschlüsse verantwortliche General gewesen wäre <sup>27</sup>. Ausgenommen daß die während der Kämpfe mit den Osmanen erlittenen Verluste — so wie es übrigens auch für andere Quellen der Fall ist <sup>28</sup> — nicht angeführt werden,

<sup>23</sup> Siehe „Archivio Storico Italiano“, A. b. t. III, Bd. V, Tl. I, S. 105.

<sup>24</sup> Einen solchen Charakter nimmt auch die am 19. Februar 1552 von Marc Antonio Ferrari, Sekretar des Castaldo, verfaßte Schrift. Für den Vergleich siehe seinen Bericht über Martinuzzi's Ermordung, B. A. Nyáry, *Marc Antonio Ferrari Castaldo tábornoktilkárának jelentése Martinuzzi meggyilkoltásáról*, in „Magyar Történelmi Tár“, Bd. XXIII/1878, S. 243 — 258.

<sup>25</sup> Aufgrund der von A. Centorio verzeichneten Auskünfte, geht aus den unternommenen Rechnungen eine Gesamtzahl von 12 000 Mann für den ersten Castaldo unterstehenden Armeekorps und eine Anzahl von 50 Kanonen hervor, vgl. K. Czimer, a. a. O., S. 197.

<sup>26</sup> Castaldo hatte nicht so kurzgefaßt Stadt und Festung Lipova beschrieben: „Lippa principale città di quelle parti sopra il fiume Marossio circundata di muri antichi con un castello non debite ma piccolo“, *Codex Vindob. Pal. 7803*, auf fol. 27 r.

<sup>27</sup> Für die von Castaldo geleisteten Dienste vgl. K. Czimer, a. a. O., S. 197.

<sup>28</sup> Angaben über die im Kampf gefallenen Spanier bei Juan Vilella de Aldana, a. a. O., S. 87; M. Hatvani, a. a. O., S. 289; N. Istvánfi, *Historia Regni Hungarici*, S. 188.

fehlen beinahe gänzlich Einzelheiten über die Meinungsverschiedenheiten zwischen Castaldo und Martinuzzi, bezüglich der endgültigen Besetzung der Festung und Stadt Lipova. Es soll noch gesagt sein, daß der anonyme Verfasser nichts über den von Ferdinand I. von Habsburg im November 1551 an Castaldo gerichteten Befehl erwähnt, laut welchem der kaiserliche General den Verlauf der Verhandlungen von Martinuzzi mit dem Beglerbeg von Rumelien, Sokollu Mehmed Pascha, genau zu überwachen hatte, damit ja nicht Österreichs Interessen beeinträchtigt sein würden<sup>29</sup>. Die Art und Weise in welcher die Ereignisse während der von Castaldo unternommenen Belagerung redigiert sind — wobei der kaiserliche General einfach nur als *il Castaldo* zitiert wird — können wiederhin als Argumente die die Annahme F. Banfi's als unglaubwürdig erscheinen lassen, gerechnet werden. Es ist selbstverständlich, daß Castaldo seine Verdienste in je helleres Licht zu stellen getrachtet und sie sicherlich auch in vom anonymen Autor wesentlich unterschiedentlichen Worten — „*egli andava come un arrabiato hor qua, hor la, quando a piedi e quando a cavallo, eshortando chi allhor poco l'udiva*“<sup>30</sup> gekleidet hätte.

Wenn die bisher aufgezählten Elemente die Möglichkeit einer Autorschaft des Generalen Castaldo ausschließen, wem kann doch die Paternität des anonymen Werkes zugeschrieben werden? Aus der inneren Kritik des Textes geht klar hervor, daß die Schrift keinesfalls unter jenen, welche die Ermordung Martinuzzi's auf Befehl des Generalen Castaldo rückwirkend zu rechtfertigen versuchen, gezählt werden kann, sondern, vielmehr, zeichnet sich die ins Gespräch gebrachte Quelle im allgemeinen durch ihren objektiven Charakter aus. Ohne Martinuzzi seiner zwiespältigen Politik und der Beziehungen zu den Osmanen<sup>31</sup> offen zu beschuldigen, lassen trotzdem einige Referenzen der besprochenen Quelle die Möglichkeit durchblicken, daß der anonyme Verfasser im Lager des Castaldo vorzüglich aber im nahen Umkreis des Pallavicini Sforza, zu suchen ist. Dadurch ließe sich auch die Lobrede des anonymen Verfassers anlässlich des heldenhaften Verhaltens Pallavicini's während der Belagerung von Lipova genügend erklären: „*Tra tutti quelli che allo assalto si portarono bene, et animosamente, che furono molti, cosi Alemanni come Spagnuoli et Ungari fu notata la virtù e'l valore del Marchese Sforza il qual facendo uffitio quando di soldato nel combattere, e quando di capitano nel esortar le genti et provvedere a quel ch'era bisogno non si vidde mai stanco* ...“<sup>32</sup>.

Zum Unterschied von allen anderen Augenzeugen die die Eroberung von Lipova durch die Habsburger im November 1551 in ihren Schriften verzeichnet haben, konnte eine Reihe Einzelheiten wie z.B. die geheimen

<sup>29</sup> S. Barabas, *Erdély történetére vonatkozó regesták 1551-től — 1553-ig*, in „*Történelmi Társ.*“, 1891, S. 435: „*vigyázzon, nehogy a barát valami olyat csusztasson a levélbe (ne aliqua inseri permittas) a mi kárunkra lehetne... s aztán parancsolná meg ennek alapján a beglerbégnék hogy a foglalásokat adja vissza és seregét vonja ki a Bánságból ...*“.

<sup>30</sup> *Codex Vindob. Pal. 7803*, auf fol. 35 v.

<sup>31</sup> *Ebd.*, auf fol. 29 v: „*Il Signor Gioan Battista similmente, non ostante che sopra i primi sospetti che tenea dal Frate, fosse di nuovo avvertito in segreto da uno intrinseco suo*“ und auch auf fol. 38 r. 38 v — 39 r, 40 v; für Martinuzzi's Haltung dem freien Abzug Ulama Pascha's aus Lipova gegenüber vgl. auf fol. 41 v. „... *il Frate mostro quella allegrezza che potesse mostrar tenera madre di haver salvato un carissimo figlio da la morte ...*“

<sup>32</sup> *Ebd.*, auf fol. 37 v.

Verhandlungen Martinuzzi's mit Ulama Pascha in puncto der Auslieferung von Lipova und Raumdung der Befestigungen von Bečej und Zrenjanin, nur einem General Sforza nahestehenden Mann bekannt sein. Obwohl besprochene Quelle den Namen von Gaspar Perušić, Begleiter des Kardinalen bei seinen Gesprächen mit den Osmanen, nicht erwähnt, so bestatigt sie doch die am 28. April 1553 in Sopron (Ödenburg) von Johann Pethö von Gerse gegen Martinuzzi formulierten Aussagen<sup>33</sup>, wie folgt: trotz der von „Frater“ Georg getroffenen Vorsichtsmaßnahmen, u.zw. die Benutzung des Kroatischen, seiner Muttersprache, als Verhandlungssprache, trugen die Gegenwart und Indiskretion eines Kroaten — der kein anderer als erwähnter Georg Perušić ist — zur Enthüllung der duplizitären Politik des Kardinalen bei. General Sforza war derart vortrefflich über alle von Martinuzzi bei Ulama Pascha vorgenommenen Schritte unterrichtet, daß er schon am 30. November 1551 — wenige Stunden nur nach Abschluß des geheimen Gespräches im Zelt des Kardinalen — König Ferdinand I. darüber berichten konnte<sup>34</sup>. Auch die von uns besprochene Quelle erwähnt dieses Gespräch, welches als „lungo e segreto ragionamento“ bezeichnet wird<sup>35</sup>, in dem sie es zum Unterschied von Pallavicini Sforza, in der Festung von Lipova lokalisiert. Dem anonymen Verfasser verdankt man ebenfalls eine sehr genaue Charakterisierung der General Sforza anvertrauten Artilleriestücke<sup>36</sup>, sowie auch eine geradezu kinematographische, ausführliche Beschreibung des Anrückens der Armee von Martinuzzi und Castaldo unter die Mauern von Lipova<sup>37</sup>. Als neue und originelle Elemente dieser Schrift können die Auskünfte über folgende Aspekte gerechnet werden: Qualität und Zustand der Waffen im kaiserlichen Lager<sup>38</sup>, Defensivbauten der Osmanen in Lipova<sup>39</sup> und besonders die von Castaldo und Martinuzzi eingeleiteten Vorbereitungen und Handlungen zur Festlegung der Kampfstellungen und Regelung des Artilleriefeuers<sup>40</sup>. Bis zur Zeit wußte man beispielsweise nicht, daß sämtliches aus Siebenbürgen und Ungarn zusammengezogenes Fußvolk „persimamente armate, non havendo per la maggior parte altro che certi rugginosi e mal conditionati spiedi e molti anchora ne andavano senza“<sup>41</sup> zu kämpfen genotigt war. Ebenfalls hat man die Möglichkeit das erstemal zu wissen, daß die Festung Lipova an vielen Stellen mit Doppelmauern, welche Castaldo's Artillerie Tage hindurch beschoß, umgeben war. Zu

<sup>33</sup> G. Pray, *Epistolae Procerum Regni Hungariae, Pars, II, Posonii, 1806*, S. 316: „cum ego custodirem bombardas et ibi vigilarem, vidi Fratrum Georgium hora quasi sexta, cum jam illuseret, cum duobus scilicet Thoma Warkocz et Casparo Perusics accedentem cum face accensa, per nostras munitiones, et trincheas ad muros arcis et relicta fece paulo superius et paulo longius Warkocz et subinde in ingressu trinchearum imposito Perusics, solum in fossam prope muros arcis accessisse, unde commode loquantium in arce voces exaudiri poterant . . . attendebam per unam, vel duas horas, quando regrederetur, ipsum enim videre non poteram . . .“

<sup>34</sup> *Ebd.*, S. 315.

<sup>35</sup> *Codex Vindob. Pal. 7803*, auf fol. 41 v.

<sup>36</sup> *Ebd.*, auf fol. 34 r.

<sup>37</sup> *Ebd.*, auf fol. 32 r.

<sup>38</sup> Über den Zustand und die Eigenschaften der von den Belagerern benützten Waffen, siehe *Ebd.*, auf fol. 33 r; über die osmanischen Waffen, siehe *Ebd.*, auf fol. 35 v.

<sup>39</sup> *Ebd.*, auf fol. 34 r.

<sup>40</sup> *Ebd.*, auf fol. 33 r — 33 v.

<sup>41</sup> *Ebd.*, auf fol. 33 r.

gleicher Zeit wird Näheres über das von Martinuzzi bei Aufstellung der Kanonen, Regelung des Feuers und Erbauung verschiedener Befestigungen geführte Wort, erfahren. Nur ein unmittelbarer Teilnehmer an den beschriebenen Ereignissen hätte mit solchem Einzelheitenüberschwang, aber zugleich auch Dynamismus, die Einnahme von Lipova am 5. November 1551 und die von Castaldo ausgestandenen schweren Augenblicke schildern können: „... onde tutto era pieno di spavento, miseria et horrore. Or qual si trovasse il Castaldo in quello instante pensilo chi sa cio che inportano cose simili“<sup>42</sup>. Der unbekannte Verfasser ist der einzige Augenzeuge, welcher die von Ulama Pascha zur Bestrafung der ragusanischen Kaufleute aus Lipova<sup>43</sup> getroffenen Maßnahmen, wie auch den Versuch desselben — angesichts des bevorstehenden kaiserlichen Sieges — seine Sohne zu retten<sup>44</sup>, in seiner Schrift als merkwürdig aufzunehmen erachtete. Auch die von General Castaldo während der Belagerung von Lipova gegebenen Vorschriften, um jedweder Entweichungsmöglichkeit Ulama Pascha's mit der Unterstützung von Martinuzzi<sup>45</sup> zuvor zu kommen, kann unter die sehr interessanten Auskünfte des anonymen Verfassers gerechnet werden. Dadurch wird das bis zur Zeit über die wiederholten Versuche Martinuzzi's bekannte, Generalen Castaldo von der Notwendigkeit eines friedlichen Rückzuges aus Lipova der unter Ulama Pascha stehenden Truppen zu überzeugen, wesentlich vervollständigt. Übrigens war in Martinuzzi's Auffassung ein solcher Schritt als notige Vorbedingung, um im kommenden Jahr 1552 eine Verlängerung des osmanisch-habsburgischen Friedens zu erzielen, gedacht. Auf die Befugnisse des Oberbefehlhabers sämtlicher Streitkräfte sich stützend, ist es Martinuzzi gelungen seinen Gesichtspunkt durchzusetzen, aber die Hoffnung, daß der am 4. Dezember 1551 erfolgte freie Abzug Ulama Pascha's aus Lipova die Abtretung der Festungen Bečej und Zrenjanin zur Gegenleistung haben würde, blieb ergebnislos. Das Scheitern der politischen Pläne und Rechnungen des Kardinal Martinuzzi erwies sich noch auffallender nachdem Sokollu Mehmed Pascha, Beglerbeg von Rumelien, auch die kleinsten Gebietsverzichtete entschieden zurückgewiesen hatte<sup>46</sup>.

Zum Abschluß sei noch gesagt, daß die Auskünfte des Codex Palatinus Vindobonensis 7803, eine immerhin gut unterrichtete Schrift, stets nur cum grano salis beim Studium der kurzen und ereignisreichen aber umso gegensatzvolleren Zeitspanne herangezogen werden müssen. So hat Gyula Szekfu zu beweisen versucht — ohne dabei dem italienischen Anonymus die Eigenschaft eines Augenzeugen abzusprechen, daß oft erwähnte Chronik aufgrund der Schrift des Veit Gailel aus Preßburg<sup>47</sup>

<sup>42</sup> *Ebd.*, auf fol. 35 v.

<sup>43</sup> *Ebd.*, auf fol. 37 v — 38 r.

<sup>44</sup> *Ebd.*, auf fol. 38 r.

<sup>45</sup> *Ebd.*, auf fol. 39 r.

<sup>46</sup> Siehe die von Sokollu Mehmed Pascha am 8. Dezember 1551 zugesandte Antwort bei A. Károly, *Frater Gyorgyi levelezése*, Urkunde Nr. CCXIX, S. 73: „nam non nostrum est castra accipere neque tribuere, id praeter caesari decet, nos autem praedicta castra mandato caesareo accepimus“.

<sup>47</sup> Gy. Szekfu, *Két historiographus Castaldo erdélyi seregében*, in *Századok*, Bd. XLVIII, 1914, S. 26. Der italienische Anonymus hatte sein Werk in den Jahren 1558 — 1564 geschrieben, da Ferdinand I. von Habsburg hier schon als römischer Kaiser erwähnt wird.

(Handschrift in der Österreichischen Nationalbibliothek Wien: Codex Vindobonensis Palatinus 7324)<sup>48</sup> kompiliert wurde. G. Szekfu war ebenfalls der Meinung, daß General Castaldo den italienischen Anonymus veranlaßt hätte, seine Schrift Ascanio Centorio zum Redigieren seiner bekannten *Commentarii della guerra di Transilvania* zur Verfügung zu stellen<sup>49</sup>. Im Rahmen der Quellen über die Turkenkämpfe von 1551–1552 in Siebenburgen und dem Banat läßt sich die anonyme Schrift, mit ihren zahlreichen Präzisionen, von nun an nicht mehr wegdenken.

## ANHANG

### *Codex Vindobonensis Palatinus 7803*

Fol. 32. r. Ritirandosi nemici da Temesvar gli uscì appresso Lossonzi con trecento cavalli, e certi pochi archibuseri, per molestare la dietroguardia; e poi che li hebbe lungamente seguitati in vano gli parve tornarsene per il camino di Fenlak<sup>1</sup>, castello a cinque leghe da Temesvar allhora tenuto da Turchi; nel quale parendo loro, che non bastassero cent'huomini che vi erano a difenderlo, haveano mandati per altre tanti, che si aspettavano di hora in hora quando sopragiunse Lossonzi con i suoi, li quali, come l'habito Turchesco s'assimiglia al Ungaro, furono creduti da Turchi per quelli che aspettavano, ne prima si avidero de l'errore, che alcuni delli archibuseri di Lossonzi salirno sopra il ponte del castello dando tempo a gli altri di seguitare; ne si smarrirono pero Turchi tanto che prese le arme non si difendessero animosamente, fin che quasi tutti combattendo morì-

Fol 32 v. rono. Trentadui solamente restarono vivi, ma priggioni. L'altro fu Chialia<sup>2</sup>, tre leghe da Lippa sopra'l Marosso, il qual similmente per forza fu recuperato da alcune genti del Frate con morte di ottanta Turchi, che vi erano, restandone pochi priggioni, uno de' quali fu il loro capitano di nobilissima casa, Myhalbegowyth<sup>3</sup>, la quale di ragione verria a succedere nel Imperio Turchesco, mancando la Ottomana: ma conducendosi verso Temesvar, sdegnato un'ayduco che altri avesse a godere il premio delle sue fatiche, con dire . . . li sparo una archibusata ne i fianchi, de la quale subito cadde morto. Allegrì adunque di queste buone nuove si incamminarono a preste giornate verso Lippa, precedendo l'artiglieria del Frate con scorta di ducento cavalli e trecento archibuseri Ungari; dietro a quella givano doi grossi squadroni pur delle genti del

Fol. 33 r. Frate<sup>4</sup>, d'archibuseri l'uno, l'altro di cavalli bene armati. Non longe andava a cavalleria delli nobili Transilvani tutta in un squadrone, e poi le genti a piedi di tutto'l Regno, in gran numero, ma pessimamente armate, non havendo per la maggior parte altro che certi rugginosi, e mal conditionati spiedi; e molti anchora ne andavano senza. Poco discoste marchiavano tutte le genti del Re, così ungare come tudesche, e spagnuole con le solite ordinanze, et al fine li siculi tanto da cavallo como da piedi, con la cavalleria de' sassoni tutta in un

<sup>48</sup> Die Schrift des Veit Gaille's hat folgenden Titel: *Ein kurzer wahrhafter begriff wie sich der zeit des aller Durchleuchtigsten Gross machtigsten Romischen auch zu Hungern unnd Behaimb etc. Khunig Ferdinanden väterlichen und genedigsten Hamsuechen von Ain undfunfzigsten Jars bis zu ennd des dreyundfünffzigsten Jars der mindern Zall, in Sibenwürgen Alle sachen erlofffen durch Veiten Gaille von Pressburg, der Zeit Khriegs Secretarjen daselbst mit sunderen vleiss zusammen getragen und jn allegemaine Teutsche Sprache gebraucht worden* (Mikrofilmkopie bei der Generaldirektion der Staatsarchive Bukarest).

<sup>49</sup> Gy. Szekfü, *a.a.O.*, S. 33: „talán következtetni lehet arra, hogy az ismeretlen olasznak Castaldótól vagy ennek legközelebbi környezetétől kijelölt feladata volt, Centorio számára Gaille adatait és saját csekély értékű tapasztalatait forrásmunkául összeállítani“.

<sup>1</sup> Fenlac.

<sup>2</sup> Ciala, Wald und Mureş-Insel auf dem Gebiete der heutigen Stadt Arad.

<sup>3</sup> Es handelt sich eigentlich um einen Sprößling der Mihail-ogullari-Familie, deren Mitglieder einem Teil der in Ungarn und Serbien angreifenden akinci Truppen vorstanden, vgl. I. H. Uzunçarşılı, *Akinci, in İslam Ansiklopedisi*, Istanbul, 1941, Bd. I, S. 239 – 240.

<sup>4</sup> Giovanbattista Castaldo.

squadrone separato. Per ultimo li carri et altri impedimenti, accompagnati da conveniente scorta di cavalli e fanti. Giunti ad una lega dalla città quel medesimo giorno il Castaldo, con il Frate, Storza, Nadasdi et altri principali dello essercito si spensero avanti a riconoscerla con buona scorta di archibuseri, e

Fol 33 v. cavalli. Il di seguente alloggiarono tutto il campo, che fu stimato essere di piu di ottanta millia huomini sopra li monti, che stanno a cavaliere a la città, e mentre'l Signor Gioanbattista <sup>5</sup> per lungo spatio andava considerando, e riguardando in qual modo et dove meglio accomodar le genti si potessero, il Frate con l'artiglieria sua leggiera cominciò a battere alcune difese della città, stando egli proprio presente, et assestando i tiri dove volea che andassero. Il resto di quello con tutto il giorno appresso, e le notti si spesero in eleggere il luogo per battere, far gabbioni, e preparar'altre cose necessarie. Il terzo giorno che fu'l quinto di Novembre, nel alba si cominciò la batteria sol con quattro cannoni abbasso, in fronte a la città, in luogo dov'era poca fossa senz'acqua e niuno fianco, escetti doi piccioli casini di asse in cima alla murraglia sopra'l monte anchora stavano

Fol. 34 r. alcuni altri pezzi di artiglieria mediocri delli quali havea cargo il Pallavicino, e serviano a sevar le difese et obviar che Turchi non si riparassero dentro. Li quali non per questo lasciorono di farlo con marravigliosa prestezza in molte parti dove a lor parve che dovesse essere bisogno, e subito che si accosero del luogo dove si havea di battere, vi fecero una trincea per dentro, non già molto profonda, per il poco tempo, c'ebbero; ma talmente fiancheggiata, e riparata con doppio ordine di botte piene di terra, et altri impedimenti che in quella parte pareva, che stessero più sicuri, che prima; perche, stando loro al coperto, potevano e per fronte, e per i fianchi ferir quelli, che si affacciassero alla batteria; i quali saltando nella trincea non havean modo di uscirne senon con difficulta, ad uno, ad uno per doi strettissimi spiracoli, che Turchi gli havean lasciati a posta

Fol. 34 v. talche difficilissimo era il salvarsi. Nondimeno circa'l mezzo giorno, essendosi publicati gli ordini che nelli assalti si sogliono, faceva'l Frate calare abbasso le genti sue accio che al tempo di darlo, che dovea essere fra due altr'hore si trovassero pronte, e riposatte. Il che vedendo alcuni gentilhuomini e soldati spagnuoli, troppo avidi di gloria, e credendo ch'andassero per cominciare l'assalto, per non perdere l'honor del primo luogo al quale, secundo l'usanza erano proposti alcuni premij, non curando che per gli ordini detti incorresse pena della vita qualunche ardisse di commettere prima che dalli Generali fosse dato'l segno, corsero precipitosamente, invitando gli altri al assalto, il quale perciò fu molto sanguinoso e difficile, di quel che saria stato se si fosse cominciato con ordine: peroche Christiani ascasa la batteria, che non era anchor finita quanto

Fol 35 r. ragionevolmente bisognava che fosse e vedendo che'l saltare nella trincea era audare alla manifesta morte, di che refero chiaro testimonio quasi tutti quelli primi c'ebbero maggior ardire de gli altri, essendo stati subito morti si ritenevano, e tornar'in dietro gli era vietato dalla gran moltitudine delle genti, che per cacciarsi avanti spergea gli altri con tanto impeto che quei di mezzo non si potean muovere, et erano suffocati in modo che se per ferita, o altro evidente alcuno cadeva, non era più in sua faculta il riservarsi ma restava talmente calpistato ch'era costretto a lasciare il spiedito ne a gli miseri valea chieder aiuto non essendo chi esaudisse li lor gridi ... <sup>6</sup> alla particolar salute poco ... <sup>6</sup>

Fol. 35 v. talche troppo crudel spettacolo era il vedergli qual cader morto, e qual ferito senza speranza di aiuto, ne di potersi ritirare o coprire: ma non potendo offendere a gli Turchi, restar del continuo esposti come bersagli, ai colpi loro li quali non sol con archi, schioppi, et artiglierie ma con sanze, sassi, legni e finalmente con tutte quelle arme che gli veneano alle mani, se incrudelivano ogni punto piu sopra di loro; onde tutto era pieno di spavento, miseria et horrore. Or qual si trovasse il Castaldo in quello instante pensilo chi sa cio che importano cose simili. Egli andava come un arrabiato hor qua, hor la, quando a piedi, e quando a cavallo eshortando chi allhor poco l'udiva. Ne il Frate, anchor che fosse nel habito fratesco ... <sup>6</sup> e'l Nadasdi mancavano punto all'uffitio di buoni capitanei, trovandosi pronti dovunque vedeano

Fol. 36 r. esser necessario per inaninare o soccorrere a gli sui soldati: ma tutta era opera persa, che mentre Turchi si volsero difendere Impossibile fu l'entrar'in quella parte per forza,

<sup>5</sup> Unlesbar.

<sup>6</sup> Ulama Pascha.

onde vedendosi la cosa in quel termine fu ordinato, che si facessero ritirare i soldati da l'assalto per rinovarlo poi con miglior ordine. Li quali non attendendo a cosa che gli fosse detta, quanto il danno cresceva, et il pericolo era maggiore, tanto piu se infiammavano alla vendetta, perliche il Castaldo fece sparare alcuni tiri di artiglieria nel riparo de nemici, et nella istessa batteria, costringendoli a quel modo a ritirarsene alquanto. Nel medesimo punto, oltra che con picconi in diverse parti si era cominciato a forare il muro tentavano molti di salir con scale in varij luoghi. Intra gli altri salirono alcuni Ungari nel casino di asse piu vicino alla batteria, da la mano destra

Fol. 36 v. et ammazzato un Turcho, che con un moschetto offendeva gli assalitori, voltaro quelli contra Turchi, li quali sentendosi insperatamente ferire per fianco, e trovandosi hormai stanchi cominciarono a poco a poco ad allentarsi alla difesa. Di che accortosi el Castaldo ordinò subito che si rinovasse lo assalto, et'alhor'il Nadasdi postosi fra i soldati, e fatta certa oratione a Dio, gli disse, Fratelli io vi prometto la vittoria certa a questa volta, pero se amate l'honor'e la gloria vostra e desiderate vendicarvi del sangue nostro medesimo che han sparso questi cani, rimettete animosamente, e vedrete che Christo gli levarà l'ordine, e la forza di poter piu resistere. Non lo lasciaro finir di dire li soldati, che inanimandosi l'un l'altro toronorono con tant'impeto a l'assalto che Turchi vedendone gia saliti molti in diverse parti della muraglia, e calar dal monte un nuovo

Fol. 37 r. squadrone di Alemanni alla volta loro, disperando di poter piu resistere si posero in fuga, cercando salvarsi chi nel castello, ch' per il fiume, et altri alla campagna: ma quelli soli furono salvi che con Uliman<sup>7</sup> entrarono nel castello, che passarono poco di mille tutti gli altri escetti solamente dui, c'hebbero buona fortuna, e velocissimi cavalli, furono ammazzati o sommersi dalla cavalleria Tudesca et Ungara. La qual dubitando il Signor Gioanbattista per relatione di alcune spie, che'l Beglerbeg venesse, o mandasse a sturbare lo assalto, havea disposta in certi luoghi da l'una e l'altra parte del Marrosso, che in quel giorno ben si assimiglia al suo nome, per la gran copia del sangue che vi fu sparso dentro. La campagna restò tutta piena di morti. De'Christiani mancarono circa ducento tra quali furono molti capitanei alfieri et altre persone di grado. La città fu saccheggiata con morte di alcuna parte delli cittadini. Alle donne

Fol 37 v. et fanciulli fu perdonato. Tra tutti quelli che allo assalto si portarono bene, et animosamente, che furono molti, cosi Alemanni, come Spagnuoli et Ungari fu notata la virtù e'l valore del Marchese Sforza il qual facendo uffitio quando di soldato nel combattere, e quando di capitano nel esortar le genti et provvedere a quel ch'era bisogno non si vidde mai stanco, e presa la terra attese a radunare un corpo di genti per serare il castello secundo l'ordine gia per il signor Gioan Battista datogli.

Maravigliandosi molti come presumesse Uliman di voler difendere quella città, essendo non solamente debilissima, ma quasi irreparabile per i monti che la cignoreggiano et erano circa questo diverse opinioni. Dicevano alcuni, ch'era rimasto dando credito al giudice della terra, ch'egli poi fece per quella causa decapitare et alli mercanti Ragusei che

Fol. 38 r. infallibilmente gli persuasero, che Christiani in quel anno non havrian potuto andar'a ricuperarla, essendo gia del mese di ottobre. Il che altri negavano con dire, che se cosi fosse stato, dapoi che si trovava ingannato, havria potuto di un'o doi giorni prima che l'essercito de Christiani giungesse bruser la terra, et andarsene; si come fu detto, c'havea fatto, e volevano piu presto, che essendosi lui esibito a guardarla con quattromilla soldati il che non oso fare alcun'altro che nel loro essercito fosse. Volsè poi piu presto avventurar la vita sua, e delli soldati, che mancare de la promessa. Il che mostraro esser vero le parole, con che ne mando doi figli suoi tre giorni avanti. Andate voi, disse e vivete, che di me sa Iddio quello che sara. E benche tra lui e'l Beglerbeg intravenesse qualche garra, non pero diffidava del soccorso suo sopravvenendo la necessita. Argumentavano alcuni altri, ch'egli tenesse intentione del Frate di non

Fol. 38 v. lasciarli dare assalto et anchor che di questo si fosse gia manifestamente visto il contrario, lo fecero pero parer verisimile le cose, che seguirno. Percioche vedendo Uliman, che'l castello dov'era serrato non si poteva difendere al lungo da tanto essercito, ne tenea vittoaglie, che a tante genti, nenon per pochissimi giorni bastassero, mando fuori alcuni suoi a trattar di rendersi, prima raccomandandosi al Frate. E commemorandogli la commune amicitia e la servitù,

<sup>7</sup> Georg Utjesenović (Martinuzzi, Frater Georgius).

che amenduo tenevano ad un medesimo potentissimo Prencipe, presso al quale vivendo havria potuto giovarli assai, si come in altri tempi havea fatto e per ultimo si offeriva rendere il castello, con che si lasciasse andar salvo, e libero con li suoi et arme, e robbe loro. Il che essendosi proposto nel consiglio, e parendo forsi al Frate, che quella fosse bella occasione di racquistare la gratia del Turco, e vero secundo alcuni perche capitando Uliman

Fol. 39 r. vivo nelle mani del Re non scopresse le sue tramme passate e presenti de le quali era consapevole, subito diede'l suo voto che si dovesse cosi fare comme domandava. Di che maravigliandosi'l Castaldo non li volse consentire, concludendo che se non voleano darsi a discretione del suo Re non sperasse Uliman, ne gli altri di uscir vivi e liberi da quel castello. Escluso il Frate di tal speranza propose, non gia allhora, ma quel giorno medesimo, che si dovesse lasciare una parte del essercito al assedio del castello e con il resto seguitare il Beglerbeg; il quale ritiratosi verso'l Tibisco, stava con il ponte parecchi ato per ripassarlo quando gli fosse bisognato ma ne anco a quello volse assentire il signor Gioan Battista dubitando che poi facesse fugir Uliman si come in segreto gli era stato rifferto che disegnava di fare. Anzi havendo dato principi da far battere'l castello per due bande andava tentando tutti li modi e

Fol. 39 v. vie possibili per espugnarlo; e per togliere ogni speranza cosi al Frate come a gli assediati di poter fuggir. Di notte fece levar'il ponte, e radoppiar le guardie. Furono dappoi mandati dentro doi mesi a persuadere alli soldati, che si volessero rendere con andarsene senz'arme, e lasciar solo Uliman prigioniero. A quali risposero, che non usciriano, senon nel modo che havevano mandato a dir dal principio et essendogli replicato, che quelle non erano dimandi convenienti a chi si trovasse in simil termine, e che benveando che non rendendosi impossibile gli era il salvarsi o da la fame, o dal ferro, quasi con sdegno risposero che non potean fuggir quello che Iddio havesse ordinato di loro. Et alzando una spada nuda soggiunsero, che mentre quella gli potra star'in mano non erano per darsi sinon nel modo che prima haveano detto. Onde risoluto il Castaldo di espugnar'il castello lo faceva del continuo non

Fol 40 r. solamente battere, ma con tagli anchora, e mine et in altre maniere andava destruendo le murra ch'erano doppie in molte parti. E benché gli asediati non cessassero di ne notti di ripararsi, erano pero già tanto afflitti della fatica, fame et affanno, che per la maggior parte havrian declinato al rendersi comunque si fossero voluti accettare il che se intese da molti di loro medesimi, che fuggendo di notte si davano volontariamente in man de Christiani; perche gia non gli restava per vivere altro che pochissimi sacchi di farina, de la qual si ripartiva quanto capeva in un de loro capelli algiorno per homo, con poca carne di cavallo. Gia il castello era tutto e dentro e fuori in fracasso talche non haveano quasi piu donde stare al coperto et comincia vano a morir di raggio. Ma il Frate disposto ad ottener'intrito suo trovo modo di fargli di notte segretamente intendere che si sostenessero per

Fol. 40 v. pochi giorni anchora, perche in ogni modo li salvaria, e per conformar gli effetti con le parole, essendo venuta meno la polvere del Re, e le palle di alcuni cannoni, richiesto a voler prestar delle sue nego di haverne. Fece venir diversi avisi finti, come Mirche vaivoda de la Transalpina era in arme per venir a soccorrere il castello, e che dall'altra parte Bassa di Buda si giuntava con il Beglerbeg per il medesimo effetto. Di che fingendo che le genti del Regno temessero cominciò a farne partir di notte alcuna parte; protestandosi dappoi che lui non potea piu ritenergli a la campagna, e perciò concludendo sempre che si dovesse lasciare Uliman, altramente ne seguiria l'ultima rovina loro e del Regno: ma ne per quello essendoli consentito finse di voler di nuovo mandar'a tentarli che si rendessero a discretione et ordino al messo che dicesse tutto il contrario, cioè che li eshortava

Fol. 41 r. a mantenersi per dui, o tre giorni anchora, ne'quali faria che'l campo suo si disfaccesse. Volse la sorte, che colui ignorantemente condusse seco uno, che intendeva la lingua croata ne la quale egli allhora parlo con Turchi. Il quale stupendosi di cio che havea sentito come fu fuori ne parlo con alcuni, e di uno in altro la cosa pervenne a notitia del Castaldo, del Battori, di Nadasdi et altri. Il che sentendo il Frate fece subito ritenere quelli dui simulando di voler sapere la verita; ma in effetto per sopirla, si come fece, perche ne forono esaminati, ne per allhora si seppe dove li mandasse. Al ultimo discarandosi disse a la libera che volca, che Turchi si lasciassero, con alcune parole minacciose, quasi inferendo, che altramente havrebbe fatto venire il Beglerbeg, e lui medesimo saria stato in aiuto loro; e vogliono alcuni che con effetto o tentasse al venire: ma che'l Beglerbeg dubitando di qualche

Fol. 41 v. inganno non volse fidarsene. Talche il Castaldo e gli altri vedendo la ostinatione sua e che gia la maggior parte de'Regnicoli era partita, e gli altri se n'andavano, cacciati anchora in effetto dal mal tempo, e crudelissimo freddo ch'era quasi impossibile soffrirsi alla campagna si risolsero che per evitar maggior male fosse bene accomodarsi al voler suo. Di che il Frate

mostró quella allegrezza che potesse mostrar tenera madre di haver salvato un carissimo figlio da la morte, e senza perder punto di tempo mandò a far l'intendere ad Uliman insieme con un presente di pani, polli, vitelli et altre vittoaglie. La sequente mattina Uliman mando fuori li doi principali, che fossero allhora seco, con i quali furono conclusi, e firmati li capitoli nel modo che a loro piacque. Il che fatto il Frate entro in castello, e dapoì un lungo e segreto ragionamento havuto con Uliman dati e ricevuti alcuni presenti tornò fuori.

Fol. 42 r. E circa'l mezzo giorno uscirono parimente Turchi in ordinanza non solo con le arme proprie, ma con molte altre, e spetialmente archibusi. Havendogliene il Frate mandato un carro pieno, e non bastando questo li fece accompagnare da certo numero di cavalli, e sentendo che per il camino erano inquietati da villani, et altri, che gli andavano seguitando dolutosene prima con il Castaldo glie ne mandò de gli altro con ordine. Che non gli abandonnassero sin che non havessero condutti salvi a Zeghedino, si come fecero. Trovavasi allhora Melchior Balassa, gia reconciliato con il Re per opera del Castaldo, in Temesvar con ducento cavalli Ungari, e com'era nemico al Frate, scntendo che'l Castaldo ne li capitoli non havea voluto promettere per li Ungari: ma solamente per i Tedeschi, e spagnuoli gli uscì al camino sperando con l'aiuto de villani et altri sopradetti romperli,

Fol. 42 v. e far priggione Uliman: ma non corrispose la fortuna al intento suo, che al primo ncontro resto ferito di una archibusata, la qual a passatogli una gamba gli ammazò il cavallo tto, onde niuno de gli altri osò piu di commetterli. Di questo essendo al principio venuta uova contraria al vero, il Frate corse a trovar'il Castaldo dolendosi, e percotendosi di rabbia volto con dire che mai piu il Turco gli haveria fede, e che non si poteva essere fatta la peggior pera. Ma intendosi poco dopo la verità il pianto, e'l dolor suo si converse in riso et allegrezza; on sapendo il meschino che dalla salvatione di quelli di ch'egli fu tant'avidò si maturava la morte sua ...

# EINE SIEBENBÜRGISCHE QUELLE ÜBER DIE GLIEDERUNG UND DIE AUSBREITUNG DES OSMANISCHEN REICHES (1606)

'PAUL BINDER

Da die Fürstenthöfe der rumänischen Länder zahlreiche Verbindungen und Beziehungen zu den Wurdenträgern der Hohen Pforte unterhielten, kannten sie die Einrichtungen und den Funktionsmechanismus des Osmanischen Reiches bis in die kleinsten Einzelheiten. Die Kapukehaia, die ständigen diplomatischen Vertreter der Moldau, Walachei und Siebenbürgens führten die diplomatischen Verhandlungen mit den sogenannten Pfortendolmetschern (Großdragomanen). Unter diesen Dragomanen befanden sich auch mehrere ehemalige Christen, die zum Islam übergetreten waren, wie z.B. der Deutsche Heinz Tulman, oder Griechen aus dem Stadtviertel Fanar in Konstantinopel. Mehrere dieser Fanarioten wurden nach 1714 auf die Fürstenthrone der Moldau und der Walachei erhoben.

An der Wende vom 16. zum 17. Jahrhundert, wirkte als Großdragoman bei der Hohen Pforte (imperatoris Turcici interprete) ein Deutscher namens Jahya Beg, der in dem von Mustafa Ali Mehmet angelegten Verzeichnis der Pfortendolmetscher nicht erwähnt wurde<sup>1</sup>. Dieser türkische Dragoman deutscher Herkunft führte im Jahre 1608 einen Briefwechsel mit Michael Weiß, dem auch als Chronisten bekannten Stadtrichter von Braşov (Kronstadt). Weiß nennt ihn seinen Freund, obwohl er als gebürtiger Deutscher, zum Islam übergetreten war<sup>2</sup>.

Ein anderer siebenbürgischer Chronist jener Zeit, Stephan Szamosközi, der Historiker und Archivar des Fürstenhofes von Alba Iulia (Weissenburg), nennt diesen Großdragoman „natione Augustanus“, was wahrscheinlich auf seinen Geburtsort Augsburg hinweist. Es ist ein großes Verdienst von Szamosközi, daß er für die Nachwelt die Beschreibung der Gliederung und der Ausbreitung des osmanischen Reiches im Jahre 1606

---

<sup>1</sup> Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, Bucureşti, 1976, S. 407, und Josef Matuz, *Die Pfortendolmetscher zur Herrscherzeit Suleymans des Prachtigen*, „Sudost-Forschungen“, 34, 1975, S. 26–60.

<sup>2</sup> „1608. Die 9 Augusti accipio litteras a Fordzuman Jahya Chiauzio imperatoris Turcici interprete, de vexillo principi nostro iam promisso, quod gratissimum fuit illustrissimo principi audire; erat mihi hic amicissimus, natione Germanus, sed tamen Turca factus . . . Die 16 Septembris veniunt mihi litterae ab interprete imperatoris Turcarum Jahia Chiauz ad me 4 Septembris Constantinopoli scriptae. quae docent; Chillaliorum maximum, qui ab aliquot annis summe vexaverat exercitum imperatoris, verberatum a Murath bassa fugisse in Mesopotamiam: cum Persicis ad 4 annos indutias inisse; Germanum imperatorem suos legatos Adrianum Magnum ab Herberstein ad Portam misisse. regiam maiestatem super regno Hungariae fratri suo Matthiae concessisse“. *Liber annalium raptim scriptus per Michaellem Veyss*, Siehe: *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, V, Brassó, 1909, S. 205–206.

überliefert hat. (Hoc anno 1606 fuit interpres turcarum imperatoris Terdczuma Jahya beg, natione Augustanus germanus etc. ex cujus scriptis hoc annotavimus)<sup>3</sup>.

Die Anmerkungen des Jahya Beg beziehen sich auf die Zeit des Sultans Achmed I (1603—1618). Es wird erwähnt der Feldzug des Großwesirs Sokolluoglu Lala-Mehmed Pascha (1604—1606)<sup>4</sup> gegen Ungarn (Mehemmet bassa vezirus supremus in Hungaria contra germanos). In der gleichen Zeit fand die Expedition des Daut-Paschas gegen die Aufständischen Djelali-Celâli aus Anatolien („Daut passa generalis contra czellali latrones in Asia“) statt. In dieser Zeit werden neben den „eyalet“ oder „vilayet“ der Landgebiete (Rumeli beglerbegh — Romaniae seu Graeciae, Anadol beglerbegh — Anatoliae seu Asiae) auch der Beglerbeg der Seebesitzungen angeführt, der Admiral oder Hauptmann der Meere war (Dengis beglerbegh — dominus dominorum per mare nominatur etiam a turcis capitan basa). In diesem Zeitraum war der Genueser Czigali-Oglu der türkische Admiral (Moderna aetate hoc officium a Czigali Oglu gubernator, ex urbe Genova natus in finibus Italiae et Franciae. Homo industrius ac vir stennuus . . .). Die drei angeführten Beglerbeg (Rumeli — Anadol — Dengis beglerbegh) waren Mitglieder des Diwans des Sultans (Hi tres beglerbegi tum quotius divanum in senatum publicum imperatoris).

Die vom Großdragoman Jahya Beg verfaßte und von Szamosközi abgeschriebene Liste enthält auch die lateinischen Bezeichnungen einiger türkischen Würdenträger :

- Anadol defterdar seu arta defterdar — medius et thesaurius Asiae ;
- Tertius vero Kuczuk seu Rumeli defterdar — infimus et thesaurarius Graeciae seu Europae ;
- Raiz Kitab — supremus librorum, in quibus manibus libri, registra ac alia instrumenta . . . (Reis-efendi, t = Reis-ul-Küttab) ;
- Aga seu agalar — gubernatores seu executores supremi officiales ;
- Kihaya — provisorum ;
- Czubacziler — duces centuriones (Waffenschmied, Czubacilar, t = cebeciler) ;
- Gubasiler — decuriones ;
- Czauz bassi — omnium cziausiorum supremus ;
- Capicziler Kihaya — prefectus supremus capiczilorum omnium janitorum ;
- Szpahi agalar — praefecti szpahiorum ;
- Topcezi bassi — supremus praefectus tormentum seu bombardarum ;
- Dzebeczi bassi — praefectus armamentarii ;
- Tczader mekter bassi — praefectus castrorum su castramentatur ;
- Tczaliczi mekter bassi — praefectus tubarum, tibicinum ac tympanistarum ;

<sup>3</sup> Szilágyi Sándor, *Ujabb pótlék Szamosközi történeti feljegyzéséhez*, *Történelmi Társulat*, 1892, S. 430—436.

<sup>4</sup> Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, S. 385, und Aurel Decei, *Istoria Imperiului otoman*, Bucureşti, 1978, S. 294—300.

- Anuczi bassi — praefectus venatorum/t = Avci-basi/;
- Salinczi bassi — supremus falconum ;
- Doganczi bassi — supremus nisorum ... etc.

Der wertvollste Teil dieser Beschreibung des Osmanischen Reiches ist das Kapitel betreffend die Geographie. Der Großdragoman der Pforte zählt die 33 Beglerbegate des Wilajet Asien auf. Es ist dabei hervorzuheben, daß außer den Verwaltungsbezirken aus Kleinasien, der Arabischen Halbinsel, Mesopotamien auch zahlreiche Beglerbegate in der Gegend des Kaukasus und an der Grenze gegen Persien. waren Die Verwaltungseinteilung berücksichtigte die heutige Kontingentierung der Kontinente nicht. Das Wilajet Asien besaß auch auf dem afrikanischen Erdteil Ägypten mit 22 Sandschakbey und eine breite Zone im Osten Afrikas : von der Grenze Äthiopien bis zur Insel „Cameranum“. Auf dieser Beschreibung hat Afrika noch den alten Sinn aus der Zeit der Antike. Wie bekannt, war für die alten Römer Africa die Provinz um die Stadt Carthago, aber der Gesamtkontinent führte den Namen „Libyen“. Im Jahre 1606 wurden nur die Beglerbegate Algerien, Tunis und Tripolis als in Afrika liegend angesehen.

In Europa umfaßte der Wilajet Rumelia alle Balkanprovinzen des ehemaligen Byzantinischen Reiches bis zur Donau, und in der Gegend des Schwarzen Meeres bis nach Akerman. Der Beglerbegat des „Weissen Meeres“ (die Türken nennen bis heute das Mittelmeer „Weisses Meer“ — Akdeniz) hatte seine Residenz in Gallipoli (Gelibolu) bei den Dardanellen und dazu gehörten die wichtigsten Häfen, beginnend mit Pera, danach die Häfen aus Griechenland, dem Peloponnes (Morea), dem Ägäischen Archipel und Alexandrien in Ägypten. Es folgen darauf die Beglerbegate aus dem Zentrum Europas (Ofen-Buda, Eger, Kanizsa, Temesvar, Bosnien), ferner auf der Krim Kaffa.

Die von den Osmanen unterworfenen Länder, die ihre Selbständigkeit bewahrt hatten (Moldau, Walachei und Siebenbürgen), sowie die verbundeten muselmanischen Staaten im Westen (Maghreb — was Westen bedeutet — hiezu gehören die Königreiche Marokko und Fez) und aus dem Osten (das Krimkhanat mit dem Sitz in Bachtschissarai und Mingrelia im Norden des Kaukasus) waren in die Verwaltungsgliederung des Osmanischen Reiches nicht mit inbegriffen.

In der Beilage veröffentlichen wir im lateinischen Urtext die Verwaltungseinteilung des Osmanischen Reiches. In Klammern bringen wir die heutigen Namen der Ortschaften mit der Angabe ihrer jetzigen Zugehörigkeit.

## BEILAGE<sup>5</sup>

### Beglerbegi turcici imperii (a) Beglerbegi Asiae numerantur 33

1. *Anadol beglerbeg* — Asiae, sedem habet in civitates Cuthaia, in Phrygia maiore. Continet sub se zanczagbegos 12 (*Anadolu, Kutahya, TR*).

2. *Caraman beglerbeg* — Caramaniae, Ciliciae. Habitat in urbe Caisaria in Cilicia, sub se habet zanczagbegos 7 (*Kayseri, TR*).

<sup>5</sup> t = türkisch.

3. *Szivasz beglerbeg* — in Syria superiore habitat in Sebastia civitate (*Sivas, TR*).
4. *Tocat beglerbeg* — Tacati, habitat in Amasia civitate, sub se habet begos quinque (*Tokat, TR*).
5. *Dulcadir beglerbeg* — Dulcadiariae, sub se habet zanchagos 4.
6. *Halep beglerbeg* — Alepum in Syria inferiore (*Halep, SY*).
7. *Sam beglerbeg* — habitat in Damasco, in ungarico Demeczki (*Dimachq, Damaskus, SY*).
8. *Trabuluz beglerbeg* — Tripolis in Syria (*Trablous, LB*).
9. *Maras beglerbeg* — in Mesopotamia in finibus Cappadocia (*Maraş, TR*).
10. *Diarbekir beglerbeg* — in Mesopotamia urbis Amidae, alias Carahemit, habet zanchagos 12 (*Diyarbakir, TR*).
11. *Bagdad beglerbeg* — Babyloniae (*Baghdad, YR*).
12. *Bazra beglerbeg* — Balsera prope sinum Persicum in Arabia Chaldaea (*Basra, YR*).
13. *Lahca beglerbeg* — in Arabia Caramaniae, in finibus persarum Ormuzium versus (*Dubay, Oman*).
14. *Jemen beglerbeg* — in urbe Aden, sito in Arabia Felici Indiae cis mare Rubrum (*Yemen*).
15. *Hebes beglerbeg* — Aethiopiae alias Husti Zebit seu Zibit beglerbeg, trium dierum itinere a finibus maris Arabici, usque ad fines Aethiopiae, regis presbyteri Joannis, versus insulam Cameranam (*Somalia, Suqutra?*).
16. *Miszir beglerbeg* — Memphis Aegypti nunc ab Italis Cairo nuncupatur. Zanchagos habet 22 (*ET*).
17. *Kobruz beglerbeg* — Cypri, habitat in Nicosia seu Famagusta (*Cıprus*).
18. *Seherzul beglerbeg* — in regno Assyriae, Mesopotamiae et finibus persarum (t = *Sehrizor*).
19. *Van beglerbeg* — in finibus Persiae versus Armeniam et Mediam (*Van, TR*).
20. *Erzerum seu Arzerum beglerbeg* — Armeniae, sex dierum ab urbe Trabesonda seu Trapezunti (*Erzurum et Trabzon, TR*).
21. *Tiflis beglerbeg* — in finibus Georgianae, nunc Gurzi nominata (*Tbilisi, SU*).
22. *Siruan beglerbeg* — Media (*Azerbaidzan, SU*).
23. *Demir Capi beglerbeg* — cis mare Caspium, porta ferrea sive Derbent capi, portae augustae, olim principatus Sembali ducis (*Derbent, SU*).
24. *Carz beglerbeg* — in Armenia superiori, Armenia Majore (*Kars, SU*).
25. *Tezıldır beglerbeg* — in finibus Georgianae.
26. *Fasz beglerbeg* — in Mengrelia seu Colchidae (*Georgia*).
27. *Zochum beglerbeg* — in finibus Georgianae (*Suhumi, SU*).
28. *Batın beglerbeg* — (*Batumi, SU*).
29. *Reuan beglerbeg* — in finibus Persiae (*Erevan, SU*).
30. *Zomakie beglerbeg* — ab urbe Zomakia.
31. *Tebriz beglerbeg* — Tauris olim sedes regia persarum (*Tabriz, IR*).
32. *Lori beglerbeg* — in finibus Georgianae et Armeniae.
33. *Gencze beglerbeg* — in finibus Armeniae et Trabezondae (*Kurdistan?*).

(b) Africae beglerbegi numerantur 3

1. *Czezair beglerbeg* — habitat in Algeria, zanchagos habet 6 (*Algeria*).
2. *Tunuz beglerbeg* — Carthago (*Tunisia*).
3. *Trabulus beglerbeg niagrub* — Tripolis Barbariae Leptis (*Tripolitania*).

Tres hi beglerbegi in amicitia habent et quasi agnatos Mahumetistas, sed non in officio beglerbegatus sed nisi vicinitatis ergo, regeni Feszsa et regem Maroco.

(c) Europae beglerbegi 8

1. *Rumeli beglerbeg* — Graeciae, habitat in Sofia, habet sanczagbegos sequentes :
  1. Sofia in Bulgaria (*Sofia, BG*).
  2. Nigeboli — Nicopolis (t = *Nigbolu, Nikopol, BG*).
  3. Kirk Elize (*Kirklareli, TR*).
  4. Viza in Thracia (*Vize, TR*).
  5. Kirmen in Macedonia (t = *Cirmen seu Cernomen*).

6. Zilisztra prope Danubium (*Silistra, BG*).
7. Cosztandin (*Kjustendil, BG*).
8. Bender (*Bendery, SU*).
9. Akhirman — Alba Nester (*Belgorod-Dnestrovski, SU*).
10. Uszkup — Scopia (*Skopje, YU*).
11. Prisrem — Thessalia.
12. Zalonik — Thessalonica (*Thessalonike, GR*).
13. Trihala — *Trikkala (GR)*.
14. Mizitra olim Sparta in Morea provincia (*Spárte, GR*).
15. Paleopatra — Balibrada in Morea (*GR*).
16. Jahnia — Joannina in Aetolia (*Ioannina, GR*).
17. Delnina in Achaia (t = *Dalnai, Achaia, GR*).
18. Elbassan in Liuadia (*Elbasani, Al*).
19. Aulon — Auelonae (t = *Avlonya, Amfilochia, GR*).
20. Ducaggin (*Dukati? Al*).
21. Iszkodar in Albania (*Shkodra, Al*).
22. Kyli prope Danubium (*Kilija, SU*).

Gubernat per totam Graeciam, Bulgariam, Serviam, Thraciam, Macedoniam et Albaniam usque ad fines Boristhenis seu Niperis fluvium, unde Ozzu (*Oceakov, SU*) nominatum.

II. *Dengez beglerbeg* — alias capitaneus, sub se habet zanchagos sequentes in finibus Maris Albi :

1. Gallipoli, olim sedes capitanei (*Gelibolu, TR*).
2. Galata — Pera (*Istanbul, TR*).
3. Iszmit — Nicomedia (*Izmit, TR*).
4. Limnos — Lemnos (t = *Limni, Lemnos, GR*).
5. Midilin — Mitilena (t = *Midilli, Mytilene, GR*).
6. Nasca idest Nixia (*Naxos, GR*).
7. Egripos — Negroponto (t = *Agriboz, Chalkis, GR*).
8. Rodosz idest Rhodi (*Ródos, GR*).
9. Canala.
10. Napoli — de Romana (*Monemvasia, GR*).
11. Lepanto (*Naupaktos, GR*).
12. Hagia maura (*Leukás, GR*).
13. Iszkender — Alexandria (*El Iskandariya, ET*).
14. Zakis idest Sio (t = *Sakız, Chios, GR*).

III. *Budum beglerbeg* — Budae in Ungaria, habet zanchagos :

1. Babocs.
2. Visegrad (*Visegrád, H*).
3. Szolnok (*Szolnok, H*).
4. Osztrigon — Strigonium (*Esztergom, H*).
5. Zegedin (*Szeged, H*).
6. Isztron Bellograd — Albae Regalis (*Székesfehérvár, H*).
7. Zikszav (*Szikszó, H*).
8. Simontornia (*Simontornya, H*).
9. Copan (*Koppány, H*).
10. Mohacz (*Mohács, H*).
11. Szigetvár (*Szigetvár, H*).
12. Petsen — Quinque Ecclesiae (*Pécs, H*).
13. Zrem — Sermium (*Sremska Mitrovica, YU*).
14. Szemendri — Semendria (*Smederovo, YU*).

IV. *Egri beglerbeg* — Agriae (*Eger, H*).

V. *Kanisae beglerbeg* — Canisae (*Nagykanizsa, H*).

VI. *Temisvar beglerbeg* (*Timișoara, R*), sub se habet zanchagos sequentes :

1. Mundua (*Moldova Nouă, R*).
2. Arad (*Arad, R*).

3. Chanad (*Cenad, R*).
4. Vucitrini (*Velcetrin, YU*)
5. Giula (*Gyula, H*).
6. Vidin (*Vidin, BG*).
7. Lipoa (*Lipova, R*).

VII. *Bosna beglerbeg* — habet zanchagos ·

1. Bamaľuca (*Banja Luka, YU*).
2. Posega (*Pozega, YU*).
3. Clysz (*Kilis, YU*).
4. Hercegovina (*Reg. Mostar, YU*).
5. Lika (*Luka, YU*).
6. Zaczalna.
7. Iszuarnik (*Izvornik, YU*).
8. Pribrem (*Pristina, YU*).
9. Alacza Hiszar (*Kruševac, YU*).

VIII. *Kesse beglerbeg* — Theodosiae, sedem habet in Caffa (*Feodosia, SU*), in Taurica Chersoneso (*Krum*), sub se habet omnes zanchagos prope flumen Tanais cis Mare Maeotidem [Azov] usque ad Mengreliam provinciam.

## LE CHRONOGRAPHE SLAVON D'ARAD

LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ

Les manuscrits slavons de Roumanie — particulièrement nombreux et à contenu varié — constituent la preuve incontestable d'un niveau de culture élevé. Les érudits roumains du moyen âge connaissaient et souvent copiaient en langue slavonne — langue de culture « internationale » à l'époque respective — les principales chroniques byzantines ainsi que les écrits historiques originaux sud-slaves<sup>1</sup>.

Un exemple éloquent de réception et de conservation des créations historiques byzantines et sud-slaves est constitué aussi par le manuscrit n° 2 Arad-Gai, miscellanée qui, entre autres travaux, comprend aussi *Histoire courte des événements survenus depuis Adam jusqu'aujourd'hui* (f. 248 — 257) suivie des *Annales serbes* (d. 270 — 272<sup>v</sup>), une copie encore inconnue. Cette copie mérite d'être prise en considération car elle provient d'Arad — centre important de culture slavonne — (toutes les autres y provenant d'autres régions du pays). A côté des autres manuscrits d'Arad, celui-ci contribue à la connaissance plus approfondie de la vie culturelle et il complète harmonieusement l'image de la diffusion de ces travaux parmi les lecteurs instruits de l'époque féodale, étant, en même temps, la preuve d'unité des préoccupations culturelles des Roumains.

En vue d'une appréciation plus juste de la copie d'Arad nous présenterons tout d'abord, succinctement, les copies slavo-roumaines qui contiennent l'*Histoire courte* et les *Annales serbes*.

C'est au grand slavisant Ioan Bogdan que revient le mérite d'avoir découvert, publié et étudié les premières Chronologies générales, les Annales serbes, ainsi que les premières sources narratives concernant l'histoire de la Roumanie au moyen âge<sup>2</sup>. Jusqu'à présent n'ont été publiées que celles découvertes par I. Bogdan et notamment :

1. Dans un manuscrit miscellanées qui se trouvait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'Académie Théologique de Kiev (cote n° 116)<sup>3</sup>, écrit en rédaction

<sup>1</sup> G. Mihăilă dans le travail *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, dans le chapitre *Istoriografia românească veche (sec. al XV-lea — începutul sec. al VII-lea)* *În raport cu istoriografia bizantină și slavă*, p. 104—111 passe en revue les copies connues des écrits historiques appartenant aux littératures byzantine et sud-slave, qui ont circulé ou ont été écrites en Roumanie et présente une riche bibliographie du problème.

<sup>2</sup> Voir aussi P. P. Panaitescu, *Introducere la Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan*, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959, p. V, qui affirme : « l'excellente reproduction des textes, ainsi que l'importance de la contribution apportée au déchiffrement des rapports entre les chroniques, ou à leur situation comme date, représente un légitime titre d'orgueil de la science philologique roumaine, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ».

<sup>3</sup> Actuellement le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de la R.S. d'Ukraine — Kiev.

médio-bulgare, copié en Moldavie à Baia et Slatina, avant l'année 1561, entre autres textes, a trouvé deux qu'il a estimé comme ayant une grande importance : a) une *Chronique générale du monde depuis Adam jusqu'à Manuel Paléologue* (1425) et b) les *Annales serbes* depuis la mort du tzar Douchan (1355) jusqu'en 1490. Celles-ci, avec la Chronique dénommée par lui bulgare<sup>4</sup> de 1296 à 1413, il les a publiées dans le travail *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*<sup>5</sup>. En comparant le texte du manuscrit susmentionné avec celui des Annales de Cetinje publié par Vatroslav Jagić, d'après un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle (*Archiv für slavische Philologie*, II), I. Bogdan arrive à la conclusion que les deux textes font partie du même groupe mais que celui du manuscrit 116 représente : « einer der ältesten und uberlieferten Texte der kurzgefassten serbischen Annalen »<sup>6</sup>.

D'ailleurs, l'importance de ce texte ressort aussi du fait que Lj. Stojanović l'a inclus dans le travail *Стари српски родослови и летописи*, Belgrade, Sr. Karlovici, 1927<sup>7</sup>.

2. Un texte similaire a été trouvé également par I. Bogdan dans le manuscrit 0, XVII, n<sup>o</sup> 13 de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (actuellement Bibliothèque Publique de Leningrad). À côté de textes religieux, le manuscrit miscellanées comprend des textes historiques, notamment : une *Chronique universelle* suivie des *Annales serbes* (f. 208 — 224) et *Letopisețul moldovenesc*, comme il est dénommé par I. Bogdan dans la description du manuscrit. Dans ce *Letopiseț* sont compris : *Letopisețul de la Putna nr. II*, *Cronica lui Macarie* et *Cronica lui Azarie* (f. 225 — 310). En considérant les textes historiques d'une particulière importance, I. Bogdan les a publiés dans le travail intitulé *Letopisețul lui Azarie*<sup>8</sup>. Appréciant l'importance exceptionnelle de la Chronique d'Azarie, I. Bogdan souligne la valeur toute spéciale de l'« Histoire courte » et des *Annales serbes* affirmant que celles-ci « ont eu une influence manifeste sur l'historiographie moldave du XV<sup>e</sup> siècle, et il est bien qu'elles soient connues chez nous dans des cercles plus larges »<sup>9</sup>. En partant de cette conviction, I. Bogdan a accompagné le texte slavon de sa traduction en langue roumaine.

<sup>4</sup> En relation avec cette chronique voir aussi l'étude de D. Nastase *Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (La chronique de Tismana, 1411—1413)*, en « Cyrillo-methodianum », IV, 1977, Thessalonique, p. 100—171. D. Nastase affirme que la chronique que I. Bogdan considère bulgare est en réalité anti-bulgare et il conclut que l'auteur de celle-ci est l'érudit byzantin Jean Chortasménos qui fut longtemps notaire du patriarcat et la chronique de Chortasménos est la dernière chronique byzantine connue antérieure à la chute de Constantinople.

<sup>5</sup> Leipzig, 1891, dans le périodique « Archiv für slavische Philologie », vol. XIII, 4, 1891, p. 481—536. À la fin du travail (p. 536—543), il y a la traduction faite par V. Jagić en langue latine de la Chronique bulgare.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 489.

<sup>7</sup> Le texte nommé de Stojanović *Kijevski*, qui se range dans le groupe *Studenicki, Sarandoporski* et *Cetinjski* est publié partiellement dans la colonne de droite (p. 124 — 150). A la p. XLI Stojanović fait une description sommaire du manuscrit. L'étude de Lj. Stojanović, qui précède le texte, comprend aussi des commentaires relatifs au texte et à l'étude de I. Bogdan (p. LXXIX—LXXIII).

<sup>8</sup> AAR, II, *Histoire*, XXXI, Bucarest, 1909, p. 65—77 texte slavon suivi de la traduction en langue roumaine (p. 77—89) (Indication courte et annales par la suite), *Letopisețul lui Azarie*, p. 90—125 (texte slavon) ; p. 125—158, la traduction de celui-ci.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 8.

Bien qu'il ne porte nulle mention relative à l'endroit ou à l'époque où il a été écrit, I. Bogdan l'a considéré, à juste raison, comme étant écrit dans un monastère de Moldavie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ou au début du XVII<sup>e</sup>. I. Bogdan a précisé qu'entre le texte de ce manuscrit et celui publié par V. Jagić, intitulé *Manuscrit d'Odessa*, dénommé ultérieurement par Stojanović *Cetinje*, il y a des différences insignifiantes. Il affirme que « dans la partie générale, elles se limitent à l'exposition plus abrégée des généalogies depuis Adam jusqu'à Jésus Navi et à l'omission des décisions des sept synodes œcuméniques »<sup>10</sup> et présente, ensuite, sur deux colonnes, deux fragments relatifs aux deux premiers synodes œcuméniques, sur la colonne de gauche le texte découvert et publié par lui (manuscrit de Péetrograde) et sur la colonne de droite le manuscrit publié par V. Jagić dénommé *d'Odessa* (p. 7 — 8).

Étant donné que Lj. Stojanović n'a même pas mentionné dans son travail cette seconde copie découverte et étudiée par notre grand slavisant, on peut déduire qu'il ne l'a pas connue, probablement parce qu'elle n'a été publiée qu'en langue roumaine, dans le volume intitulé *Letopisețul lui Azarie*.

L'analyse du texte nous conduit à la conclusion que, sans être identique, la première partie de l'*Histoire courte* se range dans le groupe des manuscrits *Sofijski prvi*, *Grigorovičev*, *hadži-Jordanov*, *Hamartolov* et *Sinodalni* (selon les types établis par Stojanović), avec la précision qu'elle ne s'arrête pas au règne de l'empereur Théophile (829—842) comme les autres ; après cette date elle continue comme le type *Kijevski*, *Studenicki*, *Sarandaporski* et *Cetinjski* et se termine par le règne de l'empereur Manuel Paléologue (1391—1425)<sup>11</sup>, continuant avec les *Annales serbes*.

I. Bogdan estimait que les deux miscellanées de Moldavie découverts et étudiés par lui « contiennent l'une des plus anciennes rédactions des annales serbes, pénétrée dans les manuscrits moldaves au temps d'Étienne le Grand et demeurée telle quelle, sans les continuations et les modifications survenues dans les manuscrits de Serbie ou d'autres pays habités par les Serbes »<sup>12</sup>.

À ceux-ci s'ajoutent trois copies fragmentaires de l'*Histoire courte*.

1. Le manuscrit slave n<sup>o</sup> 320 qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie copié en Valachie, au monastère de Bistrița, en rédaction serbe, comprend entre autres un fragment de l'*Histoire courte* (f. 221 — 222<sup>v</sup>), qui s'interrompt au règne de l'empereur Théophile<sup>13</sup>.

2. Partiellement différent comme structure des textes présentés jusqu'ici est celui compris dans le manuscrit slave 636 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.S.R. (ancien manuscrit miscellanées n<sup>o</sup> 72 du monastère de Neamț)<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 7.

<sup>11</sup> Voir aussi G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 108, qui est arrivé aux mêmes conclusions quant au groupe dans lequel se range ce manuscrit.

<sup>12</sup> *Letopisețul lui Azarie*, p. 8.

<sup>13</sup> Celui qui a signalé pour la première fois ce manuscrit a été A. I. Iatimirski qui le considérait comme datant du XV<sup>e</sup> siècle (*Славянские и русские рукописи румынских библиотек. Сборник О РКС, LXXIX*), St. Pb., 1905, p. 501—507 ; voir aussi G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 110—111, où il présente en détail le contenu de ce manuscrit.

<sup>14</sup> I. Bogdan, *Cronice inedite atinătoare de istoria românilor*, Bucarcst, 1895, p. 82—89 où il fait une ample présentation.

I. Bogdan a souligné le fait que dans ce manuscrit se trouvent combinés ensemble des extraits provenant des annales serbes avec des informations prises dans les annales moldaves. Considérant cette compilation unique dans son genre, il a publié le texte slavon intitulé Хрѣстѣанскѣи царѣи .а. съборъ (p. 91 — 96) accompagné de la traduction en langue roumaine *Les empereurs chrétiens. Le premier synode* (p. 96—102) dans laquelle il a englobé aussi quatre notes historiques sur l'histoire de l'église de Moldavie dans les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. La chronique *serbo-moldave*, comme l'a dénommée I. Bogdan, est précédée par le Chronographe byzantin.

Le manuscrit datant de 1557 est un texte miscellanées écrit en médiobulgare dont mentionnons, entre autres travaux, un chronographe des empereurs byzantins (il commence avec le règne de Constantin le Grand et finit par le règne d'Emmanuel Paléologue) suivi de la chronique serbo-moldave.

3. C'est toujours du monastère de Neamț que provient une copie presque identique à celle précédente, notamment le Manuscrit n<sup>o</sup> 51 de la collection de Iatzimirski (Bibliothèque de l'Académie des sciences d'U.R.S.S. — Léninegrad) dans lequel, entre autres travaux, se trouve un chronographe abrégé des empereurs byzantins suivi de la chronique serbo-moldave (f. 213 — 215). A. I. Iatzimirski dans le travail *Из славянских рукописъ*, Moscou, 1898, n'a publié que la *Chronique serbo-moldave* (p. 81 — 84)<sup>15</sup>.

Vu que Stojanović ne mentionne ni ces trois copies fragmentaires, on peut supposer qu'il ne les a guère connues.

À ces cinq copies connues jusqu'à présent (deux intégrales et trois fragmentaires) s'ajoute la copie comprise dans le manuscrit slave n<sup>o</sup> 2 d'Arad-Gai.

Nous considérons qu'il est utile de présenter sommairement ce manuscrit, inconnu dans la littérature<sup>16</sup>. Il s'agit d'un mélange d'ouvrages détérioré et incomplet du début du XVII<sup>e</sup> siècle, écrit sur papier, 274 pages numérotées, 15 × 10 cm.

Le manuscrit, rédigé en rédaction serbe, sans indication du lieu de l'écriture ou du nom des scribes (il a un cryptogramme à la page 98<sup>v</sup>), est écrit par plusieurs scribes, en demi-onciale de l'époque, avec peu de lettres en italique et plusieurs sortes d'encre noir. Titres, sous-titres et initiales à l'encre rouge. Couvertures en bois originales, revêtues en cuir brun, décorées par incision.

À côté des travaux historiques auxquelles nous nous rapporterons ci-dessous, le manuscrit comprend divers textes religieux et deux hagiographiques : 1. *La vie de saint Alexis, l'homme de Dieu* et 2. *La vie de*

<sup>15</sup> Voir *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan*, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, p. 188—189 ; voir aussi G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 109.

<sup>16</sup> Les manuscrits d'Arad ont été présentés jusqu'à présent dans les travaux suivants : I. Iuffu, *Manuscrise slave în bibliotecile din Transilvania și Banat* dans « Romanoslavica » VIII, Bucarest, 1963, chap. IV, *Biblioteca Episcopiei ortodoxe române din Arad* et V, *Biblioteca mănăstirii Hodoș-Bodrog din regiunea Arad* (p. 461—467) ; I. Iuffu, *Mănăstirea Hodoș-Bodrog un centru de cultură slavonă din Banat* dans « Mitropolia Banatului », an XIII (1963), 5—8, p. 228—261 ; Chiril Pistrui, *Manuscrisele slave în biblioteca Episcopiei Aradului*, dans « Mitropolia Banatului », XXII (1972), 1—3, p. 83—94 mais dans aucun de ces travaux il n'existe nulle mention relative au manuscrit dont nous nous occupons.

*sainte Eupraxie*, sur lesquels nous ne nous arrêterons point, bien qu'ils ne soient pas dénués d'intérêt.

En étudiant la langue de ce manuscrit nous sommes arrivés à la conclusion que, bien qu'on ne mentionne ni le scribe, ni le lieu de l'écriture, le texte a été copié par un Roumain <sup>17</sup>.

Comme structure, nous précisons que le scribe qui a copié le manuscrit a considéré les textes historiques comme deux travaux distinctes entre lesquels sont intercalés *Les prières de saint Trifon dites par le prêtre dans le vignoble, les champs et dans les granges* (p. 257—267) et quelques pages non écrites (p. 267<sup>v</sup>—269<sup>v</sup>).

La première est une histoire universelle intitulée *Жка(з)нїѣ къ кра(т)цк соуцїи(м) ѡ(т) ѡдама до днешниаго врѣмене* (Histoire courte des événements survenus depuis Adam jusqu'aujourd'hui) qui commence — comme toutes les autres — avec : *ѡдамъ роди Сїда* (Adam a donné naissance à Sith) et finit par *Маншилъ по си(х), снѣ Іѡанна Палеолога, .лѣ. лѣ(т)* (Ensuite Manuel, fils de Jean Paléologue [a régné] 35 ans) (p. 248—257).

Cette première partie est la version sud-slave, plus ou moins contaminée et déformée, du travail du patriarche Nicéphore *Χρονογραφικὸν ἐν συντόμῳ* (ἐν συνόψει),

Le deuxième travail (p. 270 — 272<sup>v</sup>), bien que ne portant pas de titre, comprend les *Annales serbes* et commence par *Бъ таже врѣмена постиже сѣмръ(т) и блгоц(с)тнѣаго г(д)на сръблѣ(м) цра Стефана* (En ce temps-là la mort a rejoint aussi le bien-honnête prince des Serbes, le tzar Étienne).

Il convient de retenir que le manuscrit d'Arad se différencie de ceux découverts et publiés par I. Bogdan ainsi que de ceux étudiés par

<sup>17</sup> Ainsi, le pronom roumain *ei* — forme de génitif-datif du pronom *ea* — se trouve également au génitif et au datif et, quelquefois, dans deux propositions successives, il apparaît avec les deux valeurs. D'ailleurs, le pronom *ei* est rencontré fréquemment tant dans les documents slavo-roumains émis par la chancellerie de la Valachie que dans la variante slavonne des *Învățăturile lui Neagoie Basarab* (voir Lucia Djamo-Diaconiță, *Aspects de l'influence du roumain dans la langue des chartes slavo-roumaines rédigées en Valachie aux XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles (Le pronom)* dans « Revue des études sud-est européennes », XIV, 1976, 1, p. 101 — 109; Lucia Djamo-Diaconiță, *Contribuții la cunoașterea slavonei românești. Elemente românești în varianta slavonă a Învățăturilor lui Neagoie Basarab* dans S.C.L., XXVIII, 1977, 3, p. 297 — 298).

Nous présentons des exemples dans lesquels dans le contexte slave sont intercalées des formes du pronom roumain *ei* sans l'article proclitique (*al, a, ai, ale*).

a) *Cas génitif*. L'utilisation avec la valeur fondamentale — expression de la possession — se trouve dans des contextes tels *имѣ ен* (son nom) (p. 182); *лицѣ ен* (son visage) (188<sup>v</sup>; 231); *домѡ ен* (sa maison) (189); *дѣщ.рѣ ен* (sa fille) (192<sup>v</sup>); *ногѡ ен* (sa jambe) (220); *матн ен* (sa mère) (243<sup>v</sup>).

b) *Cas datif*. Le pronom *ei* apparaît comme un complément indirect dans des exemples tels : *ѡтѣѣна ен* (on lui a répondu) (183); *рече ен* (on lui a dit) (184); *сѡуди ен* (qu'il lui soit) (185<sup>v</sup>); *глаголетъ ен* (on lui parle) (186<sup>v</sup>); *глагола ен* (on lui a parlé) (221).

c) Nous présentons aussi deux exemples dans lesquels la forme roumaine du pronom apparaît dans des propositions successives avec les deux valeurs : *глагола ен* (dat.) *матн ен* (gén.) (sa mère lui a dit) (199); *кто повѣда ен* (dat.) *и сѣмѣти ѡшѡ ен* (gén.) (qui lui a raconté et son cœur s'est affligé?) (240).

Même si nous ne nous rapportons qu'à cet argument linguistique, il est indiscutable que le manuscrit du monastère d'Arad—Gai est une copie roumaine qui prouve, une fois de plus, la grande circulation des textes historiques dans les pays roumains. D'ailleurs les copies slavo-roumaines de l'*Histoire courte* et des *Annales serbes* occupent une place importante dans l'ensemble des copions conservées.

Lj. Stojanović parce que les autres sont considérés comme un seul travail étant écrits sans interruption<sup>18</sup>.

Tenant compte de la structure schématique de l'Histoire générale nous ne présenterons pas le texte (ni celui slavon, ni la traduction).

L'analyse du texte nous conduit à la conclusion que la première partie depuis Adam jusqu'à Jésus Navi se range dans le groupe *Sofiiski prvi, Grigorovicev, hadži-Jordanov, Hamartolov* et *Sinodalni* sans s'identifier toutefois avec ceux-ci. Depuis Jésus Navi le texte se range dans le type *Kijevski, Studenicki, Sarandaporski* et *Cetinjski* étant bien plus proche de ce dernier. Comme celui-ci, il ne s'arrête pas à Théophile mais continue jusqu'à l'empereur Manuel Paléologue. Le même passage du type *Sofiiski* au type *Kijevski* et toujours depuis Jésus Navi jusqu'à la fin nous la trouvons aussi dans le manuscrit de Leningrad ce qui pourrait ne pas être une simple coïncidence mais peut-être une source, une copie intermédiaire commune. Parmi les copies connues dans la littérature spécialisée aucune ne présente cette particularité.

Le passage au type *Kijevski*, la variante *Cetinjski*, ressort aussi du fait que les passages qui sont presque identiques dans les deux grands types présentent, quelquefois, des différences relatives quant au nombre des années et des mois de règne; les deux manuscrits slavo-roumains sont identiques entre eux et se superposent à la variante de Cetinje.

Par exemple: Ptolémée de Lagos — *Sofiiski* 24 ans, *Cetinjski* 40; Ptolémée Everget — *Sofiiski* 25 ans, *Cetinjski* 26; Ptolémée Fuscon — *Sofiiski* 16 ans, *Cetinjski* 17 ans et 6 mois; Commode — *Sofiiski* 12 ans, *Cetinjski* 17 ans et 8 mois; Sévère — *Sofiiski* 18 ans; *Cetinjski* 12 ans et 5 mois; Antonin fils de Sévère — *Sofiiski* 2 mois, *Cetinjski* 6 ans; Théodose le Petit — *Sofiiski* 42 ans, *Cetinjski* 33 ans, etc.

Dans le cadre des ressemblances, nous mentionnons deux traits identiques dans les 3 manuscrits slavo-roumains par lesquels ils se différencient de tous les autres: 1. Pour le nom *Маркинъ* du type *Kijevski, Studenicki, Sarandaporki* et *Cetinjski* (dans le type *Sofiiski* l'information n'apparaît guère) le correspondant dans nos manuscrits est *Макринъ* (Arad, p. 252<sup>v</sup>; *Beitrag*, p. 510; *Azarie*, p. 69; Stojanović, p. 135). Un autre nom qui a la même forme dans les manuscrits slavo-roumains et différente de celle des autres textes est *Иадонъ* (Arad, p. 249; *Beitrag*, p. 505; *Azarie*, p. 66). Dans les autres manuscrits le nom est *Лавдонъ* ou *Икдонъ* (Stojanović, p. 129).

2. Le règne de Galvas est, dans tous les autres manuscrits dans lesquels apparaît l'information, de 9 mois et 15 jours tandis que dans les manuscrits slavo-roumains nous trouvons 9 mois et 13 jours.

L'information sur le règne de l'empereur Michel III de Byzance, la remise des icônes dans les églises, le baptême des Slaves et la traduction des livres par Kiril ainsi que l'information sur le baptême des Russes sont absolument identiques dans les 3 manuscrits (comme dans *Studenicki* et *Cetinjski*).

Nous nous rapporterons par la suite à certaines différences entre les manuscrits slavo-roumains quant au mode de présenter certains évé-

<sup>18</sup> Voir I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*, p. 483-487; Lj. Stojanović, *op. cit.*, p. XLI - XLIV.

nements. Ainsi les synodes œcuméniques sont présentés en trois variantes différentes, notamment : 1. dans le manuscrit de Kiev, la présentation minutieuse comporte une série de détails et avec les décisions respectives (*Beitrag*, p. 510 — 517); 2. dans le manuscrit de Leningrad on ne mentionne que l'année, le lieu et le nombre des participants<sup>19</sup> (*Azarie*, p. 69 — 71); 3. le manuscrit d'Arad présente les synodes avec plus d'informations que celui de Leningrad mais plus concentré que celui de Kiev étant presque identique au type *Cetinjski* (Arad, p. 253 — 255<sup>v</sup>; Stojanović, p. 136 — 148).

Relativement à l'apparition du prophète Mohammed, le manuscrit d'Arad se différencie des deux autres car, après la rédaction commune « Au temps de celui-ci est apparu le prophète menteur des Sarrasins Mohammed », on montre les années écoulées depuis l'ascension du Christ et depuis la genèse du monde—exactement comme dans le sous-type *Cetinjski* (Stojanović, p. 145).

En passant aux *Annales serbes*, nous présenterons le texte slavon et la traduction de celui-ci.

270      Въ таже врѣмена постиже съмръ(т)\* и бл҃гоч(с)тиваго г(д)на срѣблѣ(м)  
 ѿра Стефана, въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а), де(к) Ин(д)ктѣ(н) ѿ, кроугь санцѣ кад, лоу(н)  
 .дѣ.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) бы(с) гл(д).

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а), тѣрци прѣидоше Калиполѣ, и прѣимише бродъ и прѣше мнѡгы страны къ западѣ и ш(т) толѣ сътворисе съмѣщеніе веліе и пѣгѣба по мѣстѡ(х) Хр(с)тѣанскы(х). Быше же и тѣрси велици по землѣ(х).

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) бы(с) кнежи вон на Косовѣ съ Имѣрато(м) м(с)ца ію(н). ѿ. и са(м) блженнѡю кончинѣ ш(т) тѣркъкъ прѣими.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) прѣимише тѣрци Тръновѣ.

хъ свѣдѣ(а) воекаше тѣрци на влѣхе. И краля Марко и Костадинъ погнѡше.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) погыбе Имѣра Бази(т) ш(т) Демира, по(д) Инкоур(м), ію(н), кад днѣ.

Въ лѣ(г)хъ свѣдѣ(а) прѣстави се г(с)погнѣ Еугеніа.

270<sup>v</sup>      лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) бы(с) Ресава. Тож(д)е лѣто прѣстави се великы  
 воево(д)а Оугровладѣиски Іваннъ Мирча, ге(н) дѣ.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) прѣстави(с) деспотъ Стефанъ, г(с)нѣ Срѣблѣ(м), м(с)ца ію(л) дѣ.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) прѣими црѣ Имѣра(т) Слѣ(д)рѣво, авг(с) кѣ.

Въ лѣ(т)хъ свѣдѣ(а) изыде десп(т) Гюргъ съ оугры, дѣсна(в) прѣш(д) на Златицѣ и разѡвѣ вѣшѣ по(д) Нише(м), И въ то лѣто прѣими опѣ(т) Слѣ(д)рѣво десп(т) ауг(г) .кѣ.

<sup>19</sup> Voir aussi I. Bogdan, *Letopiseşul lui Azarie*, p. 7—8, où il présente comparative-ment le texte du manuscrit de Leningrad avec celui dénommé par lui *d'Odessa*, relativement aux deux premiers synodes.

\* Nous avons respecté les abréviations du texte et les lettres surécrites nous les avons introduites dans le texte entre parenthèses.

- Еъ лѣ(т) × ѡѡв̃ (sic) прїимн ѡрь Мѣлме(а) бегъ Пургра(а), майа кѡ.  
 Еъ лѣ(т) × сѡѡѡз̃ вы(с) Курїѡпасла н въ то лѣто прїеше тѡрцн  
 Омѣ(а)рево, м(с)ца ю(н).
- Еъ лѣ(т) × сѡѡа прїимн ѡрь Мѣлмеа въсѡ Боснѡ.  
 Еъ лѣ(т) × сѡѡпа авн се сѣкѡз(а)а, Ѣтрѡш(м) ге(н) .кв.
- 371 Еъ лѣ(т) × сѡѡпа Ходн вра(г) Мѣлме(а) бе(г) || на Ѣтеѡана коеводаѡ Мол-  
 давскога н разен га н въ тожде лѣто оуморн ѡрь Мѣлме(а) Пїню  
 Кантакѡнна съ .в. вра(т) н н̃. сновъ, въ Пурградаѡ. Н вы(с) боура вѣтрѡна  
 яко н градаѡ поколебати се.
- Еъ лѣ(т) × сѡѡп̃е прѣстави се г(с)нѡ Ѣтеѡанъ, снѡ деспота Гюргїа.  
 Еъ лѣ(т) × сѡѡнѡ Ходн ѡрь Мѣлме(а) на Ѣка(а)рь н многыє кѡзнн  
 ратныє на нѣмъ сѡдѡлава н стѣнн ннзложнѡвъ, не възможе его по снаѣ  
 прѣети, нъ сѡмирнѡ се по то(м) з Бенѣтцн н оутѡкнн(в) пролѣтїю настав-  
 шѡ прѣдаваю(т) енѡ сего.
- Еъ лѣ(т) × сѡѡп̃д оумре ѡрь Мѣ(Х)ме(а) прѣко мора прѣшь(а) ш(т)  
 Пурграда съ коннство(м), майа г а Балазн(т), снѡ его, прїимн ѡр(с)тво.
- 271<sup>v</sup> Еъ лѣ(т) × сѡѡча Хо(аї) ѡрь Балазн(т) на градове коеводе Ѣтеѡанѡ  
 Молдавскога, Келїе н Бел || гра(а) н прїимн н(Х).
- Еъ лѣ(т) × сѡѡчд. разнше мннране Янатолю н Блѡкъ, наречены  
 Гргѡровнѡкъ, сконча се на оугрѣ(Х) л(п) сїї.
- Еъ лѣ(т) × сѡѡчс прѣстави се Мара ѡрца, дѡцн Гюргїа деспота, се(к)  
 аї въ пе(к) ѡ Ѣжевъ.
- Еъ лѣ(т) × ѡд̃ прїимн ѡрь Мѣдївланъ н Корнндъ.  
 Еъ лѣ(т) × ѡдї̃ оумрѣ ѡрь Балазн(т) н въ то лѣто въѡрн се снѡ его  
 Селн(м).
- Еъ лѣ(т) × ѡзд̃. Ходн ѡрь Селн(м) на Казаль башъ. н прїимъ Ѣгупъ(т)  
 н всѣхлваннн н прстын гра(а) Іер(с)лмъ оуқы грѣ(Х) ра(аї) нашнхъ н нныє  
 грады тамо.
- Еъ лѣ(т) × ѡзѡ. оумрѣ ѡрь Селн(м) н въ то лѣто въѡрн се снѡ  
 его Сѡленманъ.
- Еъ лѣ(т) × ѡзд̃. Ходн царь Сѡленманъ на Истрѣ н прїимн Бе(а)гра(а)  
 н Заслонъ н поробы Ѣрѣмъ.
- 372 Еъ лѣ(т) × ѡла̃? коннствока || ѡрь на Бѡгрѣ н прїимн Барадннъ н Илокъ  
 н крапа Лаша оубн на Мѡхачѡ н прїимн славннн гра(а) Бѡдн(м) н  
 прѣда(ае) его Пїношѡ, ванѡ Хер(а)е(а)ско(мѡ).
- Еъ лѣ(т) × ѡлн Хо(аї) ѡрь на Бечъ, нъ не оупе ничто.  
 Еъ лѣ(т) × ѡлма Хо(аї) ѡрь на Казъ(а) башъ н прїимн велнкы Бавулу(н)  
 н тамо оудавн Ѣкендѣрь Челепїю.
- Еъ лѣто × ѡзе. вѡцарн се снѡ цара Сѡленмана, Селн(м), ш(к) .в̃.  
 Еъ лѣ(т) × ѡзе̃ прѣстави се Ялѣѡан(а)рь, коевода Молдовскы, н снѡ его  
 прѣемнн(к) бывае(т). Н тогда ѡрь прода(с) ѡркы н монастнрѣ по(а) въсѣ  
 ѡр(с)тво(м) его.
- Еъ лѣ(т) × ѡзон̃ прѣстави се Іедар(Х)ъ Дакїн въсе шѡщннн мнтро(п)  
 лн(т) Анпланїе Гра(а)чанскон, Дївннсеї.

Бъ лѣ(т) хѣѣдъ Ходн паша съ мнш(ж)ство вон||и по морѣ и по соу(х) на гра(ды) итал(с)кыѣ и Лѣцинтъ съ нѣждю вѣзѣ(т) и мѣчу прѣда(с) и расхыщенію и Баръ въ рѣкѣ емѣ прѣда(с) се. И ш(т) тоу(д) вѣзвращ се по морѣ ; и срѣтоше его латины и въ(с) мѣж(д)ѣ намы съраженіе въ морн и все мнш(ж)ство кораблен развнше ; шѣ(х) глѣвинны прѣдаше, инѣхъ съ чакы ш(т)вѣдоше въ пѣнѣ въ Уталію и Успанію и въ вѣнстрънкою Фрѣгію. Паша(ж) съ единѣ(м) сандалиѣ(м) оугонезнѣ съ шѣстію чакъ тѣчію, и свон(х) че(д) и коннства лишень. Ико глѣ(т) множаѣ ш(т) чѣтыри ста кораблен и вѣше съ чакы выплѣнъ въ(с) Хицино въ(с) и ш(т)вѣдено.

#### LA TRADUCTION

En ce temps-là la mort a rejoint aussi le bien-honnête prince des Serbes, le tzar Étienne, en l'an 6864 (1356), décembre, indiction 1, le cycle solaire 24, du mois 14.

En l'an 6866 (1358) il y a eu famine.

En l'an 6867 (1359) les Turcs sont passés à Galipoli et ont pris le gué et ils ont pris beaucoup de pays vers l'ouest. Et depuis lors il y a eu grande perturbation et dommage dans les pays chrétiens. Il y a eu aussi de grands tremblements de terre dans divers pays.

En l'an 6887 (1389) il y a eu la lutte du prince, à Kosovo avec Amurat, au mois de juin 15 et lui-même a trouvé sa bienheureuse fin chez les Turcs.

En l'an 6901 (1393) les Turcs ont pris Tirnovo.

(En l'an) 6903 (1395) les Turcs ont lutté contre les Valaques (la Valachie) et ont disparu le prince Marco et Constantin.

En l'an 6911 (1403) le sultan Baiazid a péri de la main de Demir sous Ancura (Ancara) le 29 juin.

En l'an 6914 (1406) a trépassé la princesse Evghenia (Eugénie).

En l'an 6926 (1418) a été bâti (le monastère) Resava. La même année a trépassé le grand voïvode de la Valachie, Jean Mircea, janvier 11.

En l'an 6935 (1427) a trépassé le despote Étienne, prince des Serbes, mois de juillet 19.

En l'an 6947 (1349) a pris l'empereur (le sultan) Murat Smederevo, août 27.

En l'an 6952 (1444) est sorti le despote Gheorghe avec les Hongrois il a passé le Danube à Zlatitza et a vaincu le pacha sous Nish. Et la même année, 22 août, le despote a repris Smederevo.

En l'an 62 (sic pour 6962) (1454) l'empereur Mehmed-beg a pris Tzarigrade, (le) 29 mai.

En l'an 6967 (1459) a été célébrée Kiriopasha et la même année, au mois de juin les Turcs ont pris Smederevo.

En l'an 6971 (1463) a pris l'empereur Mehmed toute la Bosnie.

En l'an 6981 (1473) il s'est montré une étoile lumineuse, avec tremblement de terre, janvier 22.

En l'an 6984 (1476) est allé l'ennemi Mehmed beg contre Étienne, voïvode de Moldavie et il l'a vaincu. Et la même année, l'empereur (le

sultan) Mehmed a tué à Tzarigrade Iani (Jean) Cantacuzène avec 2 frères et avec 8 fils. Et il y a eu orage et ouragan que la cité elle-même s'ébranlait.

En l'an 6985 (1477) a trépassé le prince Étienne, fils du despote George.

En l'an 6986 (1478) est allé l'empereur Mehmed contre Skadar (Scutari) et il a accompli beaucoup d'efforts guerriers contre elle et détruisant les murs il n'a pas pu la prendre de force. Faisant ensuite la paix avec les Vénitiens et s'entendant avec eux, lorsque le printemps est venu ils la lui ont donnée.

En l'an 6991 (1483) l'empereur Mohamed est passé avec son armée venant de Tzarigrade, au-delà de la mer et il est mort le 3 mai et son fils Baiazid a pris son empire.

En l'an 6991 (1483) l'empereur Baiazid est allé contre les cités d'Étienne, voïvode de Moldavie, Chilia et Cetatea Albă et il les a conquises.

En l'an 6994 (1486) les Egyptiens ont battu l'Anatolie et Vlk, dit Grgurović, est mort dans le Pays Hongrois, 16 avril.

En l'an 6996 (1488) a trépassé la tzarine Mara, fille du despote George, septembre 14, vendredi, à Ejev.

En l'an 7009 (1501) l'empereur a pris Médiolan et Corinthe.

En l'an 7019 (1511) est mort l'empereur Baiazid et la même année est monté sur le trône son fils, Selim.

En l'an 7024 (1516) est allé l'empereur Selim contre les Perses et il a pris l'Égypte et l'omnilouée et très sainte ville de Jérusalem et hélas, à cause de nos péchés, aussi d'autres villes de là-bas.

En l'an 7027 (1519) est mort l'empereur Selim et la même année est monté sur le trône son fils, Suléiman.

En l'an 7029 (1521) est allé l'empereur Suléiman au Danube et il a pris Belgrade et Zaslou et il a subjugué Srem.

En l'an 7031 (1523) a lutté le tzar contre les Hongrois et il a pris Varadin et Iloc et le roi Laios (Ludovic) il l'a tué à Mohacs et a capturé la réputée cité Buda et il l'a remise à Ianoch, gouverneur de Transylvanie.

En l'an 7038 (1530) l'empereur est allé à Vienne mais il n'a rien réussi.

En l'an 7041 (1533) l'empereur est allé contre les Perses et il a pris le grand Babylon et là-bas c'est noyé Skender Celebi.

En l'an 7075 (1567) est monté sur le trône le fils de l'empereur Suleiman (Soliman), Selim, le 2 octobre.

En l'an 7075 (1567) a trépassé Alexandre, voïvode de Moldavie et son fils lui a succédé (au trône) et alors l'empereur a vendu les églises et les monastères de tout son empire.

En l'an 7077 (1569) ont lutté les Turcs sans empereur, à Kazan, contre les Russes.

En l'an 7078 (1570) a trépassé l'exarque de Dacie, le très saint métropolitain de Lipliana et Gracianitza, Dionis.

En l'an 7079 (1571) est allé le pacha avec une multitude de soldats et sur mer et sur terre contre les villes italiennes et Lutzina ils l'ont prise difficilement, passée par le fer et le feu et dévastée et Bar s'est livré dans sa main. Et de là il est revenu par mer et les Latins sont venus à sa rencontre et il y a eu entre eux une bagarre sur mer et une grande

multitude de navires ont été détruits ; les uns ont sombré dans les profondeurs, les autres avec des hommes ont été pris comme butin en Italie et Espagne et à l'intérieur de la France. Le pacha a été chassé et il est resté avec un seul navire et rien qu'avec six hommes, étant dépourvu de ses hommes et de son armée. A ce qu'on dit, plus de 400 navires et des choses avec des hommes ont été pris comme butin et emportés.

De l'étude comparative des trois copies slavo-roumaines des *Annales serbes*, il s'ensuit que :

Avec une rédaction presque identique, toutes les trois débutent avec la mort du tzar Étienne Douchan mais les deux publiés par I. Bogdan se terminent par la mort du prince hongrois Mathias et par le signe qui s'est montré à Tzarigrade à la différence du manuscrit d'Arad qui finit par les événements de l'an 7079 concernant les luttes sur mer entre les Turcs et les Latins ; il comprend donc une période plus longue de 81 ans.

I. Bogdan, étudiant les deux manuscrits découverts et publiés par lui, affirmait à juste titre que les différences entre eux ne sont pas grandes et précisait : « dans la partie qui contient les annales serbes elles sont très insignifiantes »<sup>20</sup>.

Le manuscrit d'Arad diffère de ceux-ci par le fait qu'il apparaît plus incomplet, avec toute sorte d'omissions. Nous en mentionnerons quelques-unes : Après le passage de Galipoli et la prise du gué par les Turcs (6867) (p. 270), on passe à la lutte de Kosovo et à la mort du sultan Amurat (6897) sans qu'on mentionne la mort du tzar Uroš, l'assassinat du prince Vlkašin et du despote Ugleša à Maritza, la victoire du prince Lazar sur le boïard Nikola, etc.

Après l'information relative à l'édification du monastère de Resava et la mort du grand voïvode Jean Mircea de Valachie (6926), on passe à la mort du despote Étienne, prince des Serbes (6935), ensuite à la conquête de Smederev par le sultan Murat (6947), éludant les informations relatives à la mort de Balša de Zeta, du sultan Crichcia, la dévastation du pays serbe par le sultan Amurat, etc.

Après avoir mentionné la prise de Tzarigrade, on passe directement à Kiriopasha et à la conquête de Smederev par les Turcs (6967) en omettant les informations sur l'assujettissement des Serbes et la destruction d'Ostrovitza, la montée sur le trône du roi Vladislav, fils du roi Albert, la victoire de Iancul sur Mehmed beg à Belgrade, de pair avec les croisés, la mort du despote Georges, la mort du roi Vladislav, la mort du despote Lazar, etc. Nous nous arrêterons ici avec les exemples qui sont très nombreux et qui prouvent que la copie d'Arad est un résumé, mais ce résumé, tel qu'il apparaît, ne nous permet pas de connaître les critères qui ont déterminé la sélection des faits inclus dans le texte ou de ceux omis. La partie postérieure à la mort du prince hongrois Mathias y est également fragmentaire, avec de nombreuses omissions ; pour cette partie nous ne mentionnerons que quelques-unes ayant trait à l'histoire des pays roumains, et notamment : la mort du voïvode de Valachie, Vlad

<sup>20</sup> *Letopiseșul lui Azarie*, p. 7.

le moine (Stojanović, p. 258); la campagne du sultan Suléiman contre le voïvode Pierre de Moldavie (7046) (Stojanović, p. 264); le bannissement de Pierre (le Jeune) voïvode de la Valachie et la montée sur le trône du voïvode Alexandre (Mircea) (7076) (Stojanović, p. 267).

Nous ne nous sommes rapportés qu'à quelques événements mentionnés dans la variante *Cetinjski* des *Annales serbes* car une étude comparative des diverses variantes quant au mode de reproduire les événements nous a permis de conclure que le modèle de la copie d'Arad a été la variante *Cetinjski*, quelquefois avec de petites différences de date et inversion de la phrase. Voici quelques rédactions propres au type *Cetinjski* reproduites identiquement dans la copie d'Arad :

Къ лѣ(т) хѣѣдѣ. Ходн ѣръ Гели(м) на Казалъ вѣшь и прѣимъ Гугупъ(т) и всехвалныи и прѣтын гра(д) ||іер(с)амъ оубы грѣ(х) ра(дѣ) нашихъ и ныне грады тамо (Arad, p. 271<sup>v</sup>; Stojanović, p. 261); хъзлѣ конствока ѣръ на Бѣгрѣк и прѣими Барадинъ и Илокъ и крапа Лашша свн на Мшлчѣс и прѣими славныи гра(д) Бѣдн(м) и прѣддѣде его Іѣношѣ, вѣнѣс Хер(д)е(л)ско(мѣ) (Arad, p. 271<sup>v</sup>—272; Stojanović, p. 263); къ лѣ(т) хѣѣдѣ Ходн ѣръ на Каз ѣ(л) вѣшь и прѣими великы Бѣжувѣ(н) и тамо оудачи Скендеръ Челепѣю (Arad, p. 272; Stojanović, p. 264). Le dernier paragraphe de notre copie (p. 272 — 272<sup>v</sup>) — avec la mention que l'année ne concorde pas — est identique au type *Cetinjski*, sans nulle omission (Stojanović, p. 268).

Il nous semble digne de mentionner que, malgré toutes ces similitudes et identités, la copie d'Arad diffère de la variante *Cetinjski* par le fait que, parfois, le contenu d'une information apparaît fragmenté, la deuxième partie du type *Cetinjski* y étant omise. Ainsi, dans notre manuscrit on affirme que « en l'an 6971 a pris l'empereur Mehmed toute la Bosnie » (p. 270<sup>v</sup>) et dans *Cetinjski* l'idée se continue par : и крапа оубѣати и закла (Stojanović, p. 246). Dans la copie d'Arad nous trouvons : « En l'an 6984 l'ennemi <sup>21</sup> Mehmed-beg est allé contre Étienne, voïvode de Moldavie et il l'a vaincu » (p. 270<sup>v</sup> — 271); dans *Cetinjski*, l'idée se continue ainsi : и възраць се ѡт тоудоу разоборн Оугром витежскоу трапезоу на Доунавоу (Stojanović, p. 251), complètement qui se trouve aussi dans les deux copies publiées par I. Bogdan. L'information « en l'an 7029, l'empereur Suléiman est allé au Danube et il a pris Belgrade et Zaslou et il a subjugué Srem » (p. 271<sup>v</sup>) dans *Cetinjski* continue par : и ѡт Бѣлграда прѣнесе моци прѣподовныѣ Петки и светыѣ Дѣофани, съпрѣжнице Лѣка цара прѣмѣдраго, въ Константинь градъ (Stojanović, p. 262), etc.

La copie d'Arad diffère de son modèle *Cetinjski* aussi par certaines différences de dates dont nous mentionnerons deux : 1. L'année de la chute de Constantinople dans toutes les copies connues (à l'exception du manuscrit *Sofiiski I* dans lequel apparaît 6960) est 6961 (Stojanović, p. 237); dans la copie d'Arad nous trouvons 62 (sic pour 6962) que nous considérons comme une erreur du copiste. 2. Dans le manuscrit *Cetinjski*,

<sup>21</sup> Nous signalons que dans toutes les autres copies connues, le nom du sultan Mehmed est précédé du substantif Царъ et seulement dans cette copie apparaît Бѣгрѣ.

le seul dans lequel on mentionne la mort d'Alexandre Lăpuşneanu, voïvode de Moldavie, nous trouvons l'année 7076 (qui correspond à la réalité) et dans le manuscrit d'Arad, de manière erronée, il apparaît 7075.

Constatant l'existence de certaines lacunes et différences entre notre copie et son modèle *Cetinjski* on se demande si les omissions et les abréviations appartiennent à notre scribe ou à une copie intermédiaire que le copiste du manuscrit d'Arad aurait pu avoir à sa portée. Pour le moment on ne peut répondre avec certitude à cette question, aucune des possibilités ne pouvait être exclue ; il nous semble plus vraisemblable l'hypothèse d'une copie intermédiaire abrégée.

Par les traits qui le caractérisent, le Chronographe que nous avons présenté contribue à la connaissance plus approfondie de la vie culturelle dans la période du slavonisme et offre un intérêt tout spécial étant une page inconnue jusqu'à présent de l'historiographie byzantine et slave qui a circulé chez les Roumains.

# JOHANN FILSTICH UND SÜDOSTEUROPA

ADOLF ARMBRUSTER

Im Zuge der sogenannten deutschen Ostsiedlung<sup>1</sup>, die den Raum von dem Baltikum bis an die Adria erfaßte, gelangten auch nach Siebenbürgen Auswanderer. Auf der Höhe des 12. Jahrhunderts trafen die ersten Neuansiedler in dieses Gebiet ein, das den vorgerücktesten südosteuropäischen Siedlungsbereich dieser mittelalterlichen Völkerverschiebung darstellt. Daß die Bezeichnung „deutsche Ostsiedlung“ nicht vollkommen zutrifft, beweist eben das Beispiel Siebenbürgen, wo zumindest in der ersten Siedlungsperiode neben deutschen Auswanderern auch romanische Bevölkerungselemente, wie etwa Wallonen, in den Urkunden als *Latini* bezeichnet, auftreten<sup>2</sup>. Der Zusammenschluß dieser volkisch, sprachlich und was geographische Herkunft anbelangt recht unterschiedlichen Einwanderungsgruppen erfolgte in der neuen Heimat. Da es sich bei diesen Ansiedlern um eine in überwiegendem Maße gleichgestellte, untere Sozialschicht handelte, begünstigte dieser Umstand den Zusammenschluß der Auswanderer in Siebenbürgen, wobei die Spätzusiedler (die Einwanderung erfolgte in allmählich abflauernder Intensität bis in das 15. Jahrhundert) sich von selbst den Frühansiedlern integrierten; dasselbe gilt auch für einige der wenigen Vertreter höherer Gesellschaftsschichten, deren Mehrzahl allerdings vom neuen Bevölkerungskörper nicht aufgenommen, sondern vielmehr abgestoßen wurde, infolgedessen sie im ungarischen Adel aufging.

In der Erforschung der siebenbürgisch-sächsischen Frühgeschichte wird somit eine Verlagerung des Blickwinkels und Aufwandes notwendig, im Sinne einer Verlegung des Interesses von der Frage der Herkunft und des Aussiedlungsgebietes auf Siebenbürgen selbst, wo der Zusammenschluß dieser Bevölkerungsgruppen stattfand, wobei soziale und völkische Herkunft sowie Auswanderungsgebiet eine untergeordnete, belanglose Rolle gespielt haben. Daß dieser Zusammenschluß recht langsam und nicht ohne Rückschläge erfolgte, ist aus der Tatsache ablesbar, daß er erst

---

<sup>1</sup> Vgl. jetzt *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters als Problem der europäischen Geschichte*, Reichenau-Vorträge 1970—1972, hg. von Walther Schlesinger, Sigmaringen, 1975, 809 S.; Thomas Nagler, *Die Ansiedlung des Sachsen in Siebenbürgen und ihr Beitrag zur Entwicklung der rumanischen Feudalgesellschaft*, in „Studien zur Geschichte der mitwohnenden Nationalitäten in Rumänien und ihrer Verbrüderung mit der rumanischen Nation. Die deutsche Nationalität“, I, Bukarest, 1976, S. 9 — 125.

<sup>2</sup> Karl Kurt Klein, *Latini in Siebenbürgen. Wesen und Funktion des welschen Elementes im mittelalterlichen Volkskörper der Deutschen Siebenbürgens*, in „Transsylvania. Gesammelte Abhandlungen und Aufsätze zur Sprach- und Siedlungsforschung der Deutschen in Siebenbürgen“, München, 1963, S. 226 — 255.

um die Mitte des 15. Jahrhunderts, also nach rund vierhundert Jahren seit der Einwanderung der ersten *hospites*, einen bedeutenderen und bleibenden Erfolg erzielte, nämlich die königliche Anerkennung der Sächsischen Nationsuniversität (*Universitas Saxonum Transsilvaniae*) als führendes und vertretendes Gremium aller Siebenbürger Sachsen aus den drei Gebieten: Hermannstädter Provinz, Burzenländer und Nösnerdistrikt, Gebiete die ab nun den sogenannten *fundus regius* (Königsboden) abgeben. Erst ab nun können die Bewohner dieses Gebietes deutscher Zunge als Siebenbürger Sachsen bezeichnet werden, da erst ab nun dieser Ausdruck einen entsprechenden und terminologisch gedeckten Inhalt besitzt.

Bis zur Herausbildung der Nationsuniversität und insbesondere danach nahm auf die Geschichte und Entwicklung der sächsischen Gemeinschaft einen, mitunter entscheidenden Einfluß deren Verhältnis zu den Rumänen aus Siebenbürgen oder aus jenseits der Karpaten<sup>3</sup>. Dieses Verhältnis errang alsbald eine große historische Bedeutung in erster Linie im Bereich des mittelalterlichen Wirtschaftskörpers<sup>4</sup>. Innerhalb des staatlichen Dreigestirns Siebenbürgen, Moldau und Walachei stellten die Siebenbürger Sachsen jahrhundertlang eine wirtschaftliche Macht ersten Ranges dar und zwar sowohl in der Warenproduktion als auch in dem Warenaustausch im Donau-Karpaten-Raum. Die wahre Bedeutung der historischen Rolle, die die Sachsen diesbezüglich gespielt haben, erhellt aus der Tatsache, daß der Warenverkehr zwischen diesen drei Ländern einer der grundlegenden Faktoren war, der das mittelalterliche rumänische Einheitsgefühl bewahrte und vertiefte. Innerhalb des rumänischen Raumes begnügten sich die Siebenbürger Sachsen nicht nur mit der Rolle eines wirtschaftlichen Stabilitätsfaktors und eines dauernden Wirtschaftskatalysators. Diese ökonomische Rolle und Stellung wurde alsbald ergänzt durch einen Zivilisationseinfluß; die Siebenbürger Sachsen gestalten sich umgehend zu einem Faktor und Agenten der mittelalterlichen Kultur und Kulturausstrahlung, und der Zivilisation, so daß sie den gesamten historischen Begriff der mittelalterlichen und neuzeitlichen rumänischen Kultur unmißverständlich und deutlich mitprägen, ja daraus nicht wegzudenken sind. Die siebenbürgisch-sächsischen Kulturleistungen mit Bezügen zum Rumänentum erweisen sich aus der heutigen Sicht als diejenigen mit unvergänglich-gültiger Bedeutung; wir ermitteln sie auf unterschiedlichen kulturellen Betätigungsbereichen, unter denen die Geschichtsschreibung einen Vorrang einnimmt. Die Aufzeichnung geschichtlicher Ereignisse ist eine der ältesten Kulturbetätigungen der Siebenbürger Sachsen; sie wurde derart intensiv und ununterbrochen betrieben, daß die siebenbürgisch-sächsische Gemein-

<sup>3</sup> Noch immer grundlegend, wenn auch streckenweise überholt und ergänzungsbedürftig: Georg Eduard Muller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumanen im Sachsenlande*, Hermannstadt, 1912; ders., *Die sächsische Nationsuniversität in Siebenbürgen. Ihre verfassungs- und verwaltungsrechtliche Entwicklung 1224—1876*, Hermannstadt, 1928; ders., *Stühle und Distrikte als Unterteilungen der Siebenbürger Deutschen Nationsuniversität 1141—1876*, Hermannstadt, 1941.

<sup>4</sup> Vgl. Radu Manolescu, *Die Wirtschaftsbeziehungen der rumänischen Länder vom 14. bis 16. Jahrhundert*, in „Studien zur Geschichte der mitwohnenden Nationalitäten“, I, S. 222—254.

schaft berechtigt als eine historiographische Volksgemeinschaft bezeichnet werden kann; die Geschichtsschreibung wurde der *spiritus rector* siebenbürgisch-sächsischen Geisteslebens und -schaffens; sie war lange Zeit hindurch Wertmesser der sächsischen Schriftkultur, ihre Breitenwirkung und ihr Stellenwert führten dazu, daß die Bedeutung und der Wert der einzelnen siebenbürgisch-sächsischen Persönlichkeiten in erster Linie von deren Beziehung zur Geschichtsschreibung geradezu diktiert wurden.

Die siebenbürgisch-sächsische Geschichtsschreibung setzt erst im 15. Jahrhundert ein. Bis dahin begnügten sich die deutschen Kolonisten aus Siebenburgen, Nachrichten aus diesem Raum mündlich dem Ausland zu vermitteln; daraus erklärt sich sowohl der quantitative als auch der qualitative Sprung, den die ausländische, insbesondere deutsche Chronistik in ihren Nachrichten über Siebenbürgen und den Raum jenseits der Karpaten beginnend mit dem 13. Jahrhundert verzeichnet, Sprung der aber auch von den bedeutenden Wandlungen innerhalb dieses Raumes aus dieser Zeit mitbedingt wird und denzufolge dieser Raum sich dem europäischen Zeitbewußtsein geradezu anbietet, Notiz von ihm zu ergreifen; zudem wird dieser Raum von entscheidenden Ereignissen und Entwicklungen aus dieser Zeit erfaßt und miteinbegriffen.

Beginnend mit dem 15. Jahrhundert entdecken die siebenbürgisch-sächsischen Gelehrten ihre Berufung und Freude an der eigenen Aufzeichnung des historischen Geschehens. Den unmittelbaren Anlaß dazu boten die verheerenden Türkeneinfälle nach Siebenburgen. Zu diesem äußeren Eingriff in das Leben der siebenbürgisch-sächsischen Gemeinschaft gesellen sich alsbald andere Faktoren, die zur Geschichtsschreibung treiben, wodurch sich der historiographische Horizont ununterbrochen erweitert und die tagebuchartigen Eintragungen sich steigern und den persönlichen Bereich umgehend überschreiten; sie werden dadurch zu Zeitgeschichten eines historischen und geographischen Raumes, der viel weiter gespannt ist, als der persönliche Tätigkeitsbereich des noch meist anonymen Tagebuchführers<sup>5</sup>.

Bereits in den ersten historiographischen Aufzeichnungen, die mit Sicherheit aus siebenbürgisch-sächsischen Federn herrühren, treten uns die Rumänen entgegen als ein Bestandteil des Gelehrtenbewußtseins der sächsischen Chronisten. Damit wird der Auftakt zu einer sächsischen Tradition gegeben, die bis in unsere Tage von jeder Generation gepflegt wurde. Sie besteht in einer eingehenden und dauernden Beschäftigung mit den Rumänen, unabhängig ob diese in der unmittelbaren siebenbürgischen Nachbarschaft oder jenseits der Karpaten lebten. Die Bezüge zu dem Rumänentum werden dadurch zur einzigen, irgendwie äußeren Permanenz der siebenbürgisch-sächsischen Geschichtsschreibung in ihrem Interesse, das jenseits der eigenen historischen Anliegen reicht.

Die siebenbürgisch-sächsische Geschichtsschreibung vollzieht umgehend den Übergang von knappen Gelegenheitsaufzeichnungen zu umfassenderen und abgerundeten Darstellungen der historischen Vergangenheit und Gegenwart der Rumänen. Bereits aus der ersten Hälfte des 16.

<sup>5</sup> Vgl. Adolf Armbruster, *Vorarbeiten zu einer Geschichte der siebenbürgisch-sächsischen Historiographie*, in „Südostdeutsches Archiv“, XIX/XX, 1976/1977, S. 20–52.

Jahrhunderts datieren die ersten siebenbürgisch-sächsischen historischen Besinnungen der rumänischen Romanität. Der unmittelbare tägliche Umgang mit den Rumänen vermittelte den Sachsen die ersten Erkenntnisse ihres lateinischen Idioms, ihrer antiken Herkunft. Noch war das Latein Umgangssprache der Gelehrtenkreise (die in der verhältnismäßig kleinen siebenbürgisch-sächsischen Gemeinschaft überraschend weit gezogen waren !) und so war es irgendwie eine Selbstverständlichkeit, wenn das Rumänische als romanische Sprache, die Rumänen als romanisches Volk empfunden und entdeckt wurden. In der Folge werden die Argumente für diese Behauptungen vermehrt, man ermittelt mit wissenschaftlichem Eifer und Gelehrtenfleiß zusätzliche Beweisgründe für die Romanität der Rumänen, die man ja dann auch dort sucht und findet, wo sie von jeher und anderwärts geholt wurden : antike Vergangenheit Daziens, dako-romanisch-rumänische Kontinuität im Donau-Karpaten-Raum, Tracht, Volksbrauch, Gewohnheiten, Volksglaube, denen allen uralte, dakische oder römische Vorbilder aufgespürt oder vorausgesetzt werden. Aus all diesen Beweisgründen wird auch die letzte und wesentlichste Feststellung schlußfolgert : Volksgleichheit aller Rumänen aus der Walachei, Moldau und aus Siebenbürgen. Diese Zeugnisse gestalten sich zu einer wahren und schönen sächsischen Tradition der rumänischen Romanitätsvorstellung, nach der einheimischen, rumänischen die bestbegründete und langlebigste Romanitätstradition überhaupt <sup>6</sup>.

Die Beschäftigungen der sächsischen Chronisten mit der historischen Kategorie Romanität der Rumänen mit all ihren Fragen und Schlußfolgerungen sind weit davon entfernt, das Interesse der Siebenbürger Sachsen an den Rumänen anderer Herkunft, Sprache und anderen Glaubensbekenntnisses zu erschöpfen. Viel weitere Kreise zieht beispielsweise das Interesse an der politischen Geschichte der Rumänen, an dem militärisch-politischen Tagesgeschehen, weil frühzeitig genug erkannt wurde, daß eine Änderung in einem der drei historischen Fürstentümer entsprechende Änderungen in einem oder sogar in den beiden übrigen auslösen konnte. Die politische gegenseitige Bedingtheit und Abhängigkeit innerhalb dieser drei Länder wurde dadurch ein Bewußtseinszustand. Aber auch die wirtschaftliche Abhängigkeit unter den drei Ländern wurde umgehend erkannt, begrüßt und gepflegt ; hier verzeichnete die Geschichtsschreibung noch offenkundigere Tatbestände, da der Warenaustausch diese greifbar vor Augen führte ; daher auch die so zahlreichen und mannigfaltigen Nachrichten darüber aus den siebenbürgisch-sächsischen Chroniken, insbesondere aus denjenigen aus Braşov (Kronstadt). Das chronikalische Image der Sachsen von den Rumänen rundet sich ab durch diejenige Nachrichten, die sich auf Lebensbereiche und Äußerungsformen des Rumänentums beziehen, die sich von dem eigenen, sächsischen deutlicher abhoben, wie etwa Kirche, Sozialstrukturen oder Kulturformen. Bestandteile dieses Images ermitteln wir bereits in der sächsischen Chronistik aus dem 15. — 16. Jahrhundert. Sie vertiefen und erweitern sich im folgenden Jahrhundert, insbesondere dank der Schriften eines Andreas

<sup>6</sup> Adolf Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, S. 258 — 259.

Hegyes <sup>7</sup>, Daniel Nekesch-Schuller <sup>8</sup>, Lorenz Töppelt <sup>9</sup>, Johann Tröster <sup>10</sup>, Georg Kraus d. Ä. <sup>11</sup>, David Herrmann <sup>12</sup>. Die mittelalterliche sächsische Imagologie des Rumänentums erreicht dann ihren Höhepunkt im Zeitalter der Aufklärung. Aus der fast unendlichen Reihe siebenbürgisch-sächsischer Gelehrten, die sich im 18. Jahrhundert mit dem Rumänentum beschäftigt haben, hebt sich ein Name und eine Persönlichkeit ab, bei der man ohne Übertreibung eine wahre rumänische Leidenschaft entdeckt. Es ist Johann Filstich.

Bevor wir diese Behauptung beweisen, ist es notwendig, seine wichtigsten Lebensdaten anzuführen. Dabei leiten wir uns nach dem *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denk-Blätter der Siebenbürger Deutschen* <sup>13</sup>, da der Verfasser dieses Handbuches der siebenbürgisch-sächsischen Gelehrtheit, Joseph Trausch <sup>14</sup>, noch das autobiographische Tagebuch Johann Filstichs benützen konnte, aus dem er die wesentlichsten Angaben aus dem Leben des Kronstädter Rektors herauschrieb, so wie dieser sie selbst darinnen eingetragen hat <sup>15</sup>.

Johann Filstich wurde am 9. November 1684 in Braşov (Kronstadt) geboren, in einer Familie die zu dem führenden Beamtenstand der Stadt zählte und somit ein Patriziergeschlecht war; sein Vater, Stephan Filstich, war u.a. Stadtrichter- und Gubernialrat <sup>16</sup>. Nachdem Johann Filstich das Gymnasium in seiner Heimatstadt besuchte, setzte er seine Ausbildung in Alba-Iulia (Weißenburg, Bälgrad) fort (1702–1703), die er aber aus gesundheitlichen Gründen unterbrechen mußte. In Kronstadt stellte der damals berühmte Arzt Lukas Seulen den jungen Patienten wieder auf die Beine, so daß Johann Filstich seine Studien aufnehmen konnte; dieses mal lernte er in Aiud, sieht sich aber genötigt, auch diesen Unterricht frühzeitig zu unterbrechen, da die Kuruzen Franz Rákóczi <sup>17</sup> die Stadt bedrohen. Sein Vater holt ihn umgehend nach Kronstadt zurück, wo er endlich seine Mittelschulung beschließen kann (1704–1706).

<sup>7</sup> Andreas Hegyes (1578–1617), *Diarium (1603–1617)*, in „Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt“, V, Kronstadt, 1909, S. 449 – 594 (vervollständigt mit der Originalhandschrift aus dem Kronstädter Staatsarchiv).

<sup>8</sup> Daniel Nekesch-Schuller (1606 – nach 1664), *Chronik, ebenda*, IV, Kronstadt, 1903, S. 219 – 291.

<sup>9</sup> Laurentius Toppeltinus (1641–1670), *Origines et occasus Transsylvanorum*, Lugduni, 1667.

<sup>10</sup> Johann Troster (gest. 1670), *Das Alt- und Neu-Teutsche Dacia*, Nurnberg, 1666.

<sup>11</sup> Georg Kraus der Ältere (1607–1679), *Siebenbürgische Chronik (1603–1665)*, I – II, Wien, 1862, 1864 (wiederholt, Graz 1969), rumänische Übersetzung: *Cronica Transilvaniei 1608–1665*, hg. von G. Duzinchievici und E. Reus-Mirza, Bukarest, 1965.

<sup>12</sup> David Herrmann (gest. 1685), *Annales rerum politicarum et ecclesiasticarum Transsylvanicarum; Ruinae Transylvaniae*, Handschriften in fast allen siebenbürgischen Archiven!

<sup>13</sup> Band I, Kronstadt, 1868, S. 308 – 316.

<sup>14</sup> Joseph Trausch (1795–1871), Archivar und Vereinsvorsteher, Herausgeber des bekannten *Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, I – II, Coronea, 1847, 1848, Verfasser der ersten drei Bände des Schriftsteller-Lexikons, Besitzer einer der umfassendsten und wertvollsten Handschriftensammlungen, die heute im Archiv der Schwarzen Kirche aufbewahrt wird.

<sup>15</sup> Meine Bemühen, die Handschrift dieses Tagebuches in siebenbürgischen Archiven aufzutreiben, blieben leider erfolglos.

<sup>16</sup> Stephan Filstich (1657–1737), Stadtrichter in den Jahren 1714–1717, 1722–1723, 1728–1732 und 1734–1736.

<sup>17</sup> Der antihabsburgische Aufstand (Kuruzenbewegung) unter Franz Rákóczi II. dauerte zwischen 1703–1711 und erfaßte Siebenbürgen und Ungarn. Der siebenbürgische Landtag rief am 7. Juli 1704 Rákóczi sogar zum Landesfürst aus.

Anfang August 1706 verläßt er Kronstadt, um eine ausländische Universität zu beziehen. Gemäß der Zeitgepflogenheit reist er in Gesellschaft anderer junger Kronstädter, die eine deutsche Hochschule besuchen wollten. Diese Gesellschaft ist besonders aufschlußreich, weil fast alle Mitglieder davon später führende Persönlichkeiten der Kronstädter Kultur werden. Johann Filstich reiste nämlich in der Begleitung folgender angehender Studenten: Johann Albrich<sup>18</sup>, Johann Barbenius, Lukas Colb<sup>19</sup>, Georg Draudt und Valentin Igel<sup>20</sup>. Wegen des Kuruzenaufstandes reisen sie nicht auf dem üblichen Weg durch Siebenbürgen und Ungarn, sondern durch die Walachei<sup>21</sup>, Serbien und Österreich, von hier durch Schlesien nach Leipzig und Halle. Valentin Igel und Lukas Colb entscheiden sich für die Universität Jena, die übrigen für diejenige aus Halle.

Die damaligen Rektoren der Universität Halle, Johann Hoffmann und Christoph Cellarius<sup>22</sup>, schreiben im November 1706 die Kronstädter Studenten wie folgt in die Universitätsmatrikel ein: „Albrich, Johannes, Coron. Transylv. Med.“<sup>23</sup>; „Barbenius, Johannes, Coron. Transylvan. Theol.“<sup>24</sup>; „Draudt, Georgius, Coron. Transylvanus, Jur.“<sup>25</sup>; „Fillstich, Johannes, Coron. Transylvanus, Theol.“<sup>26</sup>

Johann Filstich studiert an dieser Universität fünf Semester. Während dieser Zeit wohnte er in dem berühmten Waisenhaus des Stifters und Professors August Hermann Francke (1663—1727). Er hat in seinem Tagebuch die strenge aber nicht unangenehme Atmosphäre aus dieser pietistischen Anstalt beschrieben, in der die Erziehung und Pflege gründlicher und umfassender Kenntnisse insbesondere durch den Stifter eifrig und gewissenhaft verfolgt wurden.

Außer den oben genannten Professoren hörte Johann Filstich an der Universität Halle auch noch die Vorlesungen folgender Lehrer: Johann Anastasius Freylinghausen (1670—1739, enger Mitarbeiter von August H. Francke), die beiden Professoren für Theologie und orienta-

<sup>18</sup> Johann Albrich (1687—1749) war der Stiefbruder Johann Filstichs. Er wurde später Stadtarzt von Braşov (Kronstadt), in welcher Eigenschaft er während der Pestseuche aus den Jahren 1717—1720 sich besondere Verdienste erwarb.

<sup>19</sup> Lukas Colb (Colbius, 1680—1753), Lektor am Kronstädter Gymnasium, Pfarrer in Măieruş (Nußbach) und Rîşnov (Rosenau), Dechant des Burzenländer Kapitels, leidenschaftlicher und fleißiger Sammler von Urkunden, die u. a. der ungarische Historiker Samuel Benko in seinem berühmten Werk *Milcovia* (Wien, 1781) ausgiebig benutzt hat.

<sup>20</sup> Valentin Igel (1683—1751), Stadtpfarrer von Kronstadt, Verfasser zahlreicher Gelegenheitsreden und -gedichte.

<sup>21</sup> Aus einem Brief Valentin Igels vom 10. Oktober 1706, den er aus Schlesien an einen Schulfreund aus Kronstadt schrieb, erfahren wir, daß sie auf ihrer Reise durch die Walachei auch Curtea de Argeş besucht hatten, wo insbesondere die Fürstenkirche sie zutiefst beeindruckt hatte, vgl. „Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt“, VII, Kronstadt, 1918, S. CLIII.

<sup>22</sup> Christoph Cellarius (Keller, 1638—1707), Professor der Geschichte und Geographie an der Universität Halle, Herausgeber antiker Texte, berühmter Historiker und Geograph, Verfasser weitverbreiteter Lehrbücher, in denen er die Geschichte und Geographie nach einer eigenen Methode behandelt, die auch Johann Filstich in seinen historisch-geographischen vaterländischen Schriften sich aneignen wird.

<sup>23</sup> *Die Matrikel der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg*, I (1690—1730), unter Mitwirkung von Dr. Franz Zimmermann bearbeitet von Fritz Juntke, Halle, 1960, S. 4, 541.

<sup>24</sup> *Ebenda*, S. 15, 541.

<sup>25</sup> *Ebenda*, S. 125, 541.

<sup>26</sup> *Ebenda*, S. 146, 541; ebenfalls jetzt wird auch ein „Satler, Andreas, Coron. Transylvanus, Theol.“ eingeschrieben, *ebenda*, S. 377, 541.

lische Sprachen Christian Michaelis (1680–1764), Johann Heinrich Michaelis (1668–1738) u.a.

Im März 1709 beabsichtigte Johann Filstich nach Giessen zu gehen, um hier den damals berühmten Professor für griechische und orientalische Sprachen, Johann Heinrich Majus (1688–1732) zu hören; er wechselt aber seinen Plan und entscheidet sich für die Universität Leipzig<sup>27</sup>, um hier die Professoren Johann Gottlieb Olearius (1684–1734, Rechtswissenschaften), Adam Rechenberg (1642–1721, Theologie und Geschichte), Gottfried Polycarp Müller (1684–1747, Philosophie) zu hören. Bald aber erkennt er, daß die Teuerung, die unzähligen Feste und Ferien, die fast nie abreißen Unterhaltungen das erhoffte Studium in Leipzig unmöglich machten; deshalb wechselt er nach Jena über, wo er am 22. Oktober 1709 immatrikuliert wird<sup>28</sup>. An dieser Universität hört er folgende Vorlesungen: orientalische Sprachen bei Johann Andreas Danz (1654–1727), Theologie bei Michael Förtsch (1654–1724), allgemeine Geschichte bei Burkhard Gotthelf Struve (1671–1738), Rechtswissenschaften bei Friedrich Gottlieb Struve (1676–1752), Philosophie und Theologie bei Johann Franz Buddeus (1667–1729), Mathematik und Physik bei Georg Albert Hamberger; er belegte zusätzliche Vorlesungen der englischen und französischen Sprache.

Im Frühjahr 1712 beschloß Johann Filstich sein Leipziger Studium. Er hätte anschließend gerne eine Reise durch die Niederlande und England unternommen, aber aus Kronstadt kam das elterliche Verbot dieser zusätzlichen Anstrengung und das Gebot, umgehend nach Hause zu kommen. So tritt Johann Filstich die Heimreise an in Gesellschaft des Mediascher Peter Auner (der in Jena Medizin studiert hatte) und des Peter Closius (der sein Rechtsstudium abgeschlossen hatte) sowie mehrerer Kaufleute, die von der Leipziger Frühjahrmesse 1712 ebenfalls heimkehrten<sup>29</sup>. Johann Filstich trennt sich vorübergehend von seinen Mitreisenden, um einer Einladung auf ein schlesisches Gut Folge zu leisten<sup>30</sup>. Er holt sie aber noch in Ungarn ein und trifft am 30. Juni 1712 in Kronstadt ein.

<sup>27</sup> Er wird hier in das Sommersemester 1709 immatrikuliert: „Fillstich Joh. Corona Transylvan. prom. 1 rfl“, er belegt den 43. Platz in der Matrikel der Studenteation „Saxones“, vgl. *Die jüngere Matrikel der Universität Leipzig 1559–1809*, hg. Georg Erler, II, Leipzig, 1909. Aus einer Tagebüchaufzeichnung des Kronstädter Andreas Tartler (1684–1737) vom 20. April 1709 erfahren wir, daß Johann Filstich damals „per pedes“ nach Leipzig reiste; in demselben Tagebuch werden auch andere Studentenbeziehungen zwischen Andreas Tartler, Johann Filstich und Christoph Ziegler erwähnt, Andreas Tartler, *Diarium*, Staatsarchiv Kronstadt, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 226, S. 65 – 67.

<sup>28</sup> „Joh. Fillstich, Corona Trans.“, Gustav Schiel, Franz Herfurth, *Verzeichnis der aus der Universität zu Jena immatrikulierten Ungarn und Siebenburger*, in „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde“, XII, 2 (1875), S. 322.

<sup>29</sup> Die Gewohnheit hatte sich bereits früher eingebürgert, wonach rumänische oder sächsische Kaufleute kleinere oder größere Aufträge und Dienste den jungen Studenten erledigten: In ihrer Begleitung reisten die zukünftigen oder gewesenen Studenten, sie nahmen Geld und Briefe aus der Heimat für sie mit oder brachten Briefe von ihnen in die siebenbürgische Heimat.

<sup>30</sup> Die Einladung kam von der gebürtigen Kronstädterin Agnetha Plecker, die als Witwe zur Empörung ihrer evangelischen Mitbürger einen katholischen, kaiserlichen Offizier, Georg Abraham von der Heyden geheiratet hatte (1691) und später auf dessen Gut nach Schlesien ausiedelte. Es scheint, daß Agnetha von der Heyden tatsächlich sagenhaft reich war: sie wird auch von Ludwig Bechstein erwähnt (*Die Geheimnisse eines Wundermannes*, Leipzig, 1856, S. 73 ff.).

Darauf lebt er im Elternhaus ohne Anstellung. Im Januar 1714 heiratet er Anna Katharina Abraham, die aber bereits ein Jahr später bei der Geburt des ersten Kindes stirbt. Johann Filstich selbst erkrankt des öftern, heiratet aber trotzdem schon 1717 Agnetha Fronius, die ihm 1718 eine Tochter schenkt. Er fluchtet im selben Jahr mit seiner Familie nach Feldioara (Marienburg) wegen der in Kronstadt ausgebrochenen Pest. Seine zweite Frau fällt dieser verheerenden Seuche zum Opfer; er selbst bleibt mit seinen zwei Töchterchen aus den beiden Ehen von der Pest verschont. Im Januar wurde die über Kronstadt verhängte Pestsperrung aufgehoben und so konnte Johann Filstich in seine Vaterstadt zurück kehren, wo ihm sofort die leere Rektorstelle des Kronstädter Gymnasiums angeboten wurde. Noch im selben Jahr heiratete er zum drittenmal und zwar Susanna Fleischer. Aus dieser Ehe überlebten ihn außer drei Töchtern noch zwei Söhne: Samuel Filstich (1793 gestorben) und Johann Filstich (1808 gestorben), mit denen der Name Filstich ausstirbt.

Obwohl Johann Filstich im Hinblick auf seine theologische Ausbildung und auf seinen Gesundheitszustand sich eine Pfarre wünschte, nahm er das Stellenangebot doch an, wobei es ihm nur zu gut bewußt war, daß er dadurch ein verantwortungsvolles und schwieriges Amt übernahm. Bereits im Februar hielt er seine Antrittsrede als Rektor über *De fatis rei litterariae in Transilvania*; am 26. Februar hielt er zwei öffentliche Lektionen, deren Gegenstände ihm von Paul Neidel (1674—1735), dem damaligen Stadtpfarrer und Schulinspektor gegeben wurden.

Nachdem Johann Filstich diese Prüfungen seiner beruflichen Lehrerfähigkeiten und seiner umfassenden Gelehrsamkeit abgelegt hatte, trat er sein Amt an, indem er in erster Linie bemüht war, die Gymnasiumstätigkeit wieder in einen normalen Gang zu bringen, weil sie wegen der Pestepidemie völlig durcheinander geraten war.

Wie kein anderer Vorsteher dieser berühmten Kultur- und Lehrstelle, die das Kronstädter Honterusgymnasium war, verwaltete Johann Filstich das Rektorenamt 24 Jahre hindurch. Wie kein anderer siebenbürgisch-sächsischer Chronist hat Johann Filstich dadurch nur eine einzige Stelle bekleidet und war nicht genötigt, wie die meisten seiner geschichtsschreibenden Genossen, aus einer Pfarre in die andere, aus einem Amt in das andere, aus einem Ort in den anderen zu wechseln. Trotz seines fast Dauerkrankheitszustandes, der ihn oft zwang, seine Lektionen im Bett zu halten, hat er sich voller Verantwortung und mit einem, auch für siebenbürgisch-sächsischen Begriffe ungewöhnlichen Pflichtbewußtsein seinem schwierigen Amt geradezu verschrieben. Während seiner Rektorsverwaltung studierten am Kronstädter Gymnasium alle hervorragenden Persönlichkeiten der Kultur und des öffentlichen Lebens seiner Vaterstadt um die Mitte und aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Viele seiner Schüler erwerben sich Ruhm und Ehren auch außerhalb Kronstadts, auch außerhalb Siebenbürgens! Die bevorzugten Gegenstände, die Johann Filstich selbst lehrte waren Geschichte, Theologie und Philosophie, Gebiete auf denen er unstreitbar die gründlichsten Kenntnisse besaß und in denen er eine vorzügliche Ausbildung genossen hatte. Es ist selbstverständlich, daß er dafür auch die nötigen Sprachkenntnisse mitbrachte.

Seiner unermüdeten, aufopfernden Tätigkeit setzte ein plötzlicher Tod das Ende. Er starb am Morgen des 18. Dezembers 1743. Er war erst 59 Jahre alt und hatte bis am Vorabend an einer Rede gearbeitet. Diese Tatsache offenbart uns die andere Seite seiner Tätigkeit, nämlich diejenige als fleißiger Forscher und Schriftsteller <sup>31</sup>.

Sein beeindruckendes Werk blieb unveröffentlicht. Nur etliche Briefe aus den Jahren 1741—1743 an den Hallenser Arzt, Redner, Polyhistor, Orientalisten und Münzsammler Johann Heinrich Schulze (1687—1744) wurden veröffentlicht (*Nummophylacium Schultzianum*, I, Halle, 1746, unzugänglich, die Briefsammlung soll auch Briefe des bereits genannten Johann Albrich enthalten und wurde von einem anderen Siebenbürger Sachsen, Michael Gottlieb Agnethler herausgegeben <sup>32</sup>), sowie eine kleine Abhandlung über den Ursprung und die Geschichte der Rumänen <sup>33</sup>, die eigentlich eine Schulrede ist, die Johann Filstich am Kronstädter Gymnasium hielt <sup>34</sup>. Diese Tatsache ist für das ganze literarische Schaffen des Kronstädter Rektors kennzeichnend, denn sie zeigt, daß er seine Lehrschriften mit denjenigen über die Rumänen mit Vorliebe verband und gegenseitig ergänzte. Diese zweifache Bestimmung seiner Schriften wurde von Johann Filstich als eine Notwendigkeit empfunden und sie kann in seinen meisten historischen Schriften ermittelt werden.

Ein Ereignis aus der Geschichte der Walachei ist es auch, das die erste historische Schrift des jungen Johann Filstich veranlaßt noch bevor er zum Rektor ernannt wurde. Es handelt sich um die Befreiung aus der kaiserlichen Hermannstädter Haft des Fürsten Nicolae Maurocordatos im Dezember 1718 <sup>35</sup>. Bereits in dieser Gelegenheitsrede ermitteln wir zwei Haltungen, die für das ganze nachfolgende Schaffen Johann Filstichs charakteristisch werden sollen: einerseits eine erklärte, offenkundige Sympathie und Bewunderung für die Maurocordatos und andererseits eine unverkennbare, unmißverständlich ablehnende Haltung gegenüber der Kaiserlichen, die sich im allgemeinen in den Kronstädter Kreisen keines guten Rufes erfreuten, eher abgelehnt als begrüßt wurden, weil ihre Gewalttat aus dem Jahre 1689 eine lange anhaltende Distanzierung der Kronstädter bedingt hatte, die insbesondere in der zeitgenössischen Chronistik mitunter recht unverblumt zum Ausdruck kommt.

In den nächstfolgenden Jahren setzt Johann Filstich vorerst seine Rednertätigkeit fort, wobei er viele seiner Schulreden den Schülern unmittelbar „in die Feder“ diktiert <sup>36</sup>.

<sup>31</sup> Kurz nach seinem Tod wurde eine knappe Lebensbeschreibung des Rektors Johann Filstich verfaßt: *Curriculum vitae Joh. Filstich*, in „Miscellanea Historiam Hungariae et Transilvaniae inprimis Ecclesiasticam illustrantia“, collecta a Georgio Jeremia Hanero A. 1744 et sequentibus, Band II, Fol. 59 — 69, Staatsarchiv Hermannstadt, Hss. Varia II 9,2.

<sup>32</sup> Johann Seivert, *Nachrichten von Siebenbürgischen Gelehrten und ihren Schriften*, Pressburg, 1785, S. 92, und Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denkblätter der Siebenbürger Deutschen*, I, Kronstadt 1868, S. 312 und 24 (Albrich), 11 (Agnethler).

<sup>33</sup> *Schediasma Historicum de Valachorum Historia*, Ienae, 1743, 24 S.

<sup>34</sup> *Oratio de Historia Vallachorum*, gehalten am 17. Oktober 1732, Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 160 II/17, S. 185 — 208.

<sup>35</sup> *Oratio Panegirica celsissimo principi ac domino Nicolao Alexandro Maurocordato per tractatum pacis e Germanorum detentione liberato*, Staatsarchiv Kronstadt, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/1.

<sup>36</sup> Vgl. z. B. *Oratio de Origine Nationum in Transilvania* (30. August 1720), Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 160 II, 7; *Oratiuncula de Transilvania circa initium seculi 16 per Reformationem de Deo rectius edocta*, ebenda, Tq 160 II/12.

Die erste historiographische Leistung größeren Umfanges beginnt Johann Filstich am 5. September 1727, als er laut eigener Aussage die deutsche Übersetzung einer Chronik der Walachei in Angriff nahm. Ungefähr zur selben Zeit begann er die Übersetzung auch des ersten Teiles der Biographie des Fürsten Constantin Brâncoveanu, da er nach rund einem Jahr darauf, als er die Verfassung seines „Versuchs der rumänischen Geschichte“ (*Tentamen Historiae Vallachicae*)<sup>37</sup> begann (November 1728) von beiden Übersetzungen als von abgeschlossenen Arbeiten berichtet. Ebenfalls Johann Filstich übersetzte, diesmal in die lateinische Sprache, den ersten Teil der Chronik der Walachei des Worniks Radu Popescu<sup>38</sup>.

In den nächsten Jahren wird sich der Kronstädter Rektor dauernd mit Fragen der rumänischen Geschichte beschäftigen. Vorerst macht er sich *Excerpta Patriae vicinarumque Regionum Historiam concernentia*, die zu einem stattlichen Quartband anschwellen<sup>39</sup>. Einer Darstellung Siebenbürgens folgt eine knappe Beschreibung des antiken Daziens sowie der mittelalterlichen geographisch-politischen Karte der gewesenen römischen Kaiserprovinz; die „Auszüge“ umfassen dann die rumänischen Fürstentümer von jenseits der Karpaten, die in geographischem, wirtschaftlichem, politischem und sozio-administrativem Hinblick beschrieben werden; die politische äußere Geschichte der drei von Rumänen bewohnten Provinzen wird zusätzlich exzerpiert. Hunderte von Seiten werden von Auszügen über das Osmanenreich ausgefüllt. Johann Filstich hat dadurch eigentlich eine umfassende Darstellung der Pforte erzielt, da es ihm nicht nur um die innere und äußere politische Geschichte der Osmanen geht, sondern auch um deren Verwaltung, Wirtschaft, Kultur, Zivilisation, sozio-militärischen Einrichtungen, Glauben und Bräuchen. Dabei drängt sich ein Vergleich mit der Osmanengeschichte des ehemaligen moldauischen Fürsten Dimitrie Cantemir auf<sup>40</sup>. Eine vergleichende Untersuchung der beiden Werke würde sich der Mühe lohnen, da sie sich gegenseitig ergänzen. Dabei besteht die Möglichkeit einer ersten Ausbeute der osmanischen Geschichte Cantemirs durch Filstich. Ebenso lohnenswert wäre eine eingehende Untersuchung und Auswertung der übrigen Auszüge betreffend die südosteuropäische Geschichte, weil Johann Filstich als einer der ersten Wissenschaftler überhaupt diesen Raum als eine historische Einheit und Kulturlandschaft mit vielen Verwandtschaften und Angleichungen empfunden hat. Auf dieses Werk wird später noch eingegangen!

<sup>37</sup> Johann Filstich, *Încercare de istorie românească. Tentamen Historiae Vallachicae*, hg. Adolf Armbruster, übersetzt von Radu Constantinescu, Bukarest, 1979.

<sup>38</sup> Diese Übersetzung reicht bis zum Jahre 1566 und hat sich nur in einer Abschrift aus dem 18. Jahrhundert erhalten (Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 171/VI, S. 63 — 130; die deutschen Übersetzungen der beiden walachischen Chroniken haben sich in mehreren Abschriften erhalten und erscheinen demnächst in unserer Ausgabe im Kriterion-Verlag.

<sup>39</sup> Staatsarchiv Kronstadt, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 125 (unpaginiert!).

<sup>40</sup> *Incrementa atque decrementa Aulae Othomanicae*. Dieses Werk verfaßte Dimitrie Cantemir 1714—1716 und ist bis heute unveröffentlicht geblieben! Es wurden nur Übersetzungen oder Auszüge davon gedruckt: *The History of the Growth and Decay of the Othman Empire*, London, 1734—1737, zweite Ausgabe, ebenda, 1755; *Histoire de l'Empire Othoman*, Paris, 1743; *Geschichte des Osmanischen Reichs*, Hamburg, 1745; *Istoria Imperiului otoman*, Bukarest, 1877 (Operele principelui Demetriu Cantemir, III — IV); vgl. auch Alexandru Duțu und Paul Cernovodeanu, *Dimitrie Cantemir, Historian of South East European and Oriental Civilizations*, Bukarest, 1973.

Aufgrund dieser Auszüge hat dann Johann Filstich zwei kleinere Beschreibungen der Moldau und Walachei verfaßt<sup>41</sup>. Sie sind in erster Linie dazu bestimmt, als Unterlagen dem Gymnasialunterricht zu dienen; als solche wurden sie auch von dem Nachfolger Johann Filstichs im Rektoramt, Thomas Tartler (1700—1770) benützt<sup>42</sup>.

Zahlreiche Ausflüge in die rumänische Geschichte unternimmt der schreibfreudige Johann Filstich auch in seinen übrigen Werken, die letzten Endes ebenfalls Vorlesungen sind, die er am Honterusgymnasium gehalten hat. Daraus erklärt sich auch die große Anzahl der Abschriften dieser Werke, die in den Archiven aus Braşov (Kronstadt), Sibiu (Hermannstadt), Sighişoara (Schäßburg), Mediaş (Mediasch), Tirgu Mureş, Cluj (Klausenburg) (wahrscheinlich auch Budapest) aufliegen<sup>43</sup>. Neben dem ungewöhnlichen Reichtum und der Vielfalt an faktologischen Angaben und Details beeindruckt an diesen Schriften in ihren Bezügen zum Rumänentum die Warmherzigkeit und Liebe, mit der Johann Filstich Grundfragen der rumänischen Geschichte behandelt und sie mit logischen und historischen Beweisgründen erörtert (wie etwa die Romanität, Kontinuität und Einheit der Rumänen in dem Raum des antiken Dazien).

Sein Werk machte Johann Filstich nicht nur im engeren Kreis seiner Heimat berühmt. Sein Ruf als gründlicher und unvoreingenommener Kenner der rumänischen Frühgeschichte erscholl auch an dem moldauischen Fürstenhof, von wo 1742 die Aufforderung an ihn erging (und zwar von keinem anderen als von Fürst Constantin Maurocordatos) 14 Fragen zur rumänischen Frühgeschichte zu beantworten. Der Rektor hat sich dieses fürstlichen Auftrages mit der ihm eigenen Gewissenhaftigkeit und Gründlichkeit entledigt; seine Antworten gestalten sich dadurch irgendwie zu einer Krönung aller seiner historiographischen Leistungen bezüglich des Rumänentums<sup>44</sup>.

In einen allgemeineren Rahmen versetzt, erreichen die rumänischen Bezüge der siebenbürgisch-sächsischen Chronistik südosteuropäischen Stellenwert. Die siebenbürgisch-sächsischen Chronisten haben sich in ihren südosteuropäischen Beschäftigungen nicht nur mit denjenigen mit dem Rumänentum begnügt. Ansätze zu einer historischen und historiographischen Horionterweiterung im Sinne einer Einbeziehung auch

<sup>41</sup> *Historia Valachiae*, Staatsarchiv Hermannstadt, Hss. Varia II, 5, 7, S. 159 — 172; *Moldaviae Historiae*, ebenda, S. 172 — 181; FF 1 — 4, Nr. 43, Fol. 48 — 52 (*Historia Wallachiae*), Fol. 54 — 57 (*Historiola Moldaviae*); *Brevis descriptio Principatus Wallachiae, quae tractationem geographicam, physicam, politicam et historicam exhibet*, Staatsarchiv Kronstadt, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 163/3, S. 115—121; *Moldaviae Historia*, Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 171, S. 1 — 8; *Historia Valachiae*, ebenda, S. 9 — 19.

<sup>42</sup> *Eine sehr kurtze geographische, physicaisch-politische und historische Abbildung oder Beschreibung des Fürstenthums Siebenburgen* (Autograph, 1744), Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 170/2, S. 105 — 190; auf Bl. 168, *De Valachia*; S. 169 — 175, *Principatus Valachiae brevis descriptio*; S. 178 — 185, *De Principatu Moldaviae*.

<sup>43</sup> Wir erwähnen davon, mit Angabe der Signatur derjenigen Exemplare, die wir durchgesehen haben: *Siebenbürgische Historie* (1735), Staatsarchiv Kronstadt, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 188; *Historia Ecclesiastica totius Transilvaniae*, ebenda, Sammlung Honterus, Hs. 310; *Kurtze Historische, Geographische, Politische Anmerkungen von Siebenburgen*, Staatsarchiv Hermannstadt, A 1 — 5, Nr. 102.

<sup>44</sup> S. dafür Adolf Armbruster, *Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und Kronstadt zur Zeit des Fürsten Constantin Maurocordatos (1742—1743)*, in „Revue des études Sud-Est européennes“, XIII (1975), 1, S. 51 — 75, 2, S. 209 — 229.

anderer geschichtlicher Landschaften Südosteuropas ermitteln wir bereits im 15. Jahrhundert über die knappen oder umfassenderen Türkendarstellungen innerhalb der ersten sächsischen Chroniken. Daneben gibt es auch noch den „ungenannten Muhlbacher“ oder den „Student aus Rumes“ mit seinem *Tractatus de moribus, condicionibus et nequitia Turcorum*, diesem ersten Bestseller der europäischen Turcica, dessen Author unlängst mit dem Dominikaner Georgius de Hungaria gleichgesetzt wurde<sup>45</sup>. Aber: Dieses Werk und dieser Verfasser blieben ohne jedwelche Einwirkungen auf die siebenbürgisch-sächsische Geschichtsschreibung der Zeit.

In der Folge weiten sich die türkischen Bezüge der sächsischen Chronistik aus, wenn sie auch nicht über das unmittelbare militärische Kriegsgeschehen reichen. Einen ersten Durchbruch dieses schon traditionellen Türkenbildes der siebenbürgisch-sächsischen Chronisten unternimmt in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts der Mediascher Lorenz Toppelt mit seinen *Turcarum artes et arma, quibus universam Transylvaniam et omnem pene Hungariam subegere* (o.J., o.O.). Rund 50 Jahre später schreibt dann Georg Soterius seine unveröffentlicht gebliebene stattliche Geschichte des antiosmanischen Kampfes, den Siebenbürgen, die Moldau und Walachei im 14. — 17. Jahrhundert geführt hatten<sup>46</sup>.

Der erste Siebenbürger Sachse, der Südosteuropa und dessen Geschichte mehr als Rumänen und Osmanen empfindet, ist der gebürtige Meschendorfer Martin Bertleff (1666—1712), der als Rektor am entfernten Thorner Gymnasium mehrere Dissertationen veröffentlicht, in denen er Südosteuropa erstmals als eine eigenständige historische Landschaft erfaßt, in der nicht nur Rumänen und Osmanen agieren<sup>47</sup>. Der Auslösfaktor dieser neuen Sicht eines Siebenbürger Sachsen über Südosteuropa ist ebenfalls das politische Tagesgeschehen, nämlich der aktive Eingriff Habsburgs in den Balkanraum. Diese Tatsache steht wohl uneingestanden auch am Anfang der südosteuropäischen Geschichtsschreibung des Kronstädter Rektors Johann Filstich. In all seinen Werken empfindet er die rumänische Vergangenheit und Gegenwart als einen Teil der südosteuropäischen Geschichte, auf die allerdings die Osmanen den entscheidenden Einfluß nehmen; als neu hinzugekommenen Machtfaktoren läßt er mit Recht Habsburg gelten und irgendwie überraschend die Griechen, sowohl als Kulturträger mit politischer Valenz als auch als osmanische Würdenträger, deren Wirkungskreis sich mit Vorliebe in die rumänischen Länder verlagert. Insbesondere im *Tentamen* ermitteln wir diese Ansichten Filstichs sowie dessen ablehnende Grundhaltung gegenüber jedwelcher Fremdherrschaft in den rumänischen Ländern. Eine vollkommen entgegengesetzte Haltung bezieht er im Hinblick auf die griechische Kul-

<sup>45</sup> Vgl. Bernhard Capesius, *Sie forderten den Lauf der Dinge Deutsche Humanisten auf dem Boden Siebenburgens*, Bukarest, 1967, S. 41 — 63; Francisc Pall, *Identificarea lui „Captivus Septemcastrensis“*, in „Revista de istorie“, XXVII (1974), 1, S. 97 — 105; Theobald Streitfeld, *Wer war der Autor des „Tractatus de ritu et moribus Turcorum“?*, in „Forschungen zur Volks- und Landeskunde“, XVI (1973), 2, S. 21—36; Carl Gollner, *Zum „Tractatus“ des „Ungenannten Muhlachers“*, ebenda, XVII (1974), 2, S. 98 — 102.

<sup>46</sup> Georg Soterius (gest. 1728), *Historia bellorum Transylvano-Turcorum*, Stadtbibliothek „Samuel Teleki“, 1 irgu Mureş, Hs. 87, Teleki 1076 b/2 Folio.

<sup>47</sup> Vgl. Stanisław Salmonowicz, *Toruńskie Gimnazjum Akademickie a Ziemie Korony Węgierskiej w XVI — XVIII wieku* (Das Thorner akademische Gymnasium und die Länder der ungarischen Krone im 16. — 18. Jh.), Toruń, 1972, S. 18 — 24.

turleistung in der Walachei und Moldau. Denn: erstens war diese vor allen das Verdienst der ihm so lieben Maurocordatos und zweitens beteiligten sich daran als fürstliche Beauftragte in nicht geringem Maße auch Siebenburger Sachsen, worunter der Kronstädter Stephan Bergler der bekannteste und bedeutendste sein durfte. Möglicherweise aber schwebte dem Kronstädter Rektor auch eine Vorstellung vor, derzufolge diese griechische Kulturrenaissance in den rumänischen Ländern eine Belebung der einstigen byzantinischen Schriftkultur darstellte, Filstich somit an ein, von Nicolae Iorga 200 Jahre später so treffend bezeichnetes „Byzance après Byzance“ dachte. Jedenfalls waren ihm die „imperialen“ Ansprüche der walachischen Kantakusenen<sup>48</sup> sowie ein beeindruckender Teil der byzantinischen Geschichtsschreibung bekannt<sup>49</sup>.

Im Lichte des bisher Angefuhten erscheint Johann Filstich als dreidimensionaler Südosteuropäer: Seine zahlreichen Bezüge zum Rumänentum ordnen ihn in die übliche siebenburgisch-sächsische Geschichtsauffassung und -schreibung Südosteuropas ein. Die weniger zahlreichen, aber trotzdem häufigen Verweise auf die Osmanen integrieren sich ebenfalls einer siebenburgisch-sächsischen Tradition. Ein Novum stellt seine Auffassung über die byzantinische und nachbyzantinische Grazität dar, der er die positive Kulturleistung und Kirchenrolle anerkennt und lobend hervorhebt, an ihrer politischen Rolle aber unmißverständliche Kritik übt.

Die Frage des Verhältnisses zwischen dem Kronstädter Rektor und Südosteuropa ist aber weit davon entfernt, nur auf diesem Stand der Kenntnisse erörtert werden zu können und zu dürfen. Eines seiner unbekannteren Werke erlaubt uns nämlich, diese Frage viel treffender zu beantworten. Es handelt sich um die bereits erwähnten *Excerpta Patriae vicinarumque Regionum Historiam concernentia*. Der Titel, den Johann Filstich selbst seiner Arbeit voransetzte, ist in mehrfacher Hinsicht irreführend und deshalb nicht vollkommen entsprechend. Erstens handelt es sich nicht nur um bloße Auszüge aus anderen Werken, sondern um eine originelle, eigene Leistung, d.h. um eine kritische Verarbeitung der Quellen und Literatur zu einer abgeschlossenen Darstellung, und zweitens hat der Verfasser seine Auszüge nicht nur auf die Nachbarländer Siebenbürgens, der „Patria“ beschränkt. Der Inhalt dieses Werkes erhellt auch die Frage, was Johann Filstich unter „Historia“ versteht, denn er zeigt ein viel komplexeres Bild als es die Auffassung der „Historia“ des beginnenden 18. Jahrhunderts anderwärts und üblicherweise zuließ und vorschrieb!

Was bieten nun diese *Excerpta* im Hinblick auf unser Thema? Der Inhalt des stattlichen Quartbandes antwortet umgehend darauf. An den Anfang seiner Auszüge setzt Johann Filstich erwartungsgemäß Siebenbürgen: *De Transilvania*, Kapitel das er durch einen Exkurs über das antike Dazien ergänzt: *Dacia qualis sit Regio*. Daran schließen sich Darstellungen der geographischen und sozio-ökonomischen Lage sowie der politischen Geschichte der drei von Rumänen bewohnten Für-

<sup>48</sup> Siehe seine Randbemerkungen zu der deutschen Übersetzung des *Letopiseful Cantacuzinesc*.

<sup>49</sup> Vgl. seine *Illustratio articularum*, A. Armbruster, *Historiographische Beziehungen*, a.a.O.

stentümer : *Walachia pars Daciae*; *Moldavia pars Daciae*; *Transilvaniae Fata et Revolutiones*; *Walachiae Fata et Revolutiones* und *Moldaviae Fata et Revolutiones*.

Nachdem Johann Filstich den rumänischen Raum als Teilstück Sudosteuropas behandelt hat, lenkt er seine Aufmerksamkeit südlich der Donau und beginnt eine systematische Erfassung der historischen Faktoren der südosteuropäischen Geschichte; unter diesen drängte sich wie von sich selbst die Osmanenmacht auf, und deshalb geht er deren Anfängen nach : *Imperii Turcici Ortus et Incrementa* und *Genealogia Imperatorum Turcicorum*. Danach vervollständigt er die politische Karte Sudosteuropas wie folgt : *Thraciae Fata et Periodi*; *Bulgariae Fata et Revolutiones*; *Serviae Fata et Periodi*; *Regum Hungariae Catalogus*; *Despotarum Serviae Genealogia*; *Peloponesi Fata et Revolutiones*. All diese südosteuropäischen Staaten wurden von den Osmanen erobert und von der politischen Landkarte ausgelöscht. Deshalb wendet sich Johann Filstich abermals der Turkenmacht zu und liefert eine überraschend abgerundete Darstellung der Osmanen : *Fragmenta quaedam Historiam Turcicam concernentia*; *Turcici Imperii Initium*; *Ottomanicum Imperium*. An diese politische Geschichte der Osmanen schließt sich ein Kapitel an über *Dies Jejunii et Poenitentiae Turcorum*, gefolgt von einer eingehenden Aufzählung und Erörterung der türkischen Volksbräuche, Gewohnheiten, Aberglauben, der osmanischen Würdenträger, Heeresorganisation, Finanzen, Verwaltung, Kirche. In diesem Teil der Arbeit merkt man deutlich die Eigenleistung des Verfassers, unverfälscht von fremden Lektüren. Seine Darstellung basiert hier auf eigene Erhebungen und Erkenntnissen, die er nur über mündliche Gespräche mit ausgezeichneten Kennern der innenpolitischen Verhältnisse aus dem Osmanenreich erzielen konnte<sup>50</sup>.

Die einfache Aufzählung der einzelnen Kapitel genügt, uns das Bild zu verdeutlichen, wie Johann Filstich Sudosteuropa empfand, nämlich als eine geschlossene historische Landschaft, in der unterschiedliche Mächte agierten und agieren; die meisten davon wurden von den Osmanen hinweggefegt. Die Osmanen erfreuen sich deshalb berechtigterweise der größten Aufmerksamkeit seitens des Kronstadter Direktors. Die übrigen politischen Teilmächte Sudosteuropas gelten als solche für Johann Filstich nur in dem Maße und in der Zeit, in der sie als unabhängige politische Gebilde eine Rolle gespielt haben. Einen davon abweichenden Status nahmen die rumänischen Länder ein, weil sie sich unter der osmanischen Oberhoheit die innenpolitische Autonomie und dadurch die staatliche Existenz bewahren konnten. Johann Filstich hat davon selbstverständlich gründliche Kenntnisse, mit deren Darlegung er nicht geizt. Da sich aber die Geschichte Südosteuropas während mehrerer Jahrhunderte mit derjenigen der Osmanen geradezu deckt, so rücken diese auch mit Abstand an die erste Stelle in den *Excerpta*. Dabei drängt sich eine Parallele zu der osmanischen Geschichte des ehemaligen moldauischen Fürsten Dimitrie Cantemir auf. Sie beschränkt sich allerdings nur auf die politisch-militärische Geschichte der Osmanen, in deren Behandlung Johann

<sup>50</sup> Später hat dann Johann Filstich auch andere Auszüge hinzugefügt : *Pannoniae fata et vicissitudines*; *Praeclita Memorabilia*; *Syriae Comitatus fata et Revolutiones*; *Hunnici recessi der Hunds-Ruck, qui sunt*; *Iberia*; *Svecia* u. a.

Filstich möglicherweise eine Abschrift der Geschichte Dimitrie Cantemirs benützte. Die Vermutung liegt nahe, wenn man an die Beziehungen Filstichs zum Pietismus denkt und wenn man die Verbreitung der Werke Cantemirs in den deutschen pietistischen Kreisen in Betracht zieht<sup>51</sup>. Ansonsten weichen die beiden osmanischen Geschichten stark auseinander. Bei Dimitrie Cantemir steht die politische und militarische Geschichte im Vordergrund; die anderen Äußerungsformen der osmanischen Lebensweise und die innenpolitischen Strukturen finden keine besondere Beachtung; sie werden nahezu ausgeklammert. Johann Filstich liefert ein viel abgerundeteres, vollständigeres Bild des „Imperium Turcicum“. Wohl erfreut sich auch seitens des Kronstädter Rektors die politische Geschichte einer bevorzugten Behandlung. Er hat aber auch reges Interesse an der Verwaltung, Kirche, Kultur und Zivilisation der Osmanen.

Auch in der Auffassung der äußeren Geschichte der Pforte weichen Dimitrie Cantemir und Johann Filstich weit auseinander. Der Moldauer empfindet die Geschichte der Osmanen als einen Aufgang (*incrementa*), bis zur Wiener Belagerung (1683), wonach der unaufhaltbare Niedergang (*decrementa*) einsetzt, was übrigens eine allgemeine Auffassung des früh aufgeklärten europäischen Gelehrtentums war<sup>52</sup>. Demgegenüber hält der Siebenbürger Sachse an einer Incrementum-Auffassung des Osmanenreiches fest, dessen äußere Geschichte er allerdings nicht bis in seine Zeit verfolgt.

Eine eingehende Überprüfung des Inhalts der osmanischen Exzerpte Johann Filstichs und deren vergleichende Untersuchung mit der Osmanengeschichte Dimitrie Cantemirs würden sich schon nur deshalb lohnen, weil sie gemeinsame und abweichende, jeweils eigene Auffassungen eines Sachsen und eines Rumänen vom selben historischen Faktor Südosteuropas verdeutlichen würden. Eine erste Vorbedingung dafür ist eine unverzügliche Veröffentlichung der *Excerpta* des Kronstädter Rektors Johann Filstich, der im Lichte seiner Arbeit als erster Siebenbürger Sachse erscheint, der Südosteuropa als eigenständige historische Landschaft empfunden und dementsprechend behandelt hat.

<sup>51</sup> Vgl. E. Winter, *Halle als Ausgangspunkt der deutschen Rußlandkunde im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1953; ders., *Die Pflege der west- und sudslawischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954; Paul Cernovodeanu, *Les oeuvres de Démètre Cantemir présentées par „Acta Eruditorum“ de Leipzig (1714—1738)*, in „Revue des études Sud-Est européennes“, XII (1974), 4, S. 537 — 542.

<sup>52</sup> S. Marcel Romanescu, *Cantemir, Montesquieu și Marsigli*, in *In amintirea lui Constantin Giurescu*, Bukarest, 1944, S. 413 — 434; Alexandru Dușu und Paul Cernovodeanu, a.a.O.

## AIDES PÉCUNIAIRES FOURNIES PAR LES PAYS ROUMAINS AUX ÉCOLES GRECQUES (II) \*

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Dans le *Péloponnèse*, nous ne connaissons que deux écoles qui aient bénéficié d'aides des pays roumains : celles de *Vytini* et de *Sparti*.

L'école de *Vytini* a été fondée et entretenue, tout comme d'autres écoles de la région, par la famille Deliiannis, l'une des premières familles du Péloponnèse<sup>169</sup>. Cette école est connue surtout pour sa contribution à la renaissance de la culture grecque. Plusieurs de ces anciens élèves se sont distingués au cours de la révolution de 1821. Elle possédait aussi une riche bibliothèque créée en 1803 par donation de l'hiéromoine Anthimos Paparigopoulos, originaire de *Vytini*, mais établi à Livourne. Son exemple fut suivi par d'autres *Vytiniotes* de Constantinople, Smyrni, Livourne, etc., qui lui ont envoyé des livres édités à Constantinople, Venise, Vienne et ailleurs<sup>170</sup>.

En 1802, le prince de Moldavie Alexandru Soutzo a accordé à l'école de *Vytini* une subvention annuelle de 200 lei, 100 lei de sur les douanes princières et 100 lei de sur les mines de sel<sup>171</sup>.

Dans une lettre non signée du 22 mars 1821, adressée aux éphores de l'école de *Sparti*, on annonce l'envoi, par le R. P. Irinoupoles et par le moine de *Vatopédi* Grigorios, de 10 000 thalers dans le but de venir en aide à l'école, aux élèves pauvres et à l'hôpital de cette ville<sup>172</sup>.

En 1819, trois anciens professeurs des Académies princières — Veniamin de Lesbos, Stephanos Doungas et Daniil Philippidis — ont élaboré le statut d'organisation d'une école (*Μουσεῖον*) du Péloponnèse. Avec l'approbation en date du 28 mai 1819 du prince de Moldavie Scarlat Callimachi, ce statut fut imprimé à 800 exemplaires et largement diffusé<sup>173</sup>.

Cette initiative louable fut prise par un groupe de lettrés du Péloponnèse qui avaient projeté de fonder une école d'études supérieures où l'on enseignerait le grec, le latin, une langue occidentale, la philosophie

---

\* Voir la I<sup>re</sup> partie de cette étude dans « Revue des études sud-est européennes », XVII, 1979, 1, p. 123—151.

<sup>169</sup> Cf. Polykarpos, métropolitain de Gorthynia et de Megalopolis, 'Ο Τριπόλεως και Ἀμυκλῶν Δανιήλ, dans la revue athénienne « Θεολογία », VII, 1929, p. 124—125.

<sup>170</sup> Vasilios Haralambopoulos, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἑλληνικῆς σχολῆς Βυτινῆς, dans « Δελτίον Ἰστ. Ἐθν. Ἐτ. Ἑλλάδος », XIV, 1960, p. 393.

<sup>171</sup> Acad. Roum., pag. DC/73 et DCLXXXVIII/5; cf. également Vasilios Mystakidis, Σχολεῖα . . . , p. 149.

<sup>172</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, A. N., CCLIII/99.

<sup>173</sup> I. Philimon, Δοκίμιον ἱστορικόν περὶ τῆς Φιλικῆς Ἐταιρείας, Nauplia, 1834, p. 242 — 243.

et le cycle entier des mathématiques et de l'histoire. Ils envoyèrent dans ce but en Moldavie Panayotis Athanasiou Anagnostopoulos, afin qu'il gagne à leur projet les Grecs du Péloponnèse établis dans cette principauté et ailleurs. Anagnostopoulos a commencé par s'aboucher avec les professeurs susmentionnés, qui ont approuvé le plan avec enthousiasme et ont promis d'aller personnellement dans le Péloponnèse et d'y œuvrer pour sa réussite. C'est alors qu'il ont élaboré le statut. Ils ont, également, fait appel à deux hautes personnalités : au patriarche œcuménique et, surtout, au prince de Moldavie Scarlat Callimachi, qu'ils ont prié de prendre sous son égide cette institution culturelle de grande importance pour les Grecs.

Ces informations nous sont connues par une note parue dans la revue viennoise « Λόγιος Έρμής »<sup>174</sup>. Il s'agit d'un appel aux patriotes de partout sollicitant leur aide, qui précise, par localités, les personnes chargées de ramasser les fonds : à Bucarest, Mihail Hristaris et Gheorghios Sakellarios ; à Galați, Dimitrios Themelis, Antonios Adamidis et Panayotis Papayanopoulos ; à Jassy, Eustathios Athanasiou, Panayotis Dioghenidis, Nicolaos Polyenis et P. Panos. Des subventions étaient recueillies également à Constantinople, Livourne, Moscou, Odessa, Saint-Pétersbourg, Taganrog, Smyrni, Trieste et Kerkyra<sup>175</sup>.

Scarlat Callimachi, prince de Moldavie, non seulement approuva la publication du statut, mais, s'adressant à Theodoros Negri, il déclara très louable et très utile le projet de fonder une école d'études supérieures au Péloponnèse. Il lui confirma qu'il acceptait de prendre ce Μουσειον sous sa protection et d'en avoir soin. Il chargea Theodoros Negri de surveiller l'exécution du plan et de lui rapporter les progrès effectués, ainsi que les difficultés qui pourraient apparaître, afin qu'il prenne des mesures immédiates<sup>176</sup>.

Le 3 novembre 1819, le patriarche œcuménique Grigorios et le grand logothète Alexandru Ghica s'adressaient à leur tour au prince, sollicitant son aide pour l'école du Péloponnèse<sup>177</sup>.

Nous ignorons quelles sommes ont été collectées ; ce qui est certain, c'est que tous ces fonds furent finalement utilisés pour soutenir la Guerre d'indépendance. On a d'ailleurs affirmé que tout le plan avait été échafaudé par ordre de l'Hétairie, afin de ramasser des fonds pour la lutte de libération sous le masque de la fondation d'une école. De toute façon — qu'elle ait été destinée à la renaissance culturelle ou à la régénération nationale de la Grèce — l'aide accordée par les pays roumains en réponse à cet appel a été précieuse.



*Arvanitohorion.* Avant de passer à l'aide des pays roumains aux écoles de l'Archipel, nous devons mentionner les subventions dont ont bénéficié l'école grecque d'Arvanitohorion, près de Tirnovo, en Bulgarie.

<sup>174</sup> « Λόγιος Έρμής », 1819, p. 682—687.

<sup>175</sup> *Ibidem*, p. 686 — 687.

<sup>176</sup> Acad. Roum., pag. DCIII/108. La lettre du prince Scarlat Callimachi à Negri est publiée dans « Λόγιος Έρμής », 1819, p. 687—688.

<sup>177</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, A.N., CLXX/20.

Constantin Mavrocordato avait accordé en 1732 une subvention annuelle de 250 lei — l'équivalent de 250 blocs de sel — à l'école grecque de cette ville. On ignore combien de temps cette subvention a été versée. Toujours est-il qu'en 1779 l'école avait cessé toute activité. Alors, sur l'initiative de Ianakis Vilaras, ancien grand échauson, le prince de Valachie Alexandru Ypsilanti rétablit l'école à ses frais « dans la ville d'Arvanitohorion, où il avait déjà existé une école, ville voisine de Tirnovo, dans le diocèse du métropolitaine de Tirnovo, habitée par des hommes honnêtes et des négociants sérieux » ; par le chrysobulle du 3 juillet 1779, il renouvelait l'ancienne subvention de 250 lei de sur les mines de sel<sup>178</sup>. Cette subvention sera confirmée par Mihai Soutzo, le 24 novembre 1792 et par Alexandru Morouzi, le 19 avril 1794<sup>179</sup>.



*Halki*. La première des îles grecques dont nous nous occuperons est l'île de Halki, dans la Propontide. Deux monastères s'y trouvaient, placés sous les vocables de la Trinité et de la Vierge, qui ont bénéficié tous les deux d'aides substantielles. Nous nous occuperons surtout du second, auprès duquel fonctionnait une école.

Par le chrysobulle du 22 août 1630, le prince de Moldavie Moise Movilă dédiait le monastère Aron-Vodă de Jassy au monastère de la Vierge de Halki<sup>180</sup>.

En 1714, le supérieur de ce monastère, « poussé par de grands besoins » — parce que lors de l'incendie qui dévasta Galata en 1692, le métoche du monastère avait brûlé, puis, reconstruit à grands frais, moyennant une dette de 1000 thalers, il avait brûlé à nouveau — pria le métropolitaine de Dourostoron, Ierotheos Komninos<sup>181</sup>, d'intervenir auprès de Hrysanthos Notaras, le patriarche de Jérusalem, afin qu'il sollicite l'aide du prince de Valachie et que, d'autre part, il convainque l'intendant du monastère Aron-Vodă de Jassy, qui envoyait 200 thalers par an, d'envoyer à l'avance la subvention pour quelques années, afin qu'il puisse payer la dette du monastère et reconstruire le métoche qui subvenait à l'entretien de la maison mère<sup>182</sup>. Nous ne savons pas quel a été le résultat de cette démarche.

Bien plus tard, Alexandru Ypsilanti, prince de Valachie, dans son désir de fonder au monastère de Halki un « Frontistirion » ou Ἐλληνομουσεῖον c'est-à-dire une école d'études supérieures grecques, dédia par un chrysobulle de 1780 à ce monastère et aux pauvres de Constantinople ses propriétés d' Afumați, Zimnicea et Mărcuța (toutes en Valachie)<sup>183</sup>. En 1786, donc après sa destitution, le même Alexandru Ypsilanti accorda des sommes importantes au monastère, sommes qui permirent la construc-

<sup>178</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, p. 174—176 ; idem, *Istoria școalelor*, București, 1901, t. IV, p. 79 — 81.

<sup>179</sup> V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. V, p. 73—74 ; cf. de même Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 649 et Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 11.

<sup>180</sup> Acad. Roum., paq. DXCV/90.

<sup>181</sup> Il s'agit de Ioannis Komninos, le médecin.

<sup>182</sup> M. Ghedeon, Πατριαρχικὰ ἐφημερίδες..., p. 227 — 228.

<sup>183</sup> Acad. Roum. paq. DXCVI/40.

tion de nouveaux bâtiments « immenses » (τιτανόκτιστοι) pour les élèves et les professeurs, un réfectoire, une cuisine et une boulangerie <sup>184</sup>.

Mathaios Paranikas affirme que le plan d'Ypsilanti de fonder un « Frontistirion » ne s'est pas réalisé <sup>185</sup>. A notre avis, cette institution a dû fort probablement fonctionner pendant un court laps de temps, dès lors qu'elle disposait d'un local adéquat, spécialement construit dans ce but et les revenus de trois propriétés : Afumați, Zimnicea et Mărcuța sans compter les revenus assurés par le monastère Aron-Vodă, qui au début du XVIII<sup>e</sup> siècle n'étaient que de 200 thalers par an, mais qui en 1830 étaient arrivés à 15 000 thalers <sup>186</sup>. Ultérieurement, en 1831, une célèbre école commerciale fut fondée dans l'île de Halki.

Voici maintenant quelques données sur les secours roumains accordés au second monastère de l'île de Halki, le monastère de la Trinité. Comme il était question en 1843—1844 de le reconstruire, des aides furent envoyées par les pays roumains dans ce but : le 15 septembre 1843, le prince de Valachie Gheorghe Bibescu donna 15 000 lei <sup>187</sup> ; en 1844, le métropolitain de Moldavie envoya 400 ducats <sup>188</sup> ; le prince de Moldavie, 500 ducats hollandais : le hetman Gheorghe Ghica, 2 500 lei <sup>189</sup>.

A cette époque, le patriarche œcuménique, Ghermanos, était fort actif. Il écrivit au grand vornic Theodor Ghica, le priant de s'occuper de réunir des fonds pour la reconstruction du monastère de la Trinité <sup>190</sup>. Le 19 juin 1844, il écrivait au divan de Moldavie, l'exhortant à prendre exemple sur le prince et à accorder lui aussi une aide <sup>191</sup>. Le 13 octobre 1844, il faisait savoir au grand logothète, Costache Sturdza, que l'argent destiné à la reconstruction du monastère n'était pas arrivé <sup>192</sup>, d'où l'on peut déduire qu'une promesse dans ce sens n'avait pas été tenue.

Auprès du monastère de la Trinité, si généreusement aidé par les pays roumains, une école théologique fut créée en 1839.



*Ténédos*. Le petite île de Ténédos, située près du débouché des Dardanelles dans la mer Egée, a trouvé dans les pays roumains pour la fondation d'une école. L'archimandrite Samouil, supérieur des monastères olténiens de Bistrița et de Sadova, qui était originaire de Ténédos, a donné en 1819 30 000 thalers pour la reconstruction de l'église, détruite au cours de la dernière guerre, et 2 000 thalers pour l'organisation d'une école. Pour la somme de 30 000 thalers, la communauté devait verser des intérêts de 10 % qui serviraient à payer les salaires des professeurs. Le

<sup>184</sup> At. Komninos Ypsilantis, *Tà μετὰ τὴν ἄλωσιν...*, éd. Ghermanos Aptonidis, Constantinople, 1870, p. 650.

<sup>185</sup> Mathaios Paranikas, *Σχεδιάσμα...*, p. 33—34 et, du même, *Ἐκπαιδευτικά*, dans la revue constantino-politaine « Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει... », XI, 1876—1877, p. 87.

<sup>186</sup> Acad. Roum., pag. DCLXXXVIII/63 et 64.

<sup>187</sup> *Ibidem*, pag. DCIX/196.

<sup>188</sup> *Ibidem*, pag. DCCCXXXV/146.

<sup>189</sup> *Ibidem*, pag. DCCCXXXV/149, 160, 162. La lettre du patriarche remerciant le prince pour la somme de 500 ducats hollandais existe dans le même fonds sous la cote DCLXXXVIII/206.

<sup>190</sup> *Ibidem*, pag. DCLXXXVIII/203.

<sup>191</sup> *Ibidem*, pag. DCLXXXVIII/207.

<sup>192</sup> *Ibidem*, pag. DCLXXXVIII/215.

riche marchand de Craiova Hagi Ianuş, qui était originaire d'Épire, donna lui aussi une somme importante, de sorte que l'on parvint à réunir un capital de 41 000 thalers, permettant à l'école de fonctionner <sup>193</sup>.



*Hios*. La grande et belle île de Hios a eu une école célèbre, où faisaient leurs études des jeunes Grecs originaires de tout le monde hellénique et même des Etats-Unis d'Amérique <sup>194</sup>. Cette école existait dès le XVII<sup>e</sup> siècle <sup>195</sup> et a fonctionné tout le long du XVIII<sup>e</sup>; beaucoup d'hommes de haute culture en sont sortis. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1792, l'école se transforma en un gymnase de type moderne où enseigna Konstantinos Vardalahos <sup>196</sup> et beaucoup d'autres professeurs renommés. Marcellus, après avoir visité Hios, déclara que son école pouvait être considérée comme l'université la plus célèbre de Grèce.

La première aide roumaine pour le « gymnase philosophique » de Hios date de 1800, quand le prince de Valachie Alexandru Morouzi précise dans son chrysobulle qu'une école a été organisée dans l'île de Hios et que beaucoup d'élèves s'y rendent de toutes les parties de la Grèce pour y apprendre la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, la philosophie et la théologie, matières dans lesquelles ils font de grands progrès; mais que, l'école ne possédant pas des moyens permanents pour l'entretien des élèves venus d'ailleurs, il a décidé « d'aider ces jeunes gens studieux par cette terre bénie de Dieu <La Valachie> et, en conséquence, nous décidons par le présent chrysobulle princier que ladite école de Hios recevra chaque année 200 lei de sur les douanes princières » <sup>197</sup>. En février 1804,

<sup>193</sup> « Δόγιος Έρμής », 1819, p. 752.

<sup>194</sup> Richard Clogg, 'Ο Parsons και ό Fisk στο γυμνάσιον τής Χίου τό 1820, dans « Ό Έρρανιστής », V, fasc. 30, p. 177—193. La présence des Américains à l'école de Hios a enthousiasmé Coray, qui voyait dans ce fait la reconnaissance par les étrangers des progrès réalisés dans la Grèce subjuguée. Cf. Adamantios Coray, Έπιστολαί éd. N. M. Damalas, t. III, Athinaí, 1885, p. 463.

<sup>195</sup> Il ressort d'une lettre de l'hiéromoine Grigorios au professeur hiote Leon Allatios qu'il existait à Hios, en 1643, une école (frontistirion) où Grigorios enseignait. Leon Allatios et Emmanuel Glyzomios, tous deux originaires de Hios et parmi les professeurs les plus érudits de leur temps, ont subventionné l'école. Leon Allatios a laissé sa fortune au Collège Saint-Athanase de Rome pour l'entretien de trois jeunes hiotes désireux d'y faire leurs études. Cf. G. Chasiotis, *L'instruction publique chez les Grecs . . .*, Paris, 1881, p. 61. Quant au professeur Emmanuel Glyzomios, il a donné 1000 ducats pour l'école de Hios. Cf. N. Tomadakis, 'Η συμβολή των έλληνηκών κοινοτήτων του έξω-περικου εις τον άγωνά της έλευθερίας, Athinaí, 1935, p. 13. En 1666, Manolakis de Kastoria, le bienfaiteur de l'école constantinopolitaine, poussé par le patriarche de Jérusalem Nektarios, a fondé à Hios aussi une école (frontistirion) et a déposé, en outre, une somme dont le revenu serve à payer un professeur et un sous-maître. L'acte patriarcal de fondation de l'école de Hios a été publié par Constantin George Mano, *op. cit.*, p. 35 et 42—43. Voir également Gheorghios Zolotas, 'Ιστορία τής Χίου, vol. III/1, Athinaí, 1926, p. 429—432 et Periklis Zerlentis, Α'. Γράμμα του Πατριάρχου 'Ιωασάφ περι τής χιακής έκκλησίας. Β'. Περι των έν Χίω φροντιστηρίων, Athinaí, 1917, p. 231—238.

<sup>196</sup> Alexandros Vlastos, Χιακά ήτοι Ιστορία τής νήσου Χίου, Ermoupolis, 1840, II<sup>e</sup> partie, p. 132—136.

<sup>197</sup> Acad. Roum., pag. DXCVII/38 et DCLXXXV/13. Le document a été publié par Mathaios Paranikas, Έκπαιδευτικά, dans la revue constantinopolitaine « Ό έν Κωνσταντινουπόλει », XI, 1876—1877, p. 83—85 et par Gheorghios Zolotas, *op. cit.*, vol. III/1, p. 538—539 (en note, un fragment du chrysobulle princier).

Constantin Ypsilanti confirme la subvention accordée par son prédécesseur <sup>198</sup>, ainsi que Ioan Caragea le 12 juillet 1817 <sup>199</sup>.

La contribution de la Moldavie pour l'école de Hios a été importante elle aussi. Dans les comptes de la trésorerie moldave pour l'année 1817/1818, on trouve sous la rubrique « bienfaits » la somme de 3000 lei, « don aux écoles de Hios et de Zagora, par l'intermédiaire de Monsieur le « comis » Negri, le 27 mars » <sup>200</sup>; nous ne savons pas comment cette somme a été répartie entre les deux écoles; de toute façon, la somme a représenté une aide importante.

En 1817, deux listes de souscriptions ont été ouvertes à Jassy, l'une chez « beizadé » Scarlat Ghica, l'autre chez le directeur de la typographie grecque de Jassy, Emmanuil Vernardos. Jusqu'au 21 juin 1817, les souscriptions s'élevaient à 4500 lei, en dehors de la somme que le prince, Scarlat Callimachi, avait promise d'envoyer anonymement. Vernardos, qui a relaté ces faits, souligne que « le zèle des boyards et du métropolite de Moldavie pour les bonnes œuvres est louable » et il conclut dans ces termes : « Nous devons beaucoup à nos frères moldovalaques. Dieu fasse que nous puissions les récompenser au centuple ! Nous devons, en effet, leur être reconnaissants pour tout le bien qu'ils nous ont fait » <sup>201</sup>.

La revue viennoise « Λόγιος Έρμής » de 1819, p. 676—677, publie une liste des personnes qui ont aidé l'école de Hios et dont les noms sont inscrits dans le registre des bienfaiteurs. Voici cette liste :

— le prince de Moldavie Scarlat Callimachi	lei 2 000
— Scarlat Ghica <sup>202</sup>	869
— le métropolite de Moldavie Veniamin Costache	500
— l'évêque de Roman Gherasim	300
— le métropolite de Irinopoleos Grigorios	250
— feu le grand logothète Constantin Ghica	150
— le grand logothète Grigore Sturza	140
— le « vornic » Grigore Ghica	100
— feu le grand « vornic » C. Nicolaos Hrisoverghis	140
— le grand « vornic » Constantin Mavrocordato	200
— le hetman Constantin Manos	70
— le hetman Constantin Paladi	300
— le « postelnic » Grigore Balș	70
— le « postelnic » Ioan Neculce	140
— feu le « postelnic » Mihail Mavroyeni	150
— le « postelnic » Constantin Soutzo	140
— aga Nicolae Rosetti	100
— aga Petrache Mavroyeni	140
— le « vornic » Alexandru Ghica	100
— le « vornic » Mihail Sturza	300

<sup>198</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 47, f. 222<sup>v</sup>—224.

<sup>199</sup> *Ibidem*, ms. 77, f. 269<sup>v</sup>—270<sup>v</sup>, cité par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 654. Le chrysobulle a été publié par V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. XA, p. 311—312.

<sup>200</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XB, p. 477.

<sup>201</sup> « Λόγιος Έρμής », 1817, p. 411—412.

<sup>202</sup> Scarlat Ghica a assumé de sa propre initiative le soin de cette collecte et que, outre la somme susmentionnée, il a fait par testament un legs de 5000 lei pour l'école de Hios. Cf. « Λόγιος Έρμής ». 1819, p. 676—677.

— le spathaire Ștefan Rosetti	100
— le spathaire Alexandru Rallet	70
— le « comis » Theodoros Negri	140
— le ban Alexandros Afendoulis	50
— le « căminar » Emmanuil Vernardos	100
— le spathaire Gheorghe Ghica	50

Lei 6 669

Le « stolnic » Stamatis Phournarakis, originaire de Hios, envoya en 1820 deux de ses fils faire leurs études dans le gymnase de là-bas <sup>203</sup>, en échange de quoi il accorda à l'école une subvention annuelle de 1 000 lei <sup>204</sup>.

Les Moldaves étaient spécialement attachés à l'école de Hios, plus que les Valaques semble-t-il. Lorsque les élèves de Gheorghe Assachi passèrent leur examen final d'ingénieurs, ils exécutèrent une série de plans. Le plus remarquables était un projet pour un édifice grandiose en l'honneur de la renaissance de la Grèce, à laquelle ses fils reconnaissants ramenaient sa fille en exil : la philosophie. Sur le projet figurait une dédicace en grec à l'île vénérée Hios. Gheorghe Asachi et ses élèves remirent ce projet, accompagné d'une lettre, au « comis » Theodoros Negri, avec prière de le faire parvenir à l'île de Hios, « en témoignage d'admiration et de grande considération de la part de la jeunesse moldave pour cette île, gloire de la Grèce, et pour la jeunesse qui y fait ses études » <sup>205</sup>.



*Andros.* L'île d'Andros avait une école qui, bien que financée par la population locale, devait souvent interrompre son activité par manque d'argent. Dans la deuxième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, le professeur Samouil acheta, moyennant 633 thalers, un terrain et y bâtit, à ses propres frais, deux spacieuses écoles, l'une pour l'étude de la langue hellénique, l'autre pour un séminaire pédagogique (παιδαγωγικόν κατηχητικόν). Afin que cette école puisse fonctionner, la communauté d'Ano Castron promit de donner une subvention annuelle de 500 thalers pour le salaire du professeur, mais la quête faite chez les personnes les plus fortunées ne fournit que 3 000 thalers, somme dont les intérêts ne pouvaient suffire à assurer le fonctionnement régulier des écoles. Aussi le fondateur de celles-ci, le professeur Samouil, recourut-il à l'aide des pays roumains. Il obtint 200 thalers par an du prince de Valachie, 150 de la métropole, 50 lei par an du grand trésorier Grigorașco Romanitis, 1000 lei de Zoe épouse d'Emmanuil Brâncoveanu, 1200 lei du « stolnic » Constantin <Galatis>, plus quelques sommes modestes, au total 3000 lei. Ces informations sont fournies par les lettres patentes patriarcales, où il est mentionné en outre que la Moldavie a constitué dans ce but un revenu annuel, bien

<sup>203</sup> Adamantios Coray, 'Επιστολαί., éd. Nikolaos Damalas, t. III, Athinaï, 1885, p. 453. Après que la révolution grecque eut éclaté, Adamantios Coray demanda avec insistance des nouvelles des deux jeunes Phournarakis, qui furent envoyés à l'école de Hios à son instigation.

<sup>204</sup> « Λόγιος 'Ερμούης », 1820, p. 289.

<sup>205</sup> *Ibidem*, 1818, p. 564 — 568.

que le décret ne fût pas encore arrivé. Le prince de Moldavie Alexandru Callimachi fut nommé éphore et protecteur de l'école <sup>206</sup>.

Pour la Valachie, nous n'avons trouvé que deux chrysobulles, émis par Ioan Caragea : le premier du 5 avril 1817, accordant à l'école d'Andros la subvention annuelle de 200 lei, 100 de sur les mines de sel et 100 de sur les douanes <sup>207</sup>; le second de 1818, confirmant la subvention de 200 lei <sup>208</sup>.

Le 21 mai 1818 le prince de Moldavie Scarlat Callimachi émettait à son tour un chrysobulle accordant à l'école d'Andros une subvention annuelle de 200 lei <sup>209</sup>. A ce qu'il paraît, ce prince a beaucoup contribué, en 1818, à réunir des fonds pour consolider l'école d'Andros.

Dimitrios P. Pashalis, qui a écrit l'historique de l'école d'Andros depuis l'époque byzantine jusqu'à la moitié du siècle dernier, ne connaît pas les subventions roumaines <sup>210</sup>.



*Mykonos*. L'école de Mykonos, comme d'autres encore de l'Archipel, a été fondée par Nicolaos Mavroghenis, de ce temps drogman de la flotte ottomane. Un document du 22 octobre 1781 atteste que le métropolite de Tyrnovo, Kallinikos, originaire de Mykonos, et le drogman de la flotte ottomane, Nicolas Mavroghenis, ont donné 500 piastres chacun à la communauté de l'île en vue de la création d'une école, mais que la somme étant insuffisante, ils ont encore donné par 500 piastres. Une fois devenu prince de Valachie, Mavroghenis songea à élever dans l'île de Mykonos un édifice grandiose et d'y instituer une Académie, mais il perdit son trône et sa vie avant de pouvoir réaliser son plan.

Les écoles de trois autres îles de l'Archipel — Naxos, Paros et Siphnos — furent également aidées par Mavroghenis, par ses parents et par les autres drogmans de la flotte ottomane, mais ces aides ne venaient pas des pays roumains, aussi ne les aborderons-nous pas ici <sup>211</sup>.



*Patmos*. La petite île de Patmos, dans le groupe du Dodécanèse, possédait une école dès le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles <sup>212</sup>, mais la célèbre

<sup>206</sup> Les lettres patentes du patriarche, datées de mai 1818, ont été publiées par la revue viennoise « Λόγιος Ἐρμῆς », 1818, p. 595–603. Elles sont mentionnées par Vasilios Mystakidis, Σχολεῖα..., dans « Ἐπ' Ἐτ. Βυζ. Σπουδῶν », XIII, 1937, p. 146.

<sup>207</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 77, f. 264, cité par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 654. Le chrysobulle est publié dans V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XA, p. 311.

<sup>208</sup> Acad. Roum, pag. DCIII/86.

<sup>209</sup> *Ibidem*, pag. DCIII/88.

<sup>210</sup> Dimitrios P. Pashalis. Ἡ ἐν Κάτω Κάστρω τῆς νήσου Ἄνδρου σχολή ἐλληνικῶν γραμμάτων, dans « Δελτ. Ἰστ. Ἐθν. Ἐτ. Ἑλλάδος », IX, 1926, p. 222–268.

<sup>211</sup> Sur l'aide accordée par la famille Mavroghenis aux écoles de l'Archipel, voir Théodore Blancard, *Les Mavroyéni. Essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie*. Paris, 1893, p. 858–859, 862–865, 910–911. Sur l'aide accordée à l'école de l'île de Siphnos, cf. I. Sakkélon, Ἐγγραφα εἰς τὴν ἐλληνικὴν σχολὴν τῆς νήσου Σίφνου ἀναφερόμενα dans « Δελτ. Ἰστ. Ἐθν. Ἐτ. Ἑλλάδος », II, 1885–1889, p. 317–325. Voir également M. Ghedeon, Διαθῆκαι δύο θρακῶν διδασκάλων dans « Θρακικά », VII, 1936, p. 206–208 et Théodore Blancard, *Les Mavroyéni, Histoire d'Orient de 1700 à nos jours*, Paris, 1909, t. I, p. 554.

<sup>212</sup> L'école de Patmos a connu un grand essor vers 1600, sous la direction de Nikiphoros Hartophylax, personnalité connue dans les cercles intellectuels du temps, qui était en correspondance avec des érudits comme Meletios Pigas, Kyrillos Loukaris, Maximos Margounios et autres, cf. L. Vranousis, Ἐρευνητικὴ ἀποστολή..., p. 312.

Πατριὰς Σχολή (École patmienne) fut fondée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (en 1713) par l'hiéroduacre Makarios Kalogheras au monastère Saint-Jean-le-Théologien. Il bâtit une salle de classes, plus quelques chambres pour lui et ses élèves, et enseignait gratuitement. Si grande était sa réputation, que des élèves avaient accouru de tous les coins de l'Hellade et il fallut donc un local plus spacieux, capable d'abriter cette multitude d'élèves. Le nouveau local de l'école, composé de 22 salles, fut construit en 1729 aux frais d'Emmanuil (Manolakis) Ypsilantis, kiurgibacha <sup>213</sup>, qui constitua en outre à l'école un fonds de dix bourses (5000 thalers), dont les intérêts annuels (500 thalers) devaient être distribués aux élèves <sup>214</sup>. Or, la dotation d'Emmanuil Ypsilantis s'avéra insuffisante pour le grand nombre d'élèves dépourvus de ressources. Alors le professeur Makarios Kalogheras s'adressa à ses connaissances, ainsi qu'aux princes roumains, les priant de lui venir en aide. Par exemple, Makarios demanda à Nicolae Mavrocordato de renouveler l'ancien chrysobulle (c'est donc qu'il en existait un) et de continuer à aider le monastère Saint-Jean-le-Théologien, où fonctionnait l'école <sup>215</sup>. Par deux autres lettres, adressées respectivement au prince de Valachie « Ioan Mihai » — sans doute Mihai Racoviță (1730—1731) — et au prince de Moldavie « le voïévode Ioan », Makarios demanda non seulement le renouvellement des anciens chrysobulles, mais aussi, si possible, une augmentation de l'ancienne subvention <sup>216</sup>.

Dans une lettre au bienfaiteur de l'école de Patmos, Manolakis Ypsilantis, le professeur Makarios lui fait savoir qu'il a reçu une aide de 4000 aspres de la part du prince de Moldavie. M. Ghedeon, qui a signalé cette lettre, n'en donne pas la date, ni le nom du prince de Moldavie en question, de sorte que nous n'en savons pas plus à ce sujet <sup>217</sup>.

<sup>213</sup> Manolakis Ypsilantis, le bienfaiteur de l'école de Patmos, qui était le fourreur du sérail, a eu une fin tragique : tombé en disgrâce, il fut pendu à Constantinople en août 1737, cf. *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754. Text grecesc însoțit de traducerea românească cu prefață, introducere și indice*, édition parue par les soins de Nestor Camariano et d'Ariadna Camariano-Cioran, București, 1965, p. 397. Tous ses biens furent alors confisqués, ainsi que ceux de son frère Konstantinos le hetman et de son neveu Ioannis « aga », en valeur de 1800 bourses. Cf. Athanasios Komninos Ypsilantis, *Τὰ μετὰ τὴν ἄλωσιν*, Constantinople, 1870, p. 342 et I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, București, 1919, p. 300.

<sup>214</sup> M. I. Malandrakis, *Ἡ Πατριὰς Σχολή*, Athinaï, 1911, p. 4—5.

<sup>215</sup> Acad. Roum., paq. DCLXXXIII/1.

<sup>216</sup> Durant la période d'activité de Makarios à l'école de Patmos (1713—1737), il n'y a pas eu de prince de Moldavie portant le nom de Ioan. Il s'agit certainement de la désignation habituelle *Io* (*Ioan*) comprise dans le titre des princes roumains, de sorte que, la lettre n'étant pas datée, le prince de Moldavie en question ne peut être identifié. Une autre lettre de Makarios est adressée à un certain Scarlatos, membre de la corporation des fourreurs de Constantinople, laquelle, ainsi qu'il est bien connu, a aidé un grand nombre d'écoles. Les trois lettres de Makarios sont publiées dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 363—365. Cette corporation des fourreurs a aidé entre autres l'école de Patmos : en 1745, elle lui a donné 3500 thalers, dont les intérêts devaient être distribués aux enfants privés de moyens. L'acte patriarcal de confirmation de cette donation a été publié par l'r. Miklosich et Jos. Muller, *Acta et diplomata monasteriorum et ecclesiarum Orientis*, vol. VI, Vienne, 1890, p. 336—338, ainsi que plusieurs autres actes patriarcaux concernant le monastère et l'école de Patmos.

<sup>217</sup> M. Ghedeon, *Σχολεῖα καὶ βιβλία κατὰ τὸν ἰζ' αἰῶνα*, dans « *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* », VIII, 1888, p. 319, note 5. Le professeur de Patmos Makarios a écrit également des *Panegyriques* en l'honneur des princes des pays roumains, dans le but de les déterminer à venir en aide à l'école de Patmos. Ces Panegyriques sont au nombre de deux à l'adresse

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, l'école de Patmos fonctionna au début grâce aux intérêts de la subvention accordée par son fondateur, Eminannil Ypsilantis. Cette somme allait à l'entretien des élèves, car les professeurs enseignaient gratis. Mais lorsque le nombre des élèves se fut considérablement accru, le besoin de fonds plus sérieux se fit sentir. Des secours importants furent alors accordés à l'école de la part de personnes « ayant l'amour de leur patrie et de la culture »<sup>218</sup>, ainsi que des pays roumains.

Des subventions roumaines furent accordées au monastère Saint-Jean-le-Théologien de Patmos dès le règne en Moldavie de Petru le Boiteux (1584)<sup>219</sup>, mais celles destinées à l'école n'apparaissent que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La première subvention fut accordée, à ce qu'il semble, par Alexandru Ypsilanti, prince de Valachie, lors de son premier règne (1774—1782). Son chrysobulle prévoyait une aide de 60 thalers de sur les mines de sel et de deux bani par « vadră » de sur la redevance sur le vin de 27 vignobles du département de Dolj, ainsi que sur le « pîrpăr » (taxe payée par le producteur) correspondant. De sur cette subvention annuelle, l'église du monastère de nonnes Ζωοδόχος Πηγή recevait 100 thalers, le reste étant destiné à la réparation du monastère et de l'école, ainsi qu'à l'entretien des élèves<sup>220</sup>.

Mihai Soutzo, prince de Valachie, a émis deux chrysobulles, l'un en 1784, qui ne s'est pas conservé, et un second en 1785, accordant à l'école une subvention de sur la redevance sur le vin, plus probablement la somme de 60 thalers, fixée par Alexandru Ypsilanti. Mihai Soutzo a donné aussi à cette occasion 2500 thalers pour la reconstruction de quelques chambres de l'école<sup>221</sup>.

Pendant le règne de Mihai Soutzo, un marchand de Bucarest, Hadji Dimitrakis Papazoglou, a, par son testament en date du 6 avril 1785, chargé ses héritiers de payer à l'école de Patmos 250 lei par an pour l'entretien de cinq élèves pauvres, de sur les revenus de l'hôtellerie qu'il possédait à Bucarest, près de l'église Saint-Georges-l'Ancienne; au monastère de moines de Patmos 100 thalers et au monastère de nonnes 50 thalers de sur les revenus de 28 hectares de vigne à Valea Negovanilor (Valea Călugărească) et de 16 hectares de Valea Mielor. Papazoglou demandait que sa donation soit confirmée par un chrysobulle princier<sup>222</sup>. Celui-ci fut émis par Mihail Soutzo, qui ajouta à la donation de Papazoglou le « fumărit » (redevance princière, calculée d'après le nombre de poêles, ou « fumuri » de l'hôtellerie. La donation de Papazoglou fut confirmée par lettres paten-

---

de Grigore Ghica pour son accession au trône et par un à l'adresse de Scarlat Ghica et du « prince Théodore » (certainement le prince Teodor Callimachi), de même à l'occasion de leur début de règne. Cf. Spyridon Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1900, vol. II, p. 28, ms. 4256 (136, le monastère d'Iviron.)

<sup>218</sup> M. I. Malandrakis, *op. cit.*, p. 34 — 41.

<sup>219</sup> Maria Nystazopoulou-Pelekidis et I. R. Mircea, *Τὰ ρουμανικά έγγραφα τοῦ ἀρχαίου τῆς ἐν Πάτρῳ μονῆς*, Athinaï, 1970, p. 276.

<sup>220</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 330 — 331.

<sup>221</sup> M. I. Malandrakis, *op. cit.*, p. 35 et 117, notes 14 et 15. Le chrysobulle de 1784 ne s'est pas conservé.

<sup>222</sup> La copie de ce chrysobulle se trouve aux Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 34, f. 156<sup>v</sup>—159, citée par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 648.

tes du patriarche Procopios de Constantinople <sup>223</sup>. Papazoglou est mort en 1803 et sa donation a été maintenue de 1785 à 1813 <sup>224</sup>.

Les chrysobulles suivants, émis par Alexandru Morouzi (10 août 1793), Alexandru Ypsilanti (8 octobre 1797) <sup>225</sup> et Constantin Hangerli (24 juillet 1798) <sup>226</sup> confirment et renouvellent la subvention de 60 thalers, ainsi que les sommes perçues sur la redevance des 27 vignobles et sur le « pîrpâr ». Puis, les chrysobulles de Constantin Ypsilanti (12 juin 1803) <sup>227</sup> et de Ioan Caragea (26 juillet 1813 <sup>228</sup>) confirment autant la subvention des princes antérieurs que la donation de Hadji Dimitrios Papazoglou. Le chrysobulle d'Alexandru Soutzo du 20 octobre 1819 confirme la même subvention <sup>229</sup>. Ainsi, depuis le premier règne d'Alexandru Ypsilanti (1774—1782) jusqu'en 1819, les princes de Valachie ont maintenu la subvention de 60 thalers par an, plus la somme provenant de la redevance sur le vin, accordée à l'école de Patmos.

Les subventions de la Moldavie pour l'école de Patmos ont commencé en 1778. Le premier auteur en fut Constantin Morouzi, ainsi qu'il se plaît à le souligner dans son chrysobulle : « Cette aide, c'est nous qui l'avons, le premier, offerte avec générosité à ladite école ». Il dit encore : « ... ayant donc appris que l'école de l'île de Patmos, fondée il y a longtemps, possède une maison convenable pour les cours, appropriée à une éducation et un enseignement ininterrompus, mais manque des moyens nécessaires pour soutenir les élèves qui sont pauvres ... nous avons résolu de l'aider et de reconforter ses élèves, qui s'y dédient avec zèle à l'étude ... » Afin de venir en aide à ces étudiants pauvres, le prince de Moldavie accorde à l'école une subvention annuelle importante, en valeur de 700 lei, sur lesquels 340 « seront donnés aux six étudiants les plus diligents, et le reste de 360 à six autres étudiants, les plus pauvres et dépourvus de ressources ». Le prince décide que cette subvention soit envoyée chaque année, sans qu'il faille un chrysobulle princier de renouvellement. Pour plus de sûreté, il dispose que, de Patmos, on en accuse réception au moyen d'un rapport signé par le supérieur du monastère, le sacristain, les autres sous-prieurs, les notables et par les professeurs et les étudiants bénéficiaires <sup>230</sup>. Bien qu'il eût stipulé que la subvention

<sup>223</sup> Les lettres patentes du patriarche se trouvent sous forme de copies à l'Acad. Roum, doc. DNXVI/111 et DCLXXXIX/28; elles ont été publiées par Kallinikos Delikanis, Πατριαρχικά έγγραφα..., p. 470—475.

<sup>224</sup> Maria Nystazopoulou-Pelekidis et I. R. Mircea, *op. cit.*, p. 304, note 11.

<sup>225</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 34, f. 133<sup>v</sup>—134<sup>v</sup>, cité par Gh. Pîrnuță, p. 648. Le chrysobulle a été publié par V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 330—331.

<sup>226</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 40, f. 126—127, cité par Gh. Pîrnuță, *op. cit.*, p. 648; publié par V. A. Urechia, *op. cit.*, p. 449—451.

<sup>227</sup> Publié par V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 414—417; cf. également Maria Nystazopoulou-Pelekidis et I. R. Mircea, *op. cit.*, p. 302—304.

<sup>228</sup> Publié par V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XA, p. 208—210, note. Cf. Maria Nystazopoulou-Pelekidis et I. R. Mircea, *op. cit.*, p. 305, où il est précisé que le chrysobulle pour Patmos est en valeur de 50 thalers, peut-être une lecture erronée, étant donné que dans la publication de V. A. Urechia sa valeur est, comme pour tous les autres chrysobulles, de 60 thalers.

<sup>229</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 93, f. 117, cité par Gh. Pîrnuță, *op. cit.*, p. 648.

<sup>230</sup> L'original grec s'est conservé aux archives de la métropole de Moldavie, cf. Constantin Erbiceanu, *Istoria Mitropoliei Moldovei și Sucevei și a catedralei mitropolitane din Iași*, București, 1888, p. 35. Des copies en langue roumaine se trouvent aux Archives, de l'Etat-

pouvait être envoyée chaque année sans nouveau chrysobulle, le même prince en a pourtant émis un de renouvellement en 1782 <sup>231</sup>.

En 1802, Alexandru Soutzo, prince de Moldavie, ayant appris qu'il a existé un chrysobulle accordant une subvention à l'école de Patmos, mais que, par la négligence et l'indifférence des dirigeants, cette disposition de son prédécesseur n'a plus été exécutée, décide de renouveler la subvention pour ce célèbre Μουσεῖον, afin de donner « un brin de secours » à ceux qui y font leurs études. Il dispose, en conséquence, qu'une subvention annuelle de 500 lei de sur les mines de sel soit accordée pour les élèves à la fois les plus assidus et les plus pauvres de l'école de Patmos. Alexandru Soutzo demande également que le monastère fasse un rapport sur la manière dont la somme a été distribuée <sup>232</sup>. La seule différence entre cette subvention et la précédente est que celle-ci est en valeur de 500 lei, au lieu de 700.

Lorsque Alexandru Morouzi, fils de Constantin Morouzi, monta sur le trône de Moldavie, il rétablit, par un chrysobulle émis en mars 1803, la subvention à sa valeur initiale de 700 lei, à prélever sur les douanes princières, telle que l'avait établie son père en 1778 <sup>233</sup>. Cette subvention sera renouvelée, à la prière des éphores de l'école, par Scarlat Callimachi, le 7 novembre 1815, et par Mihai Soutzo, le 18 avril 1820 <sup>234</sup>.

En 1815, Iakovos, hégoumène du monastère, arrive en Moldavie pour collecter, avec l'approbation du prince et du métropolitain, des fonds destinés à venir en aide au monastère de Patmos, où fonctionnait l'école et qui se trouvait dans un grand embarras. A cette occasion, le métropolitain de Moldavie, Veniamin Costache, lança un appel aux supérieurs des monastères de Neamț-Secul, Slatina, Rîșca, Bisericani, Pingărați, Zberent-Zagavia et Coșula, leur demandant de réunir 417 lei pour l'hégoumène du monastère de Patmos <sup>235</sup>. Par une autre pastorale, le métropolitain sollicitait l'aide des fidèles. En même temps, la chancellerie moldave demandait aux autorités départementales de contribuer à cette action de secours. Voici les sommes fournies par la contribution des prêtres et des diacres : Dorohoi 85 lei, Herța 63 lei, Suceava 151 lei, Hîrlău 76 lei, « l'archiprêtre Ioan » 19 lei. On a pris 1 leu aux prêtres et 20 paras aux diacres. A Țîrgul Frumos ont contribué 43 prêtres et 2 diacres, mais la somme n'est pas mentionnée ; en admettant que le même barème y ait été appliqué, elle serait de 43 lei et 40 paras. La collecte de l'hégoumène Iakovos a continué en 1816 quand le département de Roman a donné 70 lei et celui de Botoșani 100 lei <sup>236</sup>. En totalisant toutes ces sommes, on arrive au chiffre de 607 lei.

Bucarest, ms. 26, f. 206, cité par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 648 et *ibidem*, ms. 630, f. 36–36v. Le texte roumain a été publié un certain nombre de fois : par Const. Erbiceanu, dans « Revista teologică », IV, 1886, p. 209–210 ; dans *Istoria mitropoliei ...*, p. 33–35 ; par V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, p. 323–325.

<sup>231</sup> Acad. Roum., paq. DXCVI/82<sup>a</sup>, copie du chrysobulle.

<sup>232</sup> Maria Nystazopoulou-Pelekidis et I. R. Mircea, *op. cit.*, p. 297–298.

<sup>233</sup> *Ibidem*, p. 300–301.

<sup>234</sup> *Ibidem*, p. 306–308.

<sup>235</sup> *Ibidem*, p. 311.

<sup>236</sup> *Ibidem*, p. 313–320.

Le métropolitain de Hongrovalachie, Nectarie, a également lancé un appel, le 4 décembre 1815, aux fidèles de Valachie en faveur du monastère de Patmos <sup>237</sup>, mais nous n'en connaissons pas le résultat.



Après avoir constaté qu'un grand nombre d'écoles grecques de la Turquie d'Europe ont été aidées généreusement par les pays roumains, passons à celles du Proche-Orient, qui n'ont pas été oubliées, elles non plus, par les princes de Valachie et de Moldavie. Il s'agira des écoles d'Alexandrie, de Jérusalem, de Trébizonde, de Souméla et de Smyrni.

C'est le moment de rappeler qu'Alexandrie et Jérusalem, sièges de deux patriarchats orthodoxes, entretenaient des relations étroites avec les pays roumains. Depuis des temps reculés, les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem étaient en correspondance avec les princes roumains. Ils faisaient de fréquents voyages dans les pays roumains, dont ils repartaient le plus souvent munis d'importants actes de donation <sup>238</sup>. Villages, monastères, métoches et skites, avec tout leur avoir et tout leur revenu, étaient dédiés à ces sièges patriarcaux.

*Alexandrie.* Le patriarcat d'Alexandrie recevait des subventions des pays roumains depuis longtemps, mais nous ne saurions affirmer qu'elles étaient destinées à payer des professeurs. Ainsi, en 1619, le prince de Valachie Gavriil Movilă accordait à ce patriarcat la redevance sur le vin du vignoble de Dobruşa, dans le département de Vilcea. En 1679, Şerban Cantacuzino accordait à la skite d'Archanges, dédiée au patriarcat d'Alexandrie, la redevance sur le vin du village de Vlădeşti. En 1720, Nicolae Mavrocordato accordait à l'église Zlătari de Bucarest, métoche du même patriarcat, la redevance princière sur le vin du département de Saac, c'est-à-dire qu'il avait à prendre 300 « vedre » de vin, plus 50 blocs de sel. Ces aides furent maintenues jusqu'en 1747, lorsque le prince Constantin Mavrocordato jugea bon de remplacer ces subventions en nature par une somme annuelle de 300 thalers, étant donné que le patriarcat était souvent frustré de son bénéfice, lorsque la récolte de vin était déficitaire ou que les prix étaient mauvais. Ce système fut maintenu sous Constantin Racoviţă, en 1753 et 1763, puis sous Alexandru Ghica, en 1768. Alexandru Ypsilanti ayant vu ce dernier chrysobulle, le renouvela lui aussi en 1775, avec cet exposé de motifs : « ... c'est une action louable que de venir en aide à l'instruction des enfants de ces chrétiens orthodoxes de là-bas ... mais c'est aussi pour répondre à la prière ardente du très saint patriarche d'Alexandrie. Aussi, puisque auprès du saint patriarcat d'Alexandrie deux écoles fonctionnent maintenant encore, avec deux professeurs, l'un pour l'enseignement de la langue hellénique, l'autre de la langue arabe ... », le prince décide d'octroyer 300 thalers de sur le trésor

<sup>237</sup> *Ibidem*, p. 316—317. Sur d'autres bienfaiteurs de l'école de Patmos, qui lui ont accordé des aides de plus ou moins grande importance, voir M. I. Malandrakis, *op. cit.*, p. 34—41.

<sup>238</sup> Ainsi, le patriarche Sophronios IV de Jérusalem, après un voyage fait en 1584 dans les pays roumains, en a ramené une donation importante : le monastère de Grnia, « dédié » au Saint-Sépulchre, voir Tasos Gritzopoulos, *Oi Patriarchai 'Iεροσολύμων Σωφρόνιος και Θεοφάνης*, dans « Δελτ. 'Ιστ. 'Εθν. 'Ετ. 'Ελλάδος », XIII, 1959, p. 221.

princier pour le salaire des professeurs et l'entretien de certains élèves dépourvus de ressources <sup>239</sup>.

Il ressort de ce document d'Alexandru Ypsilanti que les deux écoles en question ont sans doute fonctionné pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'il est précisé qu'elles « fonctionnent maintenant encore », en tout cas depuis Nicolae Mavrocordato dont la subvention sous forme de vin et de sel fut transformée par son fils en une rente annuelle de 300 thalers, renouvelée par tous les princes qui ont suivi.

Dans son volumineux ouvrage sur l'Eglise d'Alexandrie <sup>240</sup>, Hrysostomos Papadopoulos parle de l'école alexandrine de l'époque ancienne, puis passe directement au XIX<sup>e</sup> siècle, affirmant que la première école grecque des temps modernes a été fondée à Alexandrie dans la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ignorait qu'une école grecque a fonctionné à Alexandrie dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et cela avec l'aide de la Valachie <sup>241</sup>.



*Jérusalem.* Le premier secours de la Valachie pour l'école de Jérusalem et de Palestine est dû à Gheorghios Kastriotis (originaire de Kastoria, en Macédoine), grand « comis » (écuyer) de Valachie sous Constantin Brâncoveanu. En 1706, il fit au siège patriarcal de Jérusalem une donation de 2650 lei, dont les intérêts en valeur de 160 lei devaient être répartis comme suit : 30 lei, le salaire annuel d'un chantre qui, outre cette fonction, enseignerait aux moines, hiéromoines, hiérodiaques et aux enfants les chants d'église ; 20 lei par an à un instituteur qui enseigne aux enfants de chrétiens des notions élémentaires en grec et en arabe, 20 lei par an pour deux prêtres ayant leur résidence permanente à Gaza, pour qu'ils enseignent aux enfants de chrétiens en grec et en arabe ; 20 lei au prêtre de Rama (Ἀριμαθία) ; 20 lei aux prêtres de Taïp et autant à un instituteur de Pazala ; enfin, le reste de 30 lei aux prêtres de Karak (Κοράκι), c'est-à-dire à la métropole de Pétra, en Arabie. Tous ceux-ci devaient s'occuper de l'instruction des enfants de chrétiens en grec et en arabe.

Gheorghios Kastriotis nomma des éphores à Constantinople, « des hommes intègres » de la corporation des fourreurs, chargés d'encaisser les intérêts de 160 lei du métoche du Saint-Sépulcre à Constantinople et de les envoyer à Jérusalem. Pour rendre ces dispositions immuables, Gheorghios Kastriotis demanda et obtint (en juin 1706) qu'elles soient confirmées par lettres patentes du patriarche œcuménique. C'est par cet acte, signé par le patriarche Gavriil III, que nous connaissons tous ces

<sup>239</sup> V. A. Urechia, *Istoria școalelor*, București, 1901, vol. IV, p. 78—79. La copie du chrysobulle d'Ypsilanti de 1775 dont s'est servi pour sa publication V. A. Urechia se trouve aux Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 3, f. 36—37<sup>v</sup>, cité par Gh. Firnuță, *op. cit.*, p. 647. Cf. également V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. I, p. 93 et vol. II, p. 172—174.

<sup>240</sup> Hrysostomos Papadopoulos, *Ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας*, Alexandrie, 1935.

<sup>241</sup> De nos jours encore, il y a en Egypte une nombreuse population grecque qui entretient plusieurs écoles. Ainsi, en 1954—1955, il y avait en Egypte, dans différentes villes, 83 écoles grecques fréquentées par 11 325 élèves. Cf. L. G. Markantonatos, *Τὰ ἐν Αἰγύπτῳ ἐλληνικὰ ἐκπαιδευτήρια*, Thessaloniki, 1957, p. 47.

détails sur l'action de Gheorghios Kastriotis pour l'instruction des enfants chrétiens des six localités susmentionnées de Palestine et d'Arabie <sup>242</sup>.

En 1728, le prince de Moldavie Grigore Ghica, à l'occasion de la réorganisation des écoles de Jassy et de l'établissement de leur budget, stipula dans son décret le paiement d'une subvention annuelle de 100 lei aux écoles du patriarcat de Jérusalem : « il jugea convenable d'ajouter une aide, à titre de bienfait, pour les écoles de là-bas, hellènes et arabes » <sup>243</sup>. Cette subvention allait être confirmée par le chrysobulle du même prince en date du 25 décembre 1747 <sup>244</sup>.



*Trébizonde.* La ville de Trébizonde, sise sur le rivage du Pont Euxin, en Asie Mineure, était un centre culturel célèbre de l'hellénisme. La preuve qu'elle avait une école bien organisée, c'est qu'une série d'intellectuels originaires de la ville même ou de ses environs sont connus au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles <sup>245</sup>. Voici quelques noms d'élèves ou de professeurs originaires de Trébizonde, attestés dans les pays roumains : Sevastos Kyminitis, Theodoros Simeon, Gheorghios Hrysonos, Gheorghios Hypomenas, Lazaros Scribas, Ananias Adamidis Couzanos et bien d'autres.

L'école de la grande ville pontique a atteint cette célébrité depuis le directorat de Sevastos Kyminitis <sup>246</sup> ; plus tard, l'Académie princière de Bucarest connaîtra le même éclat sous la direction de l'érudit professeur de Trébizonde (1689—1702).

L'école de Trébizonde, comme d'autres écoles grecques, a bénéficié de secours répétés de la part des pays roumains. En 1767, Alexandru Scarlat Ghica, prince de Valachie, lui accorde une subvention annuelle de 200 lei <sup>247</sup>. En 1794, Alexandru Morouzi double la somme, accordant 200 lei de sur les douanes et 200 lei de sur les mines de sel <sup>248</sup>. Cette subvention de 400 lei sera confirmée le 1<sup>er</sup> décembre 1804 par Constantin

<sup>242</sup> Acad. Roum., paq. DCLXXXVII/9. Le texte des lettres patentes a été publié plusieurs fois : Emile Legrand, *Recueil de documents grecs concernant les relations du patriarcat de Jérusalem avec la Roumanie*, Paris, 1895, p. 58—63 ; A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, (Saint-Petersbourg), t. II, 1894, p. 307—309 et 376—381 ; Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/1, p. 372—376. L'année suivante, le 6 décembre 1707, le prince de Moldavie Mihai Racoviță accordait au patriarcat de Jérusalem une subvention annuelle de 250 lei de sur le revenu de la „grande douane”, mais il semble que cette aide n'était destinée qu'au Saint-Sépulcre, les écoles n'étant pas mentionnées dans le texte de l'acte Cf. Acad. Roum., paq. DCLXXXVII/17 et Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/1, p. 396—398.

<sup>243</sup> Acad. Roum., paq. DCLXXXVII/22 ; cf. Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/2, p. 1005.

<sup>244</sup> Publié par V. A. Urechia, *Istoria școalelor*, vol. I, p. 17, idem, *Istoria românilor*, vol. I, p. 144—145.

<sup>245</sup> Epaminondas Kyriakidis, *Βιογραφία τῶν ἐκ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ αὐτὴν χώραν ἀπὸ ἀλώσεως μέχρις ἡμῶν ἀκμασάντων λογίων*, Athinaï, 1897.

<sup>246</sup> Hrysanthos, métropolitte de Trébizonde, *Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος*, Athinaï, 1933, p. 726.

<sup>247</sup> Acad. Roum., paq. DXCVI/2 ; Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/2, p. 1182. Voir également Hrysanthos, *op. cit.*, p. 611.

<sup>248</sup> Acad. Roum., paq. DXCVI/198 et Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 14.

Ypsilanti <sup>249</sup>, le 6 décembre 1814 par Ion Caragea <sup>250</sup>, le 14 octobre 1819 par Alexandru Soutzo <sup>251</sup> et le 12 mars 1825 par Grigore Dimitrie Ghica <sup>252</sup>.

Les subventions de la Moldavie pour l'école de Trébizonde sont moins importantes. Il ne serait point exclu qu'il en ait existé dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais la seule que nos recherches aient, jusqu'à ce jour, découverte date du début du XIX<sup>e</sup> siècle : en septembre 1803, Alexandru Morouzi accorde à l'école de Trébizonde une subvention de 300 lei « de sur nos propriétés princières et de sur les mines de sel, par moitié », somme qui devait être transmise à ladite école par l'intermédiaire des « capuchehaia » de Moldavie à Constantinople. Cette somme fut octroyée à la suite d'une demande de secours <sup>253</sup>.

En 1818, Kyrillos, patriarche de Constantinople, lançait un appel à tous les vrais croyants d'accorder leur aide à l'école de Trébizonde, étant donné que, le nombre de ses élèves s'étant accru, il fallait y entretenir un plus grand nombre d'élèves et y nommer de nouveaux professeurs <sup>254</sup>.



*Souméla.* Le monastère de Souméla, situé non loin de Trébizonde, était renommé dans tout l'Orient orthodoxe. Les monastères étaient de ce temps des centres culturels, de vraies pépinières où se sont formés bien des représentants de la culture grecque. De célèbres intellectuels grecs doivent leur culture aux années d'études passées dans les monastères. L'un de ces centres culturels était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le monastère de Souméla, bien qu'il n'abritât pas une école proprement dite. Beaucoup de jeunes y faisaient pourtant leur éducation, puis devenaient prêtres ou professeurs. A vrai dire, la culture que l'on pouvait y acquérir ne brillait pas du plus vif éclat, elle était suffisante néanmoins pour diffuser sa lumière dans cette région périphérique de l'hellénisme.

Le monastère de Souméla possédait une riche bibliothèque, composée d'ouvrages manuscrits ou imprimés. On pouvait y trouver des manuels didactiques manuscrits comme : les *Commentaires* de Korydaleus à la *Physique* aristotélicienne, les *Sentences* de Hrysoloras, les *Vers* de Phokylidis, la *Cyropédie* de Xénophon, de nombreux textes didactiques de Kyminitis, les *Parénèses* d'Agapet, plusieurs manuscrits de *Nomocanons*, et bien d'autres ouvrages <sup>255</sup>. A la fin d'un manuscrit se trouvent

<sup>249</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 47, f. 265<sup>v</sup>—266, cité par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 655, V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol VIII, p. 417.

<sup>250</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 77, f. 199<sup>v</sup>—200, cf. Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 654; V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XI, p. 252.

<sup>251</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 93, f. 124, cité par Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 654; V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XII, p. 111—112.

<sup>252</sup> Archives de l'Etat-Bucarest, ms. 103, f. 158, cf. Gh. Pirnuță, *op. cit.*, p. 654.  
<sup>253</sup> Acad. Roum., pag. DC/123. Le chrysobulle a été publié par S. Ioanidis, *Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ ταύτην χώρας ὡς καὶ τὰ περὶ τῆς ἐνταῦτα ἐλληνικῆς γλώσσης*, Constantinople, 1870, p. 139—140, et par Hrysanthos, *op. cit.*, p. 613—614.

<sup>254</sup> Les lettres patentes du patriarche sont publiées dans « Λόγιος Ἐρμῆς », 1819, p. 679—682.

<sup>255</sup> Cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Κατάλογος τῶν ἐν τῇ ἱερᾷ μονῇ τοῦ Σουμελά ἐλληνικῶν χειρογράφων*, publié en appendice à l'ouvrage d'Epaminondas Kyriakidis, *Ἱστορία τῆς παρὰ τὴν Τραπεζοῦντα ἱερᾶς ... μονῆς Σουμελά*, Athinaï, 1898, p. I—LVI.

quatre vers précisant que le texte — les *Commentaires* de Korydaleus à la *Physique* d'Aristote — a été écrit dans la célèbre école de Bucarest et a servi à Marcos de Kypros pour enseigner. Il s'agit de Marcos Porphyropoulos, illustre professeur de l'Académie de Bucarest<sup>256</sup>. Lazaros Scribas, secrétaire du prince Constantin Mavrocordato qui, en 1734, a traduit sur l'initiative de celui-ci, du roumain en grec, *Ἱστορία συνοπτικὴ τῶν ἡγεμόνων Οὐγγροβλαχίας τε καὶ Μολδαβίας* (Histoire synoptique des princes de Hongrovalachie et de Moldavie<sup>257</sup>) a donné, en 1724, sa bibliothèque au monastère de Souméla, beaucoup de livres portant sa signature. Tout ceci montre qu'entre le monastère de Souméla et les pays roumains il a existé de multiples liens, aussi les aides roumaines n'ont-elles pas fait défaut.

En 1751, Meletios, délégué du monastère de Souméla, y rentrait chargé de dons à la suite d'un voyage à Philippopolis et en Valachie. En 1756, Azarios, Methodios et Parthenios sont rentrés eux aussi, tout aussi comblés, de Philippopolis, Soumla et de Valachie. En 1768, Azarios et Parthenios partaient à nouveau collecter des fonds en Roumélie et Valachie, dont ils sont revenus avec de très riches dons, plus 300 thalers de la part de l'évêque de Soumla<sup>258</sup>.

Le 10 juillet 1782, Damianos, supérieur du monastère de Souméla, s'adressait au métropolite de Hongrovalachie, le priant de prêter son concours à l'envoyé du monastère, venu ramasser des fonds pour celui-ci, qui se trouvait dans une situation critique<sup>259</sup>. Nous ne connaissons pas le résultat de la quête, mais compte tenu de la générosité prouvée dans tant d'occasions par les pays roumains, nous ne doutons pas qu'elle ait été fructueuse.

A côté des aides de ce genre, on note également des subventions plus importantes accordées par l'autorité princière, à commencer par Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie (1688—1714). En 1694—1695, Brâncoveanu accordait des subventions à 18 monastères, parmi lesquels ceux des îles de Halki et de Patmos, ainsi qu'au monastère de Souméla, qui recevait une subvention de 12 000 bani — ou 100 lei — par an<sup>260</sup>. Nous ne savons pas si cette subvention a été renouvelée officiellement, toujours est-il qu'en 1747 l'une des filles du prince, Safta, mariée à Iordache Crețulescu, a légué par testament au monastère de Souméla la somme de 100 lei. Longtemps, aucune nouvelle subvention n'est attestée, mais il existe une lettre des Souméliotes au prince de Valachie, Mihai Racoviță, par laquelle ils le prient ardemment de continuer à leur donner, durant son glorieux règne, l'aide qui leur était accordée de sur les mines de sel princières<sup>261</sup>. Comme la lettre n'est pas datée, nous ignorons si elle se réfère au premier (1730—1731) ou au second (1741—1744) règne de ce prince. De toute façon, il en ressort que le monastère bénéficiait

<sup>256</sup> *Ibidem*, p. XVII—XVIII, n° 25.

<sup>257</sup> Acad. Roum., ms. gr. 516.

<sup>258</sup> Epaminondas Kyriakidis, *Ἱστορία...*, p. 140.

<sup>259</sup> *Ibidem*, p. 153—154, où est publiée la lettre de l'hégoumène Damianos au métropolite de Hongrovalachie.

<sup>260</sup> *Anatefterul. Conduca vistieriei lui Constantin Brâncoveanu*, éd. Dinu C. Giurescu, dans *Studii și materiale de istorie medie*, V, 1962, p. 443.

<sup>261</sup> Iurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 365—366.

d'une subvention annuelle de sur les mines. Ce fait est d'ailleurs confirmé par le chrysobulle du 16 novembre 1764 du prince Ștefan Racoviță, fils du précédent, qui déclare que, à l'instar de ses prédécesseurs, il a émis un chrysobulle aux termes duquel « ainsi que chacun avant nous l'a fait, l'on accordera aussi de notre part, de sur les mines de sel, une aide annuelle de 100 lei pour le monastère de Souméla et de 10 lei pour le frère qui viendra encaisser la somme »<sup>262</sup>. En 1766, le prince de Valachie Alexandru Ghica confirme la subvention<sup>263</sup>.

En 1775, Alexandru Ypsilanti ajoute 50 lei à la somme antérieure, portant la subvention à 150 lei, à percevoir de sur les mines de sel, comme avant. Le décret d'Ypsilanti nous apprend que ses prédécesseurs Grigore Ghica (1733—1735 et 1748—1752) et Scarlat Ghica (1758—1761, puis 1765—1766) ont accordé également des subventions au monastère de Souméla, donc aussi à son école<sup>264</sup>.

En 1793, Alexandru Morouzi ajoute encore 50 lei à la subvention valaque, de sorte qu'en 1793 celle-ci s'élevait à 200 lei, somme qui sera confirmée par Alexandru Ypsilanti lors de son second règne (1797)<sup>265</sup>.

Il ressort de ce qui précède que, tout le long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Valachie a accordé une subvention annuelle, dont le montant n'a cessé de s'accroître au fil des ans, au monastère de Souméla, auprès duquel fonctionnait une école connue par ses bons résultats. Des chrysobulles sanctionnant cette aide ont été émis par Constantin Brâncoveanu, Mihai Racoviță, Grigore Ghica, Scarlat Ghica, Ștefan Racoviță, Alexandru Ypsilanti (au cours de son premier et de son second règnes), Alexandru Morouzi et peut-être d'autres princes.

En ce qui concerne la Moldavie, nous avons connaissance d'un seul chrysobulle de Scarlat Ghica, pour une subvention annuelle de 100 lei de sur les mines de sel. Ce chrysobulle, rédigé naturellement en roumain à l'origine, n'est connu que par une version grecque portant la date du 10 janvier 1755<sup>266</sup>. Mais étant donné qu'à cette date le prince de Moldavie était Matei Ghica et que Scarlat Ghica n'a régné qu'en 1757—1758, il en résulte qu'il y a eu erreur de lecture, portant soit sur le nom (ce qui est difficile à admettre), soit plutôt sur la date, le document ayant probablement été émis en 1757 ou 1758.



<sup>262</sup> Le chrysobulle original était en langue roumaine. Une traduction en grec a été publiée dans le livre du professeur à l'Académie de Bucarest Neophytos Kavsocalyvitis, 'Η θεία και ιερὰ ἀκολουθία τῶν δσίων και θεοφόρων πατέρων ἡμῶν Βαρνάβα και Σωφρονίου, Leipzig, 1775 (pour le titre complet du livre, voir Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1928, vol. II, p. 207—208). Le chrysobulle a été publié à nouveau par Epaminondas Kyriakidis, 'Ιστορία..., p. 142—143 et dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/2, p. 1175. Une copie se trouve à l'Acad. Roum., ms. gr. 199, f. 72, cf. Const. Litzica, *Catalogul manuscrisptelor grecești din Biblioteca Academiei Române*, București, 1909, n<sup>o</sup> 678 (199), p. 412—413.

<sup>263</sup> Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/2, p. 1182.

<sup>264</sup> Le chrysobulle d'Ypsilanti était conservé, rédigé en grec, dans les archives du monastère, d'où Epaminondas Kyriakidis l'a copié et publié dans 'Ιστορία..., p. 144—147. Une copie existait dans la collection de A. Papadopoulos-Kerameus, une autre se trouve à l'Acad. Roum., paq. DXXCVI/16. Cf. également Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/2, p. 1223.

<sup>265</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 317

<sup>266</sup> Le chrysobulle a d'abord été publié par Neophytos Kavsocalyvitis, 'Η θεία και ιερὰ ἀκολουθία..., Leipzig, 1775, p. 53—54, puis par Epaminondas Kyriakidis, 'Ιστορία..., p. 141—142.

*Kypros*. Mentionnons encore les aides accordées à deux monastères connus de Kypros : Kykkou et Mahaira, auprès desquels fonctionnaient des écoles. Les premières aides leur sont venues, à ce qu'il semble, de Moldavie. En effet, dans un manuscrit autographe du patriarche d'Antioche, Sylvestros, rédigé entre 1724 et 1740, on trouve une lettre du patriarche adressée à Grigore Ghica, prince de Moldavie, le remerciant pour son aide de 50 lei au monastère kypriot de Kykkou<sup>267</sup>. Nous ne connaissons pas la date précise de l'initiative de Grigore Ghica, en tout cas elle se situe au cours de l'un de ses trois règnes moldaves, entre 1726 et 1740. L'acte original a été détruit lors d'un incendie<sup>268</sup>.

En 1748, Constantin Mavrocordato, alors prince de Moldavie, a accordé lui aussi au monastère de Kykkou un revenu annuel de 50 lei de sur les douanes princières<sup>269</sup>. Ce revenu sera confirmé par ses successeurs Constantin Racoviță, en 1750, et Matei Ghica, en 1754<sup>270</sup>.

Nous venons de montrer que Grigore Ghica, prince de Moldavie, avait accordé au monastère de Kykkou une aide de 50 lei. Quelques années plus tard, en 1749, il lui a accordé la même aide, à prélever de sur les mines de sel princières, en tant que prince de Valachie<sup>271</sup>. Cette subvention a été non seulement confirmée par Alexandru Ypsilanti, mais portée à 200 lei par an<sup>272</sup>.

Le second monastère de Kypros, Mahaira, a reçu une aide substantielle de la part des pays roumains pour la réfection des bâtiments du monastère. Le 13 février 1795, le prince de Moldavie Mihai Soutzo lui a accordé une subvention annuelle de 100 lei, à prendre par moitié de sur les mines de sel et de sur les douanes<sup>273</sup>. Les délégués du monastère en Moldavie ont également recueilli, en dehors de la subvention officielle, de nombreuses autres aides pécuniaires ou sous forme d'objets de valeur, ainsi que nous l'avons montré en détail dans nos *Contributions aux relations roumano-chyprïotes*<sup>274</sup>.

Les aides accordées par les pays roumains aux deux monastères de Kypros, ainsi qu'au monastère de Souméla et à des dizaines et des centaines d'autres couvents, ont, comme nous l'avons déjà souligné,

<sup>267</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ιεροσολυμιτική διβλοθήκη, vol. I, p. 212, ms. 124, 46; cf. également Vasile Radu, *Mănăstirea Sf. Spiridon și patriarhul Silvestru al Antiochiei*, dans « Revista istorică română », III, 1933, p. 27—28.

<sup>268</sup> Marcu Beza, *Bibliotecă mănăstirească în Palestina, Cipru și Muntele Sinai*, dans „Analele Academiei Române”, section litt., III<sup>e</sup> série, t. VI, 1932—1934, p. 210.

<sup>269</sup> Gheorghe Cioran, Σχέσεις τῶν ρουμανικῶν ἡγεμονιῶν πρὸς τὰ κυπριακὰ μοναστήρια Κύκκου καὶ Μαχαιρᾶ, Athinaï, 1939, p. 5 (extrait de « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher », XIII, fasc. 2—4, 1937).

<sup>270</sup> Les chrysobulles des princes roumains sont publiés dans Περιγραφή τῆς μονῆς... τοῦ Κύκκου, Venise, 1819, p. 106—110; cf. Gheorghe Cioran, *op. cit.*, p. 6—7.

<sup>271</sup> Le chrysobulle a été publié dans Περιγραφή..., éd. de 1751, p. 68—71 et dans l'éd. de 1819, p. 104—105; il a été reproduit par Marcu Beza, *op. cit.*, p. 210—211.

<sup>272</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 336.

<sup>273</sup> Le chrysobulle, qui a été copié dans le registre du monastère, a été publié plusieurs fois. Simos Menardos, 'ΙΙ ἐν Κύπρῳ ἱερὰ μονὴ τῆς Παναγίας τοῦ Μαχαιρᾶ, dans « Φιλολογικὸς Σύλλογος Παρονασσῶν. Ἐπετηρίς », II<sup>e</sup> série, X, 1914, p. 158—159; N. Iorga, dans « Revista istorică », XVIII, 1933, p. 14—15; Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, II<sup>e</sup> éd., București, 1937, p. 212—213.

<sup>274</sup> Ariadna Camariano-Cioran, *Contributions aux relations roumano-chyprïotes*, dans « Revue des études sud-est européennes », XV, 1977, n<sup>o</sup> 3, p. 507—508.

contribué non seulement à l'entretien de ceux-ci, mais aussi aux écoles officielles ou clandestines — qu'ils abritaient et où les enfants grecs de la région respective apprenaient au moins à lire et à écrire dans leur langue nationale. Les deux monastères kypriotes susmentionnés n'ont pas fait exception à cette règle<sup>275</sup>. Par exemple, Hrysostomos Papadopoulos montre que l'école du monastère de Kykkou a fonctionné dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'elle a compté parmi ses professeurs le célèbre Ephremios l'Athénien, qui sera plus tard patriarche de Jérusalem (1766 — 1770) et qui a représenté en Kypros le commencement du mouvement de renaissance de la nation grecque<sup>276</sup>.



*Smyrni*. La grande ville de Smyrni, située sur le rivage de la mer Egée, en Asie Mineure, a été un ancien et florissant centre culturel de l'hellénisme, surtout au début du siècle dernier. Mais auparavant déjà il y avait là une école connue, l'École évangélique, fondée en 1723, qui a fourni beaucoup de Grecs d'une culture distinguée, parmi lesquels le savant Adamantios Coray<sup>277</sup>.

En 1809, une autre école, le « Gymnase philologique » y voyait le jour. La prospérité du nouveau gymnase a entraîné le déclin de l'ancienne école, surtout depuis que Coray, ayant pris le gymnase sous sa protection, le pourvoyait en instruments de laboratoire pour les expériences, de livres pour sa bibliothèque et avait soin d'y nommer des professeurs émérites, comme Konstantinos Oikonomos et Konstantinos Koumas, tous deux originaires de Thessalie, sous la direction desquels le collège de Smyrni accomplit des progrès notables<sup>278</sup>. L'école était subventionnée par différents mécènes<sup>279</sup>, parmi lesquels on compte le prince de Moldavie Scarlat Callimachi. Le 1<sup>er</sup> juin 1818, Callimachi accordait à l'école de Smyrni un chrysobulle lui assurant un revenu annuel de 200 lei à prélever sur les mines de sel et les douanes princières<sup>280</sup>.

<sup>275</sup> Loizos Philippou, *Τὰ ἑλληνικά γράμματα ἐν Κύπρῳ κατὰ τὴν περίοδον τῆς τουρκοκρατίας, 1571—1578*, Nicosia, 1930, t. I, p. 114—115.

<sup>276</sup> Hrysostomos Papadopoulos, *Ἡ ἐκκλησία Κύπρου ἐπὶ τουρκοκρατίας*, Athinai, 1929, p. 78.

<sup>277</sup> Mathaios Paranikas, *Σχεδιάσμα...*, p. 114—117.

<sup>278</sup> Konstantinos Koumas, *Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων ...* Vienne, 1832, p. 589; G. Chassiotis, *L'instruction ...*, p. 66—68. Sur le contenu de l'enseignement de cette école, voir «Λόγιος Ἑρμῆς», 1816, p. 206 et 1817, p. 112, où l'on trouvera les matières sur lesquelles ont porté les examens. Beaucoup d'informations sur l'école de Smyrni se trouvent dans *Τὰ σωζόμενα φιλολογικά συγγράμματα Κωνσταντίνου Οἰκονόμου*, œuvres éditées par le fils de Konstantinos Oikonomos, Sophoklis Oikonomou, Athinai, 1871.

<sup>279</sup> Ainsi, Alexandros Mavros, originaire de Paros, a fait donation de 10 000 thalers à l'école de sa patrie, mais il a donné la même somme à l'école de Smyrni, cf. Théodore Blancard, *Les Mavroyéni ...*, Paris, 1893, p. 910.

<sup>280</sup> Acad. Roum. pag. DCIII/89. L'acte original se trouvait dans la bibliothèque de Sophoklis Oikonomou. Il a été publié dans «Λόγιος Ἑρμῆς», 1819, p. 149—152; voir également p. 263—266, où se trouve la lettre de remerciement des Smyrniotes au prince Scarlat Callimachi. Autant le décret princier que la lettre de remerciement ont été publiés par Sophoklis Oikonomou dans *Τὰ σωζόμενα φιλολογικά ...*, t. I, Athinai, 1871, p. 453—455 et p. 455—458. M. Ghedeon, dans „Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ...”, XXI, 1887—1888 et 1888—1889, p. 70, dit à propos de la subvention de Callimachi qu'elle a été de 2000 lei, chiffre qui doit provenir d'une erreur typographique, à moins que Scarlat Callimachi n'ait ajouté une seconde subvention de 2000 lei.



L'aide du prince moldave à l'école de Smyrni achève notre bref exposé sur la contribution des pays roumains au développement de l'enseignement grec. Cette action de secours de la part des pays roumains s'est dirigée partout où il a existé des écoles grecques et une population grecque.

Loin de considérer que nous ayons épuisé le sujet, nous ne doutons pas que ces contributions ont été beaucoup plus nombreuses que nous n'avons pu l'établir à l'heure actuelle.

Dans une lettre, probablement postérieure à 1818, adressée à Ignatios, ancien métropolite de Hongrovalachie, par un secrétaire du prince de Valachie qui signe de l'initiale « M », il est dit que, journellement, les pays roumains reçoivent des demandes de Grèce, soit pour la publication de livres, soit pour des subventions aux écoles, soit pour des aides personnelles à fins d'études <sup>281</sup>. Ces demandes étaient, le plus souvent, satisfaites avec une remarquable générosité.

Des subventions de quelques centaines de lei nous paraissent aujourd'hui peu de chose, mais de ce temps-là elles étaient importantes. La monnaie — le thaler ou le leu — avait une grande puissance d'achat, tandis que les salaires des professeurs étaient fort modestes, quelques dizaines ou tout au plus quelques centaines de lei par an <sup>282</sup>.

Ainsi, l'aide venue des pays roumains pour les écoles grecques — qu'elle ait été fournie par les princes, les métropolités ou les boyards — a été des plus précieuses pour le peuple grec. Elles ont permis de fonder certaines écoles ou d'en maintenir d'autres. Ces écoles, à côté de toutes celles entretenues par les Grecs de la diaspora dans leur pays natal, avec une générosité inimaginable, ont contribué au développement de l'enseignement grec et, par là, ont favorisé le mouvement du peuple grec pour sa renaissance culturelle et sa libération nationale.

<sup>281</sup> Cf. § « Φιλολογικός Σύλλογος Παρνασσού. Ἐπετηρίς », II<sup>e</sup> série, XIII, 1918, p. 229. La lettre n'est pas datée, mais étant donné que le prince régnant en Valachie est Alexandru Soutzo, qui soutient des revendications à l'égard de son prédécesseur Ioan Caragea, et que Mihai Soutzo y est mentionné en tant que grand drogman, elle peut être datée entre le 4 novembre 1818 et le 12 juin 1819.

<sup>282</sup> Dimitrios Papazisis, Μισθοὶ διδασκάλων ἐπὶ τουρκοκρατίας, dans la revue de Ioannina « Ἡπειρωτικὴ Ἔστια », XXI, 1972, fasc. 243—244, p. 411—412.

## CHRISTLICHES UND HEIDNISCHES IN DER LITERATUR DER JUSTINIANISCHEN ZEIT

JOHANNES IRMSCHER  
(Berlin—DDR)

Unsere landläufigen Darstellungen der Geschichte des griechischen und des römischen Schrifttums pflegen ihren Stoff in der Regel in der Weise zu disponieren, daß sie innerhalb sehr weitgezogener Perioden, deren Abgrenzungen für gewöhnlich der politischen Geschichte entlehnt werden, die einzelnen literarischen Gattungen systematisch abhandeln. Das bedeutet, daß man ihnen, um Beispiele zu geben, bequeme Unter- richtung über die Entwicklung des Epos in der Epoche des Hellenismus oder über die Entfaltung des lateinischsprachigen fachwissenschaftlichen Schrifttums in der Spätantike zu entnehmen vermag, während sie über die Gesamtheit der literarischen Erscheinungen innerhalb eines Zeitab- schnittes, wie in unserem Falle dem der Justinianischen Restauration, keine zusammenhängende Information ermöglichen. Aber auch in monogra- phischer Form ist eine solche synchronoptische Übersicht allenfalls für die großen klassischen Perioden der beiden Literaturen gegeben und damit deren geistige Physiognomie aufgezeichnet worden, während für andere, historisch nicht minder wichtige wie die Justinianische solche Versuche durchaus noch fehlen.

Gäbe es eine solche Übersicht über die Literatur der Justiniani- schen Zeit — und wir halten sie für ein echtes Desiderat —, so würde sie rasch augenfällig machen, daß die Regierungszeit jenes Kaisers an der Schwelle der Zeiten (527 — 565) mit ihrem grandiosen, wiewohl gegen alle historische Gesetzmäßigkeit stehenden Bemühen, das römische Imperium in seinem territorialen Umfang und in seiner gesellschaftlichen Ordnung zu reintegrieren<sup>1</sup>, durch reiche literarische Aktivitäten geprägt ist. Die epische Dichtung stand im Griechischen im Zeichen des großen Neuerers Nonnos und gipfelte im Lateinischen in dem afrikanischen Grammatiker Corippus. Eine Nachblüte erlebten Ekphrasis und Enkomion wie über- haupt die kleine Form des Epigramms, dessen beste im Verlaufe eines Jahrtausends zustandegekommene Leistungen der Advokat Agathias in einer Anthologie zusammentrug. Den ungezählten geistlichen Hymnen, die Romanos der Melode einprägsam in der Diktion, kunstvoll im Aufbau und in der den sprachlichen Entwicklungen entsprechenden rhythmisch- akzentuierenden Metrik schuf, hat das Lateinische kein Pendant gegen- überzustellen. Die von Prokopios gegründete Rhetorenschule von Gaza pflegte die antike Redeübung, ohne mit den christlichen Lehren in Konflikte zu geraten. Die Geschichtschreibung vermochte in Ost und

---

<sup>1</sup> Zur Einschätzung Johannes Irmischer, „Živa antika“, 13, 1964, 171 ff.

West in unterschiedlichen Formen zu erblühen; genannt seien Prokopios aus Cäsarea, der Historiker der Kriege Justinians, der gelehrte Cassiodor und sein Kompilator Jordanes als Geschichtschreiber der Ostgoten, sowie der neuentstehende Typus der volkstümlichen christlichen Weltchronik, der sich in dem griechisch schreibenden Syrer Johannes Malalas markant verkörperte. Das biblische Weltbild wurde in dem geographischen Handbuch des Kosmas Indikopleustes dem ptolemäischen gegenübergestellt. Astrologie und Alchemie folgten in einem Wust von Schriften den synkretistischen Vorstellungen, die sich in der römischen Kaiserzeit herausgebildet hatten. Auf medizinischem Gebiete machte die alexandrinische Schule von sich reden, die später auf die arabische Medizin erheblichen Einfluß übte; aus der Zahl ihrer Repräsentanten sei Alexandros von Tralleis genannt, der Bruder des Anthemios, des Erbauers der Hagia Sophia, welcher letzterer auch als Mathematiker und Physiker hervortrat. Die Jurisprudenz gipfelte in dem gewaltigen Justinianischen *Corpus iuris*, das nicht nur als Kompilation früherer Ergebnisse, sondern zugleich auch in seiner Systematik als eigenständige Leistung zu werten ist. Im theologischen Schrifttum setzten sich die aristotelischen Begriffsbestimmungen durch und wuchs die Autorität der Kirchenväter, kurz, die Scholastik kündete sich an, ungeachtet der weiten Wirkung, die der gleichzeitige Mystiker ausübte, der sich hinter dem biblischen Namen Dionysios Areopagites verbirgt. Von den Philosophen der Epoche wäre der originelle Denker Johannes Philoponos zu nennen, weit stärker jedoch stehen im Bewußtsein jene letzten Neuplatoniker mit dem Schulhaupt Damaskios, die, 529 durch die Schließung der Akademie der Wirkungsstätte beraubt, am Hofe des Perserkönigs Zuflucht fanden, sich in ihren Erwartungen getäuscht sahen und schließlich desillusioniert zurückkehrten.

Schon diese flüchtigen Andeutungen über die Leistungen in griechischer und lateinischer Sprache, zu denen noch das kontemporäre Schrifttum in koptischer, syrischer, äthiopischer, arabischer, persischer, armenischer, georgischer Sprache zu rechnen ist, verdentlichen das rege geistige und literarische Leben im Justinianischen Reich und den mit ihm in kulturellem Austausch stehenden Nachbargebieten, auch wenn wir einräumen, daß nur wenige von den Werken jener Epoche nachwirkend weltliterarischen Rang beanspruchen können (wobei Weltliteratur in diesem Zusammenhang als Wertbegriff verstanden werden soll). Dieses Schrifttum nun und seine Träger werden, abgesehen von der dezidierten Ausnahme des zu seiner Zeit bereits gesellschaftlich irrelevant gewordenen Spätneuplatonismus<sup>2</sup>, landläufig als christlich angesprochen<sup>3</sup>. Das ist grundsätzlich natürlich richtig, und in der Tat war um die Wende des 4. zum 5. Jahrhundert der Sieg der neuen Religion entschieden<sup>4</sup>, wobei

<sup>2</sup> Irmscher bei Franz Altheim und Ruth Stiehl, *Die Araber in der alten Welt*, 4, Berlin-West 1967, 349 f. (Die vorstehenden Ausführungen stützen sich vielfach auf diesen Beitrag *Die geistige Situation der Intelligenz im Zeitalter Justinians*, S. 334 ff., ohne daß im einzelnen immer darauf aufmerksam gemacht wird).

<sup>3</sup> Zum Beispiel bei dem Jesuiten Alexander Baumgartner, *Geschichte der Weltliteratur*, 4, 3./4. Aufl., Freiburg, 1905, 505 ff. erscheint die byzantinische Literatur unter dem Obertitel *Die lateinische und griechische Literatur der christlichen Völker*.

<sup>4</sup> So Wilhelm von Christ, *Geschichte der griechischen Literatur*, II 2, 5. Aufl. von Wilhelm Schmid, München, 1913, 769.

freilich nicht vergessen werden darf, daß das siegreiche Christentum ein vielfältig hellenisiertes, in gewissen Bezügen auch romanisiertes Christentum darstellte, das sich von dem Urchristentum des 1. und der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts erheblich abhob<sup>5</sup>. Ebenso unbestritten ist aber auch, daß dank des die Kultur der römischen Kaiserzeit beherrschenden Klassizismus<sup>6</sup> und des durch ihn geprägten Prinzips der Imitation ungezählte nicht nur in formaler, sondern auch in inhaltlicher Beziehung antike Elemente in der Literatur und Kunst konserviert wurden in Zeiten, in denen die ideologisch-religiösen Voraussetzungen dafür längst nicht mehr bestanden. Darüber braucht indes kein Wort verloren zu werden, weil die Beispiele dafür ohne Zahl sind; hier soll vielmehr gezeigt werden, daß die Justinianische Restaurationspolitik, welche *ipso facto* der die antike Tradition verkörpernden Kräfte bedurfte, dadurch ungewollt oder gewollt unchristliche, wenn nicht gar antichristliche Tendenzen forderte und daß sie, vor die Entscheidung gestellt, dem ausgesprochenen Repräsentanten der heidnischen Antike vor dem ebenso ausgesprochenen Repräsentanten des Christentums den Vorzug gab.

Unter den Helfern Justinians bei dem Versuch, das Imperium Romanum zu restaurieren, ist zuvorderst der Jurist Tribonian zu nennen *legitimi operis nostri minister*<sup>7</sup>, den der Kaiser selbst ebenso wie andere Zeitgenossen wegen seiner ungewöhnlichen Bildung zu rühmen wußte; als Inhalt dieser *Paideia* wird die *Antiqua sapientia* genannt<sup>8</sup>. In der Tat hat die Tradition, die sich in der Suda, jenem materialreichen Wörterbuch aus der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts, niederschlug, Tribonian Werke in einer Vielzahl von Wissensgebieten zugeschrieben, darunter die *Vita* eines unbekannt<sup>9</sup> Philosophen Theodotos und einen Dialog über die Glückseligkeit. In der gleichen Tradition aber findet sich der bereits bei Hesychios Illustrios im 6. Jahrhundert vorgeprägte Satz: Οὗτος ὁ Τριβωνιανὸς Ἕλληνα ὑπῆρχε καὶ ἄθεος καὶ ἀλλότριος κατὰ πάντα τῆς τῶν Χριστιανῶν πίστεως<sup>10</sup> („Dieser Tribonian war ein Heide und ein Gottloser und stand dem Christentum ganz fern“). Daß der nüchterne Jurist der christlichen Spekulation abhold war, wird man aus dieser Notiz mit Sicherheit schließen dürfen, ebenso fundiert ist aber auch der Schluß, daß Tribonians kaiserlichem Herrn dessen Geistesart nicht unbekannt geblieben sein kann. Indes war diesem der Fachmann ob seiner Fähigkeiten derart unentbehrlich geworden, daß er ihn zwar während des Nika-Aufstandes der Volkswut opferte, um ihn jedoch, sobald die Erhebung niedergeschlagen war, in Ehren zurückzurufen. Aber hort es sich nicht angesichts aller dieser Umstände wie

<sup>5</sup> In knappster Form dazu Robbe bei Irmscher, *Das große Lexikon der Antike*, München, 1974, 571 f. Zur Entwicklung und Differenzierung der einschlägigen Forschungen vgl. Wolfgang Hornmann, „Saeculum“, 4, 1953, 274 ff.

<sup>6</sup> Christ – Schmid, *a.a.O.* 507, stellen die gesamte Entwicklung der griechischen Literatur vom 2. Jahrhundert an unter das Signum Klassizismus.

<sup>7</sup> *Constitutio Cordi 2 (Corpus iuris civilis, Ed. ster. 5., 2, Codex Iustianus, ed. Paulus Krueger, Berlin, 1892, 4)*; vgl. W. Enßlin in: *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung (= *RE*), 2. Reihe, 12. Halbband, Stuttgart, 1937, 2419.

<sup>8</sup> *Constitutio Tanta 17 (Corpus iuris 1, Institutiones, recogn. Paulus Krueger, Digesta, recogn. Theodorus Mommsen, 1889, XXV)*.

<sup>9</sup> W. Capelle in *RE*, 2. Reihe, 10. Halbband, 1934, 1958.

<sup>10</sup> *Suidae Lexicon*, ed. Ada Adler, 4, Leipzig, 1935, 588.

Ironie an, wenn, wie Prokop es behauptet, Tribonian Justinian schmeichelte, er, der Kaiser, werde wegen seiner Frömmigkeit eines Tages unversehens zum Himmel auffahren<sup>11</sup>?

Auch der Leiter der Reichsverwaltung Justinians, der Prätorianerpräfekt Johannes von Kappadokien, stand in dem Rufe eines lauen Christen<sup>12</sup>. Von den Feldherren des Kaisers wollte Belisar nur Soldat sein und hielt sich *in politicis* zurück<sup>13</sup>, und man darf annehmen, daß er auch in ideologischen Fragen nicht von der offiziellen Linie abwich. Sein zeitweiliger Gegenspieler Narses galt ohnehin als fromm, ohne daß er sich freilich, kluger Diplomat, der er war, in den innerkirchlichen Streitigkeiten der Epoche engagiert hätte<sup>14</sup>. Weder er noch Belisar dürften über ihren militärischen Beruf hinaus Bildung und Bildungsinteressen besessen haben.

Es waren somit keineswegs uniforme Persönlichkeiten, so zeigten unsere Andeutungen, die Justinian für die Konzipierung und Realisierung seines Restaurationsprogramms heranzog, und noch vielgestaltiger wird das Bild, wenn wir in unsere Betrachtung die Ideologen und Propagandisten jener an der Vergangenheit orientierten staatlichen Neugestaltung einbeziehen, deren Aktivitäten in schriftstellerischen Leistungen ihren Niederschlag fanden. Wir beschränken uns darauf, die besonders charakteristischen Gestalten herauszugreifen.

Zu den frühesten Propagandisten der Justinianischen Politik gehörte Johannes Laurentios Lydos, ein rhetorisch gebildeter Jurist, der in Zivil- und Militärdienst Karriere machte und es bis zum Comes brachte, möglicherweise in einer gewissen Rivalität zu Johannes von Kappadokien<sup>15</sup>. Er ist als naiver Jasager gekennzeichnet worden<sup>16</sup>, eine Charakteristik, die jedoch sein Wirken nur oberflächlich erfaßt; denn eine jede Politik, und vollends eine solche, die neue Wege einschlägt, bedarf der differenzierten propagandistischen Beeinflussung, und in bezug auf die Kreise, auf die Lydos zu wirken bestimmt war, nämlich die konservative Oberschicht Altroms, ist er dieser Aufgabe augenscheinlich gerecht geworden. Denn sein verlorener Panegyrikus auf den Kaiser fand in den genannten Kreisen Anklang und war ebenso in Justinians unmittelbarem Auftrag abgefaßt wie der gleichfalls verlorene Report über den Perserkrieg bzw. die Schlacht von Dara. In unserem Zusammenhang wichtiger ist jedoch die Schrift „Über die Behörden des römischen Staates“ (*Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας*<sup>17</sup>), die bereits mit der Wahl des Themas auf das Restaurationswerk hinweist. Zwar verzichtet der Autor auf ein den Gegenstand begründendes Proömium, dessen Abfassung aller Wahrscheinlichkeit nach seine geistigen und schriftstellerischen Fähigkeiten überstiegen haben

<sup>11</sup> *Anecd.* 13, 12 (Prokop, *Anekdoten*, griechisch-deutsch ed. Otto Veh, München, 1961, 116).

<sup>12</sup> Wilhelm Schubart, *Justinian und Theodora*, München, 1943, 67.

<sup>13</sup> Hartmann in: *RE*, 3, 1899, 238 ff.; A. Lippold in: *Der Kleine Pauly*, 1, Stuttgart, 1964, 856.

<sup>14</sup> Lippold, *a.a.O.* 3, 1969, 1576.

<sup>15</sup> Die neuvorgeschlagenen biographischen Daten bei T. F. Carney in *Der Kleine Pauly*, 3, 801 f. bedürfen noch der kritischen Überprüfung.

<sup>16</sup> Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, 1, Berlin-West, 1960, 168, der selbst die Korrektur vornimmt.

<sup>17</sup> Ioannes Lydos, *De magistratibus populi Romani libri tres*, ed. Ricardus Wuensch, Leipzig, 1909, 8.

würde, dagegen ergriff er jede Gelegenheit, um aktuelle Bezüge herauszustellen und Justinian, „den wachsamsten aller Herrscher“ (τὸν πάντων βασιλέων ἀγρυπνότατον<sup>18</sup>), zu rühmen. Daß Lydos ungeachtet der neuplatonischen und teratologischen Vorstellungen, die insbesondere in seinen Schriften „Über die Wunderzeichen“ (Περὶ διοσημειῶν) und „Über die Monate“ (Περὶ μηνῶν) in Erscheinung traten, Christ war, versteht sich von seinen Ämtern und seiner Stellung her von selbst<sup>19</sup>. Um so bemerkenswerter ist sein Geschichtsbild, das allein durch die Entwicklungen der römischen Geschichte bestimmt ist. An ihrem Beginn steht — in freilich allegorischer Gestalt — Kronos<sup>20</sup>. Sie bietet sich dem Betrachter als ein Kontinuum dar, das durch eine gewichtige Markierung gekennzeichnet ist, die jedoch keine qualitative Veränderung bezeichnet, nämlich die Konsekration bzw., auf griechisch, die Apotheose Neuroms durch Kaiser Konstantin<sup>21</sup>. Paganes und Christliches verbinden sich in dieser Vorstellung, die geeignet war, die Restauration von beiden Aspekten her zu untermauern.

Als Geschichtschreiber stand Lydos in einer gewissen Rivalität zu dem weitaus bedeutenderen Prokop, und nicht zufällig hat das Werk des letzteren die Jahrhunderte überdauert, während Lydos' Büchlein trotz des kaiserlichen Auftraggebers nicht der Überlieferung für wert gehalten wurde. Auch wird man Prokop, den rechtskundigen und auch in anderen Disziplinen ungewöhnlich gebildeten Sekretär Belisars aus dem palästinensischen Cäsarea (Kaisareia)<sup>22</sup>, nicht zu den direkten Parteigängern Justinians rechnen dürfen, repräsentiert er doch gerade die senatorische — also, wenn man so will, rechte — Opposition zu den politischen Bestrebungen des Kaisers und der ihn verbundenen Beamtenaristokratie. Die Erfahrungen des Nika-Aufstandes veranlaßten ihn jedoch, seinen Haß auf Justinian und vor allem auf dessen Gattin Theodora zurückzuhalten ebenso wie die „Geheimgeschichte“ (Ἀνεκδότα), ein wahrhaftes Pasquill, das zu Lebzeiten seines Verfassers unpubliziert blieb und allenfalls in den Kreisen seiner Gesinnungsgenossen in Umlauf gebracht wurde<sup>23</sup>. In seinem Hauptwerk, den Büchern „Über die Kriege“ (wohlverstanden: die Kriege Justinians), huldigt zwar Prokop seinem unmittelbaren Auftraggeber, dem Feldherrn Belisar, aber bei aller Zurückhaltung, ja leise geübter Kritik bleibt doch die offizielle Tendenz der Verherrlichung des Kaisers nachdrücklich spürbar<sup>24</sup>, und objektiv bedeutete das Oeuvre allein schon von seinen Inhalten her eine Stützung der Restaurationspolitik. Es war daher nur folgerichtig, daß der als Persönlichkeit wie als Schriftsteller gleich hervorragende Prokop dazu ausersehen wurde, in panegyrischer Form die ja in der Tat imposante Bautätigkeit Justinians — ein, wie nicht übersehen werden darf, notwendiger Bestand-

<sup>18</sup> *De mag.*, 3, 55 (ed. Wuensch, 144).

<sup>19</sup> Einiges dazu bei Christ — Schmid, *a. a. O.*, 849 ff.

<sup>20</sup> *De mens.* 1.1 (Ioannes Laurentius Lydus, *Liber de mensibus*, ed. Ricardus Wuensch, Leipzig, 1898, 1).

<sup>21</sup> *De mag.* 2, 30 (ed. Wuensch, 85).

<sup>22</sup> Zur *Herkunft, Vita und geistigen Physiognomie*, vgl. Rubin, *Prokopios von Kaisareia*, Stuttgart, 1954, 23 ff.

<sup>23</sup> So auch Veh in seiner Ausgabe, *a. a. O.*, 274.

<sup>24</sup> Rubin, *Zeitalter*, 17,8.

teil des Restaurationswerkes !<sup>25</sup> — zu verherrlichen. Er hat diese Aufgabe, getragen von Sachkenntnis, mit den Stilmitteln des Panegyrikus und trotzdem nicht ohne kritische Anspielungen würdig erfüllt<sup>26</sup>. Daß Justinian für sein Werk die jeweils zweckdienlichsten und keineswegs nur die ihm bedingungslos ergebenden Persönlichkeiten heranzuziehen wußte, wird noch an anderen Beispielen verdeutlicht werden; daß dieser Weg sich als richtig und nutzbringend erwies, wurde sichtbar. Dabei war Prokop Opportunist genug, um gegenüber dem gemeinsamen Interesse (man ist beinahe geneigt zu sagen: Klasseninteresse) die taktischen Meinungsverschiedenheiten zurückzustellen<sup>27</sup>).

Ebenjenen Opportunismus legte er auch in religiöser Beziehung an den Tag. Es ist in der Natur des Gegenstandes begründet, daß zumal in den ersten Büchern von *Περὶ κτισμάτων*, in denen vornehmlich von Kirchenbauten die Rede ist, das Christentum stärker als sonst in den Vordergrund trat<sup>28</sup>, und es versteht sich ebenso von selbst, daß Prokop, nachdem das Christentum seit mehr als 200 Jahren die offizielle Religion ausmachte, vielfältig sich christlicher Vorstellungen und Floskeln bedient, genauso wie er dank seiner klassischen Bildung mit dem Tychebegriff operiert in dem Sinne, in welchem ihn die griechische Historiographie seit ihrem Stammvater Herodot prägte und dann namentlich der philosophische Eklektizismus der römischen Kaiserzeit ausbildete, und überdies weiß er, der politische Kopf, um die Bedeutung der Orthodoxie als eines Unterpfandes für die Einheit des Reiches. Aber es bedeutet mehr als bloße Beachtung klassizistischer Stilprinzipien, wenn er insbesondere in den Büchern „Über die Kriege“ das christliche Vokabular geflissentlich meidet und über Christentum und Kirche mit fühlbarer Distanz referiert; ja, an einer gewichtigen Stelle tritt er sogar aus der Zurückhaltung des Geschichtschreibers heraus und hält mit dem persönlichen Bekenntnis nicht hinter dem Berge.

Im ersten Buche des „Gotenkrieges“ nämlich hat er von einer Bischofsgesandtschaft zu berichten, die wegen einer Auslegungsfrage, offenbar wegen eines christologischen Streitpunktes, zum Papst geschickt wurde. Der Historiker nimmt dazu, wie folgt, Stellung: „Die Streitpunkte sind mir wohlbekannt, und trotzdem werde ich nicht darauf eingehen. Denn ich halte es für eine wahnsinnige Verirrung, die Beschaffenheit der Natur Gottes ergründen zu wollen. Für den Menschen nämlich ist, so meine ich, nicht einmal das Menschliche voll erfassbar, geschweige denn was die Natur Gottes angeht. Ich darf daher ohne Gefahr darüber schweigen, da ich ja die anerkannten Auffassungen nicht anzweifle<sup>29</sup>. Ich selber mochte nämlich über Gott nichts anderes aussagen, als daß er absolut gut ist und alles in seiner Gewalt hält. Es spreche aber

<sup>25</sup> Über Renaissancetendenzen in der Justinianischen Epoche spricht Wladimir R. Zoloziecky, *Die Sophienkirche in Konstantinopel*, Città del Vaticano 1936, 253.

<sup>26</sup> Ähnlich Rubin, *Zeitalter*, 175 ff.

<sup>27</sup> Simplifiziert sieht J. Hauray, „Byzantinische Zeitschrift“, 37, 1937, 1 ff. das Verhalten Justinian — Prokop.

<sup>28</sup> Richtig Rubin, *Zeitalter*, 177. Über die Verchristlichung des frühbyzantinischen Stadtbildes generell Klaus-Peter Matschke, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“, 18, 1970, 1221 f.

<sup>29</sup> Überlieferung und Interpretation der Stelle bedürfen der Überprüfung; unverständlich ist die Übersetzung der Ausgabe von Guilielmus Dindorfius: *Procopius*, 1, Bonn, 1833, 17.

ein jeder hierüber, sei er Priester oder Laie, so, wie er es zu wissen glaubt." <sup>30</sup> Die Aussage läßt meines Erachtens keinen Raum für Versuche, Prokop für die Orthodoxie in Anspruch zu nehmen <sup>31</sup>; sein Christentum mündet vielmehr in einem farblosen Monotheismus ein, der vom philosophischen Skeptizismus nicht weit entfernt liegt. Doch genauso wie Tribonian vermochte auch Prokop seine persönlichen Auffassungen im Dienste der imperialen Politik zurückzustellen, und für diese waren beide Männer kraft ihrer aus der klassischen Tradition erwachsenen Sachkenntnis unentbehrliche Mitgestalter.

Fügt man hinzu, daß der Fortsetzer des Prokopianischen Geschichtswerkes, Agathias von Myrina — wir erwähnten ihn bereits als Kompilator einer Anthologie von Epigrammen —, sich in seiner weltanschaulichen Einstellung von Prokop grundsätzlich nicht unterschied <sup>32</sup>, so erhebt sich im Grunde die Frage, ob denn Justinian die Stützen seines Restaurationswerkes ausschließlich in Kräften fand, die der christlichen Religion, wenn nicht mit Reserve, so doch gleichgültig gegenüberstanden. Das ist natürlich nicht der Fall, denn kein Staatsmann jener Epoche hatte die Massenorganisation, welche die Kirche darstellte, mit ihren ungeheuren Möglichkeiten ideologischer Beeinflussung bei irgendwelchen Aktionen beiseiterücken und sich stattdessen lediglich auf die relativ kleine Zahl derer stützen können, die der antiken Bildungstradition verbunden waren; im Gegenteil wußte sich der Realpolitiker Justinian auch der dafür geeigneten geistlichen Kader als Lobredner und Helfer seiner restaurativen Politik mit Erfolg zu bedienen.

Agapetos, Diakon an der Hagia Sophia und angeblicher Lehrer des Kaisers, veröffentlichte am Beginn von dessen Regierung <sup>33</sup> einen Fürstenspiegel unter dem Titel "Εκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν" <sup>34</sup> der aus Isokrates, der Vulgarphilosophie und der Bibel gleichermaßen gespeist ist. Die schlichte Schrift hat dank auch dem Umstände, daß sie Gegenstand des Jugendunterrichts wurde, weit gewirkt. Wie nun verhielt sie sich zu der politischen Linie des Kaisers? Gleich im Anfang wird dessen Gottesgnadentum herausgekehrt: „Du hast, Kaiser, einen Rang, der alle Ehre übersteigt; ehre darum Gott, der dich dieses Ranges würdigte, indem er dir zum Abbild des himmlischen Königtums das Zepter der irdischen Macht verlieh!" <sup>35</sup>. Die eigene Zeit aber kennzeichnet der Autor als Erfüllung sowohl Platonischer als auch biblischer Erwartungen: "In unserer Gegenwart wurde die Zeit glückseligen Lebens sichtbar, die einer der Alten", eben Platon, "voraussagte, daß sie kommen werde, wenn entweder die Philosophen zur Herrschaft oder die Herrscher zur Philosophie gelangen würden. Wenn aber die Liebe zur Weisheit die

<sup>30</sup> Der griechische Text *De bell.* 5. 3, 5 ff. (Procopius Caesariensis, *Opera omnia*, recogn. Jacobus Hanry. 2, Ed. ster. corr. [Gerhard Wirth]. Leipzig 1963, 15 f.). Die Stelle interpretiert im gleichen Sinne Will Durant, *Das Zeitalter des Glaubens*, deutsch von Ernst Schneider Bern, 1952, 147.

<sup>31</sup> So etwa Voh, *a a O.*, 268 f., oder M. Folkerts in: *Der Kleine Pauly*, 4, 1972, 1168.

<sup>32</sup> Irnscher in: *Tagung für allgemeine Religionsgeschichte 1963*. Sonderheft der Wissenschaftlichen Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena, 1964, 47 ff.

<sup>33</sup> So A. Lippold in: *Der Kleine Pauly*, 1, 1961, 114.

<sup>34</sup> J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus*, Series Graeca, 96, Paris 1860, 1163 ff.

<sup>35</sup> Griechisch bei Migne, *a. a. O.* 1161.

Philosophie ausmacht, so ist der Anfang der Weisheit die Furcht vor Gott" <sup>36</sup> (so in Anklang an Psalm 111,10).

Der gebildete Christ vernahm in dieser Gestalt den Lobpreis des Restaurationswerkes, in dem sich Hellenisches und Christliches zugleich zu erfüllen schienen. Aber auch dem schlichten Frommen, dem die hellenische Überlieferung als heidnisch perhorresziert worden war, wurde ein Geschichtsbild vermittelt, das die Histoire in der Herrschaft Justinians gipfeln ließ. Diese Aufgabe erfüllte die Weltchronik des dem Mönchsstande zugehörigen geborenen Syrerers Johannes Malalas, ein wahrhaftes Volksbuch, populär nach Sprache und Darstellungsform <sup>37</sup>. Hier wird der Kaiser in vollem Wortsinne vorgestellt <sup>38</sup> und als Wohltater von Malalas' geliebter Heimatstadt Antiochia gepriesen <sup>39</sup>. Den Nika-Aufstand aber erklärt der Chronist als das Werk bosser Dämonen (ὕπὸ τινῶν ἀλαστόρων δαιμόνων)<sup>40</sup> und spricht damit faktisch Justinian von aller Schuld frei, dessen Milde gegenüber Majestatsverbrechern bei anderer Gelegenheit hervorgehoben wird: „Ich verzeihe dir das Verbrechen, das du gegen mich begangen hast; bete nun, daß auch Gott dir verzeihen moge!“<sup>41</sup>

Ganz ähnlich wird das Verhalten Justinians im Nika-Aufstand durch einen anderen dezidiert christlichen Autor gerechtfertigt, nämlich durch den schon eingangs genannten Meloden Romanos, der in seinem 54. (62.)<sup>42</sup> Hymnus unverkennbar auf jene Geschehnisse anspielt. Weil die Menschen sundigten, lesen wir da, ereigneten sich Erdbeben, und als sie sich noch immer nicht besserten, übte Gott ein neues Strafgericht, „indem er es zuließ, daß die Heiligtümer der Kirche verbrannt wurden“<sup>43</sup>. Überall herrschte Verzweiflung, während des die Frommen und mit ihnen das Kaiserpaar betete: „Gewähre mir, Heiland, so wie deinem David, den Goliath zu besiegen!“<sup>44</sup>. Gott aber erhörte das Gebet, und die Hagia Sophia ist in unvergleichlicher Qualität neu errichtet. Es bedarf wohl keines Wortes der Begründung, daß der massenwirksame Hymnus, 536/37 entstanden, eine Unterstützung der Justinianischen Restauration darstellte, wie sie effektiver kaum gedacht werden kann.

Aber auch in anderen Kontakien — so heißen jene kunstvoll gebauten, durch Akrostichis verbundenen Kirchenlieder — nahm Romanos vielfach im Sinne der Staatspolitik und namentlich der staatlichen Religions — und Kirchenpolitik Stellung, während er sich gleichzeitig gegenüber der heidnischen Tradition denkbar scharf abgrenzte. „Was blasen sie sich auf, die Heiden, und was larmen sie?“, heißt es im 33.(23.) Kontak-

<sup>36</sup> Griechisch bei Migne, *a.a.O.* 1169.

<sup>37</sup> Irmscher, „Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock“, 18, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe, 1969, 471.

<sup>38</sup> Ioannes Malalas, *Chronographia* rec. Ludovicus Dindorfius, Bonn, 1831, 425.

<sup>39</sup> Malalas, *a.a.O.* 423.

<sup>40</sup> *Ebenda*, 473.

<sup>41</sup> Griechisch bei Malalas, *a.a.O.* 439.

<sup>42</sup> Zahlung nach Paul Maas — C. A. Trypanis, *Sancti Romani Melodi cantica*, Oxford, 1963, 462 (die eingeburgerte Zahlung erscheint in Klammern).

<sup>43</sup> Griechisch bei Maas — Trypanis, *a.a.O.*, 467.

<sup>44</sup> Griechisch bei Maas — Trypanis, *a.a.O.*, 469.

ion. Τι φαντάζονται πρὸς Ἄρατον τὸν τρισκατάρατον; <sup>45</sup> (“Was bilden sie sich auf Aratos ein, den dreimal verfluchten?”) Τί πλανῶνται πρὸς Πλάτωνα (“Was irren sie zu Platon?”). Τι Δημοσθένην στέργουσι τὸν ἀσθενῆ; (“Was lieben sie Demosthenes, den schwachen?”). Τι μὴ νοοῦσιν Ὀμηρον ὄνειρον ἀργόν; (“Merken sie nicht, daß Homer ein nichtiger Traum ist?”). Und noch weiter geht er in seinem Ψαλμὸς τῶν ἀγίων ἀποστόλων, 31. (25.), in dem er Christus die Worte in den Mund legt: “Unser Volk verscheucht den Demosthenes, und es unterliegen die Athener den Galiläern. Also wird, indem er mich verkundet, Kephas ihren Schreibereien ein Ende setzen, und unangemessene Worte und Mythen verdunkelt der” biblische “Spruch ‘Maran atha’“ (1. Korintherbrief 16,22); “Nazareth jagt Korinth davon” <sup>46</sup>, das barbarische Palästina gewinnt die Oberhand über die griechisch-römische Welt mit ihrer Kultur und Zivilisation. Ob damit der eifernde Dichter in Sinne der restaurativen Politik nicht über sein Ziel hinauschoß?

Als jedenfalls nach dem Erdbeben des Jahres 557 die Hagia Sophia auf ein neues Mal hatte wiederhergestellt werden müssen und für die Feier der Neueinweihung, die im byzantinischen Selbstverständnis kirchliche und staatliche Angelegenheit in einem war, das Festkarmen abgefaßt werden sollte, erging der Auftrag dazu nicht an den frommen Hymnensänger oder einen anderen seinesgleichen, sondern an einen hohen Hofbeamten, der sich bis dahin mit Poesien von recht anderer Art hervorgetan hatte: Paulos Silentarios. Agathias erwähnt ihn lobend in seinem Geschichtswerk und hat durch seine Anthologie rund 80 Gedichte von ihm erhalten, von denen die Hälfte dem erotischen Genus zugehört. Von christlichem Glauben ist in diesen Gedichten nichts, von philosophischem Interesse wenig zu spüren um so mehr atmen sie dagegen hellenische Diesseitigkeit und Sinnenfreude <sup>47</sup>. Desto erstaunlicher ist, daß Paulos Silentarios sich seines Auftrages mit Geschick und, wie wir annehmen dürfen, zur Zufriedenheit seiner Auftraggeber entledigte. Seine Ekphrasis auf den Kirchenbau, die in zwei selbständige Teile zerfällt, folgt in Sprache und Metrik den antiken Formen, deren das Restaurationswerk zu seiner Legitimation zu bedürfen glaubte; im übrigen vermeidet der Verfasser jedwede Erbaulichkeit und versteht es, das aus kirchlich-religiösem Anlaß erwachsene Gedicht zum Panegyrikus auf Justinian werden zu lassen. Am heutigen Tage, heißt es darin, werden Gott und Kaiser erhoben (Θεός τε καὶ βασιλεὺς σεμνύνεται) <sup>48</sup>; der Kaiser aber hat Christus als συνεργός, als Mitarbeiter bei seinen Unternehmungen als Gesetzgeber, als Städtegründer, als Erbauer von Kirchen, als Kriegsherr, wenn es sein muß (εἰ δέοι). Und die πρεσβυγενέθλιος Λατινιάς Ῥώμη, die Roma antiqua, wird aufgerufen, in den Lobpreis Neuroms, der νεοθηλής Ῥώμη, voller Mutterstolz einzustimmen <sup>49</sup>.

<sup>45</sup> Maas — Trypanis, *a.a.O.*, 265.

<sup>46</sup> Griechisch bei Maas — Trypanis, *a.a.O.* 247.

<sup>47</sup> Irmischer in: *Античные обшество*, Moskau, 1967, 388 f.

<sup>48</sup> Paul Friedlander, *Johannes von Gaza und Paulus Silentarius*, Leipzig, 1912, 227.

<sup>49</sup> Friedlander, *a.a.O.* 231 f.

Das Karmen macht offenkundig: Die Wiederherstellung des Imperium Romanum erheischte im dichterischen Pendant die klassische Form und bedurfte des Lobpreises des Kaisers, in dessen Person sich die hellenisch-romische Tradition und das Christentum verbunden hatten. Sie förderte als notwendig literarische Werke, welche die Überlieferung der großen Vergangenheit, die es wiederherzustellen galt, sichtbar verkörperten, auch auf die Gefahr hin, damit heidnisches Fühlen und Denken wiederzubeleben, und sie bediente sich zugleich der neuen, volkstümlichen, aus christlichem Geiste gespeisten Leistungen. Nur darf die Wertung, die sie dabei vornahm, nicht übersehen werden: der Opportunist Paulos Silentiarios und seinesgleichen waren ihr unerlässlich notwendig, der Melode Romanos und diejenigen, die ihm folgten, waren ihr zwar dienstbar, aber im letzten doch entbehrlich; deren bewußte Abkehr von der Antike, ihre Orientierung auf eine neue christlich-orientalische Religiosität, ihre neuen Rhythmen und Formen wandten sich bereits an eine neue Gesellschaft, die sich im Schoße der alten zu formieren begann, und kundigten damit, ohne sich dessen bewußt zu werden, den nahen Zusammenbruch des scheinbar so glanzvoll wiedererrichteten Reiches an.

L'ŒUVRE DE RECONSTITUTION DU LIMES DANUBIEN  
À L'ÉPOQUE DE L'EMPEREUR JUSTINIEN I<sup>er</sup>  
(territoire roumain)

SOFIA PATOURA-HATZOPOULOS  
(Thessalonique)

Les grands succès de Justinien en Afrique, Italie et Espagne n'allaient pas tarder de montrer certains inconvénients aussi. Les guerres de l'Occident ont dégarni la frontière du Danube du pouvoir militaire dont elle avait besoin. Les événements des Balkans ont eu les plus graves conséquences pour l'Empire byzantin. Une fois le problème des Goths et des Huns clos, de nouvelles peuplades firent leur apparition aux confins de l'Empire, à partir de l'époque d'Anastasios et même plus tôt. Depuis les premières années du règne de Justinien, les tribus slaves en concurrence avec les tribus bulgares ne cessaient d'attaquer certaines contrées des Balkans<sup>1</sup>.

À l'époque de Justinien, les Slaves sont mentionnés pour la première fois par Procopius au nom de « Scлавini ». De grands groupes de Slaves et de Bulgares, que Procopius nomme des « Huns », passaient le Danube presque tous les ans et envahissaient en profondeur les provinces byzantines, détruisant et pillant villes et villages<sup>2</sup>.

En 529 des groupes de Scлавini, alliés aux Bulgares et aux Antes, ont envahi l'Empire, mais ils ont été repoussés par l'armée impériale sous la commande du Gépide Mundus, nommé la même année *magister militum per Illiricum*. Une année plus tard, Chilbudius, un officier d'origine slave, a été nommé par Justinien *magister militum per Thracias*. Trois années de suite Chilbudius a réussi, selon les informations fournies par Procopius, non seulement d'éloigner de la Thrace les Huno-Bulgares, les Antes et les Scлавini, mais il a traversé lui-même le Danube, emportant proie et prisonniers barbares. Mais en 533, quand Chilbudius a entrepris encore une expédition au nord du Danube, il a été vaincu et il est mort au cours de la bataille. Dès lors les barbares pouvaient passer aisément le fleuve en pillant les territoires des Romains<sup>3</sup>. Après cette défaite, les attaques des barbares à la frontière du Danube se répétèrent très souvent.

Il est vrai que Justinien a sacrifié pour les campagnes guerrières de l'Occident non seulement l'Orient, mais aussi la Péninsule balkanique<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. par J. Gouillard, Paris, 1956), p. 101.

<sup>2</sup> A. Vasiliev, *Ιστορία τής Βυζαντινής Αυτοκρατορίας* (Histoire de l'Empire byzantin, trad. par Savramis Dem., Athènes, 1973), p. 178, 179

<sup>3</sup> *Fontes Historiae Daco-Romanae* (FHDR), II, Bucarest, 1970, p. 439, 440 (Procopii, *Caesariensis*, De Bellis, VII, 14, 1); I. Barnea, *Din istoria Dobrogei* (DID) tome II, Bucarest, 1968, p. 417.

<sup>4</sup> E. Stein, *Histoire du Bas Empire*, t. II, Paris-Bruxelles, Amsterdam, 1949, p. 310.

Les grandes guerres pour la conquête de l'Afrique et de l'Italie ont privé l'Empire des possibilités nécessaires pour la défense des Balkans et particulièrement de son effectif militaire<sup>5</sup>. Bien que le vif des préoccupations de l'empereur se fût dirigé vers la frontière occidentale, ni la frontière du Bas-Danube n'est pas tombée dans l'oubli. Pour tenir tête aux incessantes attaques barbares qui menaçaient de plus en plus la frontière du Bas-Danube et toute la Péninsule balkanique, Justinien a pris plusieurs mesures. En premier lieu il a utilisé habilement la diplomatie byzantine en instigant certaines peuplades barbares contre les autres. Il faut rappeler ici la cession d'une cité nommée *Turris* en faveur des Slaves, qui devaient en échange lutter contre les Huns, fait mentionné par Procopius<sup>6</sup>. Une autre mesure prise par Justinien pour défendre l'Empire et par conséquent la frontière du Bas-Danube a été la réorganisation de l'armée et une grande et nouvelle réforme administrative. Justinien pouvait avoir le choix des commandants (*magistri militum*) et pour faire face aux nécessités, il aggrandissait parfois leur nombre, ce qui contribuait en une certaine mesure à améliorer l'armée<sup>7</sup>. En 36 Justinien procède à une grande et étrange, en quelque sorte, réforme administrative qui concernait surtout les provinces du Bas-Danube, la Scythie Mineure et la Mésie Inférieure. Ces provinces ont été séparées du diocèse de la Thrace et avec trois autres régions éloignées, la Caria, Chypre et les îles Cyclades, formaient la *quaestura Iustinianus exercitus*, mise sous la direction d'un *quaestor Iustinianus exercitus*<sup>8</sup>. Ce commandant, investi du pouvoir militaire et politique, était chargé, outre la défense de la frontière du Bas Danube, de la direction d'un vaste territoire également. La nouvelle magistrature devait rendre meilleure la défense de la frontière menacée du Bas-Danube, à l'aide d'une flotte pour laquelle les Cyclades, Caria et Chypre apportaient une grande contribution<sup>9</sup>.

La plus importante des mesures prises par Justinien pour la défense des frontières du Bas-Danube et de toute la Péninsule balkanique a été la réfection ou la construction, depuis les fondements, d'un grand nombre de forteresses aussi bien le long du Danube que plus loin encore, vers l'intérieur<sup>10</sup>. Il a fait fortifier le *limes* du Danube avec un puissant réseau de fortifications doublé et triplé à l'intérieur<sup>11</sup>. Environ 620 fortifications et forteresses ont été bâties de nouveau ou restaurées en Thrace et Ilyricum pour empêcher le passage des vagues barbares dans les régions sud-danubiennes<sup>12</sup>. Justinien a continué l'œuvre constructive commencée par Anastasios, œuvre qu'il a complétée faisant élever toute une chaîne de forteresses. Derrière ces forteresses, comme une ligne de défense et d'appui pour les villes qui se trouvaient sur le *limes*, il a fait élever d'autres fortifications destinées à abriter la population de l'intérieur des provinces en cas de danger. De cette manière tout le territoire des provinces du sud

<sup>5</sup> G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 101.

<sup>6</sup> I. Barnea, DID, II p. 418.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 419.

<sup>8</sup> FHDR, p. 380, 382 (*Corpus juris civilis*, XLI, 5–30).

<sup>9</sup> E. Stein, *op. cit.*, p. 474–475; I. Barnea, DID, II, p. 428.

<sup>10</sup> D. Obolensky, *Byzantine Frontier Zones and Cultural Exchanges, Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6–12 sept. 1971)*, Bucarest, 1974, p. 304.

<sup>11</sup> G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 101; A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 179.

<sup>12</sup> E. Stein, *op. cit.*, p. 310.

du Danube s'est couvert d'un réseau entier de fortifications en créant une impression de sûreté devant l'ennemi, jamais rencontrée jusqu'alors<sup>13</sup>.

Une témoignage incontestable et irréfutable pour la gigantesque œuvre constructive entreprise par Justinien est l'ouvrage de l'historien Procopius, son contemporain « Περὶ κτισμάτων » (*De aedificiis*) écrit entre 553 — 555<sup>14</sup>. Se rapportant à la frontière du Danube et à la Péninsule balkanique, Procopius dit : « En amont de cette mer (il se rapporte à l'Adriatique) devant laquelle coule le fleuve de l'Istre, l'Europe est une terre en forme d'île. L'empereur y a fait faire une multitude de remparts très importants. Car il a renforcé avec des murailles toute l'Europe et la rendue inaccessible aux barbares qui habitent au-delà du fleuve de l'Istre . . . »<sup>15</sup>. Et par la suite : « Tout en voulant faire de l'Istre le plus important rempart protecteur de ces forteresses et de toute l'Europe, il a fait couvrir les bords du fleuve de murailles épaisses et a posté partout sur la rive des soldats de faction pour arrêter le passage des barbares de ces endroits. Malgré ces mesures, ne faisant pas confiance à la vigilance humaine et se disant que si les ennemis peuvent passer le fleuve de quelque manière que ce soit, ils attaqueront les champs sans défense, prendront comme esclaves tous les jeunes gens et pilleront tous les lieux, l'empereur, ne voulant pas une défense collective due aux fortifications des bords du fleuve, en a fait faire aussi d'autres isolées. Il a tellement accru le nombre de ces fortifications que chaque champ avait son rempart ou se trouvait dans le voisinage d'un endroit fortifié »<sup>16</sup>.

Par sa grande œuvre de réconstitution, Justinien n'a fait que répéter et développer l'ancienne politique romaine et surtout celle de Dioclétien et de Constantin le Grand qui envisageait de renforcer tout le système de défense des limites du Danube. La création des nouvelles cités et de développement de celles qui existaient déjà s'imposait premièrement pour des raisons d'ordre militaire. La plupart étaient construites vers la frontière du Danube ou poursuivaient son cours le long des bords de la mer Noire. A son ascension sur le trône, Justinien en a trouvées beaucoup datant de l'époque d'Anastasios qu'il a réparées selon le cas<sup>17</sup>.

A la liste de Hierocles dressée entre 527 et 528, les premières années du règne de Justinien, Procopius ajoute des noms de villes qui semblent être ceux des nouvelles forteresses construites par Justinien. Avant de commencer l'énumération des cités et des forteresses, Procopius affirme que « l'empereur Justinien a fait fortifier et renforcer les bords du fleuve de l'Istre qu'il nomme également le Danube, avec des fortifications et des garnisons de soldats. Tout en poursuivant d'arrêter le passage du Danube par les barbares qui habitaient de l'autre côté, les empereurs romains de jadis ont couvert tout le bord de ce fleuve par des fortifications non seulement sur la rive droite, mais ils ont fait bâtir ça et là du côté opposé aussi des villes fortifiées (πολίσιματα) et des forteresses (φρούρια). Cependant ces fortifications n'avaient pas été faites pour qu'elles puissent résister à

<sup>13</sup> I. Barnea, DID, II, p. 420.

<sup>14</sup> E. Stein, *op. cit.*, p. 337 ; I. Barnea, DID, II, p. 420.

<sup>15</sup> FHDR, II, p. 460, 461 (Procopius, *De aedificiis*, IV, 11).

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 460, 461.

<sup>17</sup> I. Barnea, *Les villes de la Scythia Minor au cours des V<sup>e</sup> — VI<sup>e</sup> siècles*, « Bulletin de l'AIÉSEE », X 2, Bucarest, 1972, p. 149.

quelque attaque, mais tout au plus pour que le bord du fleuve ne restât sans défenseurs... Pourtant, plus tard, lorsque Attila envahit avec sa grande armée, il démolit complètement ces remparts sans aucune peine. L'empereur Justinien a pourtant fait bâtir de nouveau les remparts démolis, les a fait bâtir non pas comme ils avaient été auparavant, mais de beaucoup plus solidement ; c'est lui encore qui en a réparé et renouvelé beaucoup. Aussi a-t-il rendu à l'Empire romain la sûreté qu'il avait perdue »<sup>18</sup>.

En énumérant les fortifications de la Mésie Inférieure, Procopius mentionne ce qui suit : « Après la localité nommée *Lucernariabourgou*, l'empereur Justinien a fait bâtir une nouvelle forteresse, *Securisca*. Au-delà il a rénové les ruines de *Quintodemou*, et plus loin encore il a fait construire une nouvelle ville qu'il a nommée *Theodoropolis*, d'après le nom de l'impératrice. Il a fait remettre en état les parties ruinées des forteresses nommées *Iatrus* et *Tigas* et bâtir la forteresse *Quinton* qui n'existait pas auparavant. Après elle c'est la cité *Transmarisca*. Après *Transmarisca* il s'est occupé, comme de juste, des cités *Altina* et *Candidiana*, depuis longtemps détruites par les ennemis. Suivent encore trois cités le long des bords de l'Istre : *Saltypyrgos*, *Dorostolos* et *Sucidava*. Pour chacune d'elles l'empereur a fait soigneusement réparer les parties tombées en ruine. C'est de la même façon qu'il a procédé pour *Questris* qui est éloigné de la rive. Il a aussi agrandi et étendu le fort *Palmatis* situé dans un lieu étroit. A sa proximité il a fait bâtir une nouvelle forteresse *Adina*, parce que les barbares Sclavini s'y cachaient et épiaient les voyageurs en rendant impossible la traversée de ces parages. Il a fait construire aussi la forteresse *Tilicion* et à sa gauche un rempart.<sup>19</sup>

Après avoir énuméré les cités et les forteresses de *Mæsia*, Procopius passe aux forteresses de la Scythie Mineure. Dans le IV<sup>e</sup> livre, chapitre 7,15 de l'œuvre *De aedificiis*, il dit : « Il y a d'abord la forteresse qui porte le nom de Saint-Cyrille où l'empereur Justinien a fait soigneusement remettre à neuf les parties dégradées par le temps. Au-delà se trouve la vieille cité nommée *Ulnetum*. Parce que les barbares Sclavini y faisaient le guet en y demeurant longtemps, elle avait été complètement désaffectée et il n'en subsistait que le nom. C'est celle-là qu'il a fait bâtir de fond en comble, en épargnant ainsi ces parages des envahissements des Sclavini. Quelque part après elle se trouve la ville d'*Ibida* dont les murailles s'écroulaient pour la plupart ; il les a faits rénovés sans tarder et a fait de la sorte que la ville soit extrêmement renforcée. Derrière les portes de la cité il a fait construire une nouvelle forteresse nommée *Aegyssus*. Il y a encore à la limite de la Scythie une autre forteresse au nom de *Halmyris*. De même il l'a fait restaurer en réparant ses ruines »<sup>20</sup>.

Au chapitre 7, Procopius décrit donc une importante voie stratégique avec des fortifications qui la protégeaient aussi bien le long du Danube qu'à l'intérieur des provinces, en nous fournissant assez de détails sur les constructions et les réparations des cités et des forteresses. En ce qui concerne l'interprétation du texte de Procopius, la localisation ou l'identification des fortifications décrites par lui, on a exprimé jusqu'à

<sup>18</sup> FHDR, II, p. 460—463 (Procopius, *De aedificiis*, IV, 9, 1).

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 466—471.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 470.

présent des avis différents. Pourtant, nombre de ces cités et forteresses sont localisées à coup sûr, sans plus produire de discussions et de controverses de la part des historiens et des archéologues. Dans la description que Procopius nous donne sur les cités et les forteresses de la Mésie il mentionne « Ἐρυμα Ἀλτηγῶν », nommée toujours par lui *Candidiana*. Celle-ci a été localisée à *Malāk Preslavet*, en Bulgarie<sup>21</sup>, mais aujourd'hui, d'après une récente interprétation, « Ἐρυμα Ἀλτηγῶν » est *Candidiana*, connue des itinéraires et des *Notitia Dignitatum* et est située entre *Transmarisca* et *Tegulicium*, en concordance donc avec la relation de Procopius. *Candidiana* avait été depuis longtemps démolie et Justinien l'a fait remettre à neuf ou plutôt il a fait construire là une petite forteresse qui porte le nom des Altiniens<sup>22</sup>. Il rappelle plus loin les cités *Dorostolos* (n) (*Silistra*)<sup>23</sup> et *Sucidava* (probablement à *Pirjoaia*, dénommée aujourd'hui *Izvoarele*)<sup>24</sup>. A la liste contenant les cités de *Moesia*, il ajoute les centres fortifiés *Questris* (non identifiée), *Palmatis* (non identifiée), situé plus loin sur les rives du Danube. A proximité de cette dernière forteresse, Justinien en a fait construire une autre, nommée *Adina* (non identifiée) pour arriver en fin de comptes à la forteresse *Tilicion*, la même probablement que la forteresse *Tegulicium*<sup>25</sup>, ou selon une autre interprétation le château de *Cilicium*, vieille résidence pour *Cohors I Cilicum*, située près du village *Assarlík* ou l'on a trouvé une inscription qui se rapporte à l'activité de cette cohorte<sup>26</sup>.

Dépassant la forteresse *Tilicion*, l'itinéraire décrit par Procopius se dirige vers le nord, en traversant la province de la Scythie Mineure. La première forteresse est nommée *Sanctus Cyrillus*. Sa localisation a provoqué beaucoup de discussions et de controverses. Des années auparavant cette forteresse avait été localisée à *Rasova* ou *Hinog* (*Axiopolis*) où on a découvert, en 1947, une inscription portant le nom du martyr chrétien Cyrille. On a considéré cette inscription comme un témoignage positif et convaincant pour l'identification de la forteresse *Sanctus Cyrillus* avec *Axiopolis*, tenant compte que *Axiopolis* n'est pas mentionnée dans la liste de Procopius, malgré le fait que d'après les découvertes archéologiques elle a connu aussi une période d'épanouissement au temps de Justinien<sup>27</sup>. Si l'on prend pour juste cette opinion, nous devons reconnaître que l'empereur Justinien a quitté la voie principale qui passait par le milieu de la *Dobroudja* et a préféré la rive droite du Danube qui partait de *Durostorum* et passait par *Sanctus Cyrillus* (l'ancienne *Axiopolis*), *Ulmelum*, *Ibida* ayant pour terminus *Noviodunum*. Cette remarque est

<sup>21</sup> I. Barnea, *Les villes...*, p. 190.

<sup>22</sup> A. Aricescu, *Armata în Dobrogea Romană* (L'armée dans la Dobroudja Romaine), Bucarest, 1977, p. 173, 174.

<sup>23</sup> *Tabula Imperii Romani* (TIR) *Romula—Durostorum—Tomis*, Bucarest, 1969, p. 39.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 69 ; I. Barnea, *Les villes...*, p. 190 ; A. Aricescu, *Armata...*, p. 170.

<sup>25</sup> TIR, p. 71.

<sup>26</sup> A. Aricescu, *Les fortifications de la Dobroudja à l'époque de Justinien* dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des études byzantines*, t. II, Bucarest, 1975, p. 496.

<sup>27</sup> I. Barnea, DID, II, p. 421 ; *Idem*, *Les villes...*, p. 150, 151 ; TIR, p. 63 ; I. Barnea—Gh. Ștefan, *Le limes Scythicus des origines à la fin de l'antiquité* dans les *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès International d'études sur les frontières romaines*, Mamaia, 6—12 septembre 1972 (tirage à part), București-Köln-Wien, 1974, p. 15—25.

due à Vasile Pârvan qui a affirmé qu'à l'époque de Justinien cette nouvelle voie stratégique a joué un rôle plus important que l'ancienne<sup>28</sup>. Néanmoins on a récemment donné une nouvelle interprétation dans ce domaine, sans pouvoir rejeter l'autre. Selon cette nouvelle hypothèse la forteresse S. Cyrillus s'identifie à Tropaeum Traiani, cité qui n'est pas mentionnée sur la liste de Procopius<sup>29</sup>. Mais jusqu'à présent la vieille interprétation semble être plus convaincante, grâce à l'existence de l'inscription au nom du martyr Cyrille qui constitue un document et non pas une simple hypothèse. De la forteresse S. Cyrillus le chemin décrit par Procopius continuait à l'intérieur de la province, en passant par la fortification Ulmetum, localisée d'après les fouilles de V. Pârvan au haut Pantelimon, département de Constantza<sup>30</sup>. Au VI<sup>e</sup> siècle il existait là la garnison *militēs lanciarii iuniores de legico palatina*<sup>31</sup>. Après Ulmetum c'est la cité Ibida, située dans l'actuelle localité Slava Rusă, dép. de Tulcea<sup>32</sup>, la seule fortification de la Scythie Mineure à laquelle Procopius confère le titre de « polis ». Un autre écrivain du VI<sup>e</sup> siècle, Theophylactos Simocates, dans son œuvre *Historiae* cite une ville nommée « Ἀιβιδινῶν πόλις » située sur la rive droite du Danube, dans un pays d'où provient un Scythe<sup>33</sup>. Un autre document qui peut soutenir l'opinion selon laquelle la ville se nommait *Libida* et non pas *Ibida* (telle que nous la trouvons chez Procopius), est une inscription funéraire découverte à Slava Rusă, où après le nom du défunt (Q. Marcius Quadratus), il existe encore deux noms en abréviation NAT. LIB., qui peuvent être complétés comme *nat(us) Lib(ide)*<sup>34</sup>. La forteresse Aegissus, qui d'après Procopius avait été reconstruite par Justinien, est située selon les fouilles archéologiques à Tulcea. Entre les siècles IV — V elle était la résidence d'un *cuneus equitum armigerorum* et du *praefectus ripae legionis primae Ioviae cohortis quintae peditum inferioris*<sup>35</sup>.

La dernière cité de la Scythie Mineure est *Halmyris*. Une grande partie de la cité a été reconstituée à l'époque de Justinien, et au VI<sup>e</sup> siècle elle est mentionnée comme résidence épiscopale. Peut-être était-elle située au Bas-Dunăvâţ<sup>36</sup> ou, selon d'autres avis, à la cité des Zaprojeni<sup>37</sup>.

<sup>28</sup> V. Pârvan, *Ulmetum I*, dans *Analele Acad. Române, Memoriile Secției Istorice*, XXXIV, 1912, p. 597.

<sup>29</sup> A. Aricescu, *Armata ...*, p. 171—172; Idem, *Les fortifications de la Dobroudja ...*, p. 496.

<sup>30</sup> I. Barnea, DID, II, p. 421.

<sup>31</sup> TIR, p. 76.

<sup>32</sup> I. Barnea, DID, II, p. 421; A. Aricescu, *Armata ...*, p. 46; Al. S. Ștefan, *Cetatea Romană de la Slava Rusă (Libida?)*. *Cercetările aerofotografice și apărarea patrimoniului arheologic*, in « Monumente istorice și de artă », XLVI (1977), 1, p. 3—22.

<sup>33</sup> FHDR, II, p. 534 (Theophylactus Simocates, *Historiae*, 1, 8).

<sup>34</sup> A. Aricescu, *Les fortifications*, p. 497; I. Barnea, *Les villes ...*, p. 153; I. Barnea—Gh. Ștefan, *Le limes Scythicus ...*, p. 24; Al. S. Ștefan, *Cetatea Romană ...*, p. 5.

Très récemment, Emilia Doruțiu-Boila (« Studii Clasice », XVIII, București, 1979, pp. 1115 — 1119) a contesté la théorie qui identifiait la ville d'Ibida de Procopius à celle des Lividines, citée par Theophylactos Simocates; *Libida* a été fixée quelque part dans la zone du Danube moyen, sur la route Belgrade (Sigidunum)— Byzance.

<sup>35</sup> TIR, p. 21.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 44.

<sup>37</sup> I. Barnea, DID, II, p. 421.

Toujours dans son travail, *De aedificiis*, le chapitre 11, Procopius nous a laissé une autre liste aussi, qui comprend un nombre considérable de forteresses et de cités construites ou reconstruites par Justinien aussi bien dans la *Mæsia* que dans la *Scythie*. Dans ce chapitre l'énumération des cités est moins claire que dans le chapitre VII. Avant de commencer l'énumération il nous donne l'explication suivante : «Τὰ Θρακῶν λειπόμῆνα, παρά τε τόν Εὐξεινον Πόντον καί ποταμόν Ἴστρον καὶ τῆ μεσογείᾳ οὕτως»<sup>38</sup>. (« Les autres forteresses de la Thrace se trouvent le long du Pont Euxin et du fleuve de l'Istre et de l'intérieur du pays »). Se rapportant au début à un grand nombre de cités et de forteresses qui ont été construites par Justinien dans la province de la Mésie, il aboutit à celles de la Scythie dont il dit : *Graspo* (non identifié), *Nono* (probablement Novovicus, quelque part aux environs ou même sur l'emplacement du village Enisala)<sup>39</sup>, *Troesmis* (= Troesmis, Igliza)<sup>40</sup>, *Neaioduno* (= Noviodunum, Isacceia)<sup>41</sup>, *Residina* (non identifié), *Constantiana* (non identifié), *Callatis* (Mangalia), *Ressidina*, *Beledina* (non identifiées), *Rubusta*, *Diniscarta*, *Monteregine*, *Bekis*, *Mauroballe*, *Tigra* (toutes non identifiées), *Altina* (Oltina)<sup>42</sup> et *Scedeba* (Sacidava-Muzait)<sup>43</sup>. De toutes ces cités les seuls localisées avec précision sont : *Troesmis* et *Noviodunum* au nord, *Callatis*, *Altinum* et *Sacidava* au sud<sup>44</sup>.

A l'intérieur du pays (ἐν τῆ μεσογείᾳ)<sup>45</sup>, Procopius mentionne plusieurs cités et forteresses parmi lesquelles seulement quelques-unes sont localisées de nos jours : *Copustoros*, *Virginaso*, *Tillito*, *Ancyriana*, *Murideva*, *Itzes*, *Castellonovo*, *Padisara*, *Bismafa*, *Valentiniana* (toutes non identifiées), situées entre Abrittus et la côte de la mer<sup>46</sup>. Plus loin il mentionne les cités *Zaldapa* (située probablement aux environs de la ville de Bazargic)<sup>47</sup>, *Ariopa* (= *Axiopolis*, *Hinog*, *Cernavodă*)<sup>48</sup>, *Carso* (la forme corrompue pour *Carsium*, *Hîrșova*)<sup>49</sup>, *Gratiana*. Bien que jusqu'à présent cette dernière forteresse ait été localisée aux bouches du Danube, une récente interprétation la situe entre *Carsium* et *Troesmis*, se fondant sur une inscription trouvée à Gîrlieciu où il est question de la construction d'une forteresse à l'époque de Valens<sup>50</sup>. Pourtant cet élément ne peut être considéré comme un témoignage convaincant pour la localisation de la cité en ces lieux, mais seulement comme une simple hypothèse. Après

<sup>38</sup> FHDR, II, p. 470.

<sup>39</sup> I. Barnea, *Les villes* ..., p. 192.

<sup>40</sup> TIR, p. 73 ; I. Barnea, DID, II, p. 421.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 421 ; TIR, p. 93.

<sup>42</sup> I. Barnea, *Les villes*, p. 152 ; A. Aricescu, *Armata* ..., p. 175.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 175 ; I. Barnea, *Les villes* ..., p. 152 ; C. Scorpan, *Cercelări topografice și stratigrafice asupra limes-ului romano-bizantin la Dunărea de Jos* (Recherches topographiques et stratigraphiques sur le limes romano-byzantin du Bas-Danube, manuscrit de la thèse de doctorat), p. 45.

<sup>44</sup> A. Aricescu, *Armata* ..., p. 175.

<sup>45</sup> FHDR II, p. 472.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 473.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 473.

<sup>48</sup> TIR, p. 24 ; I. Barnea, DID, II, p. 491 ; idem, *Les villes* ..., p. 152 ; A. Aricescu, *Armata* ..., p. 175.

<sup>49</sup> FHDR, II, p. 475 ; TIR, p. 30 ; I. Barnea, *Les villes* ..., p. 152.

<sup>50</sup> A. Aricescu, *Les fortifications de la Dobroudja*, p. 500.

Gratiana, sur la liste de Procopius sont mentionnées les cités : *Preidīs* (non identifiée), *Argamo* (Argamum, Cap Dolojman ou Sarichioi)<sup>51</sup>, *Paulimandra* (non identifiée), *Tzasclis* (probablement ad Salices, quelque part entre Histria et le Delta)<sup>52</sup>, *Pulchra Theodora*. Il nous faut ici rappeler une récente hypothèse qui se rattache à l'identification et à la localisation de cette cité ou forteresse. Selon cette hypothèse, Pulchra Theodora ne peut être que la dénomination officielle de la ville d'Histria qui, tout comme Tropaeum Trajani n'est pas citée dans la liste de Procopius<sup>53</sup>. Cette hypothèse s'appuie d'un côté sur le fait que l'on n'aurait pas pu donner le nom de l'impératrice à une forteresse insignifiante et de l'autre côté sur les fouilles archéologiques qui ont tiré à jour d'importants vestiges du VI<sup>e</sup> siècle à Histria<sup>54</sup>. Par la suite Procopius mentionne les villes : *Tomis*, *Creas* (probablement *Acreas*, *Acreai*, Cap Caliacra en Bulgarie)<sup>55</sup>, *Catassu*, *Noveiustiniana*, *Presidio* (toutes non identifiées) et *Ergamia* (probablement une variante d'Argamum déjà citée, ou une autre localité non identifiée)<sup>56</sup>.

Outre les sources écrites qui nous renseignent sur l'existence et la construction de ces cités et forteresses du temps de Justinien, un autre domaine de recherche, les découvertes archéologiques viennent appuyer et confirmer ces informations écrites. Les fouilles archéologiques faites en plusieurs villes du bord de la mer Noire, à l'intérieur de la province de la Scythie Mineure et le long du Danube ont tiré à jour beaucoup de vestiges, autant de témoignages incontestables en ce qui concerne la construction et la réflexion des grands bâtiments de l'époque en question. Les découvertes épigraphiques et numismatiques de l'époque de Justinien sont également un témoignage de l'activité constructive de cet empereur.

A Tomis on a trouvé trois inscriptions de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle qui attestent la reconstruction de la ville. La première, inscrite sur un bloc rectangulaire en calcaire, du mur de l'enceinte de la cité de Tomis contient une invocation adressée à Dieu pour protéger la ville à peine refaite contre les dangers « Κύριε ὁ Θεός βοήθη πόλιν ἀνανεουμένην Ἀμὴν »<sup>57</sup>.

La deuxième, provenant toujours du mur d'enceinte, nous apprend qu'à la reconstitution ont travaillé aussi des bouchers. « Μακελαρί(ων) πεδατοῦ(ρα) πό(δες) Κ. Δ. » (« La portion bâtie par la corporation des bouchers »). Peut-être la réflexion de la tour par les bouchers de Tomis a-t-elle eu lieu au temps du règne de Justinien, si l'on tient compte qu'une monnaie du XXI<sup>e</sup> an du règne (548) de cet empereur a été découverte près du mur<sup>58</sup>. La troisième inscription, tou-

<sup>51</sup> FHDR, II, p. 475 ; TIR, p. 24 ; I. Barnea, *Les villes ...*, p. 152.

<sup>52</sup> FHDR, II, p. 475 ; TIR, p. 75 ; I. Barnea, *Les villes ...*, p. 152.

<sup>53</sup> A. Aricescu, *Armata ...*, p. 175, 176 ; Idem, *Les fortifications de la Dobroudja ...*, p. 500.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 500.

<sup>55</sup> I. Barnea, *Les villes ...*, p. 152.

<sup>56</sup> FHDR, II, p. 475 ; I. Barnea, *Les villes ...*, p. 152.

<sup>57</sup> Em. Popescu, *Inscriptiile din sec. IV - XIII descoperite în România* (Les inscriptions du IV<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles découvertes en Roumanie), Bucarest, 1976, p. 42 - 43 ; I. Barnea *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Città del Vaticano, 1977, n<sup>o</sup> 26.

<sup>58</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 43 - 44 ; I. Barnea, *Les monuments ...*, n<sup>o</sup> 28.

jours de Tomis, mentionne une partie du mur refaite par deux hommes : « πεδα(τούρα) Ἀλέξαν(δρος), Βάσος »<sup>59</sup>. Pareille à l'inscription de la tour des bouchers, elle se continuait sur un autre bloc voisin où, sauf Alexandros et Basos il y aurait eu aussi le nom d'autres contribuables. L'inscription, appartenant à la même période de temps, montre que non seulement les corporations, mais aussi les personnes privées étaient obligées de contribuer à la restauration des fortifications tomitanes<sup>60</sup>. Une autre inscription, toujours en grec, a été trouvée toujours à Tomis et témoigne de l'existence dans ces parages, pendant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, d'un centre d'archers (*sagitarii iuniores*) qui étaient probablement chargés de travaux de construction : « Ἐνταῦθα κεῖτε Ἄταλα υἱός Τζειούκ ζήσας ἔτη κε' ἀπό σαγιτταρίον τις εἰ(ς) πόλιν) ὙΜΟΝ »<sup>61</sup>.

A l'intérieur de la ville de Tomis certaines constructions de grandes proportions ont été refaites entre les siècles V et VI. Les basiliques découvertes à Tomis datent de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle et du VI<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Toujours à Constantza on a découvert quatre sceaux en plomb avec le buste de l'empereur Justinien et tout autour la légende : D. N. IUSTINIANUS P.P.A.V.G.<sup>63</sup>. Ces quatre sceaux confirment les sources antiques et s'ajoutent aux autres innombrables découvertes archéologiques, attestant le gigantesque effort de l'empereur qui désirait faire sur le fleuve de l'Istre un puissant bouclier pour la défense de l'empire. Même si Procopius n'en parle pas dans son ouvrage « De aedificiis », les découvertes archéologiques montrent à Histria une très intense activité constructive au VI<sup>e</sup> siècle environ<sup>64</sup>. La reconstruction de cette cité avait commencé à partir d'Anastasios, ainsi que le montrent les briques portant le nom de cet empereur<sup>65</sup>, et s'est continuée sous Justinien. Les grandioses bâtiments publics, les maisons privées, les quartiers aristocratiques et commerciaux avec toute leur technique de construction dénotent le plus haut niveau de la situation économique et sociale que la cité ait connue, particulièrement au VI<sup>e</sup> siècle. Quelques-uns de ces bâtiments se sont assez bien conservés et à l'intérieur on a trouvé différents objets, pour la plupart des cas *in situ*<sup>66</sup>. Deux bâtiments ayant la forme d'une basilique, situés dans le quartier ouest de la cité et le troisième utilisé comme bazar, datent du VI<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. Dans le faubourg aristocratique de Histria, qui s'étendait au sud-est de la cité, sur la rive du lac Sinoe, on a découvert

<sup>59</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 44 — 45 ; I. Barnea, *Les monuments ...*, n° 27.

<sup>60</sup> I. Barnea, *DID*, II, p. 422 ; Idem, *Les villes ...*, p. 156.

<sup>61</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 77 — 78 ; I. Barnea, *Les monuments ...*, n° 24.

<sup>62</sup> I. Barnea, *Les villes ...*, p. 156 ; Idem, *Les monuments ...*, p. 123 — 128.

<sup>63</sup> Idem, *Sceaux des empereurs byzantins découverts en Roumanie*, dans « Βυζαντινά », 3, Thessaloniki, 1971, p. 151 — 152.

<sup>64</sup> Em. Condurachi, *Histria à l'époque du Bas-Empire d'après les dernières fouilles archéologiques*, dans *Dacia* N.S. I, 1957, p. 253.

<sup>65</sup> I. Barnea, *Contributions to Dobrodja history under Anastasius*, I, dans *Dacia* N.S. IV, 1960, p. 365 — 366.

<sup>66</sup> Em. Condurachi, *Histria romano-bizantină în lumina ultimelor săpături* (Histria romano-byzantine à la lumière des dernières fouilles) dans *Monumente și Muzeu*, I, 1958, p. 26 — 27.

<sup>67</sup> Idem, *Deux édifices publics d'Histria byzantine* (Χαριστήριον Α. Κ. Ὀρλάνδος IV, Athènes, 1967, tirage à part), p. 162 — 168.

quelques bâtiments monumentaux datés du VI<sup>e</sup> siècle<sup>68</sup>. Parmi eux les plus importants sont trois palais connus sous le nom de « domus I », « domus II » et « domus V ». Ces constructions imposantes présentent un intérêt particulier en ce qui concerne l'évolution du type de l'habitation byzantine. Leur existence jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle est confirmée par des monnaies que l'on y a trouvées<sup>69</sup>.

A Callatis, les travaux de restauration des bâtiments et des murailles, de la ville, à l'époque de Justinien sont confirmés par l'inscription qui existe sur un fragment d'architrave provenu d'une construction inconnue. Le texte de l'inscription est « Ἰουστινιανοῦ τοῦ φιλοκτίστου », (Au temps de Justinien qui aimait construire)<sup>70</sup>. A Argamum (Cap Dolojman), les fouilles archéologiques ont tiré au jour les murailles d'une forteresse dont la technique de construction aussi bien que beaucoup de monnaies, confirment les dires de Procopius sur la construction de la forteresse sous Justinien. Même les deux basiliques chrétiennes que l'on y a découvertes datent du VI<sup>e</sup> siècle<sup>71</sup>. On observe la même activité constructive dans les cités Noviodunum, Troesmis, Libida qui accomplissaient le rôle le plus important dans la surveillance et la défense du secteur nordique de la limite scythe, la plus menacée, croit-on, au cours de toute la période romaine tardive. Concernant la remise en état de ces cités au temps de Justinien, outre les témoignages de Procopius, nous avons les monnaies à l'effigie de cet empereur, la céramique et quelques autres objets contemporains<sup>72</sup>. Sur la cité Dinogetia, même si Procopius ne la mentionne pas dans ses listes, les découvertes archéologiques nous donnent une image claire pour la dernière période de son épanouissement commencé vers la fin du V<sup>e</sup> siècle et fini après la moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Il est sûr que la reconstruction de cette cité avait commencé à l'époque d'Anastasios, le fait étant confirmé par la découverte des briques portant le nom de cet empereur<sup>73</sup>. Il s'ajoute aux constructions réparées sous Anastasios d'autres encore effectuées au temps de Justinien. On a signalé beaucoup de travaux de reconstruction pour différents bâtiments à l'intérieur de la cité<sup>74</sup>. La circulation des monnaies de cette époque s'intensifie incessamment depuis Anastasios jusqu'à Mauricius Tiberius, présentant la situation économique et sociale de cette cité au VI<sup>e</sup> siècle<sup>75</sup>. Sur les 875 monnaies que l'on a trouvées à Dinogetia, 72 datent du VI<sup>e</sup> siècle et sont divisées ainsi : Anastasios I (891—918) 8 exemplaires, Justin I (918 — 927) 7 exemplaires, Justinien I (927—969) 17 exemplaires,

<sup>68</sup> Idem, *Quelques maisons byzantines des villes pontiques* (tirage à part de *Ofprint from Studies in memory of DAVID TALBOT RICE*), Edinburg University Press, 1975, p. 179.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 174.

<sup>70</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 133 ; I. Barnea, *DID*, II, p. 424.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 424—425 ; Idem, *Les villes . . .*, p. 162.

<sup>72</sup> Idem, *DID*, II, p. 426.

<sup>73</sup> Idem, *Contributions to Dobroudja . . .*, p. 366 : I. Barnea et Gh. Ștefan, *Le limes Scythicus . . .*, p. 21.

<sup>74</sup> Idem, *DID*, II, p. 427.

<sup>75</sup> B. Mitrea, *Sur la circulation de la monnaie byzantine à Dinogetia au VI<sup>e</sup> siècle*, dans les *Actes du 8<sup>e</sup> Congrès international de numismatique*, New York — Washington, September 1973, Paris-Bâle, 1976, p. 455.

Justin II (969—978) 23, Tiberius II Constantin (978—982) 3, et Mauricius Tiberius (982—1002) 10 exemplaires <sup>76</sup>.

Parmi toutes les découvertes faites à Dinogetia, d'un intérêt particulier semble être une balance en bronze sur laquelle se trouve une inscription en grec qui mentionne le nom de Gerontios, préfet de Constantinople au temps de Justinien. «Επί τοῦ μ(ε)γ(αλο)πρεπεστάτου ἐπάρχου (τῆς) πόλεως Γεροντίου»<sup>77</sup>.

L'existence d'un tel objet à Dinogetia montre qu'en dehors de son importance stratégique, cet établissement avait une importance économique également, Dinogetia étant l'une des foires de la frontière, où l'on faisait des échanges commerciaux entre l'empire et la population barbare du nord du Danube <sup>78</sup>.

A *Axiopolis*, situé à 3 km sud de la ville de Cernavoda, sur les rives du Danube, on a identifié deux forteresses, l'une ancienne et l'autre nouvelle, séparée de la première par une dépression. D'après les observations faites jusqu'à présent, la première a été remise en état et la deuxième reconstruite au VI<sup>e</sup> siècle et utilisée de nouveau à l'époque byzantine <sup>79</sup>. A *Tropaeum Traiani*, qui se trouve à l'intérieur de la province, on a découvert d'importants bâtiments à caractère urbain. Cette cité qui est connue sous Justinien comme un centre civile et religieux florissant, n'est pourtant pas mentionnée par Procopius, peut-être parce que, du point de vue stratégique, elle n'avait plus l'importance de naguère <sup>80</sup>. Maints bâtiments à caractère public ou privé découverts dans cette cité romano-byzantine datent du VI<sup>e</sup> siècle <sup>81</sup>. La basilique en marbre, de *Tropaeum Traiani*, a été réparée ou plutôt bâtie de nouveau sous Justinien <sup>82</sup>. Une autre cité romano-byzantine, située toujours à l'intérieur de la province de la Scythie Mineure, sur une route militaire très importante qui parcourait le territoire de la Dobroudja du sud au nord et placée à un carrefour des chemins de province qui reliaient la cité de Tomis à Carsium, la cité de Histria à Capidava, etc., a été *Ulmelum*. Procopius la nomme «ὀχύρωμα Οὐλμιτῶν». Les amples fouilles effectuées là ont précisé que la cité avait le plan d'un trapèze irrégulier. Les murailles ont été construites de fond en comble à l'époque de Justinien, en utilisant de nouveau de vieux matériaux et monuments <sup>83</sup>. Dans l'une des tours on a trouvé une dalle surmontée de la croix monogrammatique bordée par les lettres A et Ω ayant au-dessous l'inscription «*Pedatura militum lanciarium iuniorum*». La date de l'inscription est justifiée par la croix monogrammatique fréquente au temps de Justinien, par la forme des lettres et par le fait que, pendant le règne de cet empereur le camp fortifié de *Ulmelum* a été reconstruit après l'expulsion des Slaves, qui, selon les renseignements de Procopius, l'auraient occupé pour une

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 452.

<sup>77</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 262 — 264 ; I. Barnea, *Les monuments . . .*, n° 65 ; I. Barnea, Gh. Ștefan, *Le limes Scythicus . . .*, p. 22.

<sup>78</sup> I. Barnea, *Dinogetia et Noviodunum, deux villes byzantines du Bas-Danube*, dans « Revue des études sud-est européennes », IX, 1971, 3, p. 347.

<sup>79</sup> *Idem*, DID, II, p. 425.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 422.

<sup>81</sup> *Idem*, *Les villes . . .*, p. 162, 163.

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 163 ; *Idem*, *Les monuments . . .*, p. 173—177.

<sup>83</sup> *Idem*, DID, II, p. 423.

certaine période<sup>84</sup>. L'inscription montre le travail fait par l'unité militaire qui a construit la forteresse<sup>85</sup>. On a trouvé toujours à Ulmetum un grand nombre de monnaies qui constituent une série ininterrompue depuis Justin I<sup>er</sup> jusqu'à Mauricius Tiberius. La plupart appartiennent à l'époque de Justinien<sup>86</sup>. Parmi les noms des vieux établissements fortifiés, longtemps connus sur le territoire de la Dobroudja et attestés par plusieurs sources antérieures au VI<sup>e</sup> siècle, il y en a trois qui n'apparaissent ni dans les relations de Procopius, ni dans d'autres documents de ce siècle. Il s'agit de *Cius*, *Arrubium*, *Dinogetia*. Dans ce cas on pourrait avoir à faire à des changements de noms, s'agissant peut-être du remplacement des vieilles dénominations non seulement officiellement, mais aussi dans la conscience des habitants<sup>87</sup>. Trois autres toponymes — *Capidava*, *Beroe* et *Salsovia* — ne manquent que chez Procopius, mais apparaissent dans d'autres sources du temps. En dehors des informations qu'il nous donne sur la politique et l'activité constructive de Justinien au sud du Danube, Procopius nous renseigne également sur sa politique d'expansion au nord du fleuve. Il a été le dernier empereur de l'empire romain d'Orient dans la pensée duquel ait persisté le plan de reconquête de la Dacie Trajanne. A la suite de l'expédition entreprise par Chilbudius au nord du Danube, par l'Olténie et la Munténie<sup>88</sup>, plusieurs endroits stratégiques de la rive gauche du fleuve ont été reconquis, tels : *Drobeta*, *Sucidava*, *Turris* et en Banat : *Lederata*, *Zernes* (=Dierna, Orșova) tous fortifiées par Justinien<sup>89</sup>. Parmi eux Procopius rappelle aussi beaucoup de tours de veille. Quelques-unes ont été élevées par d'autres empereurs, prédécesseurs de Justinien — des épouvantails avancés dans les flancs des barbares — mais elles ont été détruites par Attila<sup>90</sup>. Procopius affirme que son empereur a étendu la suprématie byzantine au plus profond du territoire dace, mais les découvertes archéologiques nous montrent que la conquête de Justinien s'est limitée seulement à certains points de la rive gauche du Danube<sup>91</sup>. En échange, l'influence que l'empire situé sur la rive droite du Danube a exercée sur la population du territoire du nord du fleuve a été plus profonde. Toute une série de découvertes byzantines du temps de Justinien (monnaies, céramique, objets de culte chrétiens) faites jusque dans les contrées du nord de la Roumanie en témoignent. Procopius dit qu'aux têtes du pont de Trajan à Drobeta « βασιλεύς δέ Ἰουστινιανός Πόντην μὲν ὅπερ ἐστὶ τοῦ ποταμοῦ ἐπὶ δεξιᾷ, νέα τε καὶ ἀμάχῳ ἐπιεικῶς ἀνανεωσάμενος οἰκοδομίᾳ τὴν ἀσφάλειαν Ἰλλυριοῖς ἀνεσώσατο· τοῦ δέ αὐτοῦ ἐπὶ θάτερα ὄντος, ὅπερ Θεοδώραν καλοῦσιν ἅτε ἀποκειμένου τοῖς ἐκεῖνη βαρβάρους, προσήκειν οἱ ἐπιμελεῖσθαι οὐδαμῆ ὥετο »<sup>92</sup>.

<sup>84</sup> Em. Popescu, *op. cit.*, p. 224—225.

<sup>85</sup> I. Barnea, DID, II, p. 423.

<sup>86</sup> V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, dans *Analele A.R.*, t. XXXVI, *Memoriile Secției Istorice*, 1913, p. 300.

<sup>87</sup> A. Aricescu, *Armata . . .*, p. 177.

<sup>88</sup> FHDR, II, p. 438 (Procopii Caesariensis, *De bellis*).

<sup>89</sup> *Ibidem*, p. 464 (Procopii Caesariensis, *De aedificiis*).

<sup>90</sup> D. Tudor, *Oltenia Romană*<sup>4</sup>, OR<sup>4</sup> (L'Olténie Romaine), Bucarest, 1968, p. 454.

<sup>91</sup> *Ibidem*, p. 456—459.

<sup>92</sup> FHDR, II, p. 464 (Procopii Caesariensis, *De aedificiis*).

Il est possible que Justinien ayant fait bâtir une forteresse à Drobeta aussi, l'eût baptisée du nom de l'impératrice, sinon la dénomination de Theodora eût été donnée seulement à la tour construite par l'empereur, tandis que le vieux établissement eût gardé son ancien nom<sup>93</sup>. Pour la forteresse de Sucidava, Procopius et les découvertes en matière de numismatique montrent clairement qui en a été le restaurateur. Dans le chapitre VI du IV<sup>e</sup> livre de son œuvre *De aedificiis*, Procopius dit : "Ἔστι δέ τις χῶρος οὐ πολλῶ ἄποθεν τούτου δὴ τῶν Οὔνων φρουρίου, ἐνθα δὴ ὄχυράματα δύο Ἰστρου ποταμοῦ ἐφ' ἑκάτερα ἦν, ἐν μὲν Ἰλλυριοῖς Παλατίολον ὄνομα ἐπὶ θάτερα δέ Συκίβιδα. Ταῦτα καθηρημένα τῷ χρόνῳ ἀνανεωσάμενος Ἰουστινιανός βασιλεύς τῶν ταύτη βαρβάρων τάς ἐπιδρομάς ἀνεχαίτισεν, ἐπέκεινά τε φρούριον ὠκοδομήσατο, παλαιὸν ἔρυμα ὅπερ οὕτως ὠνόμασται»<sup>94</sup>.

La forteresse Palatiolon avait été élevée près des ruines de la ville de *Oescus*. Quant à Sucidida (Sucidava), son identification correspond aux affirmations concernant la remise en état des murs<sup>95</sup>. Procopius souligne la mission stratégique de Sucidava. La cité devait boucher le chemin ordinaire par lequel pénétraient les barbares. La couche byzantine de la cité de Sucidava a pu être bien précisée, comme d'ailleurs l'entière superficie de la cité. Les fouilles archéologiques montrent que la vie byzantine occupe, sous Justinien, toute la surface de la cité de Constantin<sup>96</sup>. Grâce à son importance stratégique, Sucidava a été inscrite en tête de la liste des restaurations, ce qui explique la présence de tant de monnaies à l'époque de Justinien. On a découvert 30 monnaies à Sucidava et 19 à Drobeta, monnaies appartenant à l'époque de Justinien. La série de découvertes monétaires se poursuit jusque vers la fin du règne de Mauricius Tibérius<sup>97</sup>. On a fait toutes ces découvertes seulement entre les limites fortifiées de la cité, parce que l'établissement civil n'a plus été refait sous Justinien<sup>98</sup>. Sucidava byzantine constitue l'endroit des échanges commerciaux entre les barbares et l'Empire d'Orient. On peut considérer d'une importance exceptionnelle pour ces échanges commerciaux la découverte à Sucidava d'un dénéral en verre, c'est-à-dire d'un poids-étalon sur lequel sont imprimés le buste et le nom de Fl. Gerontios, préfet de la ville de Constantinople en 561, celui dont on rencontre le nom sur la balance en bronze de Dinogetia aussi<sup>99</sup>.

Les plus importantes constructions de la période byzantine de la petite cité sont une basilique chrétienne et une « fontaine secrète ». La basilique chrétienne est pour l'instant le seul et l'unique saint édifice

<sup>93</sup> D. Tudor, OR<sup>4</sup>, p. 459.

<sup>94</sup> FHDR, II, p. 466—468.

<sup>95</sup> D. Tudor, *Sucidava*, Craiova, 1974, p. 129.

<sup>96</sup> Idem, OR<sup>4</sup> p. 460; D. Tudor—V. Barbu, *Nouvelles recherches archéologiques dans la citadelle byzantine de Sucidava en Dacie*, dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, Bucarest 1971* (publiés en 1975) t. II, p. 637.

<sup>97</sup> Oct. Toropu, *Romanitatea târzie și străromânii în Dacia Traiană sud-carpatică* (La romanité tardive et les proroumains dans la Dacie Trajane des Carpathes du Sud), Craiova, 1976, p. 102.

<sup>98</sup> D. Tudor, *Sucidava* . . . , p. 130.

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 131.

pour le culte chrétien de cette période, découvert au nord du Danube, sur le territoire de l'ancienne province Dacia Trajana. Conformément aux monnaies et aux autres vestiges archéologiques, cette basilique date du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>100</sup>. Sans doute la basilique chrétienne de Sucidava a-t-elle été construite tout d'abord pour les hommes de la garnison. Les dimensions assez grandes par rapport au nombre des soldats de la cité nous montrent pourtant qu'elle était destinée aussi aux nécessités spirituelles de la population civile. Dans ce cas, son rôle a été identique à celui de la basilique contemporaine se trouvant dans la petite cité de Sadovej en Bulgarie<sup>101</sup>. Ces « églises de garnison » faisaient partie de l'organisation de l'épiscopat de *Aquae* (Prahova—Serbie), sous la juridiction duquel se trouvait toute la vie religieuse du nord du Danube<sup>102</sup>. La Novella XI, donnée par Justinien en 535, qui parle des privilèges de l'archevêque de la Prima Justiniana (probablement Tsaricingrad, en Yougoslavie), nous renseigne que l'église de Sucidava dépendait de cette grande administration ecclésiastique<sup>103</sup>. La Novella mentionne que l'on a refait au nord du Danube les localités *Recidiva* et *Litterata*<sup>104</sup>. Pour « *Recidiva* » on a vu une forme corrompue par les copistes de Sucidiva—Sucidava, la plus importante cité de Justinien au nord du Danube, étant en même temps un grand centre religieux<sup>105</sup>. « La fontaine secrète : que l'on a découverte dans la cité de Sucidava est de nos jours complètement restaurée. Elle constitue un cas singulier dans le monde antique et le plus attrayant objectif archéologique de la cité. Le système de construction et les objets découverts dans les ruines de cette fontaine indiquent tous l'époque byzantine de Sucidava, voire le VI<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>106</sup>. La construction de cette fontaine souterraine était imposée par la nécessité pour les soldats de la garnison de se ravitailler avec de l'eau buvable<sup>107</sup>. Grâce aux découvertes numismatiques et céramiques on a constaté que la cité de Sucidava était défendue par une garnison byzantine qui y existait depuis Justin I<sup>er</sup> et dura jusqu'à la fin du règne de Mauricius Tiberius<sup>108</sup>. La technique utilisée pour la réparation des tours et des murs d'enceinte est caractéristique pour le VI<sup>e</sup> siècle. Ces réparations, paraît-il, ont eu un caractère général<sup>109</sup>.

Les mouvements perpétuels subis par les différents tribus barbares de la Dacie ont imposé aux Byzantins une attention politique en éveil sur le Danube, pour assurer la ceinture défensive sur le fleuve et le commerce au nord. Quand la pression barbare devenait plus dangereuse, Byzance faisait aussi certaines concessions territoriales. Dans son œuvre *De Bello*

<sup>100</sup> Idem, OR<sup>4</sup>, p. 465—466.

<sup>101</sup> Idem, *Sucidava* . . . , p. 137.

<sup>102</sup> *Ibidem*, p. 137 ; Idem, OR<sup>4</sup>, p. 466.

<sup>103</sup> Idem, *Sucidava* . . . , p. 137 ; Idem, OR<sup>4</sup>, p. 466.

<sup>104</sup> FHDR, II, p. 478 (Corpus juris civilis).

<sup>105</sup> D. Tudor, *Sucidava* . . . , p. 129.

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>107</sup> *Ibidem*, p. 143 ; Idem, OR<sup>4</sup>, p. 461—462.

<sup>108</sup> D. Tudor—V. Barbu . . . , *op. cit.*, p. 637.

<sup>109</sup> *Ibidem*, p. 639.

*Gotico* III, 14, Procopius nous rappelle une concession faite par Justinien pour mettre fin aux envahissements slaves au sud du Danube. Il leur a cédé la ville de Turris bâtie par Trajan et ensuite pillée par les barbares. Si Justinien pouvait leur céder cette localité, cela veut dire qu'il l'avait conquise avant. Cette cité s'identifie probablement à Turnu Măgurele où l'on a fait des fouilles et des recherches archéologiques<sup>110</sup>. Sucidava n'a pas été abandonnée jusqu'à la fin du règne de Mauricius Tiberius, c'est ainsi que nous le montre la riche succession régulière des monnaies et des autres découvertes archéologiques. Avec *Dierna* (Zernes) et *Drobeta* elle formait la cef du système de défense réorganisé par Justinien au nord du Danube<sup>111</sup>.

---

<sup>110</sup> D. Tudor, OR<sup>4</sup>, p. 461 ; Idem, *Sucidava* . . . , p. 144.

<sup>111</sup> *Ibidem*, p. 144.

## UN FRAGMENT ÉPIGRAPHIQUE DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE DÉCOUVERT À ROMULA MALVA

En procédant à un nouvel inventaire des inscriptions déposées au Musée National des Antiquités de Bucarest<sup>1</sup>, nous avons trouvé en 1946, dans le sous-sol de l'édifice, où il était conservé à l'abri, un fragment de calcaire très friable. Il portait une inscription déjà enregistrée dans le *corpus*<sup>2</sup>. Nous avons observé que la transcription que donne le *corpus* (1902) de ce texte épigraphique ne correspondait pas exactement à l'original (dans l'état de conservation qui était le sien alors en 1946), et nous en avons fait personnellement un dessin (fig. 1). Le monument



Fig. 1. — *Romula Malva*. Dédicace pour Valens et Valentinianus I (373).

porte aujourd'hui le numéro d'inventaire L. 298, et se trouve dans la cour, à côté des inscriptions alignées vers l'ouest. L'affirmation (IDR, II, n° 347) qu'à l'heure actuelle « il est disparu », s'explique par le fait que les dommages qu'il a subis ne permettent pas de l'identifier. Malheureusement— et nous en ignorons les motifs—, la pierre a été évacuée du sous-sol du musée (où il avait été déposé en tant que matériel à protéger des destructions). Pendant plus de trois décennies, elle a été exposée dans la cour aux intempéries atmosphériques. Et à présent, elle se trouve dans un tel état de détérioration que l'on ne peut plus distinguer aucune lettre du texte épigraphique...

Au moment de l'inventaire, ce fragment était large de 0,60 m, haut de 0,55 m, et épais de 0,60 m. La hauteur des lettres était de 0,05 m. Il semble qu'à l'origine elle ait été une *ara* massive, avec un triple profil à la base.

Les éditeurs du CIL III 8030 en ont transcrit le texte suivant :

. . . . . I . . . . .  
... ANNIANO PRA[ef.?.?...]  
... VOTIS X FELICIT[er]

La seule reconstitution sûre apparaissait alors au rang 3 : *votis (decennialibus) felicit[er]*.

<sup>1</sup> D. Tudor, *MatCerArh*, II, pp. 565 sq. Nous avons fait l'inventaire avec les collègues Gh. Ștefan et I. Barnea.

<sup>2</sup> CIL.III 8030. Vers 1890, A. von Domaszewski l'a vue, et l'a notée au passage, à la préfecture départementale de Caracal (\* Rečka rep. Karacal in praefectura. Descripti et ectypum sumpsit \*). Ultérieurement, Tocilescu l'a transportée à Bucarest.

Examinant avec une grande attention (en 1946) ce fragment d'inscription, nous avons observé que la lettre I du premier rang avait disparu. Au second rang, on peut identifier avec certitude les lettres ... NIANO, après lesquelles vient FRA .. La lettre F, détruite dans sa partie supérieure, a été confondue avec un P, ce qui les a incités à supposer la présence d'un *praefectus* ?] Pour ce genre d'épigraphes honorifiques, le nom d'un tel commandant à cet endroit ne présente pas d'intérêt, car les *vota* étaient précédés immédiatement du nom des empereurs. Si peu qu'il en soit resté, la lettre F ne peut être mise en doute. Donc on doit compléter avec *frater* et non pas avec *praefectus*. Au troisième rang, les lettres des extrémités, V et T, ont disparu, mais l'ancienne lecture reste valable *votis (decennalibus) felicit[er]*. Si nous nous sommes retenus jusqu'à présent de republier et commenter l'inscription c'est en raison des difficultés d'interprétation épigraphique dont elle fait l'objet, comme du lieu inattendu de la découverte, à Romula Malva même, de ce monument honorifique d'une époque tardive <sup>3</sup>.

Sur la base de ces rectifications épigraphiques, nous déduisons que le texte du monument comprenait les noms de deux empereurs qui étaient *fratres*. Du nom du second, il n'est plus resté que la terminaison (au datif) ... *niano*. Ils fêtent ensemble dix années de règne (*decennalia*), ce qui montre qu'ils sont montés sur le trône la même année. En parcourant la liste nominative de tous les empereurs des II<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles, nous en arrivons à la constatation que la terminaison ... *niano* nous offre une seule restitution possible (*Valentiniano*). Quant au *frater imperatoris*, il ne peut être question que de son frère *Valens*. Ils occupent le trône en l'an 364, Valentinien I<sup>er</sup> le 23 Février et Valens le 28 Mars <sup>4</sup>. Nous savons de façon précise par les inscriptions que ces frères *imperatores* ont fêté avec un grand faste leur *decennalia*, en l'an 373 <sup>5</sup>. Donc l'inscription de Romula Malva date de l'an 373.

La restitution du texte épigraphique que nous avançons présente un seul point d'interrogation, qu'il nous faut éclaircir. Il s'agit de l'ordre dans lequel ont été gravés les noms des deux empereurs. Le « protocole » exigeait que soit inscrit d'abord le nom de Valentinien I<sup>er</sup>, suivi de celui de son frère Valens. A Romula Malva, un tel ordre a pu être inversé. Cette localité se trouvait dans la partie orientale de l'empire, dont Valens était le souverain. Pour les modestes auteurs de dédicaces de Romula Malva, le nom de leur souverain direct, Valens, pouvait avoir priorité dans le texte. Il existe des documents épigraphiques importants dans lesquels Valens est mentionné seul ; il en est de même pour Valentinien I<sup>er</sup>. Dans l'inscription découverte à *Cius* (com. de Girliciu, dép. de Constanța), et qui date de l'an 369, Valens, sans plus associer à son nom celui de son frère Valentinien I<sup>er</sup>, dans le texte, fête seul ses cinq années de règne (*quinquennalia*), les victoires remportées sur les Goths et l'achèvement des travaux de fortification qu'il y avait entrepris <sup>6</sup>. Dans quelques cas, on voit des dédicaces dédiées à Valens seul, et cela même en Occident, où régnait Valentinien I<sup>er</sup> <sup>7</sup>, son frère aîné, dont le nom aurait dû apparaître dans les inscriptions en question. Nous rencontrons des situations similaires en ce qui concerne également Valentinien I<sup>er</sup>, seul à être honoré dans une série de textes épigraphiques <sup>8</sup>. Nous déduisons de ces quelques exemples que l'on ne respectait pas toujours le « protocole » imposé par la cour de Rome.

Le fait que nous ignorions quelle a pu être la hauteur de l'*ara* ne nous permet pas de compléter le texte en tête de l'inscription (avec des titres honorifiques en particulier). Dans une telle situation, nous proposons, dans sa forme la plus concise, la restitution suivante du texte de l'inscription de Romula Malva :

[DD. NN. Valenti et Val-  
enti]niano fra[trib(us)],  
[v]otis (decennalibus) felicit[er]

<sup>3</sup> Dans *Oltenia romană*, éd. III de 1968, p. 200 et éd. IV, 1978, p. 194 j'ai exprimé mon point de vue, selon lequel le fragment appartiendrait au IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> Assunta Nagl, *RE*, VII, A, 2 (1948), col. 2097 sq. et 2164 (s.v. Valens et Valentinianus).

<sup>5</sup> Nagl, *art. cit.*, col. 2164 et ILS, 766 ; en tant que *fratres*, avec des titres variés et pompeux, on les rencontre encore dans de nombreuses inscriptions de l'empire ; cf. expl. gr. : CIL.III, 10596 ; 11314 ; V, 8031 = ILS, 760 ; ILS, 762 ; etc.

<sup>6</sup> CIL III 6159 = 7494 = ILS, 770 = Em. Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV–XIII, descoperite în România*, București, 1976, n<sup>o</sup> 233. L'inscription a été tracée après que la paix eut été signée, la même année, avec Athanaric, l'un des chefs des Goths, à la suite d'une guerre de trois ans (Amm. Marcell., 27, 4 – 5, et Zosimos, 4, 11).

<sup>7</sup> ILS, 768 (Carthagina), ILS 769 (Roma) etc.

<sup>8</sup> ILS, 763, 764 (=CIL.X, 1656) ; 765 (=CIL.VI, 1180) ; VI, 767, etc. Dans un cas, à Rome (ILS, 766), Valentinien fêtait seul la *decennalia*. De la même façon, cet empereur est seul à être honoré dans une inscription (inédite), récemment découverte près de Tomis (inf. A. Rădulescu).

Si le texte ainsi restitué peut être accepté, ce document épigraphique revête alors une importance historique exceptionnelle. En premier lieu, il nous assure d'une domination romaine effective sous Valens, dans cet important centre urbain de jadis. Jusqu'à présent la présence romaine à Romula Malva, après qu'ils eurent quitté la Dacie, nous était attestée par les antiquités chrétiennes, monnaies, lampes à huile, céramique, toutes datables du IV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Valens a mené une guerre de trois ans (367 — 369) contre les Goths. Les troupes impériales ont dirigé leurs efforts, après avoir traversé la plaine de Bărăgan, vers les *Montes Seriorum* (Monts du Buzău), puis vers le sud de la Moldavie et de la Bessarabie, ce qui prouve que les tribus germaniques menaçaient ces régions. Au cours des opérations de l'armée romaine, la flotte de l'empire a aménagé des ponts de bateaux sur le Danube, entre Transmarisca Constantianiana Daphne et a Noviodunum, vers le sud de la Bessarabie. La paix fut conclue à Noviodunum (sur une île) en juillet 369, après une importante victoire des Romains sur Athanaric, *judex potentissimus* des Wisigoths Thervinges. Les conditions de paix ont été en défaveur des Goths. Ils perdent leur qualité de fédérés de l'Empire, renoncent aux subsides annuelles (*annona*), et on ne leur permet plus que deux points d'accès sur le Danube, pour le commerce. Valens, Valentinien I<sup>er</sup> et Gratien prennent en 369 le titre de *Gothicus maximus*<sup>10</sup>.

Pour le moment, nous ne disposons d'aucune preuve archéologique ou littéraire, moyennant que l'Olténie actuelle serait entrée dans le théâtre des guerres entre Valens et les Goths. Si les attaques des Goths s'étaient étendues aussi à cette région, les armées romaines auraient utilisé comme lieu de passage le pont de Constantin le Grand entre Oescus et Sucidava<sup>11</sup>. Trop éloigné et sans liaison aucune avec des voies stratégiques de la zone de lutte de l'est de la Munténie et du nord du Delta du Danube, on l'a remplacé par les ponts de bateaux mentionnés plus haut.

Durant le règne de Valens, la domination romaine est restée puissante dans la citadelle de Sucidava, restaurée par Constantin le Grand en même temps que l'ancienne voie romaine qui la reliait à Romula Malva<sup>12</sup>. Le pont, la citadelle et la voie romaine, réalisations stratégique-économiques de ce même empereur, nous montrent, par leur grandeur, que la domination de l'empire au IV<sup>e</sup> siècle ne se limitait plus, comme jusqu'alors, aux simples têtes de pont de la rive gauche du Danube, mais s'était étendue bien au-delà, vers le nord. Cela nous a déterminé (et il y a de cela déjà 40 ans) à attribuer l'aménagement du vallum « Brazda lui Novac de Nord » au même empereur : il représentait la limite nordique de l'extension de l'empire dans la plaine d'Olténie et de Munténie<sup>13</sup>. Jusqu'à ce gigantesque vallum de terre, la domination romaine s'est maintenue sans troubles dans la période de paix (332 — 367) entre l'empire, les Goths et d'autres peuples migrants. Les stipulations de paix de Noviodunum en 369 l'ont prolongée en faveur de Valens jusqu'au moment où se produisent, parmi les groupements des Goths de l'est, les grands bouleversements qu'a provoqués l'attaque des Huns (375).

<sup>9</sup> Matériel en grande partie inédit ; cf. *Oltenia romană*, p. 194 et 464 sq ; Oct. Toropu, *Romanitatea tîrzie și străromanu în Dacia Traiană sud-carpatică*, Craiova, 1976, p. 39 — 77, et C. Preda, in *SCIIVA*, 26, 1975, 4, p. 478. Il est valorisé par Corneliu Tătulea, dans une monographie spécialement consacrée à Romula Malva (thèse de doctorat en élaboration).

<sup>10</sup> Événements narrés par des historiens contemporains : Amm. Marcell, XXVII, 5 — 7 ; Zosimos, IV, 10 — 11 et Themistios, *Orationes*, éd. Teubner (1965), p. 185 — 214 ; cf. C. Patseh, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, III, 1, p. 43 — 55, Wien-Leipzig, 1928 ; L. Schmidt *Gesch. d. deutschen Stämme bis z. Ausg. d. Völkerwanderung ; Die Ostgermanen*, p. 224 — 233, München 1941 ; A. Piganiol, *Hist. romaine*, t. IV, 2 : *L'Empire chrétien* (325 — 395), Paris 1947, p. 153 — 165 ; R. Vulpe in *Swiatowit* (Varşovia), 1962, p. 313 — 318 ; R. Vulpe — I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. II : *Romanii la Dunărea de jos* (I. Barnea), Buceureşti, 1968, p. 394 — 396 ; et D. Tudor, *Les ponts romains du Bas-Danube*, p. 167 — 170, Buceureşti, 1974.

<sup>11</sup> En réalité, nous ignorons si, à cette date, existait encore ce pont, exposé aux alluvions et aux blocs de glace ; cf. Tudor, *Les ponts*, p. 165 sq.

<sup>12</sup> D. Tudor, *Oltenia romană*, éd. IV, p. 415 — 454, avec la bibliographie aux pages 466 — 468.

<sup>13</sup> *Revista Ist. Română* XI — XII, 1941 — 1942, p. 135 — 148. Les récentes fouilles archéologiques de Pietroasele (dép. de Buzău) et de Hinova (dép. de Mehedinţi), comme les recherches effectuées au « Brazda lui Novac de N », *per lineam valli*, par Chr. M. Vlădescu, confirment cette datation. La circulation monétaire (cf. Preda, *art. cit., passim*) vient également à l'appui de cette chronologie.

Après les destructions carpo-gothiques de la fin du règne de Philippe l'Arabe, Romula Malva n'était plus une ville florissante : elle s'était transformée en un établissement de type rural<sup>14</sup>. Les récentes fouilles archéologiques (inédites encore) témoignent de la continuité de la vie locale, en dehors de ses anciennes fortifications, sur le plateau qui s'étend au nord de la « Porte de Philippe l'Arabe » (inf. Gh. Popilian). Bien qu'il s'agisse d'un habitat romain au mode de vie modeste, il est toutefois intense au IV<sup>e</sup> siècle (céramique et monnaies)<sup>15</sup>. Constantin le Grand et ses successeurs, jusqu'à Valens, n'ont plus restauré la ville détruite. Bien qu'il nous manque des données, il n'y a aucun doute que, au sein de Romula Malva, avait été installée une petite garnison, qui devait contrôler un secteur du « Brazda lui Novac », situé à 17 km plus au nord. La troupe a pu être détachée de la grande base militaire de Sucidava.

La céramique et les monnaies découvertes récemment dans l'ancien castrum de Slăveni témoignent là-bas aussi de la présence militaire romaine au IV<sup>e</sup> siècle. Il semble que sur le praetorium, on ait construit aussi une basilique chrétienne<sup>16</sup>.

La dédicace célébrant, à Romula Malva, les dix années de règne de Valens et Valentinien, a pu être érigée en 373 par cette garnison anonyme, ou par les habitants de l'établissement civil. Pour le moment, elle constitue le tout dernier document épigraphique romain, datable, pour le territoire de l'Olténie romaine.

*D. Tudor*

---

<sup>14</sup> Tudor, in *Historica* (Craiova), I, 1970, p. 67 — 83 ; III, 1974, p. 93 — 109, et *Olténia romană*, ed. IV, p. 38 — 39.

<sup>15</sup> Tudor, *Olt. rom.*, p. 194

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 307.

## L'APPORT DE LA PROVINCE DE PANNONIA SECUNDA À LA FORTIFICATION DE LA RIVE SEPTENTRIONALE DU DANUBE EN DACIA RIPENSIS

Il y a déjà quatre-vingt ans que les fouilles effectuées dans le camp de Drobeta sur l'initiative de Gr. G. Tocilescu\*<sup>1</sup> ont mis au jour une brique carrée (0,43 × 0,42 m.) portant tracées dans la pâte encore crue (avant cuisson) les deux lettres CX, hautes de 9 et respectivement 6 centimètres (fig. 1/1). Cette inscription, Gr. G. Tocilescu devait la communiquer aux éditeurs du CIL<sup>2</sup>. Bien plus tard, on a proposé pour lecture de ces deux lettres la formule *C(ohors) X*<sup>3</sup>.

Ces dernières années, les fouilles de Sirmium livrèrent à leur tour une brique marquée de la même inscription CX<sup>4</sup>, dont les caractères sont exécutés de la même manière que dans le premier cas<sup>5</sup>, avec des points à leurs extrémités, dus à une pression du doigt (fig. 1/2).

Du fait que ces deux inscriptions téguiaires ont été trouvées dans deux importants centres militaires, sis à une grande distance l'un de l'autre, il s'ensuit que nous avons bien affaire à des briques confectionnées par des soldats, les deux lettres se rapportant selon toute probabilité à la *c(ohors) X*. En effet, Sirmium fournira toute une série de briques marquées du sigle de la légion VI Herculia (unité militaire créée par la réforme de Dioclétien)<sup>6</sup>, qui apparaît en plusieurs variantes. L'une de ces variantes revêt la forme *L(egio) VI H(er)culia c(ohors) X*<sup>7</sup>. Or, à notre avis, l'inscription CX des briques de Drobeta et de Sirmium doit se rattacher justement à l'inscription que nous venons de mentionner de cette VI<sup>e</sup> légion Herculia, qui tenait ses quartiers à *Teutiburgum* (Dalj), en Pannonia Secunda<sup>8</sup>.

La présence sur le *limes* dacique d'une brique de Sirmium n'est pas sans analogies. Par exemple, il y a plus de quarante ans, D. Tudor publiait un fragment de brique trouvée à Sucidava, la forteresse romano-byzantine, et marquée comme suit : *C[OR]SARI*<sup>9</sup> (fig. 1/3), qui remonte — si l'on juge du contexte dans lequel ce fragment fut mis au jour — à la basse époque, vraisemblablement au IV<sup>e</sup> siècle de n.è.<sup>10</sup>. L'éditeur relevait la similitude de cette inscription avec un autre exemplaire trouvé à Sirmium : *CORSARI*<sup>11</sup> (fig. 1/4).

En outre, il y a un autre fragment d'inscription trouvé à Drobeta et inséré dans le CIL sur une information fournie elle aussi par Tocilescu, à savoir : */// SAB*<sup>12</sup>. Enfin, en 1970, D. Tudor publie un fragment de tuile de Sucidava ayant conservé partiellement l'inscription

\* Voir à la fin de l'article la liste des abréviations.

<sup>1</sup> Sur la contribution de Gr. G. Tocilescu à la recherche archéologique concernant l'Olténie romaine, voir D. Tudor, *SCIIVA*, 27, 1976, 4, p. 573 — 579

<sup>2</sup> CIL, III, 14216<sup>28</sup>; voir également la note figurant dans les cahiers de fouilles de Tocilescu, *Mss. Acad.*, vol. 5135, f. 72.

<sup>3</sup> D. Tudor, *OR*, p. 175; idem, *OR*<sup>2</sup> p. 85; idem, *OR*<sup>3</sup>, p. 98; idem, *OR*<sup>4</sup>, p. 98 : « estampille (*stc*) qui, croyons-nous, indique le numéro d'une cohorte légionnaire »; *IDR*, II, 109.

<sup>4</sup> Anka Milošević, in *Sirmium. Archaeological Investigations in Syrmian Pannonia*, I, Belgrade, 1971, p. 113, n° 79 (voir aussi la planche).

<sup>5</sup> Mais l'auteur ne précise pas les dimensions des caractères.

<sup>6</sup> A propos de cette unité militaire, voir *RE*, XII, s.v. *legio*, col. 1956.

<sup>7</sup> A. Milošević, *op. cit.*, pp. 101, 111, n°s 28—32; cf. J. Szilágyi, *Inscriptiones tegularum Pannonicarum* (*Diss. Pann.*, series 2, n° 1), Budapest, 1933, p. 41 — 43 et pl. IX.

<sup>8</sup> *RE*, XII, col. 1956; *Tabula Imperti Romani, L—34—Budapest*, Budapest, 1968, p. 110 — 111, s. v. *Teutiburgum*; A. Milošević, *op. cit.*, p. 101.

<sup>9</sup> D. Tudor, *Dacia*, XI — XII, 1945—1947, p. 161, n° 4.

<sup>10</sup> Idem, *SCIV*, 11, 1960, 2, p. 340, n° 16; *IGLR*, 297.

<sup>11</sup> J. Szilágyi, *op. cit.*, p. 109, pl. XXX/49; A. Milošević, *op. cit.*, p. 111, n° 34 (voir aussi p. 104 — 105).

<sup>12</sup> CIL, III, 14216<sup>29</sup>; *IDR*, II, 110.

...G SAB<sup>13</sup> et qu'il attribue à quelque fournisseur civil (fig. 1/5). Pour autant que nous le sachions, cette sorte de marque n'est pas encore connue ailleurs en Dacie, ni dans les autres centres et forteresses du Bas-Danube.

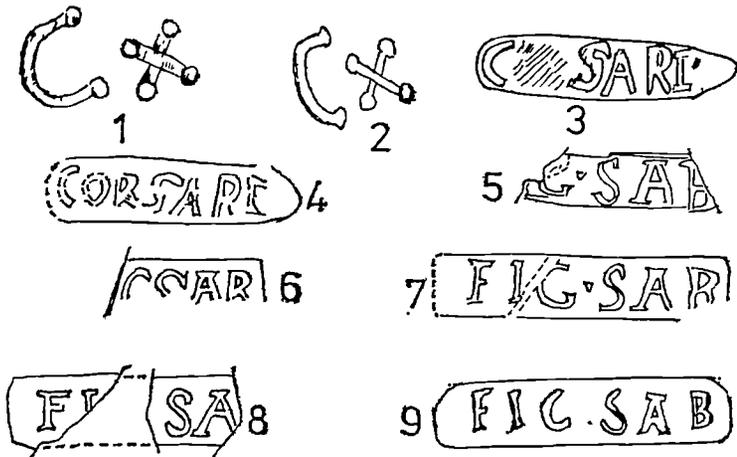


Fig. 1. — Inscriptions (1 — 2) et estampilles (3 — 9) sur briques romaines (pour la source des dessins, voir les notes)

Ses plus proches analogies dans l'espace nous les retrouvons toujours à Sirmium : FIG SAB<sup>14</sup> (fig. 1/9). Mais cette sorte de marques sont également attestées à Aquincum<sup>15</sup> (fig. 1/7) et Hatvan-Gombospusztá<sup>16</sup> (fig. 1/8), voire jusqu'à Lauriacum (fig. 1/6), en Norique<sup>17</sup>. À St. Pantaleon (à proximité de Lauriacum), cette sorte de marques ont été mis au jour avec d'autres, du type FIG LEG II ITAL SAB<sup>18</sup>. Il semble qu'elles soient le produit d'un atelier civil travaillant pour la légion II Italica ou sous son égide<sup>19</sup>. Comme on le sait, ladite légion, créée par l'empereur Marc-Aurèle à la veille des guerres marcomanes, était en garnison à Lauriacum<sup>20</sup>.

Les briques de cette catégorie appartenant à la légion II Italica sont datées des règnes de Valentinien I<sup>er</sup> et de Valens<sup>21</sup>. Il est généralement connu que le premier des empereurs susmentionnés s'était rendu en 375 à Carnuntum<sup>22</sup> et qu'il avait pris, à cette occasion, certaines mesures conçues pour remédier aux ravages subis par le *limes* et destinées à le fortifier<sup>23</sup>.

<sup>13</sup> D. Tudor, SCIV, 21, 1970, 2, p. 323, n° 56 ; cf. idem, OR<sup>3</sup>, p. 103, 140. L'IDR, II, 248, à part la possibilité de l'existence d'une briqueterie privée, prend également en considération l'hypothèse présentée par l'auteur ci-après.

<sup>14</sup> A. Milošević, *op. cit.*, voir ci-après note 24.

<sup>15</sup> J. Szilágyi, *op. cit.*, p. 39 ; voir aussi CIL. III, 3775<sup>1</sup> (Alt-Offen).

<sup>16</sup> S. Soproni, *Eine spätromische Militärstation im sarmatischen Gebiet*, in *Roman Frontier Studies, 1969. Eight International Congress of Limesforschung*, Cardiff, 1974, p. 197 — 203 et fig. 49/12.

<sup>17</sup> RE, XVII, s.v. *Noricum*, col. 1007 ; voir aussi CIL. III, 5764 (Enns).

<sup>18</sup> RE, XVII, col. 1007.

<sup>19</sup> *Ibidem* ; J. Szilágyi, *op. cit.*, p. 39.

<sup>20</sup> RE, XII, col. 1468—1476. De l'avis de Ritterling (RE, XII, col. 1473), les marques de Vindobona (voir à ce propos plus récemment A. Neuman, *Ziegel aus Vindobona. Der römische Limes in Österreich*, Wien, 1973, p. 96) et d'Aquincum (CIL. III, 10662) ont été véhiculées par le fleuve, et peut-être à une période ultérieure. Voir aussi A. Frova, « Izvestija » — Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare, Sofia, 17, 1950, p. 45 (LEG II ITAL : briques et tuiles mises au jour à Oescus, vis-à-vis de Sucidava).

<sup>21</sup> RE, XVII, col. 1006—1007.

<sup>22</sup> Ammianus, 30, 5, 2 ; cf. Codex Theod., 9, 1, 22.

<sup>23</sup> CIL. III, 1438<sup>11</sup>.

Par la mise au jour à Sirmium aussi des briques marquées *FIG SAB*, notre hypothèse en ce qui concerne les deux inscriptions de Drobeta et de Sucidava<sup>24</sup> semble avoir des chances d'être confirmée. Donc, les marques en question (*CX*; *CORSARI*; *FIG SAB*) pourraient dater du IV<sup>e</sup> siècle. Et dans ce cas-là, il pourrait s'agir du concours prêté par les troupes de *Pannonia Secunda* à l'œuvre de fortification impliquant la rive septentrionale du Danube, en *Dacia Ripensis*. Fort probablement, ces briques étaient véhiculées sur le fleuve, car la circulation du matériel tégulaire dans la zone du Bas-Danube est un fait parfaitement attesté, tant à l'époque classique qu'à l'époque romano-byzantine<sup>25</sup>.

C'est un fait avéré que durant tout le IV<sup>e</sup> siècle, l'Empire n'a rien négligé de ce que pouvait fortifier la rive septentrionale du fleuve. La chose est pleinement attestée pour ce qui est de la Dacie. Par exemple, la rive du Banat fut littéralement couverte de fortifications sous Dioclétien et Constantin le Grand<sup>26</sup>. En Olténie (Petite Valachie), la présence romaine est notifiée par les vestiges mis au jour à Drobeta, Sucidava et maints autres points sur la gauche du fleuve<sup>27</sup>, par le nouveau pont sur le Danube bâti à l'époque de Constantin le Grand entre Oescus et Sucidava<sup>28</sup>, par la remise en état — ainsi que le prouve la borne milliaire trouvée à Sucidava — de la route entre cette dernière localité et Romula<sup>29</sup>. En Valachie, le même empereur fit bâtir, probablement à la confluence de l'Argeș, vis-à-vis de Transmarisca, la forteresse de Dapline<sup>30</sup>. Ajoutons encore pour finir ce bref aperçu le grand vallon de terre qui, tout en rattachant Drobeta à Pietroasele, délimitait la zone contrôlée au point de vue militaire et politique par l'Empire<sup>31</sup>.

D'autre part, les sources antiques parlent aussi d'une nouvelle période de constructions militaires sur le Bas-Danube sous le règne de Valens. C'est ainsi que le rhéteur grec Théonistios, qui avait accompagné l'empereur en Scythie Mineure lors de sa campagne gothique en 369, mentionne la construction ou la réfection de quelques forteresses; il souligne également le nombre considérable des points fortifiés des bords du Danube, protégés par des soldats bien équipés<sup>32</sup>. Du reste, une inscription trouvée à Cius se rapporte à la construction d'un *burgus*, sous Valens, après la défaite des Goths<sup>33</sup>. Vers la même époque étaient édifiées deux autres forteresses, *Valentiniana*<sup>34</sup> et *Gratiana*<sup>35</sup>, appelées du nom de l'empereur Valentinien et de son coauguste Gratien.

Pour ce qui est de la *Dacia Ripensis*, on connaît l'ordre impérial donné le 19 juin 365 à Tautomédès, *dux Daciae Ripensis*<sup>36</sup>. Or, au moins les briques marquées du sigle *FIG SAB*, de Drobeta et Sucidava et datées justement de cette période, semblent suggérer que l'activité constructive de Valens avait aussi en vue les fortifications de la *Dacia Ripensis*, sises au nord du Danube. Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que les entreprises guerrières des Goths à cette époque aient affecté aussi les fortifications du tronçon de *limes* gardé par les troupes de *Dacia Ripensis*.

<sup>24</sup> Pour le débat auquel renvoient les notes 12 — 23, voir C. C. Petolescu, *Données inédites sur la legio II Italica en Dacie*, in *Akten des XI. Internationalen Limeskongresses*, Budapest, 1976, p. 297 — 302. A l'époque où l'auteur publiait cette communication, il ne connaissait pas la monographie de Sirmium publiant la marque *FIG SAB* (mentionnée ci-dessus note 14).

<sup>25</sup> Pour les mouvements de troupes pendant la basse Antiquité, cf. Dietrich Hoffmann, *Das spätrömische Bewegungsheer und die Notitia Dignitatum*, I — II, Dusseldorf, 1969—1970.

<sup>26</sup> N. Gudea, *Befestigungen am Banater-Donaulimes aus der Zeit der Tetrarchie*, in *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 1972*, Bucarest-Köln—Wien, 1974, p. 173—180.

<sup>27</sup> Octavian Toropu, *La frontière nord-danubienne de la Dacie Ripensis depuis l'abandon de la Dacie Trajane jusqu'aux invasions hunniques*, in *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès ...*, p. 71 — 81; D. Tudor, *OR*<sup>4</sup>, p. 451 — 453.

<sup>28</sup> D. Tudor, *Les ponts romains du Bas-Danube*, Bucarest, 1974, p. 135 — 166; idem, *OR*<sup>4</sup>, p. 416 — 422.

<sup>29</sup> *AnnEp*, 1939, 19; *IGLR*, 278.

<sup>30</sup> Procope, *De aedificiis*, IV, 7.

<sup>31</sup> D. Tudor, *OR*<sup>4</sup>, p. 244 — 251 (avec toute la bibliographie précédente).

<sup>32</sup> *Orationes*, X, 138 b — d; cf. I. Barnea, *SCIV*, 18, 1976, 4, p. 570.

<sup>33</sup> *CIL*. III, 6159 (= 7494); *ILS*. 770; *IGLR*, 233.

<sup>34</sup> Procope, *De aedificiis*, IV, 11.

<sup>35</sup> *Not. Dign., Or.*, XXXIX, 27.

<sup>36</sup> *Codex Theod.* XV, 1, 13; cf. H. Vettors, *Dacia Ripensis* (*Schriften der Balkankommission. Antiquarische Abteilung*, XI/1), Wien, 1950, p. 26.

C'est ce qui aura décidé des travaux de construction auxquels se rapporte l'ordre impérial susmentionné <sup>37</sup>.

Le rôle des unités militaires de *Dacia Ripensis* pour l'édification des forteresses de ce secteur du fleuve est généralement connu. Par exemple, à Drobeta sont attestées les briques marquées en provenance des ateliers de Dierna, Diaua et Aquae <sup>38</sup>. Quant au dossier épigraphique de Sucidava, il est encore plus riche et varié, fait qui s'explique par l'importance de ce point fortifié en tant que point d'appui des projets romains visant la reconquête de la Dacie. Notons, dans cet ordre d'idées, que les unités militaires de : Utus, Oescus, Varinia et Almus <sup>39</sup> lui envoyaient des détachements pour exécuter ces travaux ou tout au moins le matériel de construction nécessaire (les briques, en l'occurrence).

A la suite d'une étude typologique des briques estampillées de Sucidava, D. Tudor arrive à la conclusion que les inscriptions qui désignent les différentes unités militaires par le nom de leur garnison (VARINIA, VARIDAL, DALVARI, PRIPVAR, ALMO, VTO, OESCVS) sont datées de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, sinon même d'une époque ultérieure <sup>40</sup>. Il se peut donc qu'une partie du matériel téglulaire de Sucidava provienne des constructions entreprises sur l'ordre de Valens.

Ainsi qu'il ressort de cette nouvelle interprétation que nous proposons pour les trouvailles épigraphiques en question, quelques unités militaires cantonnées dans des zones plus éloignées de Dacie, telle, par exemple, la Pannonia Secunda, ont pris part elles aussi à cette activité <sup>41</sup>. Enfin, un autre fait inédit qu'il convient de retenir c'est la portée du rôle tenu par l'empereur Valens dans la réfection des fortifications romaines de la rive septentrionale du Bas-Danube <sup>42</sup>.

<sup>37</sup> C'est alors fort probablement qu'a dû être détruit aussi le pont sur le Danube (car il n'existait plus du temps de l'expédition de Valens en 367 — 369, à ce moment-là les troupes romaines étant obligées de traverser le fleuve sur un pont de navires improvisé à la hauteur de Daphne: Ammianus, XXVII, 5, 2; cf. D. Tudor, OR <sup>4</sup>, p. 422). O. Toropu, *Romanitatea tirzie și străromânii din Dacia traiană sud-carpatică* (La romanité de la basse-époque et les proto-Roumains de la Dacie trajane sud-carpatique), Craiova, 1976, p. 29, relève la « crise traversée par Sucidava entre les années 361 — 378 », qu'il rattache aux « attaques des Goths au sud du Danube combinées à la rébellion de Procope contre Valens, dans les années 364 — 366 »; le même archéologue remarque encore que les pièces de monnaies de la nécropole et de l'agglomération civile s'arrêtent en 361, bien qu'elles continuent à l'intérieur de la forteresse (voir idem, *op. cit.*, in *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès . . .*, p. 78).

<sup>38</sup> IGLR, 403 — 408; cf. D. Tudor, OR <sup>4</sup>, pp. 98, 102 — 103.

<sup>39</sup> IGLR, 186 — 295; cf. D. Tudor, OR <sup>4</sup>, p. 99 — 101.

<sup>40</sup> D. Tudor, *Historica*, IV, Craiova, 1974, p. 104 — 105.

<sup>41</sup> Cf. encore D. Tudor, *Oltenia romană* (Olténie romaine), Bucarest, 1942, p. 278, note 1, qui écrit : « Alors que cet ouvrage se trouvait sous presse, j'ai découvert dans la série de briques du Musée National des Antiquités un fragment, envoyé par le prêtre de la commune de Balta Verde, Mehedinți, avec une marque en partie conservée : . . . H.VIII (SE, 259). Nous ne savons rien de précis quant à l'endroit d'où ce fragment de brique a été retiré, soit de l'agglomération romaine de Balta Verde soit de celle du voisinage, sise dans *Ostrovul Mare* [Le Grand Plot], où nous avons également d'importantes ruines de fortifications romaines. On peut compléter ladite marque : [co]h(ors) VIII. Nous sommes en droit de penser à la *cohors VIII Raetorum civium Romanorum* qu'on retrouve toujours en Dacie en 110 . . . » — et il estime que ce fragment remonte aux années 101 — 107, quand cette unité aurait pris part aux guerres daciques. De là, ce fragment fut repris aussi par l'IDR, II, 140 (nous ne saurions expliquer pourquoi elle ne figure plus dans les trois autres éditions de l'ouvrage *Oltenia romană*). Plus près de nous, dans l'IDR, III/1, p. 137, n<sup>o</sup> 114 à l'occasion d'une présentation de la marque [co]h(ors) VIII R (*aetorum*) de Teregoava, I. I. Russu fait la suivante mention erronée : « fragment . . . .H VIII R de Balta Verde (dép. de Mehedinți), *OltR*<sup>3</sup>, p. 358, n<sup>o</sup> 259 », renvoyant donc à la III<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de D. Tudor, précité. En réalité, ce renvoi se rapporte à la première édition de cet ouvrage, alors que la marque, ainsi que le montrait D. Tudor, n'était plus que fragmentaire, sous la forme . . .H VIII (donc brisée du côté gauche, et sans le R). Nous notons dans l'IDR, II, 140 : « Il se peut que la marque soit d'une période ultérieure, du IV<sup>e</sup> siècle de n.è. ». Du fait que la marque respective ne comporte aucune indication quant à l'ethnie de la troupe en question — ce qui était normal pour une unité auxiliaire — il s'ensuit qu'il serait plutôt question de la cohorte d'une légion; cf. par exemple, *LVM co(ho)rs III* et *LVM C IIII* (IGLR, 280, 283) ou encore celle de la légion VI Herculia, citée ci-dessus.

<sup>42</sup> Cf. C. C. Petolescu, *op. cit.* (*supra*, note 24).

## ABBREVIATIONS

- AnnEp — « L'Année épigraphique », Paris.  
CIL — *Corpus Inscriptionum Latinarum*.  
IDR — *Inscripțiile Daciei Romane* [Inscriptions de la Dacie Romaine] Bucarest, I (1975), II — III/1 (1977).  
IGLR — Em. Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din România din secolele IV — XIII* [Les inscriptions grecques et latines de Roumanie des IV<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles], Bucarest, 1976.  
OR — D. Tudor, *Oltenia romană* (quatre éditions : 1942, 1958, 1968, 1978).  
RE — *Real Encyclopadie des klassischen Altertumswissenschaft*.  
SCIV(A) — « Studii și cercetări de istorie veche (și arheologie) », [Études et recherches d'histoire ancienne — et d'archéologie].

Constantin C. Petolescu

## POSSIBLE STARTING POINTS OF DIMITRIE CANTEMIR'S "HIEROGLYPHIC HISTORY"

What had Dimitrie Cantemir prompted to write his *Historia hieroglyphica* in the form of animalist allegory — deciphered by the author himself — was the widely spread custom of his time to symbolize, either real persons or their features (virtues or vices), by animals whose symbolic meaning was by far more important than their accurate physiological description. One has therefore been entitled to indicate as inspiration sources many famous books coming from various ages and countries: *Panchatantra* (its Arabic version *Qualila and Dimna* or even its Byzantine version *Stephanites and Ichnelates*), fables ascribed to Aesop or I. oqman, the *Physiologist* with its numerous versions, *Fiore di virtù*, *Ethiopica*, *Porikologos*, *Opsarologos*, *Roman de Renart*<sup>1</sup> and the list could be further extended to become an actual library catalogue.

We shall attempt to suggest other possible sources which have aroused our interest, not by their extension — they may consist just of a few lines — but by some definite analogies<sup>2</sup>.

In the last decades of the 15th century a widely read and commented book, *Life and Fables of Aesop*, was issued and printed several times in Latin or German (and even in bilingual editions<sup>3</sup>) in several German towns, as well as in Strassburg and Antwerp. In 'liber tertius' "fabula quarta" — entitled *De quadrupedibus et avibus* — we are told that once upon a time the four-footed animals waged war with the feathered tribe. The illustrations of the above mentioned editions show, among other animals, also a unicorn (monoceros), although the text does not mention it at all. As the horse, the deer, the fox and the unicorn fight with the stork (or crane) and two eagles, the bat oscillates between the two warring parties arousing suspicion. The unicorn (monoceros), drawn in the foreground, thrusts its long horn into the eagle's feathers which is digging its claws into the back of a poor hare.

The basic allegory of the *Historia hieroglyphica*<sup>4</sup> in which the *Lion's country* (Moldavia) faces the *Eagle's country* (Wallachia) while the *Bat* (Marc the Pseudo-Beyzadé) wavers between the two camps, seems to be related both to the text and illustrations of this fable. One has remarked that, for a long period of time, the heraldic bird in Wallachia's coat of arms looked

<sup>1</sup> We are mentioning only some titles out of the rich bibliography: Paul O. Papadopol *D. Cantemir și începuturile fabulei românești* (*D. Cantemir and the beginnings of Romanian fable*) in "Revista Moldovei", 1924, Nos. 3—5, p. 33; Manuela Tănăsescu, *Despre 'Istoria Ieroglifică'* (*About the 'Historia hieroglyphica'*), București, 1970; Mihai Moraru, *Alegoria animalieră și fantasticul animalier în 'Istoria Ieroglifică'*. *Contribuția 'Fiziologului'* (*The Animalist Allegory and Animalist Fantastic in the 'Hieroglyphic History'*). *Contribution of the 'Physiologist'*, "Revista de istorie și teorie literară" (RITL), 1972, Nr. 3 pp. 481 — 490; *Dacoromania* (Freiburg/München), No. 2, 1974 (particularly the papers of Mircea Angheliescu, Amita Bhoose, Dragoș Moldoveanu, Mihai Moraru); *Doina Curticăpeanu, Orizonturile vieții în literatura veche românească* (*The horizons of life in old Romanian literature*). București, 1975; Mircea Angheliescu, *Literatura Română și Orientul* (*Romanian literature and the Eastern World*, București, 1975; Ioana Em. Petrescu, *Monocheroleopardul* (*The Monocero-leopard*), RITL, 1976, No. 1 pp. 103—107; Elvira Sorohan, *Cantemir în cartea hieroglifelor* (*Cantemir in the Book of Hieroglyphs*), București, 1978.

<sup>2</sup> We have found the titles and texts mentioned in the documented book of Jürgen Werinhard Einhorn, *Spiritualis Unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger in Literatur und Kunst des Mittelalters*, Munnich, 1976 (Rec. Rudolf Schenda, "Fabula" XIX, 1978, Nos. 3—4, pp. 324 — 325).

<sup>3</sup> Ludwig Hain, *Repertorium bibliographicum*, Stuttgart — Paris, 1826—1836, vol. I<sub>1</sub>, pp. 31—41; J. W. Einhorn, *op. cit.*, pp. 234 — 235, 296 — 297. For the relations between Romulus' transcription — to whom this fable belongs — and the transcriptions of other Aesopian fables see Fritz Wagner, *Äsopika in Enzyklopädie des Märchens*, Berlin—New-York, 1977, pp. 892 — 894.

<sup>4</sup> Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglifică*, edited by Stela Toma, Nicolae Stoicescu; Preface Virgil Căndea, București, 1973.

like an eagle rather than a raven<sup>5</sup>. At the same time, some of the versions of the so-called "parable of the unicorn" known in our country, speak of the lion instead of the unicorn<sup>6</sup>.

The rivalry between the winged creatures and the beasts, in forms that remind of Cantemir's story, appears also in the pictures which illustrate several late 15th-century editions — perhaps recurring also later — of Magnus de Magneriis' work: *Dialogus creaturarum*<sup>7</sup>. The wood cutting which illustrates dialogue 49 (*De aquilla et avibus et leone et aliis bestiis*) shows a deer, a boar, a beast in the likeness of a camel ("Struțocămila" "Camilopardal"), a unicorn and a crowned lion fiercely attacking a crowned eagle.

In dialogue 88 (*De leopardo et unicorni qui pugnabant cum dracone*), the unicorn is allied to the leopard when it fights a dragon. Dimitrie Cantemir, who styles himself monoceros, calls his father, Constantin Cantemir, Monoceroleopardal (monoceros = unicorn), a name which does not seem to be chosen at random.

Neither Aesop's fable, nor the *Dialogues* (if Dimitrie Cantemir became acquainted with them and not with others related to them) are taken up *ad litteram* by the Moldavian voivode. The idea of these few lines from the *Life and Fables of Aesop*, so simply expounded, becomes the basis of a novel and Magneriis' leopard-unicorn dialogue assumes an entirely new meaning; this happens also to another tale which is paraphrased almost word for word and introduced in the *Historia hieroglyphica*. It seems that a certain bishop, Cyrillus, wrote in Bohemia, in the 14th century, a collection of fables in Latin: *Speculum-Sapientiae* (known in its later versions also as *Namen Quadrupartitus Apologeticus* or *Guidrinus*)<sup>8</sup>. This book circulated in manuscript, illustrated Latin or German versions (translated by Ulrich von Pottenstein at the beginning of the 15th century under the title *Buch der naturlichen Weisheit*). In 1490 a German version of the text, with woodcuts, was issued at Augsburg. The chapter entitled *Contra superbientes ex robore. De Rinoceronte et corvo* tells the story of a unicorn which wanted to topple with its horn a raven which was perching on a high rock. But the conceited beast smashed his horn against the rock and had to listen to the edifying sermon of the bird which had flown up high in the air.

The same story appears in the *Historia hieroglyphica* but with a different end. "The unicorn was climbing a high, steep, craggy, pathless mountain; all around nothing but chasms, abysses, bottomless ravines that made one dizzy. And suddenly it sighted high up in the sky, above the peaks, a dark bird ("Dark bird: Raven") which was coming down whirling and whirring and attempting to alight on its bright and slippery horn. The unicorn started shaking its head and the bird was not able to alight. But the bird did not give up, attempting to perch on the bright and slippery horn. The unicorn and the bird fought for a while and the former hitting again and again succeeded in breaking some feathers of the bird's right wing. ("broken feathers: diminishing strength"). Exhausted by the fight and dizzy, fluttering and tumbling down, the bird ignominiously collapsed into the abyss ("collapsing from a high standing: from pride to disgrace")<sup>9</sup> . . .

The corresponding woodcut from the Augsburg edition (1490)<sup>10</sup> might be considered as having urged Cantemir to give a new interpretation to the Unicorn and Raven story. But, as this was a German version, we think that he drew his inspiration from another source: a manuscript or print with similar illustrations.

<sup>5</sup> Dan Cernovodcanu, *Știința și arta heraldică în România (Heraldic science and art in Romania)*, București, 1977, pp. 43 — 51.

<sup>6</sup> Cătălina Veleulescu, *The "Parable of the Unicorn" and of the man who was yearning for apples, "Synthesis"*, VI, 1979, pp. 139 — 143.

<sup>7</sup> L. Hain, *op. cit.*, vol. II<sub>2</sub>, pp. 249 — 250; P. Rajna, *Intorno al cosiddetto 'Dialogus creaturarum'*, "Giornale storico della letteratura italiana", vol. III, IV, X, XI, 1884—1888; I. Collijn, *Katalog der Inkunabeln der kgl. Bibl. in Stockholm*, II<sub>1</sub>, Stockholm, 1916, pp. 19 — 90; J. W. Einhorn, *op. cit.*, p. 237, 295.

<sup>8</sup> L. Hain, *op. cit.*, vol. II<sub>2</sub>, pp. 221 — 222; J. W. Einhorn, *op. cit.*, pp. 236 — 237, 294; F. Wagner, *op. cit.*, p. 895.

<sup>9</sup> The Latin title was similar: *Contra superbientes ex robore* . . .; D. Cantemir *Istoria Ieroglyphică*, citod. ed. pp. 196—197, 198, 203. The fragment was issued also separately under the title *Lupta dintre inorog și corb (The fight of the unicorn with the raven)*, București, 1927. Dimitrie Cantemir's comments are put in brackets.

<sup>10</sup> In a craggy landscape a unicorn is fiercely fighting with a raven. Other illustrations explicitly show the unicorn's defeat.

Cantemir might have come across some Latin versions of the above-mentioned fables (possibly later editions than those we have recalled) or parent texts in one of the languages he was conversant with: Greek, Persian, Arabic, Turkish. Carrying on the investigation of the tiny epic writings we have discussed, might prove to be fruitful.

It is probable that to the range of texts from which the *Historia hieroglyphica* was inspired one could add several others. The very characterization of the unicorn (the healing properties of its horn, the use of powdered horn as an antidote against poison, the difficulty to catch the unicorn, the hunting attempts, the accumulation of virtues, etc.<sup>11</sup>) implies permanent reference to a wide ranging literature which cannot become obvious if one confines oneself to a set of quotations — as usual, not provided with quotation marks — and calls for steady commenting and free interpretation, keeping, nevertheless, within the framework of tradition. Among the multivarious contradictory meanings the mediaeval culture lent the monoceros<sup>12</sup>, as Cantemir described it, one is tempted to liken it to the “spiritalis unicornis”, but without venturing to consider it identical — as can be expected.

The voivode who had hard luck in his “political” affairs uses the allusive references of a world of scholars, permanently amplifying and distorting them — a refined game of meanings.

Cătălina Velculescu

---

<sup>11</sup> “... The unicorn is a creature of rational speech and unswerving wind, persevering in its enterprises. Not only does it never tell lies, but it cannot even listen to them; it never speaks idle words and closes its ears to nonsense. And if its talk is edifying, its deeds are thousand times more so; it is a clean, bright, honest creature” (cited ed. pp. 202 — 203).

<sup>12</sup> Compare with J. W. Einhorn, *op. cit.*, particularly, pp. 256 — 272.

## L'EMPLOI DE QUELQUES EMPRUNTS LEXICAUX ROUMAINS DANS L'ALBANAIS DE KËRÇOVË (KÏCEVO), MACÉDOINE

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Roumanie a été toujours un foyer des Albanais, avant, au cours et après la Ligue de Prizren<sup>1</sup>. L'activité des patriotes albanais en Roumanie est connue par l'histoire nationale et par celle de la littérature albanaise. En même temps nous trouvons des Albanais de Kërçovë à Bucarest, Constanța<sup>2</sup>, Ploiești, etc. La plupart d'eux sont vivants même aujourd'hui soit à Kërçove (Yougoslavie), soit en Roumanie et ils parlent couramment le roumain. Cette bonne connaissance du roumain n'est pas dû au hasard, car certains d'entre eux ont passé 20 — 25 ans en Roumanie.

La rentrée de ces gens a conditionné l'emploi d'emprunts linguistiques. Ils parlaient en roumain quand ils voulaient cacher quelque chose, ou ils parlaient en albanais en employant des mots roumains. À la suite de ces circonstances, la nouvelle génération de Kërçovë emploie des mots roumains. Cet élément n'est pas encore étudié. C'est à cause de cela que j'ai décidé de faire cet aperçu. Ces emprunts appartiennent à une époque tardive; c'est pourquoi nous les appelons des emprunts tardifs.

Nous allons les présenter alphabétiquement ci-dessous :

**AKÇESOR**, -I (n.m.) 'appareil électrique servant à élever ou à descendre verticalement les personnes et les choses, ascenseur électrique'. La langue littéraire albanaise emploie *asensor* et *ashensor*, mais les deux formes manquent dans le dictionnaire de la langue albanaise<sup>3</sup>. Aujourd'hui, l'albanais de Kërçovë ne connaît que la forme *akçesor*, roum. *ascensor* et *lift*, serbo-c. anglais *lift*.

**ATENT** (adj.). Le mot comme tel manque dans le dictionnaire « Bashkimi »<sup>4</sup>; il n'est pas mentionné dans les Etudes linguistiques de Eqrem Çabej<sup>5</sup>. On l'emploie très souvent à Kërçove : *Ky djalë është atent* « Ce garçon est attentif », roum. *atent*, fr. *attentif*, c'est-à-dire : 'poli, bien élevé, attentif', etc.

**BUJER**, -I (n.m.). Ce mot 'désigne' un homme bien habillé et même très riche : ' *Ai është veshur si bujer* » Il est habillé comme patron ». Le mot s'emploie uniquement à Kërçove et il ne figure pas aux dictionnaires de notre bibliographie sommaire, ce qui témoigne sa dérivation du roumain. Donc : *bujer-i*, 'patron', roum. *boier*.

**BILLË**, -A (n.f.). On emploie ce mot très souvent. Pendant les jeux aux billes, les enfants se servent toujours du mot *billë-a*. L'albanais de Kërçovë ne connaît pas les mots *sërç*, *kliker*, *xhamlija* qui s'emploient dans d'autres contrées ou il y a des Albanais. Le mot *bille* manque dans les dictionnaires utilisés et dans les *Etudes étymologiques* de Eqrem Çabej. Murat Bejta<sup>6</sup>, dans son dictionnaire, donne ces explications pour le mot *bille* : *gjyle*, *sfereçkugel*. Les enfants

<sup>1</sup> La LIGUE de Prizren a eu lieu en 1878 à Prizren : là y ont participé tous les patriotes albanais de ce temps.

<sup>2</sup> Même aujourd'hui le fils du patriote albanais Ibrahim Temo, le docteur Naim Temo, se trouve à Constanța comme médecin. (voir Hasan Kaleši : *Ibrahim Temo*, « Orijentalni Institut » Sarajevo, 1976).

<sup>3</sup> K. Cipo, *Fjalor i gjuhës shqipe* [Dictionnaire de la langue albanaise], Tiranë, 1954, Prishtinë, 1976.

<sup>4</sup> *Fjalori i « Bashkimit »* [Dictionnaire de « Bashkimi »], réédité par « Rilindja », Prishtinë, 1978.

<sup>5</sup> Dr. Eqrem Çabej, *Studime etimologjike* [Etudes étymologiques] I — VI, « Rilindja », Prishtinë, 1976.

<sup>6</sup> Murat Bejta, *Fjalor Frëngjisht-shqip* [Dictionnaire français-albanais], « Rilindja », Prishtinë, 1978.

de Kerçovë disent : *Unë luaj me billa*, « Je joue aux billes ». Roum. *bilă*, alb. *billë*, *a*, toujours désignant une bille soit en verre soit en métal.

**BURDEL**, -I (n.m.) Ce mot a toujours le sens de l'obscurité, mais souvent on l'emploie avec le sens du mauvais temps : *Përjasht, eshtë burdel*, « Dehors il fait mauvais ». Avec le sens de l'obscurité : *Këtu eshtë burdel*, « Il est très sombre ici ». Roum. *bordel*, « maison de passe, maison de prostitution ». Donc, là, où on ne veut pas se connaître, où on ne doit pas avoir de la lumière.

**FURRNË**, -A (n.f.) Dans le dictionnaire de la langue albanaise, ce mot figure comme *furrë*, -a, ce que est d'ailleurs la langue littéraire. Eqrem Çabej ne donne pas d'explications dans ses *Etudes étymologiques*. Franz Miklosich<sup>7</sup> pense que ce mot provient du latin *furnus*. L'albanais de Kerçove emploie *furrnë*, *a*, au lieu de *furre-a* (le four). Tache Papahagi<sup>8</sup> pense que ce mot provient du bulgare *furna*, tandis que *furnar* ('boulanger') provient du latin *furnarius*. Nous pensons que le mot *furnar* n'existe pas en albanais littéraire même pas en albanais dialectale. (L'albanais de Kerçove emploie *furrnaxhi*, de *furn*+suffixe turc *-axhi*=*furnaxhi*, au lieu de *bukepjekës*). *Fournar* peut uniquement être une formation intérieure dialectale peu connue. Il n'est pas clair comment Papahagi explique cette dérivation de manière différente. Deux mots de la même famille (*furrnë* et *furnar*) ne peuvent pas provenir de différentes langues. Alors, nous pensons que ce mot a un même radical et qu'il provient du latin. Lorsqu'en albanais littéraire on dit *furre-a*, à Kerçove on dit *furrnë-a*. Le *n* qui apparaît entre le *r* et le *e* doit avoir quelque chose avec le *r* du l'aroumain *furnă*, car une telle forme s'emploie uniquement à Kerçove. Ici on ne peut pas parler d'un emprunt lexical, mais d'un emprunt de prononciation roumaine.

**FULAR**, -I (n.n.) Ce mot s'emploie uniquement par la génération qui a passé des années entières en Roumanie. Elle l'emploie avec le sens 'mouchoir de con, foulard'.

**GARË**, -A (n.f.) Ce mot s'emploie très souvent à Kerçovë. La langue littéraire emploie le mot *stacion i trenit*, 'la gare', mais les gens de la contrée de Kerçove avec ce mot ont formé deux toponymes *Gara e Cervices* et *Gara e Serbices*<sup>9</sup>, « La gare de Cervica » et « La Gare de Serbica ». *E pres trenin te Gara e Cervices*, « J'attends le train à la gare de Cervica ». Le mot *garë* n'existe pas dans les dictionnaires de notre bibliographie sommaire.

**GALLANTON**, -I (adj) En roumain s'emploie en deux formes : *galanton* et *galantom*; aroumain : *galantu-ta*. L'albanais de Kerçove emploie uniquement la première forme : *galanton*, mais il double de *l*, donc *gallanton* avec le sens 'libéral, galant, cavalier, poli' etc. De cet exemple on peut constater qu'il s'agit d'un emprunt tardif roumain, car il n'a rien à voir avec le dialecte aroumain.

**GOLLON**, -I (n.m.) On emploie ce mot avec le sens 'fégnon, celui qui ne travaille pas, celui qui s'entraîne ça et là, paresseux'. *Ç'bëjnë ato gollona atje*, « Que font ces fégmons là », Roum. *golan*, alb. de Kerçovë *gollon*.

**LUMINË**, -A (n.f.) Ce mot n'existe pas dans les dictionnaires de la littérature albanaise. On emploie ce mot en même sens qu'en roumain. Donc : *lumină* = 'lumière' · *Fikeni luminë, ju lutem?*, « Eteignez la lumière, s'il vous plaît ». Ou bien : *Largohu nga lumina*, « Ôte-toi de la lumière ».

**PAKOS**, -I (n.m.) On l'emploie très souvent et toujours avec le sens 'malheur' : *Atij iu bë një pakos*, « Il lui est arrivé un malheur ». Roum. *pacoste*. Ici nous avons la chute de *-te* finale du mot d'origine.

**PARTISU**, -I. (n.m.) Ce mot s'emploie plus rarement que les autres mais il garde toujours le même sens qu'en roumain : *pardesiu*, alb. de Kerçove *partisu* (fr. *pardessus*). Tache Papahagi dans son dictionnaire du dialecte aroumain l'écrit *paldesu* : alors il n'y a pas de raison que ce soit un emprunt du dialecte aroumain, car la forme d'origine correspond approximativement à la forme de l'albanais de Kerçovë.

<sup>7</sup> Franz Miklosich, *Alb. Forschungen Die rom. Elemente im Alban.*, Wien, 1871, p. 363.

<sup>8</sup> Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1974.

<sup>9</sup> Le village de Cervice se trouve au nord-est de Kerçovë. Le village de Serbicë se trouve aussi au nord-est de Kerçovë. Il est habité uniquement par des Albanais. Il a au moins 300 maisons.

**PERDAF**, -I (n.m.) Il s'emploie très souvent, mais pas toujours avec le même sens. On l'emploie avec le sens 'truc, manège' etc. Roum. *perdaf* = 'manière de raser la barbe à contre poil'. Ex. : *I dha një perdaf dhe e hudhi per toke*, (« Il lui a fait un truc et il tomba par terre »).

**PUNT**, -I (n.m.) On l'emploie aux jeux des cartes. Ex. : *Sa punte i ke ti?* « Combien de points as-tu? ».

**RUDË**, -A (n.f.) Ce mot s'emploie en agriculture. Roum. : *ruda* = 'long bâton, gaule, perche, brancard, timon', etc. A Kerçove s'emploie très souvent toujours avec le sens 'long bâton, timon'. *Ruda e karroces*. « Le timon de la charrette ». Alb. de Kerçovë, *rude-a*, signifie la pièce en bois qui lie le sous-ensemble des pièces y compris les roues d'avant d'une charrette avec le joug.

**RROPATË**, -A (n.f.) L'albanais de Kerçove ne connaît pas d'autres mots que *rropatë*, -a, signifiant le bruit en général. Roum. *ropot* 'bruit'. Ex. : *Ndegjohet një rropate e madhe*, « On entend un grand bruit ».

**TRALALA** (adj.). Interjection à l'origine, à Kerçove le mot a changé de sens. Il s'emploie comme adjectif. *Ai esthite pak tralala*, « Il est un peu toqué ».

Ces mots ont adopté leur phonétique, leur structure morphologique et même leur sens au système de l'albanais de Kerçové. Sous la base de ce qu'on dit, on peut constater que tous ces mots sont des emprunts tardifs roumains, car ils ont la même forme et la même signification. D'après notre avis, cette contrée mérite une étude plus profonde.

*Iljaz Kadriu*  
(Prishtina)

LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL «LITTÉRATURE MOYENNE GRECQUE  
ET LITTÉRATURES SLAVES»

L'Association hellénique d'études slaves a organisé à Thessalonique, du 21 à 24 mai 1979, le Symposium international « Littérature moyenne grecque et littératures slaves. Corrélations dans les recueils manuscrits ». Le symposium, première rencontre de ce genre organisée par la nouvelle association scientifique, dont le président est le professeur A.-E. Tachiaos, a réuni de nombreux spécialistes provenant de 12 pays de l'Europe et de l'Amérique, qui ont débattu quelques problèmes fondamentaux concernant la diffusion de la littérature byzantine et post-byzantine en traductions slavonnes dans les soi-nommés « codex miscellanés » (*sborniki*).

Parmi les plus de 30 communications présentées, qui ont suscité des discussions amples et animées, on se permet de citer ici : Fr. Mareš (Autriche), *Les problèmes textologiques gréco-slaves de la liturgie de St. Pierre*; A. de Santos Otero (R. F. d'Allemagne), *Sylogai — Sborniki und Textüberlieferung*; R. Picchio (USA), *Compilation and Composition: Two Levels of Authorship in the Orthodox Slavic Tradition*; Lidija P. Žukovskaja (URSS), *Vyboročnyj komponentnyj analiz pamjatnika po materialam Prologa*; J. Rusek (Pologne), *Quelques particularités des « sborniki » slaves*; Vasilka Tăpkova-Zaimova (Bulgarie), *Les textes démétériens dans le recueil de Rila et dans la collection de Macaire*; Hr. Kodov (Bulgarie), *Vladslav Gramatik i negovite sbornici*; R. Pope (Canada), *Hilandar No. 485 as a Sbornik: The Principles According to Which It Was Compiled*; D. Nastase (Grèce), *Unité et continuité dans le contenu des recueils manuscrits slavo-roumains dits « miscellanés »*; W. R. Veder (Hollande), *La manipulation des textes traduits: des « Slova » aux « Sborniki »*; Emilie Bláhova (Tchécoslovaquie), *Die Sprache der Bibelzitate in Uspenskij Sbornik*; F. J. Thomson (Belgique), *Chrysostomica slavica*; Dj. Trifunović (Yougoslavie), *Zbornik sa delima Dionisijsa Areopagita u prevodu inoka Isaije*; K. Kuev (Bulgarie), *Sătinieto na Georgios Chirovoskos Ipeł τpóπων v starite slavjanski literaturi*; M. Capaldo (Italie), *La structure de l'Zbornik Svjatoslava de l'an 1073 et de son protohype byzantin* (Les deux communications ont atteint également le problème des manuscrits au contenu similaire N° 72 et 310 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie); A. -E. Tachiaos, *De la « Philocalia » au « Dobrotoljubie »*. *La formation d'un sbornik* (Il s'agit du célèbre livre paru à Venise en 1782 et traduit en slavon russe par Païsiij Veličkovskij); J. Tarnanidis (Grèce), *Les derniers créateurs de « sborniki »* (Païsiij Veličkovskij et son école des moines grecs, roumains et russo-ukrainiens). Dans sa communication, *Œuvres littéraires byzantines dans quelques manuscrits slavo-roumains*, l'auteur de ces lignes a évoqué les chroniques universelles byzantines qui ont circulé dans les Pays Roumains et ont influencé les écrits historiographiques roumains du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles.

Ont présenté également des communications : K. Ivanova, B. Rajkov (Bulgarie), Ph. Malin-goudis, B. Pseftongas, M. E. Litsas, D. Kaïmakis, M. Oeconomou (Grèce), L. Moszyński (Pologne), B. Jovanović-Stipčević, R. Marinković, B. Grabar, L. Juhas, V. Antić et D. Bogdanović (Yougoslavie). À l'issue des travaux, le professeur A.-E. Tachiaos et d'autres participants ont souligné l'importance de ce premier débat concernant la diffusion de la littérature moyenne grecque dans des « sborniki » slavons ayant un contenu systématique, partiellement stables, partiellement variables, mais poursuivant toujours la transmission des certaines idées ou des séries d'œuvres.

Si à tout cela on ajoute les deux excursions aux célèbres fouilles de Vergina — où on a récemment découvert le tombeau de Philippe II —, au riche Musée archéologique et aux monuments antiques et byzantins de la ville de Thessalonique, aussi que le chaleureux accueil réservé aux invités, nous avons une image complète des résultats fructueux de cette prestigieuse réunion scientifique internationale consacrée aux littératures sud-est et est-européennes.

G. Mihăilă

## THE NINTH CONGRESS OF THE INTERNATIONAL COMPARATIVE LITERATURE ASSOCIATION, INNSBRUCK, AUGUST, 20—24, 1979

The picturesque capital of the province of Tirol is a town reputed not only for Olympic Games or Alpine tours, but also for the rich historical and cultural tradition it treasures in stately buildings and monuments, most of them connected with the names of Maximilian I (whose impressive yet empty sepulchral edifice is to be seen in Hofkirche) and Maria Theresa. An ideal place for work and leisure, Innsbruck played host this year to the Ninth I.C.L.A. Congress. A particularly rich range of themes to cover a large area of interests of the world-wide comparatists, hence the remarkably great number of participants from all continents, was the main characteristic of this year's edition.

Four major sections, in their turn divided into sessions, and seven workshops, beside the plenary meetings, gathered a large audience of specialists on those five busy Congress days. Theme one, "Literary Communication and Reception", whose great popularity is also recently due to the works of Hans Robert Jauss, grouped together a very large number of papers on the theory of aesthetic, historical and social reception, the problem of reception in the theory of texts, pragmatics and semiology, literary translation. Six sessions debated the second theme, "Classical Models in Literature", whose papers approached the relation between classical tradition and modern evolution, or contributed a new point of view to the present-day study of classical trends, classical norms, stylistic research, etc. Problems referring to "Literature and the Other Arts" (painting, music, film) were tackled in no less than twelve sessions. The range of subjects covered not only specific analyses, but also questions of theory and method. A record number of papers were given in the four subsections of the fourth theme, "The Evolution of the Novel": novel-history, aspects of the narrative, novel-myth, novel-mass culture.

The seven workshops considerably extended the scope of the Congress concerned with the literatures of developing countries, deepening the tendency, also noticeable at the previous edition, to break the traditional limits of comparative studies. The workshops for Asia, Africa, North Africa and the Middle East attracted a great many specialists both from those countries and the specialized departments of European and American universities. The workshops dedicated to translations, to problems of teaching comparative literature, to students of comparative literature and, last, but not least, the panel for reviews of comparative literature, addressed to students, teaching staff, translators, editors, contributors, had an invigorating effect upon the largest audience.

Considerable was the share of topics dedicated to the South-East European culture area, a subject approached not only by the specialists from the respective countries, but also by scholars from different other regions. General themes, as the relation between sociology and literary reception, the role of translations in the process of reception, or the circulation of motifs were illustrated by examples taken from Slovenian, Serbian and Bulgarian literatures, in the papers of Zdenka Petrović (Belgrade), Magda Stanovnik-Blink (Ljubljana), Katia Dimitrova Iordanova (Sofia). The relation between two national literatures, such as Greek and Serbian or Italian and Greek, in the papers of Svetlana Slapšek (Belgrade), and E. Hatzantonis (Oregon), posed specific topics for discussion. A major contribution was made by such specialists as Zdenko Škreb, Zagreb (chairman of the session of classical norm), Nadejda Andreeva-Popova (Sofia), Janko Kos (Ljubljana) to the second theme in papers and discussions on the Marxist analysis of classical concepts, the structure of fixed species, the evolution of the character. The relation between Petrarch and Francé Prešeren's Slovene sonnets, or between Old English literature and Greek and Yugoslav epic, proposed by H. R. Cooper (Evanston) and J. M. Foley (Missouri) confirmed the interest taken in the South-East European tradition. Interesting points of view were offered by Branislava Miligić (Belgrade), Gajo Peles (Zagreb), Aleksander Flaker (Belgrade), on the interdisciplinary study of literature. The relation novel-history, studied in its genealogical aspects and from the diachronic standpoint, was illustrated by examples from Bulgarian fiction, in a paper submitted by J. Avdjiev (Sofia), from the Turkish evolution of the novel, the paper of Belma Ötüs (Ankara) and from the 19th and 20th centuries Serbian novel, as presented by Slobodanka Peković (Belgrade). A research into narrative strategies and fiction models was made by Dragan Nedeljković — Belgrade (also a chairman of the session dedicated to the mythical structure of the novel) and Miroslav Beker (Zagreb) or Ivan Dimić (Belgrade). Importance was attached to the relation novel-myth in its semantic and narrative implication by Liljana Todorova, Skopje (chairman of the session devoted to this subject).

Mention should also be made of the contribution to general debates by Ilya Konev, a well-known Bulgarian comparatist.

A large Romanian team made up of internationally acknowledged specialists and younger researchers and critics, participated in the Congress. The contribution of Zoe Dumitrescu Buşnilega and Alexandru Duţu to the debates of the plenary sessions and of the working meetings (Alexandru Duţu also gave the paper on *Literature, Painting and the Image of Man*), of Paul Cornea to the problem of reception (*Codes de la lecture et lecture des codes*) and as rapporteur on the theme the novel and mass culture, of Nicolae Balotă in the section dedicated to the novel, with the paper *Le temps mythique dans le roman moderne* and with discussions, of Adrian Marino in the section of classical trends and as moderator of the panel discussion on comparative literature publications were greatly appreciated by the audience of specialists, prompting to fruitful debates. Their presence stimulatingly introduced the participation of Mircea Angheliescu (*Le neo-romantisme arabe — une approche comparatiste*), Alexandru Călinescu (*Lisibilité et motivation dans "Les Faux Monnayeurs" d'André Gide*), Andrei Corbea (*Motivkonstanz als rezeptionstheoretischer Vorgang*) and Ileana Verzea (*The Reception of the English Historical Novel in Romanian Literature*) in the debates of the Ninth Congress, proving the great interest taken and the efficient development of comparative studies in the Romanian literary school. A confirmation of the international appraisal of the Romanian comparative movement was the election of Alexandru Duţu on the Executive Committee of the I.C.L.A.

The Ninth Congress of the International Comparative Literature Association has demonstrated, by the perspective opened to the study of the dynamics of the literary phenomenon and by the expansion of the fields of investigation, that comparative literature is not at a deadlock, but in a permanent evolution on the level of intellectual response.

Ileana Verzea

## BRIEF UND BRIEFWECHSEL ALS QUELLE DER KULTURBEZIEHUNGSFORSCHUNG

### Zehn Jahre Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa

In einer Folge von wissenschaftlichen Konferenzen in den Jahren 1970 bis 1976 hatte der *Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa* (Herderstr. 1, D-2120 Lüneburg) vergleichend verschiedene thematische Komplexe untersucht: Die Aufklärung in Mittel- und Osteuropa, das Bild des Bauern in der zeitgenössischen Literatur und Publizistik, Wissenschaftliche Gesellschaften und Hochschulen, Nationalsprache und Nationalliteratur, Buch- und Verlagswesen sowie Freimaurergesellschaften und Klubs — jeweils im 18. und in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Geographisch war und ist die Arbeit auf Ost-, Ostmittel- und Südosteuropa begrenzt, wobei in Vordergrund der Referate und Diskussionen die Beziehungen zum deutschen Sprachraum stehen, zumal die deutsche Sprache das Medium der wissenschaftlichen Verständigung ist. Die Ergebnisse der Tagung halten fünf Sammelwerke fest, die *Studien zur Geschichte der Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa*:

1. *Die Aufklärung in Ost- und Südosteuropa*. Hrsg. v. Erna Lesky [u. a.]. Köln, Wien; Böhlau 1972, 278 S.

2. *Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozioökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts*. Hrsg. v. Dan Berindei [u. a.]. Köln, Wien; Böhlau 1973, 408 S.

3. *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*. Hrsg. v. Erik Amburger [u. a.]. Berlin; Camen 1976, 385 S.

4. *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*. Hrsg. v. Herbert G. Gopfert [u. a.]. Berlin; Camen 1977, 388 S.

5. *Beförderer der Aufklärung in Mittel- und Osteuropa*. Hrsg. v. Eva H. Balázs [u. a.]. Berlin; Camen 1979, 347 S.

Die Redaktion dieser Bände, deren Internationalität bereits das Herausbergremium widerspiegelt, liegt in den Händen von Dr. Heinz Ischreyt, des Initiators, Motors und Organisator des Studienkreises, der in dem Jahrzehnt seines Bestehens keine feste Rechtsform erhalten hat, sich aber aufgrund seiner Konferenzen und seiner Veröffentlichungen zu einer international anerkannten "nichtinstitutionalisierten Institution" entwickelt hat.

Sudosteuropa war von Anfang der Tätigkeit an eines der Zentren der wissenschaftlichen Aufmerksamkeit. Bereits im ersten Band der "Studien" berichtet Einamiel Turezynski über "Gestaltwandel und Trägerschichten der Aufklärung in Ost und Südosteuropa", behandelt Strahinja K. Kostić "Ausstrahlungen deutscher literarisch-volkstümlicher Aufklärung im südslawischen Raum" und Akoš Paulinyi die Wirtschaftspolitik des "aufgeklärten Absolutismus" in Ungarn. Im zweiten Band erweitert sich das Blickfeld auf die rumänischen Länder: Dan Berindei untersucht die "Lage der Bauernschaft in der Walachei und der Moldau (1831—1858)", Kostić das "Bild des Bauern in der Literatur des südslawischen Donaubereichs in den siebziger und achtziger Jahren des 18. Jahrhunderts" und anderes mehr. In dem Band "Wissenschaftspolitik" eröffnet Alexandru Duțu ein breites Bild von der "Bildung des Philosophen und des Patrioten", Zoran Konstantinović beschreibt "Wissenschaft und Kultur im befreiten Fürstentum Serbien", László Sziklay "Wissenschaftliche und literarische Gesellschaften in Ofen-Pest am Anfang des 19. Jahrhunderts", Florin Constantiniu den "Beitrag der siebenburgischen Aufklärung und des fanariotischen Reformismus zur Entstehung des höheren Schulwesens in rumänischer Sprache", und Dan Berindei "Die Vorläufer der Rumänischen Akademie der Wissenschaften". Sechs weitere Beiträge, darunter "Die Akademie von Moschopolis und ihre Nachwirkungen im Geistesleben Südosteuropas" von Max Demeter Peyfuss, behandeln sudostenropäische Fragen, denen auch der diesen Band erstmals beigegebene Einführungsaufsatz von Ludwig Hamermer "Akademiebewegung und Wissenschaftsorganisation" nicht ausweicht. Obwohl die einzelnen Beiträge für bestimmte regionale Räume von unterschiedlichen Fragestellungen und methodischen Voraussetzungen ausgehen und sieb — eine viel zu seltene Ausnahme — Literaturhistoriker und Historiker gemeinsam um einen Fragenkomplex bemühen, ergeben diese Bände wie die folgenden doch ein Gesamtbild, das die einzelnen beschriebenen Erscheinungen und Prozesse verständlicher macht und in ihrer europäischen Abhängigkeit und Wechselwirkung verdeutlicht.

Gleiches gilt für die zuletzt erschienenen Bände. In Band über Buch- und Verlagswesen finden wir sowohl vergleichende Studien wie "Die Lektüre als soziale Pflicht. Der Beitrag von Druckereien und Buchhandlungen zur Bildung der neuen Kulturen in Südosteuropa" von Alexandru Duțu als auch regional begrenzte Aufsätze wie "Die kyrillische Buchdruckerei Joseph Kurzböcks" von Nikola Gavrilović oder "Lesbarrieren. Buch und Leser in Kroatien vom Ende des 18. bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts" von Wolfgang Kessler oder István Frieds "Leserschaft und literarische Produktion während der Aufklärung in Ungarn". Der neueste Band über die "Beförderer der Aufklärung" beginnt mit einer Forschungsübersicht von Hamermer "Zur Geschichte der europäischen Freimaurerei und der Geheimgesellschaften im 18. Jahrhundert", die — anders als viel zu oft die "westliche" Forschung sonst — Südosteuropa gleichberechtigt berücksichtigt. Außer mehreren die Habsburger Monarchie als Gesamttraum berücksichtigenden Untersuchungen tragen Eva Il Balázs (Freimaurer, Reformpolitiker, Girondisten), Strahinja K. Kostić (Serbische Freimaurer am Ende des 18. Jahrhunderts), Carl Göllner (Aspekte der Aufklärung in Siebenbürgen) und Dan Berindei speziell südosteuropäische Themen bei. Die Sammelbände sind durch Personen- und Ortsregister erschlossen, so daß die Berücksichtigung Südosteuropas auch dort, wo sie von der Themenstellung her nicht ohne weiteres zu erwarten wäre, leicht zu erschließen ist.

Die Sammelbände fassen die wissenschaftlichen Ergebnisse der Tagungen zusammen, die über Vorträge und Diskussionen hinaus eine erfreulich angenehme, offene Atmosphäre des wissenschaftlichen Meinungsanstausches auszeichnet. Auch wer kontroverse Meinungen vertritt, hat dies nie persönlich bezogen, sondern ist stets als Fremder gerne wiedergekommen. Die zweite Phase der Forschungsarbeit des Studienkreises wurde 1977 während einer Vorbereitungs-tagung in Lüneburg konzipiert: Nicht mehr die Kulturbeziehungen als solche sollten im Vordergrund stehen, sondern die Medien und Quellen dieser Form von Kommunikation, die quellenkritisch untersucht und exemplarisch dargestellt werden sollten. In einer ersten Konferenz, deren Ergebnisse 1980 publiziert werden sollen, wurden 1978 in Salzburg *Reisen und Reisebeschreibungen als Quelle der Kulturbeziehungs-forschung* diskutiert (vgl. meinen Bericht in *Südost-Forschungen* 38 1979, S. 266 — 267 sowie II. Ischreyt in *Deutsche Studien* H. 64 (1978), S. 401 — 416). In seinem zehnten Jahr hatte der Studienkreis vom 22. bis 27. September 1979 in die Europäische Akademie Schloß Neunburg, ein seit dem Mittelalter mehrfach umgebautes Schloß oberhalb der Donau nördlich Passaus, eingeladen, um *Briefe und Briefwechsel* unter demselben Aspekt zu untersuchen, wobei die Vorbereitung außer bei Dr. Ischreyt in den Händen von Prof. Dr. Edgar Hoesch und Dr. Gert Robel (beide München) lag.

Trotz zahlreicher Briefeditionen und der häufigen Auswertung unpublizierter Briefsammlungen fehlt bisher eine systematische Untersuchung ihres Quellenwerts, so daß der Studienkreis hier — wie vielfach in seiner bisherigen Arbeit — wissenschaftliches Neuland betreten konnte. Dadurch, daß die Referate rechtzeitig vor Konferenzbeginn vorlagen, war eine solide Grundlage und ausreichende Zeit für die Diskussion gegeben, innerhalb derer mehrfach weiterführende Aspekte entwickelt wurden. Nach der Begrüßung durch Prof. H o s c h führte Dr. I s c h r e y t in die Problematik ein, wobei er betonte, daß die Vielzahl der in den Referaten aufgezeigten Gesichtspunkte eine Zusammenfassung im Sinne einer eng gefaßten Konzeption gar nicht zuließe. Anhand konkreter Briefwechsel oder zumindest der Briefe an oder von einer Person wurden im folgenden verschiedene Forschungsansätze exemplarisch vorgeführt, d.h. einzelne Briefwechsel bzw. Sammlungen oder ein Komplex von Briefwechseln auf seinen Aussagewert für die Kulturbeziehungs-forschung und die Wirkungen in einem engeren oder weiteren Kommunikationszirkel untersucht. Da ein ausführlicher Bericht in II. 68 (1979) der *Deutschen Studien* erscheinen wird, seien hier nur die Südosteuropa behandelnden Kurzreferate erwähnt.

Die Referate waren in thematische Gruppen zusammengefaßt: *Zur Struktur des Briefwechsels*, *Wissenschaftliche Briefwechsel* und *Politische Information*, wobei sich die Grenzen dieser "Schwerpunkte" als fließend erwiesen. Zur ersten Gruppe rechnete die Übersicht von Prof. Dr. László S z i k l a y (Budapest) über den Briefwechsel zwischen ungarischen und nicht-ungarischen Schriftstellern der Aufklärungsperiode. Die zweite Gruppe erwies sich als ein ausgesprochen sudosteuropaischer Schwerpunkt: Dr. János P ó o r (Budapest) bearbeitete "August Ludwig Schlózer und seine ungarischen Briefpartner", Prof. Dr. Strahinja K. K o s t l é (Novi Sad) den Briefwechsel Vuk Stefanović Karadžićs und Dr. Wolfgang K e s s l e r (Düsseldorf) unter einer primär methodologischen Fragestellung den Briefwechsel Bartholomäus Kopitars als "Medium wissenschaftlicher Kommunikation".

Die in Briefen enthaltene politische Information stand im Mittelpunkt der letzten Vortragsfolge. Prof. Dr. Erust W a n g e r m a n n (Leeds) sprach über briefliche Aussagen zum Reformwerk Josephs II. insbesondere aus Ungarn, Prof. dr. Carl G o l l n e r (Sibiu) über die Briefe Stephan Ludwig Roths sowie Prof. Dr. Alexandru D u ț u (Bukarest) über die Widerspiegelung „europäischer Realitäten" in rumänischen Briefen des 19. Jahrhunderts. Leider waren einzelne Referenten durch Krankheit oder andere Umstände an der Teilnahme gehindert, so daß weitere Beiträge nur schriftlich vorlagen und nur eingeschränkt zur Diskussion herangezogen werden konnten, so „Die Korrespondenz der Sohne von Dinicu Golescu aus dem Exil" von Prof. Dr. Dan B e r i n d e l (Bukarest). Diese Beiträge werden aber in dem für 1981 geplanten Sammelwerk über diese Tagung auch im Druck erscheinen.

Die nächste Konferenz soll sich 1981 mit *Zeitschriften als Quellen der Kulturbeziehungs-forschung* auseinandersetzen und so eine weitere Quellenkategorie auf ihren Wert und ihre Auswertungsmöglichkeit für die Kulturbeziehungs-forschung hin untersuchen. Der zeitliche Rahmen soll weiter durch die Jahre 1700 und 1850 fixiert bleiben, auch wenn sich in den letzten Jahren der Schwerpunkt immer mehr zugunsten des späten 18. und des frühen 19. Jahrhunderts verschoben hat. Bis 1981 ist voraussichtlich die Finanzierung der Tagungen durch die Stiftung Volkswagenwerk gesichert. Es bleibt zu hoffen, daß auch über dieses Jahr hinaus der Studienkreis seine Arbeit im gewohnten Rahmen fortsetzen können wird. Keine Tagung gleich bisher völlig der anderen, immer hat es neue Ansätze, Anregungen, Möglichkeiten gegeben. Die These, daß die Erforschung von übernationalen und überstaatlichen Kulturbeziehungen in der Vergangenheit nur in internationaler Zusammenarbeit sinnvoll möglich ist — die Gründungskonzeption des Studienkreises, ist durch die Arbeit des vergangenen Jahrzehnts nur bestätigt worden.

Wolfgang Kessler  
(Düsseldorf)

MARIA COMȘA, *Cultura materială veche românească (Așezările din secolele VIII — X de la Bucov-Ploiești)* (La culture matérielle roumaine ancienne — Les agglomérations des VIII<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles de Bucov-Ploiești), București, Ed. Academiei, 1978, 181 p., 108 fig., 26 pl.

L'ouvrage, fort souhaité par les spécialistes, comporte les résultats des fouilles archéologiques pratiquées dans l'intervalle des années 1957—1971 à Bucov-Rotari et à Bucov-Tioca, sur deux des six agglomérations de haute époque féodale localisées dans cette zone. À Bucov-Tioca, la couche culturelle est épaisse de 0,60 m, présentant deux horizons. L'habitat supérieur se compose de maisons en surface ou légèrement enfouies dans le sol, alors que l'habitat inférieur est fait de cabanes. L'unique horizon de Bucov-Rotari est illustré par une couche archéologique de 0,40 m. L'auteur y distingue un habitat à plusieurs étapes : trois étapes de cabanes, deux aux habitations légèrement enfouies dans le sol et deux autres avec les maisons à la surface de la terre.

On trouve dans le livre la description des cabanes et des maisons aux foyers doublés, de pierres, ainsi que celle des maisons-ateliers. Partant des objets métalliques qu'elles ont livrés, ces agglomérations ont été datées des VIII<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles. On donne aussi la description des fours à cuire et des fosses à provisions, que l'auteur prend pour des cénotaphes.

Les agglomérations ayant livré des pierres calcaires de taille et des tuiles, ces matériels constituent l'indice d'un degré de développement particulier.

L'ouvrage indique comme principales activités de la population respective l'agriculture, la culture des légumes et l'élevage, avec pour complément la chasse, la pêche et la récolte des mollusques. Parmi les métiers attestés, il y a le travail du fer, celui du bois et de l'os, la confection de la poterie et, probablement, l'extraction du mazout. Entre les activités domestiques, il convient de compter le filage, le tissage et le tannage.

La céramique, abondante, s'avère de deux sortes : locale et byzantine.

Quatre catégories se partagent la céramique locale, à savoir :

1) La céramique à ornements incisés, confectionnée au tour rapide, cuite au rouge, est illustrée par des pots dotés d'un manche, au profil du rebord varié. Le motif composé de lignes horizontales serrées est plutôt rare, tandis que celui des bandes ou des lignes ondulées, qui se succèdent ou se croisent, est dominant.

2) La céramique à ornements incisés, confectionnée au tour lent, est similaire à la précédente. Les motifs qui la décorent sont à peu près les mêmes, mais on y trouve parfois aussi des lignes horizontales serrées, traversées, sur l'épaule, par des lignes ondulées ou par des bouquets de courts traits verticaux ou obliques. Revêtant un caractère unique, quelques pièces de cette catégorie n'offrent pas une cuisson au rouge, alors que d'autres sont confectionnées dans une argile blanchâtre.

3) La céramique à ornements lustrés et incisés, ayant subi une cuisson réductrice (gris), est confectionnée dans une pâte de qualité. Sous le rapport morphologique, elle est illustrée par des pots au rebord arrondi, des pots dotés de deux petites anses, des cruches avec une anse et des cruches amphoroïdales à deux anses, des blocs et quelques autres formes uniques.

4) Analogue à la précédente se présente la céramique à décor lustré et incisé. Cuite au rouge, elle est de teintes différentes — jaune, rose, rouge ou brique.

Certaines pièces sont couvertes d'une engobe blanche ou peintes en rouge et moins fréquemment en brun.

Les marques de potier sont rares. On les trouve seulement sur les exemplaires confectionnés au tour lent, cuits au rouge ou de manière réductrice.

Suivant l'auteur, la céramique incisée, cuite au rouge et confectionnée soit au tour rapide (40 — 50 %), soit au tour lent, est l'héritage direct du monde romain. La céramique grise (10 %), décorée de motifs lustrés et analogue à celle de Saltovo, est considérée comme étant d'origine nord-pontique. Les cruches amphoroïdales et les soupières représentent une influence byzantine, alors que la poterie couverte d'une engobe blanchâtre ou de peinture manifesterait une influence venue de Dobroudja.

Quant à la céramique byzantine, elle est confectionnée au tour rapide et recouverte d'émail vert, de différentes nuances. Ses formes typiques sont : les cruches amphioroidales, les grands bols surpiéd et munis de deux anses, ainsi que les couvercles munis de deux anses. L'auteur attribue également une origine byzantine à certains récipients dont les minces parois sont ornées de motifs ondulés ; suffisamment cuits, ils sont confectionnés au tour rapide, dans une pâte mélangée de sable fin. Cette céramique byzantine a été datée par l'auteur des VIII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles et non des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles comme en Dobroudja.

Parmi les objets récoltés dans les agglomérations, on compte des couteaux, des haches, des briquets, des pierres à aiguiser, des meules, les parties métalliques des seaux en bois, une balance, des perles et des bracelets en verroterie, des bagues, une clochette, des épingles à cheveux, des bandes de bronze, des boucles, des lances avec talon, des flèches folées, des osselets et autres objets d'os.

Sur le crêpi recouvrant les murs de l'annexe n<sup>o</sup> 2 de Bucov-Rotari, on a relevé de brèves inscriptions cyrilliques. Du reste, des signes alphabétiques ont été également relevés sur des récipients, des briques ou le crêpi de certains murs.

Les agglomérations exploitées par les fouilles ont appartenu à des communautés de paysans roumains. Leurs activités traditionnelles étaient toujours l'agriculture et l'élevage, cependant qu'au sein de ces communautés commençaient à exercer leurs métiers quelques artisans spécialisés.

Fondés sur la poterie respective, Ion Nestor et Engenia Zaharia attribuaient ces agglomérations à une époque ultérieure au X<sup>e</sup> siècle. Or l'auteur, tout en mentionnant cette datation, propose néanmoins comme date de leur existence les VIII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles et ceci bien qu'elle eût daté une céramique analogue de Dinogetia des X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles.

L'ouvrage n'en est pas moins digne d'éloges : c'est qu'il vient combler une grave lacune de la documentation archéologique roumaine. Si nous estimons certaines de ses conclusions discutables, c'est en raison de la nouvelle datation proposée par l'auteur. Pour notre part, nous considérons que :

1) Un tableau synoptique de la poterie récoltée sur les lieux pouvait démontrer clairement que les cabancs et les deux autres types d'habitations qui semblent relever d'une évolution avec les âges ont néanmoins coexisté jusque dans la dernière étape des deux agglomérations.

2) Il résulte en toute évidence des trouvailles généralement connues de Dridu (IX<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles) à environ 45 km de Bucov, de Prodana-Birlad (X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles ; XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles), de Păcuil lui Soare (X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles), Capidava (X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles), Dinogetia (X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles), Coconi (XIV<sup>e</sup> siècle), etc., que la poterie de Bucov n'est pas contemporaine, mais qu'elle continue celle de type Dridu et qu'elle doit se dater des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles, présentant sous le rapport décoratif des analogies avec celle de Hlincea (II). D'autre part, les trouvailles monétaires de Bucov, datées des XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles, plaident elles aussi pour une datation de cette période.

Par conséquent, la continuité de la population roumaine durant le millénaire obscur se matérialise dans la céramique qui évolue à travers les étapes suivantes : Bratei (IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles), Ipotești-Cindești (VI<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles), Dridu (VIII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles), Bucov (XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles) et Zimnicea-Coconi (XIV<sup>e</sup> siècle).

3) La très séduisante hypothèse de l'auteur selon laquelle le pot avec une anse sera tout particulièrement caractéristique de la population roumaine (Dacia NS. XII, 1968, p. 355—380) ne se trouve pas attestée depuis par les documents archéologiques. Le pot romain, dépourvu d'anses, confectionné soit au tour, soit à la main dans le milieu rural est fort bien représenté en Roumanie : sa production de même que les motifs qui l'ornaient ont évolué avec le temps. Par contre, le pot romain muni d'une anse, confectionné au tour par des artisans devient très rare après l'abandon de la Dacie, ne se maintenant qu'aux abords du Danube jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, quand il disparaît tout à fait. Il devait reparaître du reste au XI<sup>e</sup> siècle, avec le retour des Byzantins sur le Danube ; à ce moment, les pots ornés de motifs décoratifs comme ceux de Dridu commencent à être dotés d'une anse.

Par la datation de haute époque (VIII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles) de la poterie de Bucov, l'auteur tend à étayer son hypothèse (citée ci-dessus), en tâchant de suppléer de la sorte à l'absence des documents archéologiques à cet égard. Cependant, compte tenu de ce que la datation qu'elle propose pour Bucov (VIII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles) ne saurait se soutenir, continuer dans cette voie finirait par conduire à fournir des arguments à la thèse de R. Roesler. Hélas ! malheureusement les données historiques et archéologiques attestant la continuité des Roumains au nord du Danube ne

manquent pas. Ces données témoignent de l'organisation étatique de la population romaine dans des voïvodats puissants et la datation correcte de la poterie de type Bucov offrent de nouveaux arguments en ce sens.

A. A. Bolşacov-Ghimpu

HANS BELTING, CYRIL MANGO and DOULA MOURIKI, *The Mosaics and Frescoes of St. Mary Pammakaristos (Fethiye Camii) at Istanbul*, *Dumbarton Oaks Studies*, XV, Washington D. C., 1978 (Edited by Cyril Mango; printed in Germany at J. J. Angustin, Gluckstadt), XX + 118 p. texte + XIV pl. en couleurs + 126 pl. noir et blanc + 2 schémas

L'ancien couvent constantinopolitain de la Vierge Pammakaristos, devenu peu après 1453 lieu de résidence du Patriarcat œcuménique, fut transformé en sanctuaire musulman sous le nom de « Mosquée de la Conquête » (Fethiye Camii). Le XV<sup>e</sup> volume de la série *DOS* est dédié surtout à l'étude des mosaïques et fresques conservées dans la *chappelle funéraire* accolée à l'église principale du monastère byzantin de la Pammakaristos. La découverte et la publication exhaustive de ces peintures d'époque paléologue, attendue avec impatience par les spécialistes, a été rendue possible grâce aux travaux de restauration du monument, commencés en 1949 par le Byzantine Institute of America et continués depuis 1962 par Dumbarton Oaks.

Les trois auteurs de la monographie sont des spécialistes bien connus de l'art byzantin et chacun des trois chapitres du livre représente une contribution indépendante : Cyril Mango, *Le monument et son histoire* (p. 1 — 38 et *Appendix* p. 39 — 12); Doula Mouriki, *L'Iconographie des mosaïques* (p. 43 — 73); Hans Belting est l'auteur du dernier chapitre : *Le style des mosaïques* (p. 75 — 111).

Cyril Mango qui — en collaboration avec A.H.S. Megaw — a dirigé depuis 1962 les travaux de restauration en publiant les résultats préliminaires dans *DOP* (1964), assume la tâche de présenter le monument et son histoire. Bien qu'il nous avértil que ce domaine demande encore l'éclaircissement de quelques détails, les étapes et les modifications subies par le sanctuaire sont bien mises en évidence. Les recherches de l'auteur lui ont permis d'établir que l'église principale remonte au XII<sup>e</sup> siècle — deuxième quart ou vers 1150 — étant la fondation d'un couple apparenté à la famille impériale, un Jean Komnène *sébastos* et une Anna, probablement Doukaina. D'ailleurs, l'une des tâches de C.M. a été de débrouiller le compliqué enchevêtrement des relations de famille de ceux qui ont été fondateurs, donateurs ou parents de ceux-ci, et dont les tombeaux, assez nombreux, se trouvaient dans l'église ou dans ses parties annexes. La seconde étape importante dans l'histoire du monastère se place sous le patronage du *protostrator* Michel Glabas Tarchaneïotes, personnage bien connu à travers les sources narratives byzantines, surtout pour ses prouesses guerrières dans l'intervalle 1260—1304. C.M. suppose que Glabas peut être considéré propriétaire du monastère à partir de 1263, pourtant il n'est pas très formel sur les raisons de cette entrée en possession. Nous nous demandons si le mariage de Glabas avec une Maria *Doukaina Komnène* Braumina Paléologueina n'est pas de nature à expliquer sa qualité de propriétaire et donateur, compte tenu des noms portés par les premiers fondateurs du monastère et, d'autant plus, que Glabas semble avoir été d'origine slave (cf. p. 11, n. 32).

Au temps de Michel Glabas, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ont été exécutées les fresques qui décorent le mur extérieur sud de l'église principale, abritées probablement à l'origine par une galerie ouverte. Leur *terminus ante quem* précède d'un moins quelques années la construction, vers 1310, du *parekklesion* ou chapelle funéraire qui est due à la veuve de Glabas, la nonne Marthe. Appartenant au type de la « croix grecque inscrite-complexe », cette petite église — accolée du côté sud à l'église principale — présente la particularité assez intéressante d'avoir une tribune au-dessus du narthex, recouverte de deux coupoles sur tambour qui atteignent presque la même hauteur que la coupole du Pantocrator, disposition rare, mais déjà rencontrée à la Panaghia tou Chalkéon de Thessalonique (1028). C. M. observe qu'à l'origine les 2/3 inférieurs des façades sud et ouest de la chapelle ont dû être abrités par une sorte d'auvent ou de portique. Pour les tombeaux de la famille Glabas quatre *arcosolia* ont été prévus trois dans le narthex et un dans le naos du côté Nord, celui-ci réservé vraisemblablement à Glabas et à son épouse. En ce qui concerne le « déambulatoire », c'est-à-dire la galerie fermée qui entoure l'église principale sur les côtés nord, ouest et sud et qui aboutit sur

la façade ouest de la chapelle funéraire, sa date reste encore incertaine, à l'exception du bras sud qui est sûrement postérieur à la construction du *parekklession*. Il n'est pas exclu que le côté nord, conçu comme annexe funéraire, ainsi que la tour clocher qui s'élevait au centre de la galerie ouest soient dus à l'initiative de Michel Glabas. L'histoire post-byzantine du couvent — restituée à partir de documents de toute catégorie — commence avec la requête de Gennadios Scholarios de transférer la résidence du Patriarcat œcuménique depuis l'église des Saints Apôtres au monastère de la Vierge Pammakaristos, demande qui fut agréée par Mahomet II. Jusqu'en 1587 les patriarches résidèrent ici. Il semble qu'une réparation de l'église a eu lieu vers 1518 grâce aux largesses du voïvode de la Valachie, Neagoe Basarab (1512—1522). Le texte de C.M. (p. 27), qui indique à ce propos le prince Radu, doit être rectifié, puisque Radu (1496—1508) ne régnait plus au temps du patriarche Théolèpte (1513—1522) qui a sollicité les fonds à l'occasion de sa visite en Valachie en 1517, pour assister à la consécration du monastère d'Argeș érigé par Neagoe Basarab. Il est intéressant de rappeler aussi que deux princes de la Moldavie et un prince de la Valachie furent enterrés, autour de 1580, dans la galerie nord de la Pammakaristos, ainsi qu'il ressort du *Document de Trinity College* (cf. p. 39 — 42), description topographique rédigée peu avant 1587, où il est spécifié que ces tombeaux étaient récents. Un seul bénéficie d'une indication moins vague : « tombeau qui est celui du fils du voïvode Alexandre, prince de Moldo-Valachie ». S'agissait-il d'un fils d'Alexandru Lăpușneanu ?

Le même *Document* (cf. p. 39, §4) nous fournit une information qui a été négligée par les auteurs de la monographie, bien qu'elle ne soit pas dépourvue d'importance, surtout pour le programme iconographique : la chapelle-*parekklession* de la Pammakaristos était dédiée à Saint Jean. Le texte ne dit pas duquel d'entre les saints portant ce nom il s'agit, mais il nous semble hors de doute qu'il ne peut être question que de Saint *Jean Baptiste*. En effet, la fonction funéraire de la chapelle s'accorde parfaitement avec le vocable de Saint Jean Baptiste, patron choisi avec une préférence marquée pour les chapelles funéraires.

Si le premier chapitre présente l'histoire du complexe monastique dans son ensemble, les deux chapitres suivants sont consacrés en exclusivité à la *décoration du parekklession*. Doula Mouriki entreprend une analyse poussée et érudite du programme des mosaïques et suggère aussi des restitutions possibles dans les parties qui ont perdu leur décoration (p. 47 — 48). L'auteur remarque à juste titre la qualité « eschatologique » de la décoration de la coupole du Pantocrator, qui ressort des inscriptions portées par les prophètes, exaltant la « gloire » de Dieu et escamotant le « côté » Incarnation. Mais, si la conclusion (b) se rapportant à la fonction funéraire de la chapelle est bien fondée, l'affirmation (a) que « the *parekklession* was dedicated to Christ » (p. 54) nous paraît hasardeuse, car il n'y a rien de vraiment exceptionnel dans le programme de cette coupole qui puisse justifier une telle inférence. D'autre part, nous avons vu que le vocable de l'église — Saint Jean — est mentionné dans le *Trinity College Document* (p. 39, §4). Le programme d'abside est par contre différent de celui d'une église ordinaire d'époque tardive byzantine — une *Deisis* développée sur la conque, les murs latéraux et la voûte — mais toujours en accord avec la destination funéraire de cette chapelle. La présence des *quatre* archanges sur la voûte du bema n'est peut-être pas simplement un élément auxiliaire de la *Deisis*, mais l'expression du désir de la donatrice d'avoir tous les chefs de la milice céleste représentés comme intercesseurs en faveur de son mari guerrier, le *protostrator* Michel Glabas, d'autant plus que le patron personnel de celui-ci était précisément l'archange Michel.

L'interprétation de D. M. concernant l'ensemble du programme conçu comme une illustration adaptée du *nekrosi mon theotokion* de l'Office des morts, dans lequel les diverses catégories de saints invoquent la miséricorde du Christ, s'impose d'elle-même, et l'analogie avec la chapelle N—O de l'Afféndiko de Mistra est bien suggestive (surtout avec les corrections de programme apportées par l'auteur). Pourtant, nous ne pouvons souscrire à l'opinion, soutenue avec renfort d'arguments cette fois (p. 69—70), que la chapelle funéraire du monastère de la Pammakaristos était dédiée au Christ. Les seuls arguments susceptibles d'offrir un point de soutien à cette hypothèse seraient les deux épigrammes de Manuel Philés dont parle l'auteur (p. 69, n. 107). Il aurait fallu les reproduire dans la note pour que le lecteur puisse juger. Cependant, on ne doit pas oublier qu'en dernière instance *n'importe quelle église* est dédiée à Christ-Dieu et, de ce fait, Manuel Philés pouvait parler en poète, sans commettre une erreur, de la chapelle funéraire comme offerte ou dédiée au Christ.

Hans Belting commence son chapitre sur *le Style* des mosaïques (et des fresques) par une captivante et subtile étude des proportions intérieures du monument, de ses « unités spatiales » et leur organisation selon un rythme qui crée une harmonie d'un type nouveau par rapport à celle de l'architecture byzantine d'époque classique. L'articulation des surfaces a été conçue en vue d'une décoration restreinte à l'essentiel, appropriée à l'exiguïté du monument. A son tour, la décoration en marbre et mosaïque souligne le rythme vertical et développe l'articulation de l'espace en quatre zones successives, dont la plus haute accomplit une unifica-

tion réelle et symbolique par la coupole décorée d'un seul thème sur un fond d'or continu. H.B. analyse ensuite le système de la décoration, son économie, ses variations. Ainsi, pour l'abside et le béma le principe de la mise en valeur et de la « concordance » du décor avec les surfaces délimitées par la structure même du monument est transgressé en faveur d'une continuité des surfaces : conque, voûte, parois, par le truchement du fond d'or ininterrompu qui assure l'unité spatiale et iconographique, procédé utilisé aussi dans la coupole où les « arêtes » qui la divisent en secteurs n'ont reçu aucun accent ornemental. C'est une particularité qui distingue cette coupole des autres, contemporaines, comme par exemple la coupole sud du narthex de Kilise Djami ou bien celles du narthex extérieur de Kahriye Djami. D'ailleurs, la comparaison de la chapelle funéraire de la Pammakaristos avec celle de Kahriye Djami révèle une différence essentielle en tant que programme et conception du monument. En exceptant le décor de l'abside, la chapelle de la Pammakaristos peut très bien passer pour une église « ordinaire » en miniature, une *small edition* — selon l'expression de l'auteur — d'une décoration canonique, tandis que le programme du parekklesion de Kahriye est plutôt le complément de celui de l'église principale. Ces considérations amènent H. B. à souligner le caractère à part du décor de Fethiye parmi ceux byzantins d'époque paléologue, la *revival feature* qui se laisse surprendre et qui trahit une inspiration puisée aux sources « classiques » comme Hosios Loukas et Daphni.

On trouvera — non sans un sentiment de satisfaction — dans les lignes introductives à la section *The Artists: Personal Style and Iconographic Style* un exposé circonstancié et suggestif des difficultés qui surgissent au devant du chercheur confronté avec les problèmes stylistiques de la peinture byzantine. Le recours des artistes aux poncifs d'époques diverses n'est que l'une de ces gageures : « The artists wish to astonish us by novel effects rather than to be recognized by personal idiom. It is easier to sum up their collective attitude than to isolate their respective contributions. In fact, an analysis of the workshop as a whole ought to allow for figural "quotations" better explained by their function, namely their portrait type, than by the artistic credo of the mosaicist » (p. 85). En dépit de ces difficultés, l'examen détaillé des figures, en commençant par celles de la coupole, permet à l'auteur de délimiter au moins trois personnalités distinctes dans l'atelier de mosaïcistes, qui doivent être considérées les « chefs » d'équipe : « le maître des Prophètes », « le maître des figures agitées » et « le maître de Saint Jean Baptiste et de Saint Euthymios ». Bien sûr, il y a des variantes au sein d'une même manière, et aussi des peintres de seconde main.

Il est impossible de rendre compte ici des observations, arguments, comparaisons dont se sert H.B. pour établir les caractères stylistiques propres à chaque figure par rapport à l'ensemble décoratif et par rapport aux œuvres du temps des Paléologues. Bornons-nous à signaler la technique inhabituelle du « maître de Saint-Jean Baptiste », qui combine, dans cette figure, la mosaïque et la fresque, sa manière délicate, son coloris raffiné qui trahissent plutôt un peintre d'icônes qu'un muraliste. Avec les réserves imposées par la conservation d'une seule scène narrative — *le Baptême* — et les différences inhérentes dans le traitement des figures indépendantes et des compositions, l'auteur incline à attribuer au « maître de Saint-Jean Baptiste » cette scène du cycle des Fêtes et, peut-être, le cycle entier. D'ailleurs, *le Baptême* offre une bonne entrée en matière pour la discussion du problème : *The Fethiye Workshop and Late Byzantine Art* (p. 96 — 107). Puisque la date de la décoration est déjà établie, en fonction de la mort de Michel Glabas, vers 1310, et vu que pour cette époque les mosaïques de Fethiye ne sont pas les seules œuvres conservées de la production tardo-byzantine, leur analyse stylistique est précieuse surtout en leur qualité d'*œuvre constantino-politaine* de la seconde décennie du XIV<sup>e</sup> siècle, différente et complémentaire des mosaïques déjà connues de Kilise Djami (± 1300) et de Kahriye Djami (1315 — 1321). Dans ce contexte, Fethiye se détache par son classicisme modéré (*restrained classicism*) qui ne provient pas seulement de l'imitation de modèles classiques, mais plutôt de la manière d'aborder ces sources dans un esprit « puriste ». De ce fait, dans l'évolution du style paléologue, dans la transformation des formes héritées, les mosaïques de Fethiye semblent, à première vue, se placer « en arrière » par rapport aux peintures appartenant à la même phase stylistique comprise entre 1290 — 1320, comme par exemple celles de Bogorodica Ljevišca-Prizren (1306 — 1309), de Studenica (1314) et même des mosaïques des Saintes Apôtres de Thessalonique (1315) qui sont l'œuvre la plus « classique » en Macédoine. Pour mieux expliquer les particularités de Fethiye, H. Belting entreprend une ample et nourrie discussion des points de vue déjà formulés par O. Demus, V. Lazarev et M. Chatzidakis e.a., sur l'évolution et les étapes du style paléologue et, à son tour, propose une classification en deux phases : *the First Palaeologan Style* (1258 — 1290) et *the Second Palaeologan Style* (1290 — 1320) — qui aboutit au maniérisme excessif de Kahriye. La transition entre ces deux étapes est marquée par la manière cubiste, mieux illustrée par les fresques de Saint-Clément d'Ochride (1295), de Protaton au Mont Athos et

par les miniatures de l'Évangile du Pantocrator MS 47 (1301). Depuis peu, W. Grape a pu identifier dans les mosaïques de Kilise Djami un spécimen de cette manière qui semblait être tout à fait étrangère à la capitale. L'analyse des mosaïques de Fethiye montre que les artistes qui ont travaillé se sont inspirés aux principes sous-jacents aux œuvres appartenant au « premier style » et que la « manière cubiste », bien que connue par eux, a été évitée de façon délibérée. H. B. attire l'attention sur la circonstance que les œuvres constantinopolitaines ignorent les exagérations provinciales de la phase intermédiaire et, par conséquent, « One cannot disregard the well-known phenomenon that provincial monuments seem to be "progressive" whereas, in reality, they display careless exaggerations of forms selected from the mainstream » (p. 103). Pour conclure, l'auteur se rapporte non seulement aux comparaisons avec les œuvres d'art monumental, mais aussi avec la peinture d'icônes et de manuscrits, ce qui lui permet de constater que le soin et l'élégance d'exécution des mosaïques de Fethiye, leur gamme chromatique raffinée, la possibilité virtuelle de transposer les figures à une échelle moindre sans altérer leurs qualités esthétiques sont autant de traits qui rapprochent ces mosaïques des principes et de la technique de la peinture miniaturale. Et ce n'est pas un fait fortuit et sans signification : c'est justement le reflet d'une même attitude mentale du donateur, qu'il soit le commanditaire d'une icône, d'un manuscrit ou d'un ensemble de mosaïques. La « destination privée » de ces œuvres, la qualité de fins « connaisseurs » qu'elles font supposer chez les donateurs, atteste un milieu aristocratique et « fin de siècle », cultivé et cultivant une tradition classiciste et « philologique ». Les artistes, sensibles comme toujours aux courants intellectuels d'une époque et sachant satisfaire les desiderata et idéaux des représentants d'une classe sociale capable de financer la réalisation des monuments, ont sublimé dans leurs œuvres un « climat spirituel », un état d'esprit qui — dans le cas qui nous occupe — est celui de la grande aristocratie byzantine à la veille de sa définitive décadence.

Une fois de plus et ainsi qu'il nous a habitué dans son livre sur la miniature, faisant de suggestions, où il brosse un tableau de la « spathyzantinische Gesellschaft », Hans Belting nous offre, à propos des mosaïques de Fethiye Djami, une mise au point nuancée de nombre de questions restées en suspens dans l'interprétation du procès d'évolution du style paléologue, sans négliger de tirer les conclusions d'ordre sociologique. Car, selon ses propres paroles qui assument la qualité d'une profession de foi : « It is insufficient for art historians simply to date monuments and to describe surface qualities of style. Rather, what is needed of them is to evaluate the intentions and conditions of artistic production, seen within the framework of the age and in the light of the tradition accessible to it » (p. 106). Nous souscrivons sans réserves à ce point de vue et il nous semble qu'il est justifié d'espérer de la part de H. Belting, dans un proche avenir, une étude exhaustive sur la peinture d'époque paléologue.

Pour finir, rappelons aussi l'intérêt que présentent les fresques de Fethiye Djami (p. 107—111), exécutées vers 1290 (v. *supra*). Bien que très fragmentaires, ces peintures témoignent fort à propos sur les tendances différentes dans la capitale et dans la province byzantine, juste au moment de la phase de transition vers le *second style* et de l'apparition de la « manière cubiste ». A Constantinople même, les fresques de l'église de Sainte-Euphémie — étudiées déjà par H. B. dans une monographie — sont les plus proches, au point de vue du style et de la date, de celles de Fethiye, et ainsi l'image de la peinture paléologue métropolitaine commence à s'étoffer, les « missing links » finissent par être restitués.

Comme toujours quand il s'agit des publications de Dumbarton Oaks, la présentation graphique et l'illustration du livre sont d'une qualité exceptionnelle. C'est dire que nous saluons doublement — non seulement pour le contenu, mais aussi pour la forme — l'apparition de la monographie dédiée aux mosaïques et fresques du couvent de la Pammakaristos.

Carmen Laura Dumitrescu

M. I. MANOUSSAKAS, 'Αλληλογραφία τῆς Ἑλληνικῆς Ἀδελφότητος Βενετίας (1641—1647) μετὰ τοὺς ἡγεμόνες τῆς Βλαχίας καὶ τῆς Μολδαβίας (ἀπὸ τὰ ἐπίσημα πρακτικὰ τῆς), tirage à part de *Θησαυρίσματα*, 15, Venise, 1978, 29 pages, avec 3 planches et résumé italien.

Il y a déjà une dizaine d'années que le Prof. Manoussakas poursuit son activité d'édition des archives de la Confrérie grecque orthodoxe de Venise, commencée avec le volume *Δ'Ἀνεκδοτα πατριαρχικά γράμματα (1547—1806)*, que nous eûmes le plaisir de signaler en son

temps (« Revue Roumaine d'Histoire », 1, 1971, pp. 189 — 191). Régulièrement, les tomes suivants de la belle revue de l'Institut Hellénique ont livré depuis le contenu des grosses armoires pansues, portant à notre connaissance des documents précieux qui, au-delà de la curiosité strictement locale ou biographique qui anime encore de nombreux historiens grecs, permettront de reconstituer un des milieux les plus intéressants et les plus cosmopolites de la Diaspora, celui de Venise, en attendant l'image complète de ce grand mouvement d'hommes et d'idées.

On connaît l'importance de l'émigration grecque dans les Principautés Roumaines dès le XVI<sup>e</sup> siècle, appelée à jouer ici un rôle économique et, souvent, politique. On savait moins, jusqu'à cette publication, de M. Manoussakas, quelles relations ont rattaché la Moldavie et la Valachie à la communauté grecque de Venise, et ceci grâce à l'influence des boyards d'origine grecque dans ces pays, autant qu'à la position assez exceptionnelle de San Giorgio dei Greci parmi les différents centres ecclésiastiques et culturels de l'orthodoxie.

Le tour est venu de la correspondance inédite échangée par la Confrérie avec les princes Basile Lupu et Matthieu Basarab ou avec certains grands personnages de leur cour. Il s'agit de sept lettres en grec, extraites du registre 191 des archives de l'Institut Hellénique. Les deux premières datent du 22 septembre 1641 et sont adressées aux deux princes de Moldavie et de Valachie dans le même but, leur demandant des subsides pour la construction d'un édifice confié au fameux architecte vénitien Baldassare Longhena. Celui-ci avait exigé la somme de 60 000 ducats. L'appel à la libéralité des princes roumains était justifié par la situation du sanctuaire de Venise, appartenant « à toute la nation des Rhoniées » ((δὲν εἶναι μερικῆ, μίας πόλεως ἢ ἐπαρχίας, ἀμὴ ὅλου ἀπλῶς τοῦ γαίνους τῶν Ρωμαίων), tandis que toutes les autres églises se trouvaient sous la domination ottomane : ἔλλοι ἔλη ναοὶ τῶν Ρωμαίων εἶνε ἀποκόπῳ εἰς τυραννικὴν χίρα. En réponse à cette requête Matthieu Basarab envoie, le 21 mars 1642, 700 okas de cire, avec une lettre, l'un des rares documents solennels écrits en grec qu'ait délivré la chancellerie de Tirgoviste au XVII<sup>e</sup> siècle. Comme l'a marqué justement M. Manoussakas, il convient de noter le passage où le prince de Valachie invoque l'aide de saint Georges, afin qu'il le « garde des ennemis causés par les Agarènes » : il avait toujours de bonnes raisons de craindre pour son trône, menacé par les Turcs.

Soulignons aussi la formule qui, dans la réponse (10 septembre 1642), compare le généreux donateur aux « anciens empereurs et archontes, ainsi qu'aux nouveaux, tant Italiens que Grecs », ce qui n'est pas sans rappeler une tournure de phrase fréquente dans les documents roumains, évoquant l'exemple des « anciens empereurs », lesquels se sont illustrés par la fondation d'églises et de monastères.

Deux noms mentionnés dans le même texte sont à retenir. L'un est celui de Panos (Panayotis) Manrangelos, membre de la Confrérie de Venise (1639), porteur de la lettre du 21 mars 1742, identifié à un correspondant d'Ignace Petritzis (voir D. Russo, *Studia istorice grecoromâne*, I, Bucarest, 1940, p. 137, n. 1) et au eopiste d'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine qui date de 1652 : il aurait été originaire de Dipolitzta, en Epire.

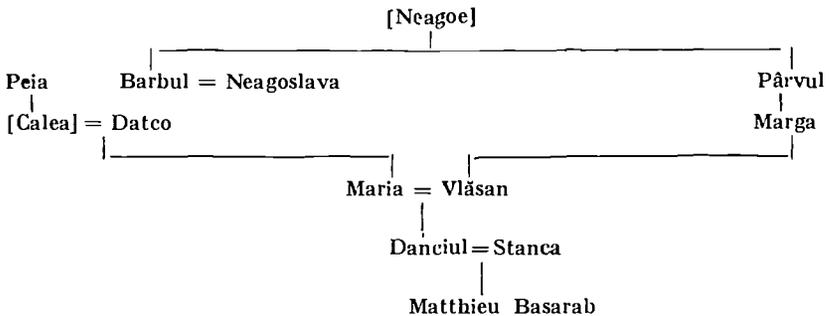
L'autre est toujours un Epirote, « Γιωνίμα Ἰσαρη », envoyé par Matthieu Basarab à Venise en juillet-août 1642. Ainsi que l'éditeur s'en est aperçu, on le trouve offrant un ciboire à une église Saint-Démètre, qui serait celle de Bucarest, selon le bref communal qui accompagne cette inscription grecque, sans date (A. Elian, C. Bălan, H. Chirică, O. Diaconescu, *Inscriptiile medievale ale României*, I, Orașul București, Bucarest, 1965, p. 677). Par contre, celui-ci ne peut absolument pas être la même personne que le logothète Isar de 1699 (*ibid.*, pp. 378 — 379), quoi qu'en dise l'index de ce recueil épigraphique. Le vocable de l'église nous fait songer à Saint-Démètre de Craiova, monument érigé par Matthieu Basarab en 1651. Ceci pose également la question du rapport entre deux dignitaires du même nom, Gionma ou Ghorma, le premier du XVI<sup>e</sup>, l'autre du XVII<sup>e</sup> siècle. Le second, dont nous apprenons la mission à Venise en 1642, était à l'époque grand panetier et il remplira la plus haute fonction du conseil princier, celle de grand *ban* de 1646 à 1655, étant massacré dans une émeute qui précéda de peu la fin du règne de Matthieu (cf. N. Stoicescu, *Dictionar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova în sec. XIV—XVII*, Bucarest, 1971, p. 105). Ce qui était pour I. C. Filitti, après I. Lainpridis, une évidence, c'est-à-dire la parenté entre ce personnage et son homonyme, Gionma, le favori de la princesse Kiajna et grand *postelnic* (chambellan) en Valachie de 1564 à 1568, n'est plus certain pour M. Stoicescu. Cependant, Gionma I, pré-nommé Jean, avait un neveu, Constantin, établi à Craiova, ce qui pourrait confirmer notre hypothèse au sujet de la provenance du ciboire. De plus, Gionma I était natif d'Ostanitzta (voir A. Elian et collab., *ouvr. cit.*, pp. 262, 487, 536, trois inscriptions relatives à la réfection de sa fondation de Bucarest en 1719—1720), donc du même diocèse de Pogoniane que Panos Manrangelos. On a peu fait attention — sauf, évidemment, N. Iorga, *Fundațiunile domnilor români în Epur*, « Analele Acad. Rom. », mem. sect. ist., II<sup>e</sup> série, t. XXXVI, 1914, pp. 887 — 889 — au grand nombre d'Epirotes de Pogoniane qui ont pris part à la vie politique,

économique et culturelle des Principautés s'il ne suffit pas de citer Matthieu des Myres, on peut y ajouter pour le XVI<sup>e</sup> siècle encore Oxotios (N. Stoicescu, *ouvr. cité*, p. 77) et Iannis Kalogéras (D. M. Pippidi et A. Pippidi, *Un capitaine crétois au service de Michel le Brave*, dans les Actes du III<sup>e</sup> Congrès des études crétoises, II, Athènes, 1974, pp. 278-279). Il y a en aussi Janina, toute proche, d'où étaient originaires les frères Zotos et Apostolos Tzi-garas, très attachés à l'existence de San Giorgio dei Greci. Pour en revenir aux Gionmas, on ne saurait oublier que Manos, le fondateur de l'École de Janina, était le neveu d'un riche marchand grec de Moldavie, Léondaris Gionmas, dont le testament date de 1642 (Ariadna Cannariano-Cioran, *Aides pécuniaires fournies par les pays roumains aux écoles grecques*, I, RESEE, XVII, 1, 1979, pp. 149-150). Il serait tentant de voir en ce Léondaris un cousin de Gionna II. Parenté ou simple homonymie, ce qui est sûr c'est que la tradition historique a fini par confondre les différents porteurs de ce nom, ce qui explique le titre de *ban* attribué à Gionna I dans plusieurs documents de la fin du XVII<sup>e</sup> ou de la première moitié du XVIII<sup>e</sup>.

Autre fait qui vaut être relevé, Matthieu Basarab a reçu de la Confrérie grecque de Venise, en reconnaissance de son don, six chandeliers (ou cierges ? « candeloti », « λαμπάδας ») pour lui-même, la princesse sa femme et quatre de ses boyards, à son choix. S'y joignait le privilège, partagé uniquement avec le prince de Moldavie et le tsar moscovite, d'être inscrit sur l'obituaire de San Giorgio. Or, voici que M. Manoussakas a retrouvé non seulement la transcription grecque des noms de la famille régnant de Valachie et de ses ancêtres mais l'original même de cette liste, écrit en slavon et portant la signature autographe *ιω ΜΑΤΤΕΙΟ ΚΟΕΒΟΔ*. Ce texte, que nous prenons la liberté de reproduire d'après la photo (fig. 1) publiée par l'éditeur, est le suivant

РѦД БЛАГ[ОУ][Е]СТННВО Г[ОС]П[О]Д[А]РА ЗЕМАН КЛАХОЗАПАНИСКИН  
 ІΩ ΜΑΘΗΝ ΒΑΣΑΡΑΒΕΚΒΟΕΒΟΔ Η Γ[ОС]П[О]ЖДА ЕГО СЛЕНА  
 РОД ЕГО МРЧІН  
 ДИИЧЮЛ, СТАНКА, БАРБУЛ, ПАРВУЛ, ПЕА, МАРГА,  
 МАРГА, МАРІА, ДАТКО, ПЕА, РАДВА, ДЕСПИНА.

L'identification des douze noms succédant à ceux du prince et de son épouse Hélène ne pose pas de problèmes, sinon pour le premier. Doit-on comprendre, comme l'a fait M. Manoussakas, à la suggestion de D. Nastase, que tous ceux dont la mention suit sont « de la souche de Mircea » (Mircea l'Ancien, prince de Valachie, 1386-1410)? On reconnaît ensuite, alignés au hasard, les parents du prince, Danciul et Stanca, les deux frères Barbul et Pârvul (ce dernier, arrière-grand-père de Danciul) et la femme du premier, Neagoslava, puis Margă, fille de Pârvul, Maria, fille de Datco et mère de Danciul, Datco, père de la précédente, grand-père de Danciul, et enfin Peia, qui fut le beau-père de Datco. Ils trouveraient ainsi leur place dans une généalogie fortement simplifiée.



Quant aux deux derniers noms, ils appartiennent probablement au couple Radu Năsturel Despina, les parents de la princesse Hélène. Ce qui étonne un peu dans cette liste c'est l'absence du plus illustre aïeul de la lignée, Neagoe Basarab.

Abrégeons ces considérations généalogiques en marge du sujet, pour signaler encore trois lettres éditées par M. Manoussakas. Le 12 février 1647, la Confrérie revenait à la charge, réclamant des fonds au prince de Moldavie Basile Lupu, auquel sa munificence envers le Patriarcat de Constantinople, le Saint-Sépulcre et le Mont Athos avait assuré un renom d'éver-

gète. Il sera considéré comme « νέος κτώτωρ τῆς αὐτῆς ἐκκλησίας ». On lui rappelle à ce propos que depuis six ans son nom figurait sur le livre consacré de la communauté.

A la même date et toujours au nom de la colonie grecque de Venise sont sollicités le *vestiar* Georges et le *postelnic* Iorga, sans qu'apparemment on puisse trouver leur réponse.

Personne n'hésitera à reconnaître le singulier intérêt de cette contribution. Peut-être n'est-il pas inutile de noter que la donation faite par Matthiue Basarab à San Giorgio dei Greci avait déjà été signalée, quoique très rapidement, par N. Iorga, *Foata de zestre a unei domnițe moldovene din 1587 și exilul venețian al familiei sale*, « Acad. Română, mem. sect. ist. », III<sup>e</sup> série, t. VI, 1926, p. 218. Mais l'importance des documents est ailleurs, dans les rapports entre les membres de l'émigration grecque épars à travers l'Europe, de Venise à Jassy, que vient mettre en lumière le dossier publié avec méthode et minutieusement par le Prof. Manoussakas.

A. Pippidi

BRUNO LAVAGNINI, *A t a k t a . Scritti minori di filologia classica, bizantina e neogreca*  
Palumbo, Palermo, 1978, LXI, 796 p.

Par leur variété et leurs richesses, les contributions réunies dans le présent volume sont l'éloquente illustration de la vie et de l'épanouissement spirituel d'un savant, tout en reflétant aussi les tendances générales, courants d'opinion, préférences, méthodologie et horizon propres à l'activité d'une génération de chercheurs dans le domaine de la philologie classique, byzantine et néogrecque en Italie. Développée tout d'abord pendant l'entre-deux-guerres et ensuite, avec une ouverture plus large vers l'extérieur, cette activité de plus d'une soixantaine d'années est une occasion de méditer sur la destinée, ainsi que sur les possibilités et les limites de toute une génération dans le cadre d'une conjoncture historique nettement précisée.

En prenant la relève des intérêts de l'humanisme, la philologie classique enrichit son contenu, elle élargit aussi son horizon, tout d'abord par le développement de la critique des textes et par la valorisation des apports de l'archéologie et de l'épigraphie. Les manuscrits firent l'objet d'investigations plus méthodiques, servant à l'élaboration d'éditions critiques. D'autre part, les fouilles archéologiques conduisirent à une meilleure connaissance de la culture matérielle, alors que les inscriptions contribuèrent dans une mesure surprenante à la précision de maints détails d'ordre administratif, économique, juridique ou linguistique. Tous ces efforts ont caractérisé notamment l'étape de l'historisme, aboutissant à l'introduction d'un nombre de critères plus précis dans le domaine méthodologique. Cet élargissement de l'horizon scientifique fut, entre autres, aussi la conséquence des progrès enregistrés par la philologie indo-européenne et romane, par l'ethnologie et le folklore comparé, qui fournirent un matériel informationnel, des analogies et des repères recueillis à l'extérieur du bassin méditerranéen. Les temps nouveaux faisaient paraître la philologie classique désuète ou tout au moins vouée à une relative stagnation, c'est pourquoi un certain nombre de spécialistes de cette discipline ont-ils procédé à des ouvertures du côté des civilisations orientales, vers le monde byzantin ou encore vers la période de transition annonçant le moyen âge, cette période même durant laquelle sont nés la plupart des peuples européens. Le sentiment de la continuité organique entre l'hellénisme antique, la culture byzantine et leurs survivances dans la Grèce actuelle est de date assez récente; ce fut lui qui donna une nouvelle impulsion aux études byzantines, ce fut lui le promoteur de l'enseignement universitaire du néogrec. Une remarque analogue est à faire en ce qui concerne les territoires occidentaux de l'Empire romain: si l'ancien système s'est effrité, les nouvelles formations étatiques ne cessèrent de se nourrir de la substance culturelle de l'Antiquité. Donc, là aussi, il y a eu continuité.

Pour le savant Bruno Lavagnini, originaire de Toscane, d'une modeste famille d'intellectuels dont le travail était l'unique source d'existence, la précocité semble avoir été un trait naturel: il commence à publier dès sa dix-neuvième année, agrégé à vingt-six ans, il fait ses débuts universitaires à vingt-neuf ans. Un simple regard sur la bibliographie de ses ouvrages jusqu'à l'heure actuelle est révélateur quant à la variété de ses intérêts et de ses activités. On le voit, en effet, se pencher tour à tour sur la paléographie, la philologie, la critique des textes, la papyrologie, l'archéologie et l'épigraphie, l'art, l'histoire économique et l'histoire littéraire, l'historiographie, la critique eslhétique, l'histoire du roman, les éditions critiques et de vulgarisation, les traductions des classiques de l'Antiquité et ainsi de suite. C'est, dirait-on, sa phase d'initiation et de formation, sous le signe d'une qualité plutôt rare chez les hommes de science

en général. la volonté de saisir, dans chaque domaine, les idées maîtresses, la vocation de la synthèse claire et pregnante, formulée dans un style soigné. Il s'agit d'un trait de caractère évident qui ne serait au fond que le désir de rester soi-même, ce qui ne manque pas d'originalité.

Vers sa trentième année et jusqu'aux abords de la cinquantaine, il entamera sa phase constructive, cette phase où le chercheur s'en va tour à tour prospecter le terrain ou s'enfermer dans la cité du livre. Malheureusement, une telle cité n'existait pas encore. Or, il est inutile d'ajouter qu'une polytechnique sans appareils techniques et une université sans bibliothèque sont inimaginables. De là l'importance pour la communauté de l'effort en vue d'organiser ses moyens informationnels, qui prend parfois le pas sur le travail isolé dans les limites de tel ou tel domaine spécialisé. À l'heure actuelle, le grande bibliothèque de l'Université de Palerme constitue un titre de gloire pour celui qui l'a organisée, tout en étant un véritable bienfait pour les enseignants et les étudiants qui la fréquentent. Comme de juste, l'incessant contact avec la littérature scientifique devait stimuler la recherche personnelle, sensiblement aidée par la connaissance des langues — le grec antique, le latin, le français, l'allemand, l'anglais et le néogrec. L'intérêt vis-à-vis de cette dernière langue s'est éveillé par le contact avec les réalités complexes de Sicile, notamment après son transfert à Palerme, en 1930. On verra Bruno Lavagnini noter avec satisfaction dans le présent volume (p. XVII) que « Unire al greco classico il greco moderno fu felice esperimento ». Sans doute, cette idée lui est venue du besoin — né de raisons scientifiques, pédagogiques et pratiques — de mieux approfondir le monde antique à travers le monde actuel et de trouver la meilleure approche de ce dernier. Par ailleurs, on ne saurait étudier avec succès la civilisation byzantine dans l'ignorance de ses racines antiques et de ses survivances en Grèce moderne. Les grands congrès se sont révélés comme les principaux promoteurs de l'activité des byzantinistes à l'échelle internationale : leur série fut inaugurée à Bucarest, en 1924, par Nicolas Iorga, cependant que le VIII<sup>e</sup> eut lieu à Palerme, en 1951, présidé par Bruno Lavagnini et le XV<sup>e</sup> à Athènes en 1976. Avec le temps, l'intérêt pour cette discipline allait augmenter : des chaires spéciales avec des professeurs titulaires seront créées dans plusieurs centres, entre autres à Rome (Silvio Giuseppe Mercati, Giuseppe Schiò, Enrica Follieri), Milan (Raffaele Cantarella, Agostino Pertusi), Palerme (Bruno Lavagnini, Giuseppe Rossi Taibbi, Salvatore Impellizzari), Naples (Vittorio De Falco, Antonio Garzya), Catane (Rosario Anastasi), Lecce (Pietro Leone), etc. Ces connaissances du néogrec ont rendu possible l'approche de la littérature artistique éponique en Grèce moderne, notamment de quelques poètes bien connus, tels Lambros Porphyras, Constantin Kavafis, Angelos Sikelianos, Georgios Seféris, dont l'œuvre fut en bonne partie traduite en italien par Bruno Lavagnini à partir de 1935. Un autre témoignage de son attachement pour les belles lettres grecques réside dans les pages élégantes de sa synthèse intitulée *Storia della letteratura neogreca*, publiée en 1954.

La période succédant à l'an 1945 s'avéra la plus spectaculaire de son activité, du fait de ses succès personnels autant que de l'essor pris par les recherches byzantinistes en Italie comme partout ailleurs dans le monde. Lors du Congrès international des études byzantines qu'il présida à Palerme en 1951, Bruno Lavagnini suggéra la fondation d'un Institut d'études byzantines et néohelléniques dans cette ville même. Commencant sur le champ son activité, cet institut donnera ses premières éditions de textes en 1954, avant de devenir, en 1960, un organe public, de la province de Sicile. A partir de là, il devait faire paraître quantité de textes et documents byzantins avec leur version italienne, des études spéciales et autres ouvrages se rapportant à l'Italie méridionale, qui lui apportèrent la notoriété et un prestige international. En 1953, le premier italien De Gasperi signera un accord culturel avec la Grèce, inaugurant à Athènes un Institut de culture italienne, dont le premier directeur fut Bruno Lavagnini (1953—1959). En tant que directeur de cet Institut, le savant sut organiser un local approprié, doté d'une bibliothèque ; il y inaugura des cours de langue et de culture, auxquels il reçut des boursiers d'Italie, mettant de la sorte sur pied des échanges culturels durables, entre les deux pays. Sur ce, en Italie, le domaine des études byzantines s'enrichissait de périodiques : « Studi bizantini e neellenici » (Rome), « Orientalia Christiana Periodica » (Rome), « Bollettino della Badia greca di Grottaferrata » et « Thesaurismata » (Venise). Sur l'initiative et sous la présidence de Bruno Lavagnini fut fondée l'Associazione italiana per gli studi bizantini, qui organisa tout les quatre ans des congrès nationaux : à Ravenne en 1965, à Venise en 1969 et ainsi de suite, le cinquième étant prévu pour se réunir à Lecce en 1981.

Les contacts avec la civilisation grecque ont été établis aussi par le moyen des voyages d'études dans les îles de l'Égée, sur la côte micrasiatique, en Crète et en Grèce continentale, au Mont Athos, ainsi que sur la côte orientale de l'Adriatique. Les grands congrès internationaux des études byzantines y réunirent les spécialistes du monde entier à Bucarest en 1924, Belgrade 1927, Athènes 1930, Sofia 1934, Rome 1936, Alger 1939, Paris 1948, Bruxelles 1948, Palerme 1951, Thessalonique 1953, Constantinople 1955, Munich 1958, Oxford 1961, Ohrid 1966, Bucarest 1971 et Athènes 1976.

En reconnaissance de ses mérites scientifiques, Bruno Lavagnini devient membre correspondant d'abord et ensuite titulaire des Académie de Palerme (1933, 1936), Athènes (1962, 1972), Vienne (1974) et Rome (Accademia dei Lincei, 1963, 1972). Il obtient le titre de docteur *honoris causa* des Universités d'Athènes (1937) et de Thessalonique (1964). Directeur de l'Institut sicilien des études byzantines depuis la fondation de celui-ci il fonctionna comme doyen de la Faculté des lettres palermitaine dans l'intervalle 1965–1973 et assumait la présidence de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Sicile de 1972 à 1978.

Le présent volume nous offre quelques images de cet homme de science à préoccupations multiples, attentif aux vestiges matériels et spirituels du monde antique et de Byzance, sensible à l'œuvre d'art, pédagogue, organisateur, fondateur d'école, maître reconnu d'un bon nombre de spécialistes, modeste et dévoué à ses amis d'Italie et de l'étranger. Ces pages réunissent maintes données biobibliographiques, ainsi qu'une partie essentielle de son œuvre, magistrale contribution à la philologie classique et aux études byzantines.

## II. Mihăescu

ODA BUCHHOLZ, WILFRIED FIEDLER, GERDA UHLISCH. *Wörterbuch albanisch – deutsch*. Leipzig, 1977. 739 p

Nous sommes en présence non seulement du premier dictionnaire albanais–allemand qui reflète le stade actuel de la langue littéraire albanaise, mais aussi, pour le moment, du seul dictionnaire bilingue qui nous donne l'image de l'albanais littéraire contemporain. Après le Congrès de l'orthographe de 1972, la langue littéraire albanaise est entrée dans une phase décisive de son unification. Le nouveau dictionnaire normatif est en train d'être publié: on a édité jusqu'à présent des fragments dans la revue de spécialité de Tirana. Dans ces circonstances, la parution du dictionnaire élaboré par un collectif des linguistes allemands, connus comme excellents spécialistes est, à plus forte raison, importante et utile.

Ce dictionnaire, à 30 000 mots, puise son matériel aux principaux dictionnaires de la langue albanaise, à la presse et à la littérature, afin de comprendre le vocabulaire actuel. La liste des mots a été établie en partant du corpus plus pauvre offert par le *Fjalor i gjuhës shqipe* (Le dictionnaire de la langue albanaise), Tirana, 1954. Les auteurs ont ajouté des mots plus utilisés maintenant. Ils ont éliminé, en même temps, d'autres qu'ils ont jugé hors d'usage.

Nous avons comparé les lettres A et B dans le dictionnaire de 1954 et dans le présent dictionnaire. Il résulte que les auteurs du dictionnaire albanais–allemand ont laissé de côté, parce qu'ils ne sont plus acceptés par la norme, des emprunts du grec et du turc, des termes trop spéciaux de domaines traditionnels de civilisation albanaise (p. ex. l'élevage), quelques noms de plantes, etc. Le critère de la fréquence sert aussi à éliminer les mots provenant des patois (grecques, mais toscanes aussi) et la majorité des archaïsmes. Par contre, on a introduit assez de néologismes: il s'agit des termes scientifiques et techniques qui sont utilisés dans la vulgarisation de la science et dans la littérature artistique. A la différence du dictionnaire de 1954, les auteurs ont complété les familles des néologismes. On a renoncé aux indications restrictives concernant leur utilisation, ce qui prouve que les néologismes ont pénétré, dans cette dernière période, dans tous les styles de la langue. Les articles respectifs enregistrent aussi la plupart des constructions dans lesquelles les néologismes et les mots du fonds ancien entrent de nos jours. Ex. le néologisme *armature*, dans ~ *druri* « Holzversehaling », ou le mot du vieux fonds, *anesor*, dans ~ *gjuqtar* ~ « Linienrichter ». De cette manière, on introduit un nombre important de syntagmes usuelles, figées par leur emploi, et qui manquaient dans le dictionnaire de 1954: p. ex. *aeroplan gjuajtes*, *arte figurative*, *bar i keq*, *drithëra buke*, *kopsht femijësh*.

En parcourant le dictionnaire, on observe que les néologismes sont entrés en grand nombre dans l'albanais, représentant un moyen d'enrichissement plus productif peut-être que les calques ou la formation des mots sur le terrain propre.

Les auteurs ont inclus non seulement des néologismes, mais aussi des mots du vieux fonds et que le dictionnaire de Tirana n'avait pas enregistrés: *anijate* « Schiff », « Kirchenschiff » *atışok*, *astaraj*, *balticë* « Kopfteil », *ballegjere*, *ballëhapur*, *ballëart*, *bart* « tragen, transportieren » *bares*, *bartim*, *ballaballas*, *ballafaqas*. Nous avons déjà observé, pour les néologismes aussi, que les auteurs donnent tous les mots d'une famille, tous les dérivés et les composés. Ils offrent, de la sorte, des données précieuses concernant la formation des mots.

Les mots albanais sont bien traduits par leurs correspondants allemands. La richesse de la langue allemande donne la possibilité aux auteurs de choisir les mots les plus adéquats.

Les synonymes allemands par lesquels ils traduisent sont différenciés par virgules, ou par point-virgule, selon leur degré de rapprochement sémantique. Les sens sont introduits par des chiffres arabes. Cette règle est respectée strictement (v. p. ex. *ane, aq, çan, puné, tund*). Pour ce qui est des synonymes albanais, les traductions en allemand ont réussi à les bien distinguer (v. p. ex. les sérics synonymiques : *ang* et *ankth*, *ecén*, *shkon* et <sup>2</sup>*vete*, *çel* et <sup>3</sup>*hap*, *bie* et *sjell*, etc. On ajoute le fait, déjà mentionné, qu'on enregistre les syntagmes spécifiques ou du langage de tous les jours, p. ex. *ku e keni banesën* « où habitez vous », *bën nje banje* « prendre un bain ». De même, ces contextes aident à la séparation des synonymes : un mot est accepté dans certaines constructions usuelles et pas dans d'autres.

Quand il s'agit des mots qui se réfèrent à des objets spécifiques, l'absence du terme allemand est suppléée par une définition. De même, quand il s'agit des mots albanais de différentes couches stylistiques, on a choisi de les rendre seulement par leurs correspondants allemands de la langue standard.

Les *Idiomatische Redensarten* et les *phraseologische Wendungen* (on n'insiste nulle part sur leur définiton) sont nombreuses. Elles sont insérées à la fin de l'article respectif, portant la mention *ubertr(agene Wendungen)*, étant donc considérés comme des usages figurés (d'ailleurs, les mots au sens figuré portent la même mention).

Les auteurs ont suivi toujours les règles établies par le « Dictionnaire orthographique » paru à Tirana. Lorsque la forme recommandée par la norme littéraire ne s'est pas encore généralisée, ils donnent aussi les variantes plus fréquentes.

D'une grande utilité, le chapitre de grammaire (p. 649 — 739) donne une description à la fois synthétique et systématique, de la structure de la langue albanaise.

Nous choisissons pour présenter une série de solutions proposées par les linguistes allemands. En ce qui concerne la flexion du nom, elle est décrite par rapport au genre, au nombre, au cas et à la catégorie de la détermination. On distingue le masculin, le féminin et le neutre (qui a une marque au singulier, la forme de l'article, et qui comprend une quinzaine de noms — du fonds autochtone : *vaj, djathe*, ou des emprunts du latin — des noms provenant des participes et des adjectifs). On ajoute les noms hétérogènes (les masculins et les neutres qui prennent au pluriel des désinences de féminin). Il faut souligner l'affirmation des auteurs : « Der Wechsel des grammatischen Genus ist nicht typisch für Bezeichnungen von Lebewesen » (p. 652). Il s'agit donc d'un contenu spécifique : les hétérogènes sont inanimés. Cette caractéristique définit aussi le neutre roumain selon les linguistes qui soutiennent son existence ; le parallélisme, comme on le sait, a été déjà remarqué. C'est donc cette solution au problème encore controversé des genres en albanais que les auteurs ont choisi.

Compte tenu du stade atteint par la norme littéraire, chaque article de dictionnaire comprend, pour les noms qui en connaissent, les variantes du pluriel. D'ailleurs, une recherche exhaustive et minutieuse a permis aux auteurs de systématiser les principales règles de la formation du pluriel, vu le fait qu'il y a un très grand nombre de possibilités. Ce paragraphe est tout à fait utile à la connaissance de la langue albanaise (en dépassant de même la riche description donnée jusqu'ici par M. Lambert, dans son manuel de langue albanaise).

Les différentes classes de déclinaison sont déterminées à l'aide des formes à article défini enclitique (considérée comme *Artikelendung*).

Les emplois syntaxiques des cas apparaissent quand il est nécessaire, dans le cadre de chaque article du dictionnaire. Pour chaque préposition les auteurs mentionnent le cas demandé. Pour chaque verbe on insère les prépositions spécifiques.

Tandis que l'article défini enclitique est discuté dans le cadre de la flexion du nom comme formative (*Bestimmtheitformativ*), l'article proclitique est présenté séparément. L'article proclitique (*Gelenkartikel*) accompagne l'adjectif, les numéraux ordinaux, quelques pronoms possessifs et quelques noms à fonction d'attribut en génitif. Sa forme dépend de la forme du nom qui le précède. Au contraire, l'article nommé *Isolirter Artikel*, à son tour proclitique, ne dépend pas des catégories du nom qui le précède.

Cette section du dictionnaire comprend aussi plusieurs autres tableaux de paradigmes pour les différents pronoms, les numéraux, les adjectifs. Les formes qui prennent les pronoms au temps de la déclinaison sont données séparément comme articles de dictionnaire. La même chose est valable pour les formes verbales importantes.

À part les prépositions et les conjonctions, les auteurs considèrent aussi que, dans le système grammatical albanais, il existe des particules, du type : *a*, particule interrogative, *as* (dans la syntagme *as ma jep!* « gib es mir doch schon ! »), *mos*, comme particule dubitative, *dot, po, te*, pour les plus connues.

Le verbe, que nous présentons d'une manière trop résumative, est décrit à l'aide des catégories suivantes : personne, nombre, temps, mode et, fait qu'il faut retenir, l'opposition *Admirativ/Nichtadmirativ* (l'admiratif n'est plus considéré un mode, mais, ensemble avec le non-

admiratif, comme une catégorie. Il était peut-être encore nécessaire de définir de manière plus détaillée le statut de cette catégorie à deux sous-catégories : une, le non-admiratif, comprenant les formes sans signes d'admiratif et l'autre, l'admiratif, qui apparaît à tous les temps et à tous les modes. Une autre catégorie, l'aspect, est exprimé par des moyens analytiques. Les modes sont l'indicatif, le subjonctif, l'optatif (les formes du conditionnel sont considérées comme appartenant au futur), l'impératif. Les auteurs introduisent un autre temps, le jussif, qui inclut les constructions (existant en roumain aussi) de type *le te shkojë* « mag er ruhig gehen ; er soll gehen ; wenn er doch ginge ».

De même, les auteurs ont enrichi le nombre de modes sans flexion : le participe, l'infinitif avec *per të*, mais aussi le privatif (*Privativ*) (*pa + participe*) ou l'absolutif (*Absolutiv*) (*me të + participe*). On peut pourtant se demander (comme c'est le cas pour le jussif aussi) si toutes ces constructions doivent être considérées comme des modes en eux mêmes. Ne faudrait-il pas discuter de la même manière d'autres constructions à participe *mbë + participe*, *një + + participe*, de même à valeur temporelle ?

Les auteurs proposent aussi une classification des verbes en albanais, compte tenu du stade atteint par le système verbal en voie de réglementation. Le problème de la classification des verbes en albanais, étant controversé et même, jusqu'ici, pas suffisamment étudié, la contribution de W. Fiedler, Oda Buchholz et Gerda Uhlisch est d'autant plus importante. On a distingué 55 types (avec *jam* « être » et *ka* « avoir ») (il s'agit de quelques types qui ont des sous-types également). On établit les classes non seulement à l'aide des formes du présent indicatif (première personne), aoriste (première personne) et participe — comme on procède d'habitude — mais on tient compte d'un grand nombre de formes (19) (p. 697), tirées de l'indicatif, du subjonctif, optatif, impératif, participe. Ces critères permettent d'obtenir des groupes homogènes strictement délimités, même s'il y a des classes bien pauvres (à un seul verbe par exemple). Cette classification est tout à fait utile : corollée avec le chiffre indiqué pour chaque verbe, on est en présence de la conjugaison de tous les verbes albanais. Il faut ajouter qu'un autre tableau comprend tous les autres temps et modes composés à l'aide de formes simples.

Les données grammaticales sont complétées par de courtes notes sur l'alphabet et la prononciation — regardant les voyelles et l'accent surtout (p. 12—14) — et sur les règles de division par syllabes.

On n'oublie pas à rendre une présentation (phonétique et morphologique) du dialecte guegue (p. 17—20), vu que la langue littéraire a inclu en majorité des éléments du dialecte tosque.

En conclusion, par la richesse du matériel lexical, par les traductions nuancées et précises ou correspondant le plus possible, par le compendium de grammaire systématique et pratique à la fois, cet ouvrage, qui donne une image adéquate du stade actuel de la langue littéraire albanaise, s'avère d'une importance particulière pour la linguistique albanaise et balkanique. A l'aide de ce dictionnaire on peut entreprendre, dans maintes directions, des recherches lexicales concernant l'albanais ou l'espace sud-est européen .

Cătălina Vătăşescu

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par ALEXANDRU DUȚU (A.D.); EMANUELA POPESCU-MIHUȚ (E.P.-M.); NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA (N.Ș.T.); TUDOR TEOTEI (T.T.); PAUL MIHAIL (P.M.); ADRIANA ȘIRB (A.-S.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); OLGA CĂCĂȘ (O.C.); ANCA IANCU (A.I.); HARALAMBIE MIHĂESCU (H.M.); ELENA SCĂRLĂTOIU (E.S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.); J. TRAMSCHIR Berlin DDR (Trm); MIRCEA ANGHIELESCU (M.A.); ALEXANDRA ANASTASIU POPA (A.A.-P)

Publiées par les soins de *Anca Iancu*

Aux sources et documents concernant les relations politiques et culturelles dans le sud-est de l'Europe dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, on doit ajouter maintenant le beau livre de THEODOR PAVEL. *Miscarea românilor pentru unitate națională și diplomația puterilor centrale, 1878-1895*, Timisoara, Ed. Facla, 1979, 348 p. Y sont publiés 128 documents tirés des archives de Vienne et de Bonn issus de la plume des consuls et ambassadeurs allemands et autrichiens ou des diplomates qui observaient les relations entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie en partant du vigoureux mouvement vers l'unité nationale des Roumains de Transylvanie Agenor Glochowski, plus tard ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie, Bernhard von Bulow, futur chancelier de l'empire allemand ou le perspicace diplomate allemand Anton von Mouts envoyant, à côté d'autres consuls ou ambassadeurs, des rapports à Berlin à Otto von Bismarck ou à Georg Leo Caprivi -- ou à Vienne et Budapest. Ces rapports s'occupent de l'activité de la société culturelle « Carpați » ayant le siège à Bucarest et comme but, affirmé hautement par les membres transylvains de cette société qui rend manifeste la radicalisation du mouvement pour l'unité d'après la guerre pour l'indépendance de 1877-1878, le parachèvement de l'unité nationale du peuple roumain par voie pacifique ou même armée; les rapports s'occupent aussi de la crise qui a éclaté entre la Roumanie et la Triple Alliance lors des persécutions déclenchées contre les auteurs du Memorandum transylvain de 1892 par le gouvernement de Budapest et la cour de Vienne. Le mouvement roumain est souvent comparé au mouvement yougoslave et à celui italien développés dans des conditions souvent très semblables, comme dans le cas de la société « Carpați » ayant une activité qui rappelle l'« Omladina » serbe ou l'« Associazione dell'Italia irredenta ». Pendant que l'attitude d'un consul appartenant aux milieux conservateurs britanniques, Arthur Nicholson, s'avère être peu favorable aux cercles conservateurs de Budapest et très sensible aux aspirations vers l'unité des Roumains, d'autres attitudes sont susceptibles d'une révision à la lumière des pièces publiées. Car il est clair que bon nombre de diplomates allemands saisissent très bien la direction des mouvements politiques, lorsqu'ils ne se laissent pas prendre aux pièges des clichés sur le « Bauernvolk » de Transylvanie ou sur l'efficacité des mesures « fortes » (parmi lesquels le lecteur ne sera pas surpris de rencontrer des protestations contre des manuels scolaires ou des chartes géographiques formulés en termes ayant la résonance d'un ultimatum par un Kalman Tisza ou un H. Haymerle). S'y ajoute à ce groupe Agenor Glochowski qui considérait justes les revendications formulées dans le « Memorandum » de 1892 et parlait, dans un rapport envoyé au ministre Kálnoky des erreurs commises par les gouvernants. « Denn heute dringt schon die Gahrung tief in die einheimische Bevölkerung hinein; sie ist nicht mehr allein auf unbewussten Kreise beschränkt, die seit jeher den Einflüssen der auswärtigen Agitation zugänglich waren, sondern sie umfasst die weitesten Schichten des Landvolkes und gewinnt dadurch den Charakter einer immer ernster und intensiver werdenden nationalen Bewegung » (p. 303).

Pour la dynamique interne du mouvement transylvain, on peut lire avec profit le recueil paru sous la rédaction de l'académicien ȘTEFAN PASCU; *Românii din Transilvania împotriva dualismului austro-ungar, 1865-1900*, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1979. La lutte contre le dualisme

austro-hongrois est reconstituée en partant des manifestations politiques et culturelles qui ont essayé de prévenir la cour de Vienne sur le caractère funeste d'une telle décision ou en partant des formes de la résistance opposée au dualisme après sa réalisation. Les mesures répressives ont frappé non seulement les auteurs du « Memorandum » de 1892, mais aussi les associations et les journaux, comme « Federațiunea ». Le texte roumain du « Memorandum » adressé à François-Joseph afin de lui mettre sous les yeux les conséquences de la « politique erronée et dangereuse adoptée en 1866—1868 est publié aux pages 239 — 276.

Pour le moment majeur qui a précédé cette étape de luttes acharnées, l'époque de l'union des Principautés Danubiennes, le lecteur peut regarder les événements de la même manière, de l'intérieur et de l'extérieur, grâce à deux belles synthèses : DAN BERINDEI, *Epoca unirii*, Ed. Academiei, 1979 et LEONID BOICU, *Diplomația europeană și triumful cauzei române, 1856—1859*, Iași, Ed. Junimea, 1978. Si le premier spécialiste récapitulait les événements, en partant des antécédents de l'union et jusqu'au coup d'Etat qui a détrôné le prince Alexandre Ioan Cuza, pour analyser ensuite les mutations sociales, le cadre politique et culturel de la nouvelle société et le développement culturel de cet acte qui a favorisé la lutte pour l'indépendance d'Etat et pour la réalisation de l'unité nationale complète, le deuxième auteur poursuit les conséquences de la décision prise par le Congrès de 1856 de consulter les Roumains au sujet de leur futur statut politique international et interne à travers le jeu diplomatique européen, pour arriver au « fait accompli » de 24 janvier 1859. Face aux pouvoirs européens qui ne voulaient pas qu'un nouveau Piémont apparaisse dans le sud-est de l'Europe ou à ceux qui accordaient leur attention au maintien de l'Empire ottoman, les Roumains ont pris une décision que les grands Etats n'ont pas pu renverser et qui a imprimé un nouvel rythme à la société roumaine. Tous les deux livres sont issus d'une nouvelle lecture des documents et des travaux roumains et étrangers consacrés à ce phénomène européen qui a été l'union de la Valachie et de la Moldavie en 1859.

Pour le mouvement social qui a précédé la modernisation politique de la société roumaine et pour l'histoire des idées politiques roumaines, le livre que vient de publier le spécialiste de Cluj-Napoca, VALERIU ȘOTROPA, *Proiectele de constituție, programele de reforme și pericolul de deșerturi din țările române în secolul al XVIII-lea și prima jumătate a secolului al XIX-lea*, Ed. Academiei, 1976, s'avère d'un intérêt incontestable. L'auteur soumet à une analyse pertinente les projets de constitution ou les mémoires qui essayaient d'offrir des solutions aux situations sociales et politiques très complexes du XVIII<sup>e</sup> siècle ; son mérite est d'avoir embrassé le phénomène dans son ensemble, en permettant une meilleure saisie du mouvement réformiste roumain à l'âge des Lumières qui fut, pour les Roumains, une époque de dures épreuves. Les mémoires dirigés contre les abus des Phanariotes et de l'administration impériale sont mis à côté des revendications dirigées contre une aristocratie abusive et une administration insensible aux desiderata des paysans par les intellectuels de Transylvanie. L'année 1848 occupe une place de choix, les programmes révolutionnaires rédigés dans les trois provinces roumaines ayant une grande charge intellectuelle. Valeriu Șotropa accorde une attention accrue aux aspects juridiques de ces actes qui se proposaient de donner une orientation nouvelle à la vie publique, mais il ne néglige pas les idées-forces. Dans ce sens, l'auteur récapitule, dans le dernier chapitre, les idées majeurs de ces projets qui ont jalonné l'évolution d'une pensée toujours impliquée dans les réalités d'une zone politique en plein mouvement entre 1716 et 1848. Toute histoire des idées politiques dans le sud-est de l'Europe devra tenir compte de l'analyse faite par Valeriu Șotropa.

Ajoutons à ce bilan trop bref la parution des œuvres d'un esprit éclairé du début du XIX<sup>e</sup> siècle : DAMASCHIN BOJINCĂ, *Scrisori*, Timișoara, Ed. Facla, 1978. L'éditeur, Nicolae Bocșan, a choisi des écrits polémiques contre Sava Tököly qui rejetait la démonstration de Petru Maior concernant l'origine romaine des Roumains, des écrits didactiques ou des livres de sagesse de cet intellectuel né en 1801, en Caraș-Severin, au Banat, dans les fragments les plus expressifs. Il n'est pas surprenant de trouver dans un livre qu'il faisait paraître à Bude, en 1828, deux textes mis en regard, l'un du pays des « Valles » (Welsh, pays de Galles), l'autre roumain, en tant que preuves irréfutables de la latinité du parler roumain, car à cette époque l'érudition roumaine élargit considérablement son champ de références ; il est instructif de retrouver les portraits de Jean Corvin de Hunedoara, Michel le Brave, Dimitrie Cantemir issus de la plume de cet ancien étudiant de l'Académie de droit d'Oradea, en Transylvanie, qui est devenu juriconsulte à Iași où il participait, en 1834, à la conspiration du polonais Adolphe David, et ensuite ministre dans le premier cabinet Kogălniceanu et membre de l'Association transylvaine « Astra » qui a joué un rôle important dans l'émancipation culturelle et politique de ses compatriotes. Nicolae Bocșan qui nous a offert récemment une excellente bibliographie des Lumières roumaines (dans « Cahiers roumains d'études littéraires », 2/1977) a enrichi ce recueil

d'une étude substantielle sur la personnalité et la pensée d'un disciple de l'«Ecole transylvaine» qui a ajouté à son activité didactique le dur travail du juriste.

A. D.

GOECKI, DANUTA MARIA, *The Heraclian Land Tax Reform: Objectives and Consequences*, «Byzantine Studies/Etudes Byzantines», Arizona State University, vol. 4, fasc. 2, 1977, p. 127-146

L'étude des réformes entreprises par l'empereur Héraclius est une tâche difficile pour n'emporter quel chercheur, vu le manque des documents et des renseignements historiques qui peuvent offrir les jalons nécessaires pour formuler une hypothèse ou une autre. En attaquant le sujet de la réforme fiscale accomplie par Héraclius, D. M. Gorecki a choisi la voie téméraire de tous ceux qui essaient de déceler les traces d'un phénomène historique à l'aide des documents antérieurs ou postérieurs à l'époque considérée. Elle s'est donc penchée sur le régime fiscal de la terre à partir du règne de Dioclétien jusqu'aux successeurs de Justinien, sur le système de l'ἐπιβολή et de ἀλληλέγγυον et sur le régime des terres abandonnées par les membres de la commune agraire byzantine, utilisant comme sources pour son enquête le Νόμος γεωργικός et le Traité fiscal.

Elle tire la conclusion que les éléments de ladite réforme fiscale sont les suivants :

1. La séparation entre le *caput* et le *iugum*, c'est-à-dire la suppression du système *capitatio-iugatio* institué par Dioclétien. A propos de cette innovation fiscale, l'auteur devrait mentionner l'étude du savant roumain N. A. Constantinescu, *Réforme sociale ou réforme fiscale?*, publiée dans le «Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine», IX, 1924, p. 94 — 109, le premier qui ait formulé cette hypothèse. C'est vrai que N. A. Constantinescu a avancé comme date pour cette réforme le commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, sans savoir à qui on devait l'attribuer. Son étude est mentionnée par P. Lemerle dans son *Esquisse*.

2. La responsabilité solidaire des voisins envers le fisc pour le paiement des impôts (ἀλληλέγγυον)

3. La responsabilité collective de tous les membres de la commune rurale pour le paiement des impôts (ἐπιβολή).

4. L'abandon de la notion de *res derelicta*, c'est-à-dire l'extension de la responsabilité fiscale collective de la commune rurale à une durée de trente ans.

Les trois derniers éléments de la réforme étaient destinés à protéger le fisc contre les effets de la fluctuation de la population rurale.

Séduisantes à première vue, les conclusions tirées par D.M.G. nous semblent à une analyse plus attentive assez risquées et contradictoires. Par exemple, la suppression du système *capitatio-iugatio* a eu comme effet une amélioration sensible de la situation des paysans, en conséquence leur stabilité sur les terres. En échange, le dernier élément de la réforme nous semble plutôt une mesure prise au moment où le déguerpissement des paysans constituait un mal endémique de la commune rurale byzantine. Est-ce que les deux phénomènes doivent être considérés comme contemporains? Est-ce que l'empereur Héraclius était un esprit si prévoyant, capable d'initier une réforme complexe pour mettre à l'abri le fisc contre tous les aspects dangereux de l'évolution de la commune agraire? Les Nouvelles des empereurs macédoniens prouvent que l'Etat prit des mesures plutôt réparatoires que préventives. Il intervient d'habitude trop tard, quand l'évolution d'un phénomène est trop avancée pour pouvoir être contrôlée. C'est pour cela que les éléments considérés par D.M.G. comme aspects d'une seule réforme nous semblent plutôt des mesures prises par l'Etat par étapes pour empêcher la dissolution de la communauté agraire.

E.P.-M.

*Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, erstellt von ERICH TRAPP unter Mitarbeit von RAINER WALTHER und HANS-VEIT BEYER, mit einem Vorwort von HERBERT HUNGER, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1976

Dresser une prosopographie de l'Empire byzantin est l'une des tâches de première urgence de la byzantinologie contemporaine. Des progrès remarquables ont été enregistrés

dans ce domaine d'études, ces dernières années, par les monographies dédiées à quelques familles byzantines (les Cantacuzène, les Donkas) ou bien par les ouvrages prosopographiques élaborés en marge des recherches sur les institutions et les titres byzantins dues à un Rodolphe Guiland. Le dictionnaire prosopographique de l'époque des Paléologues en cours de publication sous les auspices de la Commission byzantinologique de l'Académie autrichienne des sciences marque une date dans le développement de ce genre de préoccupations.

L'ouvrage a été conçu par Herbert Hunger et son élaboration est le fruit du travail collectif d'une équipe de spécialistes ayant en tête Ulrich Trapp et ses deux collaborateurs Rainer Walther et Hans-Veit Beyer. D'autres chercheurs ont patiemment dépeillé les sources et classifié le très riche matériel. Ces opérations ont commencé en 1966. Le dictionnaire comprendra toutes les personnes attestées dans les sources grecques de toute sorte (littéraires, diplomatiques, numismatiques, épigraphiques, sigillaires) entre 1259 et 1453. Chaque article du dictionnaire comprend les données biographiques du personnage mentionné dans ces sources, une évocation succincte de son activité et de sa carrière publique, des indications complètes sur les sources le concernant, sur la littérature scientifique moderne qui en fait mention ainsi que des remarques très brèves sur des problèmes controversés regardant son identification, sa biographie, etc.

Ce qui est très nouveau c'est le rôle du computer dans l'élaboration de cet ouvrage. Pour classer et systématiser le matériel, les auteurs ont collaboré avec une équipe de spécialistes de cybernétique (F. H. Lang, W. Taus, A. Neuhold). Les avantages du robot électronique dans les opérations de classement des données et dans leur vérification s'avèrent impressionnants. Il apporte un plus de rapidité, de précision, des facilités remarquables dans la correction ainsi que dans l'enrichissement du matériel au cours du travail d'impression même. A tout cela s'ajoute le caractère plus unitaire de l'œuvre, la machine détectant plus rapidement que ne le fait l'homme les écarts, les inconséquences dans la présentation de l'immense matériel.

Depuis 1976 jusqu'en 1978 trois fascicules sont parues, comprenant 4677 personnages, dont le dernier est Goth, Amouettes de (Amouettes de Huceth). Les fascicules sont accompagnés de listes d'abréviations et bibliographiques, publiées à part. L'ouvrage comprendra dix fascicules ; après leur parution on en fera un livre.

La byzantinologie se modernise, avec prudence et un sens aigu des limites de la machine prodige. Aux byzantinistes de Vienne le mérite d'avoir introduit le computer dans cette branche de l'humanité.

N. -Ş. T.

*Problemy social'noj struktury i ideologii srednevekovogo obščestva*, vypusk 1 — 2, sous la rédaction du Pr G. L. KURBATOV, Leningrad, Editions de l'Université, 1974—1978 (2 volumes, 148 + 111 pages)

Ces deux volumes sont destinés à répondre aux besoins de l'enseignement historique, universitaire surtout. Grâce à ce but didactique, expressément affirmé dès la préface du premier volume, on comprend aisément la variété de leur contenu, qui embrasse presque tout l'espace de l'Europe au moyen âge. Beaucoup de sujets sont tirés de l'histoire occidentale — italienne, allemande, française, irlandaise, anglaise surtout. Compte tenu du profil de notre revue, nous retiendrons en premier lieu les études qui présentent un rapport quelconque avec le sud-est de l'Europe.

Le premier volume est ouvert par l'étude de Z. V. Udaleova et K. A. Osipova sur *Les particularités typologiques du féodalisme à Byzance*, où la théorie qui avait été développée par Z. V. Udaleova et E. V. Gutnova sur la genèse du féodalisme en général (dans le rapport présenté au XIII<sup>e</sup> Congrès International des Sciences historiques qui a eu lieu à Moscou au mois d'août 1970) est appliquée à Byzance. La bibliographie donnée est abondante.

Suit un article de M. M. Frejdenberg, dédié à une question de grand intérêt scientifique, mais peu connue dans la littérature de spécialité (à l'exception de l'historiographie italienne et yougoslave) : *Les corporations des artisans dans la ville dalmate au moyen âge* (pp. 29—44).

G. L. Kurbatov, le rédacteur en chef de la série, signe une étude *Sur le problème de la typologie des mouvements sociaux dans la ville byzantine* (pp. 44—61), où ces mouvements (pris en considération jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle seulement) sont étroitement liés à la situation héritée de la période romaine tardive.

*Des Problèmes de la Renaissance*, vus au plus large sens du mot, qui dépasse non seulement l'Italie, mais l'Europe dans son ensemble, sont traités par V. I. Rutenburg (pp. 66—80). Après V. A. Jakubskij, qui étudie la forme polonaise du phénomène défini par la notion du « second servage » (appliquée pour les territoires européens situés à l'est de l'Elbe), A. N. Nemilov s'arrête *Sur les cadres chronologiques et les traits spécifiques de l'époque de la Renaissance en Allemagne* (pp. 88—95), où les liens qui rattachent la mystique rhénane à la « *devotio moderna* » (p. 92) nous semblent très intéressants. Le même auteur signe une autre étude concernant le rôle joué par Vienne comme centre du premier humanisme allemand (II<sup>e</sup> volume, pp. 113—118). Assez séduisante paraît aussi l'interprétation donnée par S. M. Stam au tableau « L'adoration des mages » de Léonard da Vinci (même volume, pp. 118—112 ; il manque seulement la reproduction du tableau).

Trois études se réfèrent à la condition des serfs. L'attention de G. E. Lebedeva se dirige vers *L'évolution des termes qui définissent les serfs dans la législation byzantine des premiers siècles* (I<sup>er</sup> volume, pp. 95—106, ayant en vue la législation de Théodose I<sup>er</sup> et de Justinien I<sup>er</sup>), celle de G. L. Kurbatov sur *Le problème du servage* dans le même « *Fruh-Byzanz* » (II<sup>e</sup> volume, pp. 3—11), et celle de A. D. Novičev sur *Le servage dans l'Empire ottoman au moyen âge* (même volume, pp. 55—72).

N. J. Devjatajkina s'arrête sur les sources et les idées principales de la doctrine morale d'Augustin (II<sup>e</sup> volume, pp. 103—113).

Nous mentionnons encore trois études de portée plus générale : il s'agit de celle du regrette K. F. Savelo *Sur les sources et la méthode de recherche de la structure de l'aristocratie dans le Haut Moyen Âge* (I<sup>er</sup> volume, pp. 106—119, avec des références spéciales au cas anglais), de celle de A. P. Korsunskij *Sur la politique économique des États du Haut Moyen Âge en Europe Occidentale* (II<sup>e</sup> volume, pp. 11—25), et de celle du Professeur de l'Université de Leipzig, E. Werner, concernant des *Changements structurels dans la société médiévale tardive, à la lumière des plus récentes recherches* (même volume, pp. 72—85, avec des exemples tirés du cas de l'Italie).

Avec une seule observation, qui regarde plutôt la forme — à notre avis il faudrait éviter l'emploi trop poussé de certains termes comme celui de « problème » par ex. — nous tenons à remarquer la haute qualité scientifique de toutes les contributions englobées dans ces deux volumes. Grâce à la variété des sujets abordés, à la vision large, qui n'oublie jamais l'analyse minutieuse des faits, ainsi qu'aux riches références bibliographiques, le lecteur — étudiant y compris — sera en mesure de perfectionner ses connaissances historiques.

T. T.

A. -E. TACIHAOS, *Mount Athos and the Slavic Literatures*, « *Cyrrillomethodianum* », IV, Thessaloniki, 1977, p. 1—35.

Face à l'histoire millénaire des établissements conventuels de l'Athos l'étude scientifique de leur patrimoine d'œuvres savantes et artistiques ne débute qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle se poursuivra pendant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle et ne reprendra, après une longue interruption, que durant les années '60 de ce siècle. Rien d'étonnant donc que cette recherche soit aussi incomplète que jeune. La restitution des filières qui ont rattaché sans cesse l'Athos au monde de l'orthodoxie ; la précision du poids des influences qu'il aura exercées représentent l'étape nécessaire de tout essai en vue de brosser un tableau de la vie intellectuelle des temps révolus. Dès le commencement de son histoire (au X<sup>e</sup> siècle), l'attriance du site monastique de l'Athos sur le monde méditerranéen, ainsi que sur celui panorthodoxe détermina la fondation, aux côtés des monastères grecs, de maints couvents slaves, abritant ces « nouveaux convertis », comme l'auteur nous le dit : « Since Athos attracted men from such far-off countries, it is hardly surprising that it soon drew to it also the Slavs, new converts to Christianity, who were not only Byzantium's neighbours but had already sent vast masses from among their number to settle in Byzantine territories » (p. 3). Le plus vieux manuscrit glagolitique conservé au monastère d'Ibérion remonte à l'an 928. Mais dans l'ensemble important de manuscrits et œuvres d'art renfermés par les couvents du Mont Athos, les manuscrits slaves comptent parmi les moins étudiés et on ne dispose pas encore de leur inventaire complet, dispersés qu'ils sont dans les monastères de Chilandar, Zographon, Panteleimon, Lavra, Ibérion, Dionysiou, Stavronikita, skite Elijah et, probablement, aussi dans quelques autres bibliothèques. Or, le seul monastère à disposer d'une liste complète de cette sorte de manuscrits

est celui de Chilandar (M. Matejić, *Hilandar Slavic Codices*, Columbus Ohio, 1976 ; cf. aussi notre compte rendu, RESEE, XV, 1977, 4, p. 813—814).

La valorisation de l'apport des ouvrages écrits de l'Athos à l'histoire culturelle du Sud-Est et de l'Est européen nous semble l'un des impératifs de la recherche actuelle. Ainsi que l'auteur le précise (p. 26), l'Athos a exporté et importé des manuscrits. Jusqu'à présent, les manuscrits athonites en vieux-slave ont fait l'objet soit de quelque étude spéciale, soit, dans le meilleur cas, d'une étude de leurs seuls liens avec le monde slave. C'est pour la première fois aujourd'hui que le professeur A. -E. Tachiaos, l'un des plus grands slavistes grecs de nos jours qui est aussi le fondateur du prestigieux périodique « Cyrillonéthodionum », se propose l'approche méthodique des relations littéraires de l'Athos avec les pays slaves ou avec certains centres de ces pays. Il ne s'agit pas, comme par le passé, d'une étude du contenu des manuscrits respectifs, mais de l'investigation du courant et du climat historique et littéraire déclenchés par les écrits athonites.

L'auteur range les manuscrits qui se trouvent actuellement encore au Mont Athos en trois catégories : « The first gives us those isolated literary monuments which we are yet unable, lacking more solid evidence, to connect with definite persons or monastic circles where literary activity was carried on. The second presents texts and translations of which we know either the place or the time of provenance, but which we are unable to put, for lack of further evidence, into the context of a more definite literary activity. Frequently they reveal in themselves the existence of a brilliant school of copyists or a group of translators, but unfortunately the absence of historical evidence, direct or indirect, prevents us from forming even a simple picture of such a school. Under the third heading of Slavic literary activity on Mt. Athos we shall consider these texts and translations which clearly belong to particular periods of Byzantine or Slavic Literature and are without doubt connected with them » (p. 6—7). Pour leur étude scientifique, il est nécessaire de procéder à une recherche typologique fondée sur le critère des genres littéraires. C'est seulement de cette manière qu'on sera à même d'apprécier rigoureusement le rôle tenu par le Mont Athos dans la genèse et l'enrichissement des littératures slaves.

Comme de juste, la méthode diachronique est celle dont l'auteur entend se servir, afin de préciser dans la mesure du possible la chronologie de l'activité littéraire développée au Mont Athos. Par exemple, l'étude de la littérature historique des biographies, généralement intitulée « récits des vies des empereurs », conduit A. -E. Tachiaos à la conclusion que la littérature historique des Serbes est née au Mont Athos, à Chilandar, avec les ouvrages de Sava Nemanja. A la différence de la littérature serbe originale, les écrits slaves de caractère bulgare du XIII<sup>e</sup> siècle ne sont que des copies (« It is certainly curious that Bulgaria, which had so many noteworthy writers to exhibit up to that time, produced no learned monks on Athos, as Serbia did » — p. 13).

Caractéristiques pour les siècles suivants, à partir du XIV<sup>e</sup>, dominé par le hesychasme, sont les mélanges (*Sborniki*), qui passent à juste titre pour de véritables « encyclopédies ». L'auteur procède à leur classification dans deux catégories : « those containing collections of ascetic and mystical works, and those containing collections of works of varied subject-matter » (p. 20). Après la chute de Constantinople, le Mont Athos s'impose en tant que foyer de la résistance intellectuelle et de la continuation du courant littéraire byzantino-slave. Et si la Montagne Sacrée a pu survivre, ce fut en grande mesure grâce à ses relations avec les pays roumains et avec la Russie. L'aide financière des Roumains a contribué grandement à l'activité littéraire du Mont Athos. Enfin, l'auteur jette un jour nouveau sur l'influence athonite, notamment au XVII<sup>e</sup> siècle, sur les manuscrits moseovites, question qu'il introduit dans une problématique plus complexe, dont se dégage aussi l'impact des Lumières françaises, parvenues jusqu'au Mont Athos.

L'étude de l'activité développée par Paisie Veličkovskij, appartenant dans une égale mesure au Mont Athos et à la Roumanie, de ce grand lettré qui a eu l'initiative de la revue des versions de la littérature monastique, est enlevée avec l'érudition du plus compétent spécialiste dans ce domaine. A. -E. Tachiaos ayant donné ces dernières décennies d'importantes contributions en ce sens.

Pour notre part, nous estimons la présente étude comme représentant un grand pas dans l'investigation de l'activité littéraire au Mont Athos et nous attendons de l'auteur la synthèse que lui seul est à même de réaliser.

P. M.

DEJAN MEDAKOVIĆ, *Манастир Савина*, Belgrade, 1978, VIII + 101 p. + 109 pl.

L'Institut d'histoire de l'art fait paraître dans la série des monographies de la Faculté de philosophie de l'Université de Belgrade, le deuxième volume de celle consacrée au Monastère Savina de Dalmatie (la grande église, habits et manuscrits). L'historique de la petite église du XV<sup>e</sup> siècle, peinte par Lovro Dobričević de Kotor, faisait l'objet du premier volume. Selon la tradition, ce couvent a été fondé en 1030, mais les témoignages documentaires ne remontent que jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Il semble que le premier fondateur de l'église ait été le voivode Etienne Vukčić, fils de Sandalj Hranić. Aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, le couvent devenu entre-temps l'un des bastions de l'orthodoxie est réduit, pour subsister, d'en appeler aux autres pays orthodoxes. Entre autres donateurs, il convient de mentionner aussi les princes valaques Constantin Basarab et Matei Basarab. D'autre part, l'hieromoine Siméon Marković quitta en Russie au profit du monastère Savina. En route pour rentrer au pays, il doit s'arrêter au couvent de Căldărușani, dans les environs de Bucarest, où, malade, il rédige son testament, qui mentionne les 7 coffres pleins d'icônes, vêtements sacerdotaux, livres, vaisselle de culte (dont un précieux exemplaire à l'image de la Vierge) à faire parvenir au monastère dalmate de Savina. Après son décès, intervenu le 12 juin 1773, les clauses de ce testament rédigé par Siméon Marković-Nikšičanin allaient être exécutées, la riche moisson réunie par ses soins arrivant quand même à destination. La mention des principales étapes de l'histoire de ce monastère s'achève avec l'évocation de son épanouissement actuel.

En procédant à la description de l'architecture présentée par la grande église (consacrée à la Dormition de la Vierge), que Nikola Forelić de Korč a bâtie entre les années 1777 et 1799 dans un style baroque, l'auteur s'attache à fournir une minutieuse analyse du baroque serbe, auquel il avait du reste dédié un ouvrage à part (*Barokna arhitektura u Podunavlju Putevi srpskog baroka*, Belgrade, 1971). L'iconostase offre des analogies avec celle de Karlovo, peinte dans la tradition de Zographon, par Siméon Lazović et son fils Aleksije. Les vêtements très riches englobent, en plus des pièces lui appartenant en propre, celles venues de quelques autres couvents, dont ceux de Mileševa et Tvrdoš.

Le chapitre dédié aux manuscrits de la bibliothèque de Savina (p. 89—96) a été rédigé par Diničrije Bogdanović. C'est pour la première fois qu'a été dressé l'inventaire complet de ces manuscrits des XIV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, 37 en tout. Parmi ces manuscrits, un *Arhieratikon* copié au début du XVI<sup>e</sup> siècle dans le vieux-slave de rédaction roumaine (« vlaška redakcija »), d'une écriture semi-onciale (ms n<sup>o</sup> 6) atteste les liens incessants de la Dalmatie avec les pays roumains. Il s'agit d'un ouvrage réunissant les offices de Jean Chrysostome et de Basil le Grand, dont les notes marginales, datées de 1618, 1681 et 1683 et écrites au monastère de Trebinje (également en Dalmatie), témoignent du rayonnement de la culture roumaine.

P.M.

ANNE PENNINGTON, *Music in Sixteenth-century Moldavia. New Evidence in Oxford Slavonic Papers*. New Series vol. XI, 1978, p. 61—83.

The article under discussion, published by Mrs. Anne Pennington, reputed Slavist, is a sequel to the series of articles she devoted to the 16th-century Musical School of Putna. In truth, the thorough research-work previously made on manuscripts in the libraries of Romania, the Soviet Union and Bulgaria, provided her with a solid groundwork; moreover, Mrs Pennington also benefits from the results of some Romanian historical and philological studies (by G. Bal, R. Pava, a.o.) as well as from those scored on a musical plane (by Grigore Panăiru, Gheorghe Ciobanu, D. Stefanović, a.o.). Therefore, in the previously published articles she could put forth a series of philological arguments, decisive in point of the affiliation of the Putna manuscripts to the Romanian ancient culture, the ethnic origins of the composer-psalms and of the composer-scribes in particular, who are mentioned in all these musical books. The fundamental merit of her studies resides in the inclusion of musical data in their presentation and interpretation, in keeping with the extra-musical ones. To all this, a series of new, equally interesting remarks are also added.

The present article refers to the latest discoveries of manuscripts attributed to the Putna Musical School; the manuscript identified by Dr. J. Raasted Ms S1 12 — in the University Library of Leipzig and that identified by Dr. D. Conomos on the basis of the catalogue description by Dr. M. K. Hadjiyakoumis — Ms 258 in the library of the monastery of Leino-

nos on the island of Lesbos. The author, agreeing to suchlike attribution, aims at putting forward new arguments meant to support it. She comments upon the two musical books in turn, observing the same pattern of data presentation, which is all the more necessary as Anne Pennington places the new manuscripts in the context of the already known ones.

In point of musical content the integration of each manuscript in the respective group is done through a comparison with the manuscript which, from this point of view, is most similar and in case the latter does not comprise all chants, then the comparison is made with other manuscripts.

The author's remarks concerning the content of the recently identified manuscripts lead to the conclusion that both Leipzig Sl 12 and Leimonos 258 manuscripts are "very similar to those of the seven familiar works" (page 66; see also page 73).

With regard to the other manuscript — data presented here — notes; watermarks, liturgical texts, ornaments as well as problems on attributing the composers or the scribes only — the author's remarks — very numerous and systematic — sometimes surmount the strict framework for the respective group. In this respect, worth mentioning are the arguments concerning the Leimonos 258 manuscript, whose scribe's colophon indicates that the book was written in Dobrovăț, another monastery in Moldova. Upon this occasion, a series of facts are revealed, in no apparent connection with the Musical School itself, but which, if correlated with other data, confer new cultural dimensions to the Romanian centre of Putna. Thus, the fact that the nine works known until now seem to have been written by various scribes (on the occasion, a new superior limit was established of the interval of time during which these manuscripts were written c. 1480 — c. 1580 — Ms. Leipzig Sl 12); the close links existing between Putna and other monasteries in Moldova (Dragomirna, Dobrovăț) to which it either lent or presented the books; then the occasional notes (such as the one in the Ms Leipzig Sl 12 which reads that the manuscript still existed — and therefore was used — in Moldova in 1629 and even in 1685) added to the facts already known, namely that the Putna psalter writers were both professors and scribes, sometimes even composers, that their interpretative art spread beyond the walls of the monastery, beyond the country's borders even, make Putna hold a particular place among the centres under Byzantine influence.

It was the originality and complexity of this phenomenon that made A. Pennington assert that: "It is much to be hoped that further manuscripts will be identified as stemming from this flourishing centre" (page 83).

A. Ș.

S. A. SKILLITER, *William Harborne and the Trade with Turkey, 1578—1582. A documentary study of the first Anglo-Ottoman relations*, Londres, 1977, 292 p.

Le nom de William Harborne est connu des historiens roumains depuis plus d'un siècle, exactement depuis 1855, lorsque Constantin Hurmuzaki, le frère de l'historien dont le nom demeure attaché à jamais à l'importante collection de documents que tout un chacun cite, a découvert dans Hakluyt le privilège accordé par Pierre le Boiteux, prince de Moldavie, aux marchands sujets de la reine d'Angleterre. Cet acte daté du 27 août 1588 fait spéciale mention de « Guilielmus Hareborne », de sa qualité d'ambassadeur d'Elisabeth auprès de la Porte ottomane et de ses efforts pour obtenir une réduction des droits de douane (voir à ce sujet le récent article de Paul Cernovodeanu, *Privilegiul comercial acordat negustorilor englezi în Moldova la 1588 și răsunetul său politic în anii Unirii Principatelor*, « Revista de istorie », 31, 1978, 6, pp. 1041—1049).

Les grandes lignes de la biographie du personnage et de son activité diplomatique avaient été dégagées clairement par H. G. Rawlinson, *The Embassy of William Harborne to Constantinople, 1583—1588*, « Transactions of the Royal Historical Society », IV<sup>e</sup> série, t. V (1922), pp. 1—27, et par A. L. Horniker, *William Harborne and the Beginning of Anglo-Turkish Diplomatic and Commercial Relations*, « Journal of Modern History », XIV, 1942, 3, pp. 289—316.

Cette fois-ci, en publiant une cinquantaine de documents inédits puisés aux archives d'Istanbul, de Malte, de Vienne, de Paris, de Londres et d'Oxford, l'auteur, qui est professeur à Cambridge et l'élève du regretté turcologue Paul Wittek, a consacré son livre au premier voyage de Harborne à Constantinople. Il s'agit donc des débuts de la mission dont Harborne s'était chargé, débuts plus faciles qu'on ne s'y serait attendu mais bientôt compromis par une ténébreuse affaire que S. A. Skilliter a réussi à démêler avec un appréciable don de détective.

Il en résulte le double intérêt de ce travail, étude diplomatique très poussée des textes (en turc, latin, italien, allemand ou anglais, originaux ou copies) et contribution biographique, récit parfois assez haut en couleur pour corriger une certaine sécheresse des remarques sur la « *sanctio* », la « *corroboratio* » et naturellement la *tughra*.

L'auteur commence par exposer les circonstances où s'est produite la pénétration du commerce anglais dans l'Empire ottoman. Il est question notamment des effets de l'excommunication lancée en 1570 sur l'Angleterre, dont le moindre ne fut pas d'encourager la contrebande d'armement, de munitions ou simplement d'acier au profit des « infidèles » et des « hérétiques ». Cependant, si l'ancienne défense intestine aux catholiques était toujours respectée par les Vénitiens, c'était peut-être pour d'autres raisons que leurs scrupules religieux.

Pour la décennie 1560–1570 on ne parvient guère à réunir plus de quatre noms de voyageurs anglais dans l'Empire ottoman. De longues années après, en 1586, un renégat anglais, fils d'un bourgeois de Bristol, se trouve trésorier du *beglerbeg* d'Alger sous le nom de Hassan *aga*. Qu'il nous soit permis de signaler à ce propos un portrait de ce dignitaire, peint entre 1587 et 1593, dans un très curieux manuscrit d'Oxford intitulé simplement *Picturae* (Ms. Bodl. Or. 430), avec cette inscription : « Huius Eunuchi Fidci omnia secreta Assan Wasch [aw] et Gaza et mulieres prestantes comissa Hic in Anglia natus in civitate Iarimuth quem vocarunt Turcae Assan Aga. in Anglia Samson Rowsii » (f. 47).

Ce qui définit la situation au moment de l'entrée de Harborne en scène, c'est la phrase de Walsingham, préoccupé lui-même d'activer le commerce anglais au Levant : « The princypall traders in to his dominions [les Etats du sultan] are the Italians, especially the Venetians, and the frenche [...] somewhat also is done by those of Ragowsa ».

Harborne, de son vrai nom Harebrowne, était né à Great Yarmouth vers 1542, sa mère étant la cousine d'un archevêque de York. Entré dans les affaires comme employé de sir Edward Osborne, riche alderman de Londres, il restera dévoué aux intérêts de ce négociant, justement l'un de ceux qui, ayant reconnu de bonne heure les perspectives engageantes des relations commerciales avec l'Empire ottoman, participeront à la fondation de la Compagnie de Turquie et, plus tard, de la Compagnie du Levant. Un beau-frère de Harborne (John Wight ou White ?) était déjà établi à Lvov en 1578. Aussi, à son départ en voyage, le 1 juillet 1578, prendra-t-il la route de Hambourg pour se diriger ensuite, par Gdansk, vers Sandomierz et Lvov. Etienne Báthory venait d'accorder, en avril, aux marchands anglais la liberté d'exercer leur commerce dans le royaume de Pologne. Partant de Lvov le 4 septembre, Harborne traverse la Moldavie et la Valachie, « gratifying the Voivodes with certaine courtesies ». Le prince de Moldavie qu'il est allé saluer alors était le même Pierre le Boiteux qui devait l'accueillir encore dix ans après. Harborne avait pris la précaution de se déguiser en Turc, car il accompagnait un émissaire ottoman qui, ayant porté un message au roi Etienne, revenait avec la réponse. Un document récemment publié (I. Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1979, pp. 351–352) atteste le passage de la caravane par Jassy, très exactement le 18 septembre. On a mis à leur disposition des voitures et des guides, pour le reste du chemin, à travers la Bulgarie, jusqu'à Constantinople, où ils arriveront le 28 octobre.

Les observateurs étrangers de la capitale ottomane et, tout le premier, l'internonce impérial Joachim von Sinzendorff ne tarderont pas à remarquer que celui qui s'était d'abord donné pour un simple agent des importateurs de drap anglais de Pologne à travers la Moldavie poursuivait en fait d'autres buts, plus audacieux. Mais à cette époque (mars 1579), la lettre du sultan Murad III adressée à la reine Elisabeth était déjà partie ; cet important document qui offrait aux Anglais la liberté du commerce dans le Levant semble avoir été due — et c'est là l'originalité de la démonstration de l'auteur — à la propre initiative du grand vizir Sokollu Mehmed Paşa. Dès le mois d'octobre, la chancellerie ottomane accordait à Harborne le titre d'*elçi* (ambassadeur). Sont ensuite étudiées la réponse de la reine au sultan et celle destinée à Mustafa beg, personnage dont le rôle semble avoir été grand dans l'établissement de rapports suivis entre la Porte et l'Angleterre. En même temps, Harborne recevait les félicitations du secrétaire d'Etat Thomas Wilson, le chef du service d'espionnage anglais.

Un chapitre d'analyse diplomatique extrêmement fouillée concerne les premières capitulations accordées aux marchands anglais par le sultan, en mai 1580. On y prévoyait le droit de placer des consuls à Alexandrie, au Caire, à Tripoli de Syrie, ainsi qu'à Alger, Tunis et Tripoli de Barbarie.

A ce moment, Harborne laisse voir une tendance à s'établir à son propre compte en mettant sur pied une affaire d'exportation des vins de Crète, S.A. Skilliter public l'acte même par lequel le nouveau représentant de la reine s'associait deux marchands, Pietro Gallante, un Italien (ou Juif ?) de Pera, et Gabriel « Achille » (c'est à dire Ἀχιλλεύς) de Rhethymnon, ainsi que les instructions données à Adam Foster afin de charger sur un navire anglais 110

tonneaux de vin, au port de Suda, à destination de Gdansk, Memel ou Königsberg. Parmi les témoins du premier document il y a la signature de Zaccaria Amorosio, un Crétois, certainement un parent de Battista Amorosi, fermier des douanes de Moldavie en 1579 (voir Hurmuzaki, XI, *passim*, et N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria Românilor*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 426). Gabriel « Achiellis » se trouvait à Lvov en 1591 avec son neveu André, un autre membre de cette famille, Manuel, étant notaire à Hotin en 1592 (N. Iorga, *op. cit.*, pp. 412, 424—425). Ajoutons qu'Adam Foster était probablement un parent de Harborne, car celui-ci écrit en 1583 à Richard Forster en l'appelant « cher cousin » (la lettre est reproduite par Hakluyt que, faute d'une édition anglaise, nous citons ici en traduction italienne, *I viaggi inglesi, 1494—1600, di Richard Hakluyt*, publié par Franco Marengo I, Milano, 1966, p. 431). En guise de commentaire, cette observation de l'auteur: « It would appear that the shipping of wine from Crete to the Baltic was an annual event » (p. 115) est amplement confirmée par les renseignements que nous avons pu glaner dans notre *Essai de portrait d'un homme d'affaires crétois du XVI<sup>e</sup> siècle*, Πεπράγμενα τοῦ Γ'δισθνοῦς κρητολογικῆ συνεδρίου, II, Athènes, 1974, pp. 266—273. Ailleurs il s'agit encore d'un marchand de Rhethymnon, « Constantino Calleri », donc un Kallergis.

Les démarches de Harborne sont exposées en contrepoint avec celles de Germigny, l'ambassadeur de France à Constantinople, parmi lesquelles son action en faveur de Pierre Boucle d'Oreille qui, grâce à la protection de Henri III, allait obtenir en 1583 le trône de Valachie. La lettre de Murad III des 4—13 juillet 1580 assure le roi qu'on fera tout le possible pour « Petro, fils de Petrasco, ancien voïvode de Valachie » (voir également les documents du 15 juillet 1581 et du 6 janvier 1582).

C'est moins l'opposition de l'ambassadeur de France, comme on l'a cru longtemps, que l'acte de piraterie commis par un navire anglais dont la responsabilité ne pouvait qu'être endossée par Harborne qui a gravement compromis les succès marqués par celui-ci durant son premier séjour en Turquie. Harborne a même été arrêté et la reine Elisabeth a dû demander des excuses au sultan pour le délit imputé à ses sujets. L'*elci* anglais quittera Constantinople le 17 juillet 1581, par la même route qu'il avait déjà prise trois ans auparavant (le document cité p. 175, n. 75, a été publié in Hurmuzaki, XI, p. 651, n<sup>o</sup> 89; on ne peut pas citer, par exemple p. 42, n. 49: « Hurmuzaki and Iorga, Documente », le premier nom étant celui de la collection et le second le nom de l'éditeur).

Sur les projets anglais concernant la région d'Astrakhan et le dessein d'un canal Volga-Don on trouvera ici (pp. 198—199) un très intéressant rapport de Bernardino de Mendoza, l'ambassadeur de Philippe II à Londres. Le document est de 1582, donc beaucoup plus tard que la première entreprise ayant comme objectif de relier la mer Noire à la Caspienne (cf. H. Inalcik, *The Origin of the Ottoman-Russian Rivalry and the Don-Volga Canal (1569)*, « Annales de l'Université d'Ankara », 1, 1946—1947, pp. 47—106; Alex. Bennigsen, *L'expédition turque contre Astrakhan en 1569, d'après les registres des « Affaires importantes » des Archives ottomanes*, « Cahiers du monde russe et soviétique » 8, 1967, 3, pp. 427—446; T. Gokbilgin, *L'expédition ottomane contre Astrakhan en 1569, ibid.*, 11, 1970, 1, pp. 118—123).

En conclusion, on ne saurait étudier plus consciencieusement cet épisode des relations anglo-ottomanes, plus important par ses conséquences que par son impact immédiat.

A son retour à Constantinople, en sa qualité officiellement reconnue d'ambassadeur, Harborne allait rester en rapports étroits avec les pays roumains et fournir sur leur situation politique et économique des informations précieuses (voir E. D. Tappe, *Documents concerning Rumanian History (1427—1601) collected from British Archives*, La Haye, 1964, pp. 44—49).

A. P.

MANIO STOIANOV, *Стари гръцки книги в България* (Livres grecs anciens en Bulgarie), Sofia, 1978, 475 p. (Bibliothèque Nationale « Kiril i Metodij »).

Couronnant les longues recherches de Manjo Stojanov sur les livres grecs de Bulgarie, ce catalogue est une contribution des plus intéressantes pour l'histoire de la culture sud-est européenne et pour le néohelléniste tout spécialement.

Les environ 2500 livres, présentés par ordre chronologique, couvrent quatre siècles (fin XV<sup>e</sup>—1877) et expriment une nette évolution de la littérature traditionnelle, orthodoxe et humaniste, à la gamme variée d'une littérature de plus en plus laïque et destinée à l'enseignement moderne qui devait préparer la Renaissance bulgare. En parcourant les titres de livres, on constate une fois de plus quel facteur d'unité représentaient ces lectures en langue

grecque pour le Sud-Est européen. Nous avons déjà noté, à plusieurs reprises, les parallélismes roumano-bulgares à ce sujet. Ce catalogue en offre une image frappante et autrement complète, nous permettant de reconstituer la participation des imprimeries roumaines et des syndromites, roumains et balkaniques des Principautés. Evidemment, le décalage chronologique existant entre Roumains et Bulgares quant au développement libre de la culture nationale, prolonge, pour ces derniers, l'appel aux intermédiaires grecs, le contact direct avec les littératures occidentales s'y produisant plus tard. Aussi trouvons-nous, parmi les lectures des Bulgares, des versions grecques d'Alexandre Dumas en 1853, d'Eugène Sue (1850, 1851), Chateaubriand (1864), alors que nous ne pouvons citer de tels exemples pour les Principautés Roumaines au-delà de 1841 (Bernardin de Saint-Pierre).

En glanant dans la thématique toujours plus riche de la littérature en langue grecque circulant en Bulgarie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (au début de cette période), nous remarquons à quel point s'y reflète l'intérêt pour l'histoire des intellectuels bulgares. Plusieurs éditions de Paparrigopoulos (*L'Histoire du peuple grec*, 1853, 1865, etc.), *L'Histoire de l'Empire russe*, de M. Karamzin (1855), un recueil historique sur la Question Orientale (1854), une nouvelle traduction de *L'Histoire de Grèce* de Goldsmith (1852), une étude sur la situation politique de l'Heptanèse sous les Vénitiens (1856); *La chronologie de l'Épire*, (1856), ne représentent que quelques exemples des lectures d'histoire des Bulgares à l'époque de la Guerre de Crimée si étroitement liée aux problèmes des Balkans. La question bulgare, telle qu'elle se posait à la veille de la création de l'Exarchat est illustrée par de nombreux livres, généralement parus à Constantinople et dus tant aux intellectuels bulgares qu'aux Grecs partisans d'une Eglise autonome.

Les bibliothèques des érudits bulgares qui ont passé de longues années en Valachie et en Transylvanie (P. Beron, N. Rilski, Ath. Kipilovski, Ath. Vogoridi, N. S. Piccolos, les frères Hristides, les frères Moustakov, I. Nedelcovici, I. Vacalognu, etc.), s'en détachent très clairement. Des index complets des prénumérants, des auteurs, traducteurs et rédacteurs, des imprimeurs et éditeurs, classés par villes, des traductions d'ouvrages grecs (livres et articles) en bulgare et des lettrés bulgares qui ont publié en grec font de ce catalogue l'un des plus sérieux instruments de travail de ce genre. Les quelques coquilles inévitables dues aux difficultés inhérentes de l'impression des textes grecs n'en diminuent aucunement la valeur. Ce n'est pas exagérer que de témoigner la gratitude des chercheurs roumains envers l'auteur de cet excellent catalogue.

C. P.-D.

HARICLEIA G. DIMAKOPOULOS, *Antoine de Juchereau de Saint-Denys*, Προζενικός Πράκτωρ της Γαλλίας ἐν Ἑλλάδι (1828—1829), Athènes, 1978, dans « Δελτίον της Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας της Ἑλλάδος », p. 21—58

Si, au premier abord, on a l'impression qu'il s'agit là d'un simple agent consulaire français en Grèce, dont la mission n'a duré qu'une seule année, la lecture attentive du texte nous permet de découvrir combien la carrière de ce personnage est significative et caractéristique pour les relations entre les Puissances Occidentales et le Sud-Est européen à ce moment historique.

En effet, l'année précédant le Traité d'Andrinople, étape marquante pour les progrès des peuples balkaniques dans leur marche vers la liberté, il est intéressant de connaître ces contacts avec la Grèce — encore une province ottomane — que le gouvernement français avaient établis par son premier représentant officiel, le lendemain du Traité de Londres (1827). C'était un bon choix que celui d'un connaisseur des choses d'Orient, qui avait publié, en 1819, deux volumes sur les révolutions de Constantinople, en 1807 et 1808, « précédées d'observations générales sur l'état actuel de l'Empire ottoman et de considérations sur la Grèce ». Ce sont donc les renseignements d'un homme avisé qui parviennent régulièrement, en 1828, au ministre des Affaires étrangères, sur la situation de la Grèce, sur ses relations avec Capodistria et les représentants des autres Puissances, sur la question des frontières de la Grèce et d'autres questions touchant à l'application du traité de 1827. Nous voyons là une initiative fort utile du Gouvernement français, qui avait accrédité son représentant « auprès du Gouvernement hellénique », malgré le caractère provisoire de ce dernier. Pareille initiative, par laquelle la France intervenait en somme dans la Question Orientale à un moment particulièrement délicat, ne fut pas prise par les gouvernements russe et anglais que plus tard.

Même si l'intérêt dominant de la nomination de Juchereau de Saint-Denys était la protection des négociants français contre les spoliations des pirates grecs des îles de l'Archipel, il est évident que la France contribuait de la sorte à hâter la pacification de la Grèce. Sans faillir à ses devoirs envers les intérêts du gouvernement français, cet agent consulaire ne manqua pas de devenir un ami dévoué du peuple grec. Bien informé et très objectif, il fournit ses renseignements avec un remarquable bon sens, n'étant jamais dupe des intrigues et des commentaires malveillants qui entouraient Capodistria. Naturellement, le prêt de 500 000 francs qu'il procurait aux Grecs, moyennant la sécurité des navigateurs français, représentait également un important avantage matériel pour le gouvernement hellénique provisoire.

L'auteur de cet article fait d'intéressants commentaires sur les instructions reçues de Juchereau de Saint-Denys, en soulignant l'habileté des gouvernants français à respecter la légalité internationale. La fonction d'agent commercial et non diplomatique qu'on déclara dans les papiers officiels était conforme à la situation momentanée du gouvernement grec qui « n'avait pas une existence légale et définitive » à cette époque. En réalité, cette fonction était bel et bien diplomatique, ainsi que le prouvent les documents annexés à cette étude, que nous trouvons très utile et fort sérieusement traitée. Des cas similaires — toutes proportions gardées — qu'on trouve dans l'activité des consuls français et anglais contemporains des Principautés Roumaines — en font ressortir l'intérêt. Peut-être devrait-on envisager d'autres études semblables, qui mèneraient à une meilleure connaissance du rôle joué par ces premiers diplomates accrédités dans le Sud-Est européen, dans plus d'un domaine de la vie politique, économique et culturelle de cette zone.

*C. P.-D.*

PHILIPPE ILIOU. Κυκλοφορίες τῶν ἐλληνικῶν βιβλίων. Τὰ μεγάλα τραβήγματα τοῦ 1823 (La diffusion des livres grecs. Les grands « tirages » de l'année 1823), dans « Ὁ Πολίτης », 13 (1977), p. 55—65

Toujours dans l'ordre de ses préoccupations visant à compléter l'information au sujet de la bibliographie grecque, Philippe Iliou dans la présente étude traite du volume des livres imprimés à Venise dans l'intervalle des années 1821—1847. Pour ce faire, il prend comme point de départ les données fournies par K. D. Mertsios, dont il comble les lacunes en utilisant avec une grande efficacité les bulletins de la censure autrichienne, qui enregistraient régulièrement les titres, les prix et les tirages de tous les livres imprimés à Venise, donc de ceux grecs aussi. L'exploration de cette source conduit l'auteur à de nouvelles conclusions, parmi lesquelles notons les tirages très importants des 222 livres grecs publiés à Venise, qui montent pour la période concernée à 993 565 exemplaires.

Toute une suite de tableaux indiquent le nombre des volumes imprimés à l'époque de la Turcocratie (du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1821) et ensuite ceux parus entre 1822 et 1832 et ceux imprimés à Venise dans l'intervalle 1820—1847. Ces très nombreuses et utiles précisions statistiques permettent à l'auteur de constater que les éditions les plus nombreuses et le tirage le plus important appartenaient à trois titres, à savoir : la Pédagogie, l'Octoèque et le Psautier destinés aux écoles élémentaires. Etant un fort bon connaisseur des problèmes étudiés, Ph. Iliou accompagne ces données statistiques de toute une série de considérations sur l'imprimerie grecque en général, ainsi que sur celle de Venise appartenant à Glykis, sur la diffusion des livres grecs, sur la situation de l'enseignement grec, etc. — considérations d'une grande portée pour l'histoire culturelle du Sud-Est européen.

*O. C.*

IOANNIS CARAS, Καίρης — Κούμας. Δύο πρωτόποροι δασκάλου (Kairis—Koumas. Deux enseignants d'avant-garde). Athènes, 1977, 206 p.

Les deux sections du livre, qui se compose d'études monographiques dédiées à la vie et à l'activité de ces deux lettrés grecs du siècle dernier, sont précédées d'un exposé succinct sur la situation économique, politique et culturelle du monde grec aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles, considérée souvent sous le signe de la Révolution française. Particulièrement remarquables

nous semblent les statistiques de l'imprimerie et de la diffusion du livre grec à cette époque, ainsi que les considérations de l'auteur relatives au rôle de la langue dans le développement culturel d'un peuple.

Consacrée à la personnalité de Théophile Kairis, la première section de l'ouvrage s'intitule « Un penseur libéral et un protagoniste des Lumières d'avant-garde ». La biographie de Kairis donne lieu à une étude du milieu où il s'est formé en tant qu'intellectuel d'abord, comme politique ensuite, dans son pays aussi bien que dans les grands centres européens d'Italie, Suisse et France. L'auteur nous rend compte des suites de ses voyages en Angleterre, Autriche, Valachie, Moldavie et Constantinople, et notamment des étroites relations qu'il a entretenues avec Korays, telles qu'elles résultent de leur correspondance. D'un intérêt spécial s'avère aussi la description de sa bibliothèque, qui comptait 2438 volumes.

Ioannis Caras accorde une large place à l'étude des ouvrages de Kairis, estimant qu'il a fourni de la sorte un apport important à la question de la connaissance philosophique. Il s'arrête avec compétence sur la pensée de Kairis, pensée qui attirera à ce dernier le blâme de l'Église, voire la prison. Cette étude s'accompagne de fragments des écrits de Kairis et d'une bibliographie des œuvres de celui-ci.

La seconde partie du livre est intitulée « Konstantin Mihail Koumas, Un représentant éclairé des lettres néogrecques ». Instruit à l'Académie Royale de Berlin et à celle de Munich, après son apprentissage à Larissa et Ambélakia, Koumas portera à jamais, dans son activité d'enseignant, la marque de la culture allemande. L'auteur dédie un long paragraphe à un foyer de la culture grecque du XVIII<sup>e</sup> siècle : Ambélakia, où Koumas développa son activité pendant un certain temps. Il accorde en outre un intérêt égal au milieu culturel de la communauté grecque de Vienne. Ce fut là, ainsi qu'à Smyrne où il fonda même une école, que se déroula l'activité de Koumas comme éditeur et traducteur. D'ailleurs, les œuvres de celui-ci sont dans leur majeure partie des traductions libres d'auteurs allemands portant sur divers domaines (histoire, géographie, physique, pédagogie, dictionnaires du grec) destinés à l'enseignement. Une fois de plus Caras accompagne sa monographie de fragments des ouvrages qu'il étudie et d'une bibliographie de ces ouvrages.

Sans l'affirmer explicitement, Ioannis Caras nous offre l'étude comparée de la vie et l'activité de deux intellectuels grecs de formation différente (française dans le cas de Kairis, allemande pour Koumas), qui vécurent à la même époque, si importante pour l'histoire du peuple grec, à savoir, l'époque de la révolution de 1821. Alors que Kairis s'intéressait à la politique (il prit part à la révolution de 1821), Koumas était un apolitique déclaré — ce qui n'empêcha du reste pas les autorités autrichiennes de le jeter en prison. Malgré ces différences de vues, un trait commun se dégage chez ces deux personnalités : leur désir d'organiser et de rénover l'enseignement grec (n'oublions pas que tous les deux sont des fondateurs d'écoles).

Il convient de reconnaître le mérite de Ioannis Caras d'avoir dépouillé toute une série de manuscrits, mettant à contribution aussi bien les bibliothèques et les archives grecques, que les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ce qui lui a permis de compléter son étude et de lui adjoindre une bibliographie exhaustive du sujet. Un autre mérite à souligner réside dans la pertinence de ses commentaires en marge de la pensée philosophique des deux intellectuels grecs.

O.C.

MILAN VANKU. *Mica Înțelegere și politica externă a Iugoslaviei 1920—1938. Momente și semnificații* (La Petite-Entente et la politique étrangère de la Yougoslavie, 1920—1938. Moments et significations. Ed. Politică. București, 1979, 255 p.

Avec son dernier livre dont le titre rappelle sa thèse de doctorat *Mala Antanta 1920—1938* (Belgrade, 1969), à l'argument si solidement étayé, l'historien yougoslave offre au lecteur roumain l'image nuancée de la Petite-Entente. Il y présente, en effet, la politique étrangère de son pays par rapport à cette organisation régionale qui a enregistré quelques succès, contribuant pour une bonne part à la détente internationale et à l'installation, dans le Sud-Est européen d'un climat de sécurité et d'appréciation réciproque, conforme à son caractère défensif et antirévissionniste.

L'étude de la conjoncture internationale dont est né le besoin d'organiser dans cette partie du continent un système d'alliances destiné à maintenir les traités conclus en 1919—1920 tels quels, s'opposant à toute tentative révisionniste, repose sur toute une série de sources inédites, aussi nombreuses que variées, dont la plupart appartiennent aux archives yougoslaves. Par-

tant de là, l'auteur arrive non seulement à donner l'ampleur qu'elle mérite à la définition de cette alliance régionale, mais à entreprendre, également, l'étude très poussée du caractère, de la politique et des buts de la Petite-Entente. Par la même occasion, l'une des parties de cette alliance tripartite, la Yougoslavie, fait l'objet d'un rigoureux examen critique, au point de vue de sa politique étrangère, un examen qui dégage ses positions et ses directions, strictement attestées par les documents et procède, en outre, à leur évaluation impartielle.

Cet ouvrage de Milan Vanku se révèle précieux pour le spécialiste également, car il met aussi en lumière certains côtés de la position sur l'échiquier international de la Roumanie.

A. I.

*Istoria limbii române Fonetică, morfosintaxă, lexic* (Histoire de la langue roumaine. Phonétique, morphosyntaxe, lexique). Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement, Bucarest, 1978, 379 pages

Manuel universitaire d'information exacte et foisonnant de faits, rédigé par une équipe formée par ; Florica Dimitrescu, Viorica Pamfil, Elena Barborică, Maria Cvasnii, Mirela Theodorescu, Cristina Călărasu, Mihai Marta, Elena Toma et Liliana Ruxândoiu, cet ouvrage est une synthèse des résultats essentiels obtenus jusqu'à présent dans le domaine de la linguistique roumaine et le fruit d'une longue expérience didactique. Comme il fera sans doute l'objet d'une réédition, il nous semble utile de relever les éventuelles erreurs ou lacunes, afin d'en faciliter leur correction. Donc, p. 12 . Papahagi 1974 ; p. 31 : *picula* panroman ne supposant pas la présence du pétrole dans telle ou telle région ; p. 96 . *pre*-slave est contredit par des formes comme *prelinge* (suinter), *prelung* (oblong), *pretutindeni* (partout), etc. ; p. 96 : \**arrectare* > *arăta* (montrer) douteux ; *tabonem* = *tabanum* attesté par les textes (voir notre ouvrage . *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest—Paris, 1978, p. 278), *ad-appositum*, de préférence *addeposittum* > *adăpost* (abri) ; p. 237 : *ad illum* > *ai*, *ad illi* > *ai*, *ad illa* > *a*, encore mieux tout simplement *ille*, *illa*, *illi*, *illae* avec un *e* initial transformé en *a*, p. 243 : le numéral de type *unus super decem*, *duo super decem* également présent en grec (δύο ἐπὶ δέκα, τρεῖς ἐπὶ δέκα etc., cf. notre ouvrage précité, p. 230) ; p. 245 : *gumătate* peut s'expliquer par *medietatem* > \**diemetate* > \**dzemetate* > \**dzumătate* ; p. 250 : *mine*, *tine* (moi, toi) voir des formes analogues dans le reste de la Roumanie, chez Em. Bourciez et notamment chez G. Rohlf's (*Historische Grammatik der italienischen Sprache*, Bern, 1949, I, p. 532—533 ; II, p. 163—166) ; p. 269 : \**teus*, \**seus* avec un *e* bref aurait donné d'autres résultats, p. 348 : *eccum* coexistait avec *ecce* (cf. *eccum illum* > *it. quello*, *eccum istum* > *it. questo*, *ecce hoc* > *it. ciò* ; *eccille*, *ecciste* chez Plaute, etc. La conclusion à tirer de ces quelques remarques est que les auteurs devraient recourir plus fréquemment aux comparaisons et aux analogies offertes par les langues romanes occidentales.

H. M.

ROGER BERNARD, *Formes prolongeant en bulgare moderne le latin : campana, « cloche » et « peson, balance romaine »*. « *Studia in honorem Veselini Beševliev* », Sofia, 1978, p. 79—85

Le terme latin de *campana* — mot rarement attesté et d'époque tardive — avait deux sens . 1) « peson, balance romaine » et 2) « cloche ». Son premier sens ne devait survivre que dans quelques parlers romans, de caractère local, passant très tôt dans le slave commun et, par cette filière, en roumain, sous la forme de *cumpăna*. Il devait persister aussi dans la littérature byzantine, sous les formes de *καμπανόν*, *καμπανός* (VI<sup>e</sup> siècle), *καμπανίζειν* désignant « celui qui fausse la balance » (VI<sup>e</sup> siècle) et de *καμπανάριον* « balance » (X<sup>e</sup> siècle). Ce fut le christianisme qui contribua à la diffusion du deuxième sens de ce mot chez tous les peuples romans de l'Occident et, par le truchement des Italiens (*campana*), chez les Byzantins également, mais seulement à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. L'auteur de la présente étude se penche avec beaucoup d'attention sur les traces laissées par les deux sens susmentionnés dans le bulgare, ce qui l'amène à constater que cette dernière langue « est, d'une manière en apparence paradoxale, parmi toutes les langues inodernes, sans excepter les langues romanes, celle qui maintient le mieux jusqu'à nos jours le double sens du mot latin, 'cloche' et 'balance' (p. 84) ».

Suivant le même auteur, les deux acceptions du terme seraient entrées dans le bulgare par la filière byzantine.

On pourrait objecter que, sous le rapport phonétique, le groupe des consonnes *mp* du latin *campana* « peson, balance romaine » se reflète sous la forme *mp* ou *p*, alors que ce même groupe de *campana* « cloche » apparaît sous la forme *mb*, ce qui fait penser à une évolution analogue du grec byzantin. D'autre part, au point de vue morphologique, le *-a* final du slave *kōmpana* et du roumain *cumpănă* se laisse expliquer par le latin *campana*, mais non par les formes grecques *καμπανός, καμπανόν* ou *καμπανάριον*. Disons, pour conclure, que pour notre part, nous estimons le mot roumain *cumpănă* comme étant d'origine latine et adopté à travers la filière du vieux-slave à une époque antérieure au XII<sup>e</sup> siècle. Quant au sens « cloche » des variantes bulgares mises en question par l'auteur, il est d'origine italienne, par la filière byzantine,

H.M.

GIROLAMO CARACAUSI, *Testi neogreci di Calabria. Indice lessicale*. Palermo, 1979, XVI, 368 p. (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neellenici, Testi 13)

Couvrant jadis un espace plus vaste, les parlers grecs d'Italie méridionale tendent de nos jours à ne présenter que de petites enclaves isolées les unes des autres et en train de disparaître définitivement. Leur étude se révèle pourtant de toute première importance, car elle permet une meilleure connaissance du grec dans son ensemble : les éléments archaïques qu'ils comportent rendent possible la restitution des phases linguistiques précédentes et facilitent l'étude des rapports ethniques et sociaux. Aussi, ces parlers ont-ils attiré l'attention de l'Italien G. Mōrosi dès le siècle dernier, en 1878, devenant par la suite un objet d'étude pour toute une série de spécialistes italiens ou étrangers, et notamment pour le savant allemand Gerhard Rohlfs.

Or, le présent ouvrage est le fruit d'une investigation et d'une valorisation méthodique des textes publiés auparavant dans différentes revues, parfois inaccessibles — d'où son utilité non seulement sur le plan lexical, mais aussi au point de vue grammatical ou syntactique. Patiemment compilé durant une vingtaine d'années l'ouvrage qui nous occupe, avec son sous-titre modeste d'« index », offre, sans aucun doute, un instrument de travail aussi commode qu'opérationnel. Sa lecture montre jusqu'à quel point s'est préservé le lexique antique, quel fut le rôle de l'élément latin, la manière dont ces parlers reflètent la culture byzantine et, avant toute chose, la manière d'opérer de l'influence italienne, exceptionnellement forte. Un autre aspect d'un égal intérêt réside dans les éléments communs avec la romanité sud-est européenne. Notons en ce sens : *-adzo, -idzo* : roumain *-za* (*boteza* = baptiser ; *cuteza* = oser) ; *allergare* : *alerga* = courir, *drakos* : *drac* = diable, *-ia* : roumain *minie* = colère, *urgie* = fléau ; *kridentza* : *credință* = croyance, foi ; *mikkos* : *mic* = petit ; *strigao* : *striga* = crier, etc. Tout particulièrement utile nous semble la liste méthodique des formes revêtues par l'article et par le pronom, celle des suffixes et celle de certains mots usuels, constituant l'ossature de ces parlers. Rappelons encore que l'auteur faisait paraître en 1959 dans la même collection deux volumes de *Testi Neogreci di Calabria*, écrits en collaboration avec le regretté G. Rossi Taibbi, qu'ils avaient recueillis dans les villages de Roccaforte, Rochudi, Condofuri et Bora.

H.M.

V RUSU, *Introducere in studiul graiurilor românești* (Introduction dans l'étude des parlers roumains), București, 1977, 174 p.

Connu notamment par ses contributions à la dialectologie roumaine, V. Rusu offre au lecteur par le présent ouvrage un très utile instrument de travail, destiné à faciliter les enquêtes en terrain, autant que l'étude de cabinet, en vue de l'interprétation des données réunies grâce à ces enquêtes.

Le livre comporte une préface (p. 5 — 8) qui met en lumière la nécessité et l'opportunité d'un tel ouvrage — fruit d'une longue expérience obtenue par les dialectologues roumains dans le domaine de la pratique, de même que dans ceux de la théorie et de la méthodologie de leur discipline. En même temps, cette préface procède à la précision et à la délimitation

du but que l'auteur s'est donné. Après la liste des abréviations (p. 10), faisant suite à la préface, le lecteur prend connaissance des principaux chapitres à savoir 1. *Problèmes de la méthode et la technique de l'étude des parlers* (p. 11 — 57) — chapitre comportant à son tour trois sous-divisions : 1) *Bref regard sur les préoccupations de la dialectologie roumaine*; 2) *Quelques conseils et réflexions concernant la recherche dialectale en terrain*, 3) *Sur la structure dialectale de la langue roumaine*. 11. *Microglossaire de dialectologie* (p. 59 — 106).

L'édition de ce livre nous semble digne d'être soulignée, surtout au stade actuel du développement de la linguistique à l'échelle mondiale, alors que la liste des méthodes traditionnelles de l'investigation dans ce domaine s'enrichit de plus en plus de quelques innovations, les innovations réclamées comme de juste par l'étude interdisciplinaire et le fleurissement des disciplines auxiliaires. On assiste de la sorte, d'un côté, à la modification des sens de certains termes traditionnels, d'un autre côté à l'enrichissement du lexique terminologique de la linguistique avec toute une série de termes nouveaux spécialisés. Le dictionnaire de J. Marouzeau (*Lexique de la terminologie linguistique*), dont la quatrième édition paraissait à Paris en 1969, bien qu'utile, commence néanmoins à être quelque peu dépassé à ce point de vue. Il va sans dire que les dictionnaires plus récents, tels les ouvrages de O. Ducrot, Tz. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1972, ou encore J. Dubois et collab., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, 1973, sont plus aptes à satisfaire aux exigences déterminées par l'envergure et l'immédiat des recherches dans les domaines de la science du langage.

Or, le microglossaire de V. Rusu, bien qu'élaboré de manière sélective (70 mots-titre), répond aux mêmes exigences. Il présente en outre l'avantage d'être facilement manié tant par le spécialiste roumain, que par le spécialiste étranger étudiant les dialectes et parlers roumains, du fait de son profil reposant sur la terminologie dialectologique. III. *Annexe* (p. 107 — 169), cette partie de l'ouvrage présente intégralement ou en partie quelques-unes des études introductives et des préfaces des ouvrages de dialectologie roumaine choisis parmi les plus représentatifs, ainsi que la reproduction de certaines pages des monographies, textes et glossaires dialectaux susceptibles de servir comme modèle de genre. Enfin, un *Index* des auteurs et un résumé français ajoutent à l'intérêt du livre, dont le contenu et la haute tenue scientifique s'imposent, en faisant de lui une contribution méritoire à la dialectologie roumaine. C'est une contribution qui continue, du reste, une série déjà importante, illustrant une tradition de longue date et généralement reconnue.

E.S.

G. MURNU, *Rumanische Lehnwörter im Neugriechischen. Mit historischen Vorbemerkungen. Mit einem Nachtrag herausgegeben von H. Mihăescu, București, 1977, 105 p.*

Tout dernièrement encore, à part la contribution de G. Meyer (*Neugriechische Studien: II. Die slavischen, albanesischen und rumänische Lehnwörter im Neugriechischen*, Wien, 1894), la thèse de doctorat présentée par G. Murnu sur l'élément roumain dans la langue néogrecque constituait le seul instrument de travail indispensable à la recherche de l'influence du roumain parlé sur le néogrec.

Mais la science de la langue, comme les sciences en général, a bien évolué depuis le début de notre siècle. De même, les linguistes n'ont jamais cessé d'élaborer des instruments de travail aptes à satisfaire aux exigences de la recherche moderne : dictionnaire, glossaire, listes de mots, etc. ont été publiés dans l'idée de compléter, peut-être aussi de corriger, les ouvrages précédents.

En s'occupant de la réédition de l'étude de G. Murnu, le professeur H. Mihăescu ramène à jour (depuis 1902 à 1974, y compris) son matériel lexical, tout en l'enrichissant aussi grâce aux dernières contributions parues dans ce domaine (cf. la liste des sources, p. 63 — 64) avec des témoignages, des formes et des mots nouveaux (p. 73 — 95). Et l'apport de l'éditeur n'en reste pas là. Son *Introduction* (p. 65 — 72) explique, avec clarté et concision, le nom, le rayonnement et le parler des locuteurs des quatre dialectes de l'ancienne langue roumaine commune : le daco-roumain (devenu le roumain actuel), l'aroumain, le mégléno-roumain et l'istroroumain. Les *Conclusions* (p. 96 — 98) sont tout aussi intéressantes, fournissant la classification thématique (dans 16 catégories) des termes roumains — ou passant pour tels — empruntés par le néogrec, emprunts appartenant aux diverses catégories grammaticales (substantifs, adjectifs, verbes, adverbés). Selon leur origine, ces emprunts sont : latins (134), slaves (48), romans (30), albanais (15), turcs (12), d'origine indéterminée (66). Disposant de ce riche matériel, il est hors de doute que le chercheur intéressé par la question pourra étudier — entre autres

problèmes la filière par laquelle ces éléments lexicaux ont été adoptés, c'est-à-dire si l'opération a eu lieu par l'intermédiaire du roumain ou directement de la langue d'origine respective. Si, par exemple, dans le cas d'un mot comme *μπαζα*, son phonétisme indique un emprunt de date relativement récente (ou, même, seulement une forme nouvelle) — donc, emprunt possible de l'aroumain et non de quelque dialecte slave pour une terme tel *πολίτσα* la question est plus difficile à résoudre, autrement dit, il est difficile de préciser s'il provient de l'aroumain ou bien d'un dialecte sud-slave.

Avec la présente contribution, l'étude de l'un des aspects essentiels du phénomène des emprunts roumains en néogrec, aspect concernant cette relation au niveau de la langue parlée, dispose d'un matériel abondant, bien organisé. Un tel matériel constitue une invite à aborder des thèmes susceptibles de conduire à maints résultats féconds, à maintes nouvelles interprétations et hypothèses de travail.

E.S.

M. JANAKIEV, *Стилстиката и езиковото обучение* (La stylistique et l'enseignement de la langue), Sofia, 1977, p. 256

Destiné en principe aux élèves étudiant la langue et la littérature bulgare, le livre peut également servir à tous les enseignants des langues étrangères, ainsi qu'aux linguistes mêmes. C'est qu'il synthétise avec une remarquable clarté toute une série de succès enregistrés par la linguistique contemporaine et qui sont appelés à la situer parmi les sciences exactes, telles la physique ou les mathématiques. En même temps, cet ouvrage explique pourquoï, à notre époque, les méthodes statistiques et mathématiques sont de base quand il s'agit de saisir les processus caractérisant l'évolution de la langue en général et de la stylistique tout particulièrement ; elles nous introduisent dans le « labyrinthe » de la linguistique actuelle. Particulièrement utile nous semble aussi l'index de la fin du livre, car il comporte toute une série de termes nouveaux, quelques-uns même de la dernière heure, mais de plus en plus utilisés par la science de la langue. A notre avis, le mérite de l'auteur est d'autant plus évident qu'il a réussi à fixer l'attention du lecteur et même l'inciter à pénétrer dans le langage « hermétique » de la linguistique contemporaine.

E.S.

MANLIO CORTELAZZO, *Contributo della letteratura schiavonesca alla conoscenza del lessico veneziano*, in « Italia linguistica nuova ed antica », vol. II, Congedo Editore, Galatina, 1978, p. 269-295

Les dictionnaires italiens donnent l'explication suivante au mot *schiavone*, « habitant slave (généralement de Croatie, de la côte dalmate et du Monténégro) ayant prêté son service militaire comme sujet de Venise ». Quant à la « letteratura seliavonesca », elle désigne les œuvres du XVI<sup>e</sup> siècle, pour la plupart anonymes mais quelques-unes d'auteurs connus, dont le plus en renom est le bouffon Zuan Polo (Giampolo, selon son nom italianisé, ou Ivan Paulaviechio, de par son appellation slave). En opérant avec les concepts de la littérature comparée, cette sorte d'ouvrages se rangeraient, à notre avis, sous la rubrique dite en russe « ljuboénnye knigi » et représentant une composante seulement de la notion occidentale de « littérature populaire ».

Voici les sources sur lesquelles l'auteur fonde son étude :

- 1) *Tariltron teriltron Caco Dobro|Salzigon. Con molte altre| canzon in Schia-| uonesco*. S.n.t.
- 2) *Mariazzo mollo piaceuole & da ridere | di donna Rada bratessa ;| slampalo nouamente*. S.n.t.
- 3) *Stramboli de Misser Rado E de|Madonna Margarita. Cosa noua*. S.n.t.
- 4) *Lamento de Stana Schiavona mas-| sara fa de duoi Galli suri. Elquale e de tanto piacer e Rider E da| cantare alla schiavonesca*. In Venetia per Bernardin Bindoni Milanese M.D.XLVIII.
- 5) *Frottola noua de san Martin| con la vila de Pizinine| con altri capituli*. S.n.t.
- 6) *Frottola|De un conza Lauazzi | con la sua Donna. Con el Contrasto de vno Fachin e de vn| Schiaou qual esorta una Nouiza | a far carezi al Nouizo per far | Fantolini*. Cosa Noua, S.n.t.

- 7) *Frottole noue de Lazaro | da Cruzola. Con una Barzel-| letta, § alcune Stanze ala Schia/ uonescha § due Barzellette| alla Bergamascha. Cosa da Ridere. S.l., 1547.*
- 8) *Il Testa | mento de Zvan Polo| alla schiaunescha col nome del| noder § di testimonii § co-| messarii co l'epilapho che| va sopra la suputura, §| vn sonetto molto| ridiculoso. S n.t.*
- 9) *Libero del Rado Stizuxo. In Venetia per maistro Bernardino de Vitali Venetian. M.D. xxxij.*
- 10) *Libero de le vendette che| fese i fioli de Rado Licca| Micula de Stizoso, Rado. S.n.t.*
- 11) *Le Canzonette de Mistro| Rigo Forner Todesco. Con la Zonta. | Et le Stanze de vn Medico Schiaon| che se chiama mistro Damian: elqual| conta tutte le sue virtu. Cose| piaceuole e Ridiculse. In Venetia per Agustino de Bindoni. 1547.*
- 12) *La Spagnolaz. Comedia di M. Andrea Calmo. Di nuovo ristampata et corretta. In Vinegia. Appresso Domenico Cauallalipo. 1558.*
- 13) *Rhodiana. Comedia stupenda . . . composta per al famosissimo Ruzzante | corr. . A. Calmo|. In Vinegia, appresso Stephano di Alessi 1553.*
- 14) *Il Tavaglia. Comedia di M. Andrea Calmo. In Vinegia, appresso Stephano di Alessi, 1556.*
- 15) *Le giocose, moderne et facellissime egloghe pastorali . . . Per M. Andrea Calmo. In Vinegia, Appresso Iuoambattista Bertacagno, 1553.*

Si Manlio Cortelazzo, qui est l'un des grands dialectologues d'Italie<sup>1</sup> et le rédacteur de l'*Atlas linguistique méditerranéen*, accorde son attention au lexique de cette littérature, c'est parce que : « Gli autori di quelle curiose composizioni, [ . . . ] nella ricerca di elementi caratterizzanti il modo di parlare veneto da parte dei Dalmati del litorale (dei Ragusei, solitamente), ricorrono, sì, all'immissione nel discorso cantato sulle piazze o recitato sulla scena, di alcune parole croate (poche e le più diffuse, certamente, e note comunemente anche a Venezia) inserite in movenze morfosintattiche ritenute tipiche e, comunque, immediatamente riferibili per allusione ad un insieme etnico-linguistico ben preciso, ma l'ordito e la trama del tessuto parlato restavano nettamente veneziani e le chiazze spurie potevano fare spicco proprio perché in episodica opposizione all'uniformità idiomantica generale ».

Pour leur majeure partie, ces termes sont marins : *asapi* « fanti irregolari di marina », *barcusio* « imbarcazione tipica », *scoranza* « somiglia alle sardelle, ma si è un po' più grande », *simoza* « specie di martelli . . . ad uso de'calafati », etc. Y sont attestés également plusieurs termes d'origine turque, entrés dans le dialecte vénitien : *sarafi* « nome di moneta d'oro equivalente, fino a un certo periodo, al ducato veneziano » ; *struciman* > *turciman* « interprete » *lulupan* « turbante », etc.

Z.M.

*Zur Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes in Südosteuropa, Beiträge zur Balkanlinguistik, IV, Berlin, 1979 (Linguistische Studien, Reihe A : Arbeitsberichte).*

Der DDR wurde für den 4. Internationalen Kongress für südosteuropäische Studien (Ankara, 1979) der Rapport der Sektion Sprachwissenschaft "Entwicklungsrichtungen in der Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes in Südosteuropa" anvertraut. Die Ausarbeitung übernahm Werner Bahner unter Nutzung von Materialien von O. Buchholz, W. Fiedler, J. Irmischer und H. Walther. Das vorliegende Heft enthält den Text des genannten Rapports neben einigen Spezialuntersuchungen, die darauf Bezug nehmen. Hilmar Walther handelt über "Probleme der Entwicklung des sozialen Wortschatzes im Bulgarischen und Serbokroatischen der Gegenwart", Oda Buchholz und Wilfried Fiedler legen Studien "Zur Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes im Albanischen" vor. Das Neugriechische wird von drei Autoren behandelt : Johannes Irmischer bietet "Bemerkungen zur Entwicklung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes im Griechischen", "Bemerkungen zur Problematik der Einbeziehung des gesellschaftlichen Wortschatzes in ein neugriechisch-deutsches Wörterbuch" steuert A. Malina bei, während W. Schwickardi Ausführungen "Zur neueren Entwicklung des technischen Fachwortschatzes im Griechischen" macht.

Irm.

<sup>1</sup> M. Cortelazzo, *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, 2-vol., Pise, 1969.

Σχέσεις 'Ελλάδας — Γερμανικῆς Λαοκρατικῆς Δημοκρατίας [Beziehungen zwischen Griechenland und der Deutschen Demokratischen Republik] III 'Επιστημονικό Συμπόσιο στὸ Βερολίνο 23—24 'Οκτώβρη 1976 [III. Wissenschaftliches Symposion in Berlin 23./24. Oktober 1976] Ohne Ort (Νέα βιβλία) 1977.

Der Verband griechischer Wissenschaftler in der Deutschen Demokratischen Republik veröffentlicht das Protokoll seines III. Symposions vom Jahre 1976, das 4 Themenkreisen gewidmet war : 1. Im Rahmen der internationalen Entspannung und Zusammenarbeit (2 Vorträge); 2. Probleme und Möglichkeiten der ökonomisch-technischen Zusammenarbeit (5 Vorträge); 3. Möglichkeiten der Übermittlung wissenschaftlicher Forschung (5 Vorträge); 4. Beziehungen in Kultur und Bildungswesen (4 Vorträge). Die Überzahl der Referenten waren Griechen, hinzu kamen einige Experten aus der DDR.

*Irm.*

GEORGE KEHAYOGLOU, Κριτική έκδοση τῆς 'Ιστορίας Πρωχολέοντος, Université de Salonique, 1978, 602 p.

C'est un remarquable et éprouvant effort qu'a exigé de la part de son auteur cette thèse de doctorat, combinant l'édition des quatre versions différentes du poème folklorique 'Ιστορία Πρωχολέοντος avec l'étude de tous les problèmes de textologie, de langue et d'histoire littéraire posés par une œuvre de cette catégorie. Une *Introduction* aussi érudite que vaste, car elle couvre plus de trois cents pages, s'occupe d'inventorier et d'analyser, après leur description minutieuse, les manuscrits disponibles (chap. II) et de préciser leur enchaînement (chap. III). Elle traite des questions essentielles d'ordre linguistique et littéraire soulevées par l'exégèse du texte, des ses éléments narratifs examinés en partie suivant la méthode de V. Propp (chap. IV); de la langue et du style propres à ce poème, langue populaire et relativement riche dans la version du *Parisinus graecus 390*, archaisante dans la version B, etc. (chap. V). Enfin, l'auteur en étudie la métrique (chap. VI) et tâche de dater le texte (chap. VII), qui remonte selon toute probabilité au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Appartenant à une catégorie de poèmes narratifs assez répandue, catégorie dont le plus connu est, à ce qu'il semble, l'Histoire d'Apollonios de Tyr (Διήγησις 'Απολλωνίου), ce poème a été classé dans la rubrique du type 655 selon le catalogue d'Aarne-Thompson. Il a bénéficié d'un intérêt relativement persistant si l'on tient compte de ce qu'il était copié des le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'une des copies connues étant attribuée à Kaisarios Dapontès, qui est peut-être l'auteur-même de la version représentée par cette copie.

L'ouvrage est complété par une riche bibliographie et un glossaire, ainsi qu'un index des mots figurant dans la position initiale ou finale du vers, ce qui facilite l'étude de la versification de cette époque. Nous avons affaire, dans l'ensemble, à un ouvrage philologique de haute tenue, qui offre, à part une riche moisson d'informations historiques et littéraires, plusieurs suggestions intéressantes quant à l'interprétation moderne des textes de ce genre.

*M.A.*

« *Synthesis* », VI, 1979, ED. ACADEMIEI 320 p.

Bien que le numéro de cette année — le VI<sup>e</sup> — de la revue « *Synthesis* » soit d'une manière déclarée dédié au IX<sup>e</sup> Congrès de l'Association Internationale de littérature comparée (A.I.L.C.), qui a eu lieu à Innsbruck en août, la première section de la publication — « Littérature et histoire au XIX<sup>e</sup> siècle » — concerne d'une façon évidente le Sud-Est européen. La revue comprend aussi deux autres sections concernant la « Littérature et arts au XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles : le cas roumain » et « Le roman ». La première partie représente un précieux corollaire d'un autre événement scientifique de premier rang qui a marqué l'année 1979 : le IV<sup>e</sup> Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est européen.

Alors ce n'est pas par hasard que l'introduction, signée par Mihnea Gheorghiu, faisant office de préambule aux études qui y sont comprises, est formée par l'allocation présentée à l'inauguration du II<sup>e</sup> Colloque internationale de littérature comparée organisé l'année passée

à Bucarest par l'Académie des sciences sociales et politiques en collaboration avec le Comité national de littérature comparée et l'AIÉSEE. Le choix du thème - les rapports entre *littérature* et *histoire* dans le sud-est de l'Europe - opine l'auteur, correspond à la circonstance que ces relations « s'insèrent dans un ample processus de profonde transformation de la vie sociale, politique et culturelle de cette partie du monde ». Le XIX<sup>e</sup> siècle, si riche en données significatives au sujet de l'impact *histoire* - *littérature*, en tant qu'éléments du spécifique sud-est européen, représente un terrain idéal d'investigation, tout en offrant à l'étude interdisciplinaire un vaste champ de recherche. C'est l'époque de la modernisation, l'époque de la lutte pour l'indépendance, dominée par l'éveil des consciences dans le but de soutenir l'idéal de la constitution des États nationaux. Il s'agit, en même temps, d'une période pendant laquelle les grandes idéologies européennes y pénètrent, favorisant des synthèses culturelles d'une indéniable originalité.

C'est justement pourquoi l'essai de faire une distinction très nette entre *histoire* et *littérature* devient une opération tout à fait superflue, soumise, dès le commencement, aux spéculations stériles Roland Mortier (Bruxelles), considérant la complexité des points de vue exprimés sur cette distinction, conclut dans son étude (« Littérature et histoire quelques réflexions ») que la séparation entre *histoire* et *littérature* ne peut apporter que des préjudices à la recherche. Le XIX<sup>e</sup> siècle, dans toute la complexité de ses mouvements sociaux et esthétiques, connaît deux tendances fondamentales vis-à-vis de ce problème : d'un côté l'histoire se glisse dans la littérature (l'exemple du roman historique est le meilleur à cet égard), de l'autre côté on commence à « littériser » l'histoire (manière qui n'affecte en rien la tenue scientifique des contributions d'un Augustin Thierry, de Barante, de Quinet ou de Jules Michelet).

D'ailleurs Jules Michelet est objet d'étude pour le professeur Robert Shackleton (Oxford) dans son exposé « Les historiens anglais et français face aux Lumières - Michelet et Macaulay ». Les deux grandes personnalités sont jugées selon les idées directrices de l'époque : d'un côté l'historien anglais, avec sa rigueur intellectuelle et la clarté de sa pensée ; de l'autre côté, le Français avec son inspiration et imagination féconde. D'autre part on leur reproche les carences issues de l'incompréhension de l'esprit cosmopolite de l'époque, ainsi que la lutte idéologique caractéristique pour le siècle des Lumières, lutte entre les lettrés et le régime social ; cette lutte donnera elle-même naissance à des idées nouvelles.

En se référant directement à l'espace sud-est européen, Zoran Konstantinović (Innsbruck) remarque dans son étude intitulée « Geschichtlichkeit und Narrativität » que l'époque sud-est européenne du XIX<sup>e</sup> siècle représente la profonde synthèse de l'histoire de ces peuples-là. Il y résulte toute une factologie historique mise au service de la cause nationale, avec une fonction précise dans le processus de la renaissance des peuples.

Pour Roumiana I. Stantcheva (Sofia) c'est la dramaturgie à sujet historique qui offre l'un des plus intéressants points de convergence entre la littérature et l'histoire. Elle propose une étude très minutieuse, comparant la manière suivant laquelle des œuvres littéraires appartenant à des époques différentes se rapportent aux mêmes faits historiques qui leur servent de source d'inspiration. Le problème concerne également la liberté de création de l'écrivain, la fidélité à l'histoire, le degré de culture, les préférences politiques et esthétiques d'une époque. Cette intéressante étude propose l'investigation de la personnalité de Petru Rareș dans trois œuvres dramatiques : celle de Gheorghe Asachi (1837), celle de Barbu Delavrancea (1910) et celle de Horia Lovinescu (1967).

L'espace littéraire néo-hellénique est mis en lumière par la communication scientifique « Littérature et histoire en Grèce » d'Alkis Anghelou (Athènes), qui présente, sous son aspect théorique, le problème de l'évolution littérature-histoire dans la période qui suit à la Révolution grecque, 1830 - 1900.

Athanasios E. Karathanassis (Salonique) dans son exposé « Spiridon Vlantis - 1765 - 1830 » et son œuvre de traduction, procède à une analyse documentée concernant l'apport de cette remarquable personnalité culturelle tant pour le développement de la littérature nationale qu'à la création d'une école pédagogique grecque.

Une autre contribution (« Les transmutations de la littérature turque au XIX<sup>e</sup> siècle et ses rapports avec les lettres occidentales »), appartenant à Bedrettin Tunçel (Ankara), témoigne encore une fois de l'importance de la corrélation *histoire*-*littérature*. Le savant turc ne peut aborder la substance proprement dite de la littérature de son pays, pendant la période mentionnée, sans établir, tout d'abord, les grands traits du cadre historique, rigoureusement tracé, destiné à expliquer les mutations fondamentales que l'Empire ottoman a souffertes au XIX<sup>e</sup> siècle. Car on ne peut parler de la pénétration des courants littéraires occidentaux, de l'influence de l'idéologie romantique, de la tendance d'abandonner le caractère islamique traditionnel en faveur de l'occidentalisation, sans tenir compte des grands événements historiques qui ont préparé sur le plan des consciences toutes ces mutations (il faut rappeler, pour leur

puissant impact, au moins les réformes du Tanzimat, qui commencent par la Charte du Gulhâné en 1839).

Concernant l'espace roumain les choses sont déjà bien connues. L'étude de Valeriu Râpeanu (« Histoire-folklore-Littérature du XIX<sup>e</sup> siècle en Roumanie ») aborde quelques hypostases de cet effort culturel qui se trouve joint, d'une manière à peu près indestructible, à la participation à la vie politique, à l'œuvre de mise en lumière des grandes valeurs de l'histoire nationale et de la culture folklorique roumaine.

Dans le même contexte on doit signaler l'exposé de Poinpiliu Teodor, « Incursions dans l'historiographie roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle », et surtout les conclusions précises auxquelles Adrian Marino arrive dans son étude « N. Iorga et les premiers signes de la modernisation roumaine ». Tout en remarquant que N. Iorga n'a jamais fait la synthèse des Lumières roumaines, Adrian Marino note que le grand savant a étudié, à plusieurs reprises, l'influence des Lumières sur la culture roumaine. En effet, pour Iorga, les Lumières n'ont pas été un phénomène littéraire, mais idéologique, à étudier en conséquence.

Une autre étude détaillée est consacrée toujours à la littérature roumaine : il s'agit de « Le favole di Gr. Alexandrescu fra tradizione classica e attualità storica » de Luisa Valmarin (Rome). Tout en rapportant la typologie des fables de Gr. Alexandrescu aux modèles classiques, l'auteur signale l'importance socio-historique du genre et le réalisme du fabuliste.

Tout en se penchant sur la mentalité artistique de l'époque de 1818 dans les Principautés Danubiennes, Mihail Fridman (Moscou) aboutit à la conclusion que « jamais aussi l'histoire ne s'était montrée aussi avide de s'exprimer dans l'art et la littérature ». Au contact du romantisme européen, le goût de la révélation des origines, de la continuité et de l'unité nationale s'éveille avec une puissance toute particulière. Les Lumières remarque à juste titre le chercheur soviétique — n'ont pas connu, sur ce territoire, des circonstances propices et c'est pourquoi elles n'ont pas pu aboutir à une véritable cristallisation des consciences. D'ailleurs les grandes directions esthétiques et idéologiques sont les fruits de la période 1818 (Eliade, Kogălniceanu) et elles vont marquer d'une manière profonde la mentalité artistique roumaine, en préfigurant la culture moderne.

La figure de B. P. Hasden, à laquelle Lucian Boia consacre une étude spéciale (« Littérature et Histoire dans l'œuvre de B. P. Hasden ») est un bon exemple pour illustrer le type intellectuel complexe qui est le résultat du climat d'une telle époque. Son rôle de précurseur dans la résolution des problèmes fondamentaux de l'historiographie roumaine (le fonds dace, la continuité ethnique, la mise en valeur des sources slaves), son aspiration d'encyclopédiste et la spectaculaire fantaisie imaginative — toutes ces qualités se réunissent pour configurer une véritable présence européenne. C'est d'ailleurs le type de personnalité exigé par les besoins de la culture nationale de l'époque succédant immédiatement à 1818.

La deuxième section du sommaire réunit des contributions issues de la plume d'un « team » d'historiens littéraires et historiens de l'art roumains qui ont discuté ensemble, à une table ronde organisée par l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, quelques aspects majeurs de la culture roumaine au XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles. Présences baroques, invasion des éléments « populaires » dans l'art et la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, transformations des représentations collectives ont soulevé le problème des directions fondamentales prises par le mouvement culturel pendant ces deux siècles ; plusieurs auteurs ont abordé, dans ce sens, la question : s'agit-il d'une époque « postbyzantine » ou d'une étape qui précède la « modernisation » culturelle ?

Finalement, la dernière section, « Le roman », comprend des études signées par des critiques roumains et étrangers ; elle comporte depuis l'analyse du roman européen de la période baroque et du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux commentaires sur la création de Mateiu Caragiale, Mircea Eliade ou Giono.

Une des recherches scientifiques ayant pour objet l'un des problèmes spécifiques des contacts sud-est européens est celle de Ioan Istaita, « La prosa bizantina et il romanzo europeo nell'età del Barocco ». L'auteur démontre que la littérature byzantine a tenu un rôle particulier en influant sur la construction de la narration baroque, la diffusion d'un certain type de roman européen et même sur la formation du style.

Il faut préciser que les articles concernant le Sud-Est européen, compris dans la première partie, représentent les communications au II<sup>e</sup> Colloque de littérature comparée.

Sans prétendre épuiser avec ces considérations le riche sommaire de « Synthesis », soulignons la tenue scientifique de toutes ces contributions.

A.A.-P.

## LIVRES REÇUS

- Aspects of the socialist construction in the PSR of Albania and the crisis of capitalism* (A summary of articles), Tirana, The « 8 Nentori » Publishing House, 1978, 65 p.
- BAKAY KORNËL, *Honfoglalás — és Államalapítás-Kori Temetok az Ipoly Mentén*, Szentendre, Musées du Comitat Pest, 1978, 200 p.
- BAKKER, W. F., *The sacrifice of Abraham—The Cretan Biblical Drama* 'Η θυσία τοῦ Ἀβραάμ and Western European and Greek Tradition, University of Birmingham, Centre for Byzantine Studies, 1978, 124 p.
- BANJA, H. & V. TOÇI, *L'Albanie socialiste sur la voie de l'industrialisation*, Tirana, Editions « 8 Nentori », 1978, 211 p.
- BORECKZY BEATRIX, *A Magyar Jakobinusok*, Budapest, Gondolat, 1977, 234 p.
- Correspondance des Consuls de France — Durazzo 1699—1726* [Inventaire par Christian Gut — Directeur des services d'Archives de Paris et de L'Ile de France], Sofia, Centre International d'Information sur les sources de l'histoire balkanique, 1978, 56 p.
- DARRICAU, RAYMOND, *Les catalogues d'exposition et la bibliophilie* (Extrait de la « Revue française d'histoire du livre » n° 17. 4<sup>e</sup> trimestre 1977), Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1977
- DARRICAU, RAYMOND, *Les chroniques de la « Revue française d'histoire du livre »* (Extrait de la « Revue française d'histoire du livre », n° 18 — 1<sup>er</sup> trimestre 1978), Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1978, 7 p.
- DARRICAU, RAYMOND et CHARLES TEISSEYRE, *Chronique des expositions* (Extraits de la « Revue française d'histoire du livre » n° 18 (1<sup>er</sup> trimestre 1978), 19 (2<sup>e</sup> trimestre 1978), 20 (3<sup>e</sup> trimestre 1978), Bordeaux, Imprimerie Taffard, 32 p., 25 p. et 35 p.
- DIMAKOPOULOU, GEORGIU D., Αί Ἐφημερίδες *Courrier d'Orient — Le Courrier* de la Grèce — 6 Δεκεμβρίου 1828 — 27 Φεβρουαρίου 1832 (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ εἰκοστοῦ πρώτου τόμου τοῦ Δελτίου τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος, p. 469 — 497 + 1 p. sommaire), Athènes, 1978.
- DIMOSKI, MIHAIL, *Македонски Народни ора — Од репертоарот на ансамблот за народни игри и песни «Танец»*, Skopje, Наша Книга, 1977, 240 p.
- DOBROSSY ISTVÁN, *Dohánytermesztés a Nyírségben*, Debrecen, Alföldi Nyomda, 1978, 119 p.
- DRĂGAN, IOSIF, CONSTANTIN, *Idealuri și destine. Eseu asupra evoluției conștiinței europene* [cu o prefață de Zoe Dumitrescu-Buşulenga], București, Editura Cartea Românească, 1977, 328 p.
- DRĂGAN, J. G., WE, *The Thracians and our multimillenary history*, vol. I & II, Milano, Nagard Publisher, 1976, 261 p. + 8 p. cartes et 244 p.
- История на България от Блазиус Клайнер съставена в 1761 г. [Под редакцията на Иван Дуйчев и Карол Телбузов]*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1977, 205 p.
- JELAVICH, CHARLES & BARBARA, *The Establishment of the Balkan National States, 1804—1920*, Seattle and London, University of Washington Press, 1977, 358 p.
- Këngë popullore të Rilindjes Kombëtare*, Prishtine, Instituti Albanologjik i Prishtines, 1978, 367 p.
- KΣIOITA, PAULOU, *Κυπριακή λαογραφία τῶν ζῶων*, Leikosia Δημοσιεύματα τοῦ Κέντρου Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν, 1978, 551 p.
- KUNY ERNÓ, *Temetok az Aggteleki-karszt Falvaiban*, Debrecen, Alföldi Nyomda, 1978, 152 p.
- Lidhja Shqiptare e Prizrenit*, Shkoder, Instituti i Larte Pedagogjik, 1978, 83 p.
- La ligue albanaise de Prizren 1878—1881*. Discours et exposés tenus à l'occasion de son centenaire, Tirana, Académie des Sciences de la RPS d'Albanie-Institut d'Histoire, 1978, 159 p.

- LININ, ALLKSANDAR, *Македонски инструментални орски народни мелодии*, Skopje, Институт за фолклор, 1978, 277 p.
- Македонски народни приказки за животни* [Подготвил Тодас Вражиновски], Skopje, Институт за фолклор, 1977, 134 p.
- MAKSIMONIĆ, BRANKO, *Идејни развој српског урбанизма — Период реконструкције градова до 1914 године* [уредник Бранислав Којић], Beograd, Српска Академија Наука и Уметности, 1978, 221 p.
- MAVROMATIS, LEONIDAS, *La fondation de l'Empire serbe. Le Kralj Milutin*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, 1978, 176 p. + 3 ill. + 1 carte
- MILOSAVLJEVIĆ, PREDRAG-PIĐA, *Retrospektivna Izložba 1928—1978 (Oktober—Deceंबर 1978)*, Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 59 p. + ill sans numérotation
- NAJČESKI, DIMČE, *Илинденските Народни Песни*, Skopje, Институт за фолклор, 1978, 216 p.
- Националноосвободителни движењия на Балканските народи (Втората Половина на XVIII век — 1878 г.) Бъоръжена борба — Библиографија 1966—1976*, Sofia, Институт за Балканистика, 1978, 157 p.
- NOLDR, EMIL (catalogue d'exposition du 20.12.'78—15.2.'79), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti 1978, 118 p
- Omaggio lui Josif Constanlin Drăgan*, vol. 1 et 2, Roma, Editrice Nagard, 1977, 1978, 304 p. et 313 p
- PAPADRIANOS, IOANNIS, A., *The Greek Teacher Georgios Auxenhiadis at the Town of Zemlin (1793—1802)* (Extr. de «Balkan Studies» 19, 2, p. 359—371), Thessaloniki, 1978
- RAPTIS, MIHALIS, *Фолклорот на Јановенските села во Костурско*, Skopje, Институт за Фолклор, 1977, 117 p.
- ROSCI, GLRIHARD, "Όνομα Βασιλείας. Studien zum offiziellen Gebrauch der Kaisertitel in Spätantike und Frühbyzantinischer Zeit, Wien, Der osterreichischen Akademie der Wissenschaften, 1978, 179 p.
- SAMSARI, DIMITRIOU K., *Ἱστορικὴ Γεωγραφία τῆς Ἀνατολικῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν Ἀρχαιότητα*, Thessaloniki Δημοσιεύματα τῆς Ἐταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1976, 237
- SENZ, INGOMAR, *Die nationale Bewegung der Ungarlandtschen Deutschen vor dem Ersten Weltkrieg — Eine Entwicklung im Spannungsfeld zwischen Alldeuschtum und ungarischer Innenpolitik*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1977, 306 p.
- SKUR, NAUČNI, *О Дјелу Veselina Mastiče (Banja Luka 20. и 21. aprila 1977)*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umetnosti Bosne i Hercegovine 1978, 460 p
- Споменица посветена на покојниот Димитар Минчев*, Редовен Член на Македонската Академија на Науките и Уметностите, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1978, 40 p
- Светци собир посветен на Моша Пијаде Одржал на 5 Ноември 1977 год*, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1978, 20 p
- TRAIKOV, VESELIN, *Идеологически течения и програми в националноосвободителните движењия на Балканите до 1878 година*, Sofia, Наука и Изкуство, 1978, 439 p.
- UJVARY, ZOLTÁN, *A temetős paródiája — Temetős és hatál a népi játékokban*, Debrecen, Mfoldi Nyomada, 1978, 259 p

PRINTED IN ROMANIA

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ALEXANDRU DUȚU, *Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Studies 55, 1977, 196 p.
- ADOLF ARMBRUSTER, *La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.
- H. MIHĂESCU, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, 1978, 401 p. Coédition avec «Les Belles Lettres».
- PETRE DIACONU, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Etudes 56, 1978, 158 p.
- ZAMFIRA MIHAIL, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (Terminologie du costume populaire roumain dans la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), 1978, 255 p.
- PETRE ALEXANDRESCU, *La céramique d'époque archaïque et classique (VII<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> s.)*, Histria IV, 1978, 253 p.
- MARIA COJA et PIERRE DUPONT, *Histria V. Ateliers céramiques*, 1979, 169 p.
- C. VELICHI, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850 – 1870)*, 1979, 231 p.
- ELIZA CAMPUS, *The Little Entente and the Balkan Alliance*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Etudes 59, 1979, 207 p.
- EUGEN STĂNESCU et NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (sous la direction de), *Etudes byzantines et post-byzantines*, 1979, 310 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVIII, 1, P. 1– 170, BUCAREST, 1980



I. P. Informația c. 1768

43456

www.dacoromanica.ro

Lei 40. —